ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE

DE

SENANCOUR

—

Il existe dans notre fonds littéraire certaines œuvres délicates et rares, ignorées du grand public, d'un accès quelque peu difficile et comme protégées par des épines, mais qui, une fois cueillies, une fois ouvertes, répandent dans l'intelligence un parfum troublant que les lecteurs réfléchis ne cessent de respirer avec délices comme une promesse des rêveries les plus nourrissantes et à la fois des jouissances esthétiques les plus fines. Ouvrages en demi-teinte, tels ceux d'Amiel, des Guérin, et très particulièrement les moins connus de Stendhal : *l'Histoire de la peinture ; Rome, Naples et Florence ;* la *Vie d'Henri Brulard ;* les *Mémoires d'un touriste*, sorte d'héritage auquel les raffinés seuls ont un droit. Non moins rare, plus fermée et moins séduisante dans sa forme, dort l'œuvre oubliée de Senancour.

Senancour est un triste, dont l'âme est volontairement close aux plaisirs, et même, dans un sens, aux épanchements et aux confidences. Toujours dérobée, insaisissable, elle se livre si peu, elle a tant de mal à se fixer, que la simple curiosité du lecteur, si elle n'est soutenue par une volonté bien arrêtée, se lasse et presque se dépite. J'imagine qu'une si difficile attention ne peut guère être demandée qu'aux artistes, c'est-à-dire à ceux qui ne cherchent pas dans les livres une anecdote bien conduite, mais qu'agitent

profondément la brusque rencontre d'un aperçu nouveau ou les caresses d'un style dont il leur semble que les racines mêmes sont de leur propre terre. A ces adeptes Senancour apporte des plaisirs et des méditations d'une essence incomparable. L'heure ne se passe point qu'ils ne trouvent dans une idée, dans la simple combinaison de quelques mots choisis avec une sûreté mystérieuse, matière aux plus subtiles analyses. Lecture substantielle et lente, parce que l'esprit, à tout bout de ligne, s'évade en ces voyages intérieurs où se font, pour quelques-uns, les plus belles découvertes.

De sujet, il n'en est guère dans Senancour ; mais tout lui est prétexte. Un roman peut tenir en un seul paragraphe, et plusieurs pages être nécessaires aux développements, toujours ingénieux, d'une frêle nuance de pensée. C'est là, proprement, son merveilleux et sa faiblesse, parce qu'il n'est rien de plus ingrat que l'abstrait et la sincérité. Il avait le dédain de l'affabulation, son goût le portant sans détours vers la vie intérieure et la métaphysique. Il est tout enveloppé du mystère de l'âme et assoiffé des problèmes insolubles ; voué à la recherche d'une connaissance de soi et du pourquoi vivre si harcelante qu'il n'eut le temps à rien autre et demeura en marge de sa propre existence. Implicitement, le monde ne lui pouvait rien apporter, et c'est à peine si l'éphémère renommée dont il fut l'objet pendant quelques années permet de se faire aujourd'hui de cet homme une juste image.

A une époque où les attitudes tranchées sont les seules avouables, peut-être un rêveur aussi hésitant que Senancour a-t-il moins que jamais l'espoir de se faire entendre. Aussi n'en faut-il recommander la lecture qu'au très petit nombre de ceux qu'une recherche de soi et du vrai exactement dépouillé de tout l'orgueil du moi et de l'artifice peut encore tenter. Ce n'est pas un système de philosophie que nous proposons à leur examen, mais plus modestement une promenade en compagnie d'un « solitaire inconnu »,

dont la pénétration et un incomparable sens de la justesse fourniront tout le thème.

§

Sa vie tient toute en quelques mots : la poursuite du bonheur, une recherche ardente de vérité, une espérance de repos, enfin une confiance tranquille dans l'éternel permanent. Ce peu auquel il aboutit après une existence entière de doute et d'inquiétude, c'est pourtant sa seule conquête. Parti d'un scepticisme fondamental qu'il devait aux philosophes du XVIII[e] siècle, Senancour, tout pénétré d'un amour de l'universalité, s'est peu à peu circonscrit à lui-même pour chercher dans sa seule contemplation intérieure, dans une sorte d'immense solitude de son individu, les plus hautes jouissances de l'esprit. Dépouillé de tout, il n'aspire qu'à devenir son maître pour trouver dans les extases intellectuelles l'unique terme de la sagesse. Et, parce qu'il était logique avec lui-même, il a recherché aussi bien la solitude morale que physique et s'est en quelque sorte banni de la vie pour mieux se placer en face de l'éternité. Effrayé par la nature et son néant, épouvanté par sa propre pensée qu'il ne parvient pas à fuir, il se trouve placé dans l'alternative de souhaiter Dieu ou de se détruire lui-même. C'est le problème de Pascal se posant pour Obermann. Mais Obermann, non touché par la grâce, ne saisira jamais qu'une craintive espérance. Pourtant, comme Pascal, il a eu la passion de l'immuable.

Après l'échec du pur stoïcisme et la faillite de l'intelligence sur la route du bonheur, Senancour aperçoit la religion nouvelle dont les romantiques vont devenir les prêtres : le culte de la sensation, le primat de la sensibilité, le bonheur retrouvé par delà l'intelligence, dans l'instinct. « Consulte tes sensations »... Et il s'abîme dans une contemplation toute neuve de la nature, à laquelle, désormais, il fait participer son individu entier apuré de toute crainte. Il devient l'ancêtre des néo-romantiques les plus modernes,

qui veulent que l'homme soit mêlé par toutes ses facultés à la vie sous toutes ses espèces.

Livrés à tout ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance ; modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe, tout cet univers qui végète ou se minéralise sous nos pieds ; nous changeons selon ses formes instantanées, nous sommes mus de son mouvement, nous vivons de sa vie.

Frappé par cette faculté d'adaptation aux mille circonstances de l'existence quotidienne, Obermann démêle en lui de singulières douceurs, des jouissances nouvelles et confuses encore, qui désormais vont former une grave symphonie dont sa solitude va se trouver habitée et nourrie.

... Vous vous reconnaissez, vous vous entendez dans une langue que la foule ne sait point, quand le soleil d'octobre paraît dans les brouillards sur les bois jaunis ; quand un filet d'eau coule et tombe dans un pré fermé d'arbres, au coucher de la lune ; quand sous le ciel d'été, dans un jour sans nuages, une voix de femme chante à quatre heures, un peu au loin, au milieu des murs et des toits d'une grande ville.

C'est un nouvel art de sentir, donc un art de vivre et d'agir. Retour au primitif, à la nature, avec une recherche du point d'équilibre où l'homme sent avec le plus d'intensité tout en restant son maître. C'est, comme il le dit, l'âge des grandes choses, le « moment de l'expression harmonique » ; la victoire de la mesure, dégagée des étreintes de la fougue du vivre comme des immobilités du renoncement.

Mais ce ne sont là que des étapes dans le progrès philosophique, et Senancour en parcourut beaucoup sans s'y jamais arrêter longuement. Son scepticisme de fond ne le lui permettait pas, d'ailleurs. « Je ne dis pas : Cela est ; mais n'y a-t-il point quelque témérité à dire : Cela n'est pas ? » Et il cite Montaigne.

Il lisait beaucoup les *Essais*, qui marquèrent en lui for-

tement leur empreinte. Il y a pris son sentiment de la fuite des choses aussi bien que de la souveraine indifférence de la nature. Mais quand il est désespéré il recourt aussi à Montaigne pour y retrouver la force de sourire de soi; ou à Epicure, dont il a chanté la morale avec un lyrisme tout romantique. Ils furent pendant toute une période de sa vie ses auteurs favoris. Le savoir-vivre d'Epicure et de Montaigne le conduisirent ensuite, par une pente toute naturelle, à Voltaire, et il lui emprunta ses formules railleuses qui, à tout prendre, lui seyaient assez mal. Avec ce besoin essentiel de permanence et de spiritualité, Senancour voltairien devient paradoxal. Tant qu'il ne se soucie que du bonheur par le plaisir, la méthode pouvait être inoffensive. Mais voici qu'en dessous des ruines qu'il accumule avec tant de méthode il découvre la persistance d'une très humble végétation chrétienne. Comme il est parfaitement sincère et incapable d'une simple attitude de l'esprit, il se penche avec curiosité et une secrète espérance.

C'est la seconde et dernière partie de sa vie. Mais il faut le dire tout de suite, Senancour n'est pas parvenu à posséder son Dieu. Il lui avait été hostile pendant trop longtemps, d'une manière profonde, et avait presque haï le créateur du mal et de la souffrance, le « fantôme lugubre exhalé des misères humaines », pour l'accepter jamais avec la sombre reconnaissance d'un Pascal. Il n'arrive à se persuader que très difficilement.

Si l'idée de l'immortalité a tous les caractères d'un songe admirable, celle de l'anéantissement n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse.

Voilà le point de départ. C'est à peine s'il le dépassera jamais beaucoup. Mais ce peu, comme je l'ai dit, fut sa longue et difficile conquête. Il n'avait nullement besoin d'un Dieu personnalisé ; encore moins de la table de ses lois. Son panthéisme se suffit d'abord d'espérances assez vagues.

La vue des astres, l'examen d'une feuille, un lever de soleil dans la haute montagne assurent déjà sa conscience d'un ordre éternel et d'une souveraine indulgence.

Le bonheur est destiné aux hommes... Il n'est pas indispensable que nous en devenions dignes, puisque nous ne saurions l'être, il faut seulement que nous n'en soyons pas tout à fait indignes (1).

Du christianisme Senancour prend volontiers les préceptes consolants et les généralités morales qui se retrouvent dans bien d'autres philosophies humaines. Mais il s'en tient là et récuse toutes ses applications, toute doctrine, à plus forte raison toute orthodoxie. L'homme, travaillé par la passion et gonflé d'idéalisme, lui semble un chrétien suffisant et déjà évolué. Il s'est éveillé au sens profond de la vie et accepte — c'est la nouveauté — la souffrance comme un enrichissement. La désespérance d'Obermann ne lui est plus à regret, mais devient son orgueil.

C'est comme une métamorphose, le cocon défait où le scepticisme tenait depuis longtemps la chrysalide enfermée; dès lors, voici le sombre papillon romantique, incertain toujours et à demi-aveugle, mais libéré de sa prison. L'esprit a le droit de varier encore à l'infini, mais non plus la conscience. Le doute, soit; mais pas le découragement. A lents efforts, Obermann parvient à arrêter sa régression, à vaincre l'immobilité, et marche à tâtons vers un positif à peine entrevu. Alors il dira cette parole qui compte parmi les plus belles de notre langue: « La religion, c'est la morale dans l'infini. » L'apaisement s'est fait. Il consent à sa destinée et, si obscure qu'elle lui paraisse encore, il accepte de la nourrir d'action volontaire. Le journal d'Obermann conclut par des résolutions :

L'homme est périssable. — Il se peut; *mais périssons en résistant;* et, si le néant nous est réservé, *ne faisons pas que ce soit une justice.*

(1) *Libres méditations*, éd. de 1831.

Il ne faudrait pas que cette esquisse de l'inquiétude senancourienne pût laisser croire qu'Obermann ait été autre chose qu'un artiste, car sa méditation, ses incrédulités, toutes les nuances de son ciel n'ont rien de la sécheresse philosophique. Le charme de Senancour est dans l'enlacement de sa pensée au monde extérieur et dans les multiples réactions d'un organisme impressionnable au degré le plus aigu. Son paysage intérieur tend toujours à s'accorder jusque dans ses subtilités les plus travaillées au climat environnant, et le moindre dérangement de lignes, un parfum, l'éloquence d'une couleur agissent sur son esprit dans un sens précis et l'entraînent à des raisonnements tout à fait imprévus. C'est à la fois une grâce et une faiblesse, mais que les artistes seront tout prêts à lui pardonner. La vue d'une jonquille, l'odeur d'une tubéreuse, le bruit d'un craquement de branches dans la forêt peuvent non seulement le distraire de son spleen, mais le conduire — et nous à sa suite — vers le royaume des enchantements. Avec tant de patience qu'il a et le continuel miracle de l'arrangement de ses mots, nous sommes invités à de constants plaisirs. Tout est solide, plein, dans le poème de Senancour ; il n'y a pas de place perdue, pas de creux ou de sonorités vaines. Et ses longueurs même, qu'on devine réduites au plus bref par le goût aristocratique du fini, ont le poids d'une nécessité.

§

Inquiète et difficile fut sa vie morale. Tout de même sa vie matérielle. Pivert de Senancour naquit à Paris en 1770, d'une famille de bonne bourgeoisie, et fort riche. Ses parents, dont la vie de ménage ne semble pas avoir été heureuse, firent son enfance casanière, inactive et ennuyée. Le milieu était austère. Dès ses plus jeunes années il se sentit, comme il le dit, « sous l'œil de l'inaltérable vérité ». C'était un enfant sérieux et romanesque. On le trouvait toujours un livre à la main. La vie de collège lui fut un supplice, cela

se conçoit, et il est difficile d'imaginer le jeune Obermann autrement que comme ces petits solitaires un peu malingres que nous avons tous vus errer dans les tristes préaux d'écoles. A quatorze ans il connut la forêt de Fontainebleau qui allait devenir, avec certains paysages de la Suisse, le fond de toutes ses rêveries ; et, chose remarquable, la cristallisation sentimentale de cette nature en lui devait être immédiate et invariable.

Je parcourus avidement ces solitudes... j'éprouvais un sentiment de paix, de liberté, de joie sauvage... Je n'étais pas gai pourtant,... je m'ennuyais en jouissant, et je rentrais toujours triste... C'est à cette époque que je remarquai le bouleau, arbre solitaire... J'aime cette écorce blanche, lisse et crevassée, cette tige agreste, ces branches qui s'inclinent vers la terre, la mobilité des feuilles, et tout cet abandon, simplicité de la nature, attitude des déserts.

Dans ce peu de mots, voilà le poète déjà, avec ses nuances et ses subtilités. Dès qu'il aura ajouté à cette mélodie incertaine, à ce vague, la physionomie morale qu'il sait donner aux choses et aux plus pâles impressions, Obermann sera né, le romantique en demi-teinte, précurseur des Guérin, des Amiel, des Sainte-Beuve, et inspirateur même des plus puissants, comme Balzac et Vigny.

En sa vingtième année, Senancour fait un coup de tête; il s'évade en Suisse. Cet incident décide de sa vie et l'histoire d'Obermann commence. « On voulait que je fisse ce qu'il m'était impossible de faire bien ; que j'eusse un état pour son produit, que j'employasse les facultés de mon être à ce qui choque essentiellement sa nature », lit-on à la troisième page de son livre (1). A cette date, il pouvait en effet se croire indépendant, étant seul héritier de cent mille livres de revenus. Mais c'était en 1789 ; très peu de temps après, sa fortune allait être réduite à rien. Il ne s'en doutait

(1) *Obermann*, par de Senancour, avec une préface de Sainte-Beuve. Paris, Abel Ledoux, 1833, 2 vol. 8°. La première édition est de 1804.

pas encore, et se mit à errer avec volupté sur les rives des lacs et au travers des montagnes.

C'est près de Coppet que je vis l'aurore, non pas inutilement belle, comme je l'avais vue tant de fois, mais d'une beauté sublime et assez grande pour ramener le voile des illusions sur mes yeux découragés.

Il passe à Lausanne, à Cully, à Yverdon, à Neuchâtel, à Saint-Blaise, et, près du petit village de Marin, étant resté la nuit dehors, vécut une extase qui fut son Apocalypse.

La lune parut : je restai longtemps. Vers le matin, elle répandait sur les terres et sur les eaux l'ineffable mélancolie de ses dernières lueurs... Indicible sensibilité, charme et tourment de nos vaines années; vaste conscience d'une nature partout accablante et partout impénétrable, passion universelle, indifférence, sagesse avancée, voluptueux abandon, tout ce qu'un cœur mortel peut contenir de besoins et d'ennuis profonds, j'ai tout senti, tout éprouvé dans cette nuit mémorable. J'ai fait un pas sinistre vers l'âge d'affaiblissement : j'ai dévoré dix années de ma vie.

Ce fut l'initiation. Il avait inventé la religion de la mélancolie. Et plus, toutes sortes de nuances dans la mélancolie, qui allaient ajouter un ton mineur à la lyre française. Rien n'était moins commun, alors (en 1804), que l'analyse psychologique influencée par le paysage, cette mystérieuse adaptation de la sensibilité humaine à toutes les variations du décor. Senancour y a puisé sa richesse, qui n'est point encore tarie. Le cadre était nouveau aussi, et l'on sait que le romantisme s'en est inspiré avec prédilection. Mais non plus à la manière de Rousseau, qui était champêtre et villageoise. Dès Obermann, on s'enivra d'altitude, de silence, du bruit des cascades et de la solitude des sommets. Une certaine « vie intérieure », découverte à l'aube du siècle et dont tout le romantisme seconde manière allait éclore, trouvait dans cette âpreté de la nature primitive un fécond stimulant. On s'élevait des facilités étudiées de la

plaine ou des exotismes violents de Bernardin de Saint-Pierre vers tout un monde rude et chaotique, chargé de mystère, où l'homme espérait de retrouver les lois fondamentales de son espèce. Obermann fut l'un des tout premiers guides parmi ces roches où l'esprit classique devait périr.

Ainsi, écrit au fil de la plume et des jours, cet ouvrage sans précédent se bâtissait au seul gré de la fantaisie et des inspirations de la solitude. Il embrasse une période de dix années, débute sur les rives des lacs de la Suisse romande, se continue dans le Valais, s'interrompt, se reprend à Lyon, dans la forêt de Fontainebleau, même à Paris, et s'achève dans une vallée déserte qui domine le lac de Genève. Histoire d'une vie sans grandes traverses, celle de Senancour lui-même, où les variations de l'âme et de la pensée sont le thème unique, sans cesse recommençant. A vrai dire, il ne faut point isoler *Obermann* des *Rêveries*, qui parurent pour la première fois en 1799 (1), et auxquelles Senancour attachait beaucoup plus d'importance. Car c'était sa manie de vouloir continuellement fondre les uns dans les autres ses principaux écrits. Son idée de la perfection était de laisser un seul volume, où sa pensée entière serait condensée. Idée à laquelle il est revenu souvent. Dès 1805, il songeait à supprimer *Obermann*, paru l'année précédente, et il en transporta dans *De l'amour* (1806) quelques-unes des pages les plus belles.

D'autres allèrent prendre place dans une édition nouvelle des *Rêveries*, et celles-ci, dont il est mécontent, reparaissent entièrement remaniées en 1833. En quoi cet inquiet est bien fidèle à son caractère. Pour le suivre dans toutes ses fluctuations, rien de plus révélateur qu'une comparaison attentive de ces éditions entre elles. Elles n'avaient d'autre intention, d'ailleurs, que d'être les différents prologues d'un maître livre : *la raison des choses humaines*

(1) *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, 1799. Deuxième édition en 1809 ; troisième en 1833.

(d'après M. Jules Levallois) ou *la vérité éternelle* (selon une note de Senancour lui-même, citée par M. Joachim Merlant) (1). Mais, s'il y a beaucoup travaillé, s'il l'a beaucoup médité, il ne le publia jamais. On a trouvé de lui cette note, datée de 1820 :

Imprimer tout ce qu'on peut avoir à dire en trois volumes ou peut-être deux, y travailler quinze ans... Mais la vie que je mène est celle d'un esclave à qui la mort est refusée.

Et celle-ci, de 1822 :

Idée d'une dernière édition... J'entreprendrai peut-être une partie du grand ouvrage que je projetais. Peut-être aussi ferai-je fort peu de chose. Tout dépend de l'aisance que j'aurais. Moins je me promets de l'avenir, plus je me vois forcé de mettre quelque importance à ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je projette de réunir sous un titre commun (*Ecrits d'un solitaire* ou autre titre moins mauvais) les *Rêveries*, les autres fragments de l'*Amour*, etc..., enfin toutes les feuilles informes et tronquées que j'ai écrites jusqu'à ce jour. Et cela, dès que j'aurai des fonds pour acquérir un petit asile où pourront s'écouler quelques années plus paisibles et un peu plus loin de ces songes qui ne m'ont jamais abusé.

Sur cette page, en travers du manuscrit original : « projets vagues ». Il y a comme la tournure d'esprit de Stendhal dans ces quelques lignes. Elles ne manquent pas d'éclairer leur personnage, qu'on devine prisonnier de la rigueur même de son esprit ; et l'on s'étonne moins qu'une vie, qu'une œuvre si difficiles soient restées secrètes. Comme il l'a dit lui-même dans les « observations » qui précédent *Obermann :*

Ce sont des mémoires très indifférens aux étrangers, mais qui peuvent intéresser les adeptes.

Revenons à sa vie.

A peine en Suisse depuis un peu plus d'un an, il se maria. C'était en 1790. Sa jeune femme était une demoiselle de

(1) Cf. Jules Levallois : *Un précurseur : Senancour* (1897) et Joachim Merlant : *Senancour* (1907), *Bibliogr. des œuvres de Senancour* (1905).

Daguet, de Fribourg. Il voulut lui faire partager son goût de la solitude ; elle s'y refusa, n'étant pas du même caractère que lui. L'amour disparut de part et d'autre.

> L'illusion a duré près d'un mois dans sa force, écrit-il ; un seul incident l'a dissipé.

C'était peu. Il emmena Mme de Senancour à Paris et vécut avec elle pendant quelques années une existence tourmentée d'où toute paix était exclue. La naissance de deux enfants ne fit rien pour unir le ménage. Dans le même temps, il perdit presque toute sa fortune, n'en sauva que quelques débris qui lui permirent de retourner à ses solitudes.

En 1797, c'est à Villemétrie, près Senlis, qu'il écrit les *Rêveries*. En 1801 il commença *Obermann*, dans un petit appartement donnant sur la place Beauvau, à Paris, le continua en Suisse où il fut achevé. Ces années furent marquées par une douleur nouvelle, un amour impossible, qui le sauva peut-être d'une neurasthénie définitive. La trace en est marquée dans *Obermann*, mais avec tant de pudeur qu'elle ne se voit que dans deux ou trois touches légères au cours de ces sinueuses confessions.

Dans la lettre XI :

> C'était en mars ; j'étais à Lu... Il y avait des violettes au pied des buissons et des lilas dans un petit pré bien printanier, bien tranquille, incliné au soleil de midi. La maison était au-dessus, beaucoup plus haut. Un jardin en terrasse ôtait la vue des fenêtres. Sous le pré, des rocs difficiles et droits comme des murs : au fond, un large torrent et par delà, d'autres rochers couverts de prés, de haies et de sapins ! Les murs antiques de la ville passaient à travers tout cela ; il y avait un hibou dans leurs vieilles tours. Le soir, la lune éclairait ; des cors se répondaient dans l'éloignement ; et la voix que je n'entendrai plus !...

Elle était la sœur d'un ami qui vint partager la retraite d'Obermann sous le nom de Fonsalbe ; et ce vague souvenir qui remonte à la seconde année du livre se réveille sept ans plus tard avec une passion bien mal éteinte.

Lettre LXXXIX :

... Il y a bien des années que je la vis ; mais comme j'étais destiné à n'avoir que le songe de mon existence, il en résulta seulement que son souvenir restait fixé dans ma mémoire, et attaché au sentiment de continuité de mon être. Voilà pour ces temps dont tout est perdu. Le besoin d'aimer était devenu l'existence elle-même, et le sentiment des choses n'était que l'attente et le pressentiment de cette heure qui commence la lumière de la vie...

...C'est une nécessité qu'en vous parlant d'*elle* je sois tout à fait moi... Enfin le hasard le plus inattendu me fit la rencontrer près de la Saône, dans un jour de tristesse. Cet événement si simple m'étonna pourtant. Je trouvai de la douceur à la voir quelquefois. Une âme ardente et tranquille, fatiguée, désabusée, immense, devait fixer l'inquiétude et le perpétuel supplice de mon cœur. Cette grâce de tout son être, ce fini inexprimable dans le mouvement, dans la voix !... Je n'aime point, souvenez-vous-en, et dites-vous bien tout mon malheur...

Tout m'ennuyait alors, mais actuellement tout m'est indifférent. Je ne suis plus fait pour aimer,je suis éteint... Je commence à songer aux plaisirs de l'amour, je ne suis plus digne d'une amante. L'amour lui-même ne me donnerait plus qu'une femme, et un ami. Comme nos affections changent ! Comme le cœur se détruit ! Comme la vie passe avant de finir !

§

Il est peu surprenant qu'un homme qui s'étudiait avec tant de minutie ait approfondi avec le soin qui lui était particulier et cette intéressante sincérité pré stendhalienne le problème de l'amour qui, après celui du pourquoi vivre, faisait le fond de son inquiétude.

Mon exemplaire de l'édition originale *de l'Amour* (1806) porte sur son feuillet de garde cette critique d'un lecteur du temps : « Ouvrage immoral, avec prétention à la moralité ; détails cyniques, dégoûtants, avec affectation de sentiments délicats, du reste conception médiocre,exécution analogue ; style brillanté, romantique ; — en général de grandes, de hautes prétentions, et en définitif des résultats faibles, in-

signifiants, et souvent détestables — cependant quelques passages assez heureux. »

C'était méconnaître absolument l'originalité de l'ouvrage et se tromper singulièrement sur son caractère. Senancour en avait abordé l'étude avec passion et y consacra des années de travail, le remaniant sans cesse, dans le fond et dans le détail. Il en a donné quatre éditions, très différentes les unes des autres, avec des « améliorations » et des articles inédits. Ce livre fut l'une de ses occupations majeures dans l'ordre littéraire et philosophique. C'est aussi comme un premier essai du chef-d'œuvre de Stendhal et l'aïeul des études de Michelet (1), de Remy de Gourmont (2) et de Camille Mauclair (3). Pour la première fois un homme cherchait à démonter le délicat mécanisme des passions sexuelles pour l'examiner de sang-froid et parallèlement aux penchants de l'âme, ce qui était à la fois audacieux et méritoire dans un temps où l'amour-goût (selon la définition de Beyle) était encore le seul, en France, dont il valait de s'occuper.

Ses contemporains ne pouvaient que difficilement le suivre (tout au moins dans cet ouvrage qui tranchait si durement sur le romantisme naissant), et Senancour n'avait point la robuste indifférence ni les épaules de Stendhal. Il était noble de ne s'en point préoccuper et d'oser prévoir, comme Beyle, que l'avenir lui ouvrirait un compte. « Ces lignes-ci, trop rapides, esquissées, incomplètes, s'adressent à dix hommes dans l'Europe. Qu'ils les achèvent ! (4) »

Elles voulaient être à la fois une justification du plaisir, dont le point de départ est organique, et de l'inquiétude amoureuse, qui a sa source dans l'esprit.

La perpétuité de l'espèce paraît être l'intention de la nature. La conservation de l'individu n'est qu'un soin indirect.

(1) *L'Amour.*
(2) *La Physique de l'amour.*
(3) *La Magie de l'amour.*
(4) P. 25, éd. de 1806,

Le principe de l'amour est le sentiment de l'ordre, des proportions, de l'élégance, de tous les genres de beauté et d'harmonie.

Il en prendra prétexte pour esquisser le prototype féminin :

Ce n'est pas une Diane à la taille svelte, au front élevé, courageuse, légère, forte, inaccessible : mais Vénus-Adonias, taille moyenne, formes arrondies, mouvements voluptueux, physionomie de grâce et de délicatesse. La main ne sera pas assez forte pour n'avoir point besoin d'être aidée, d'être servie. Le bras aura les proportions favorables aux caresses. Le sein donnera tout ce que l'imagination la plus heureuse eût deviné pour le charme des plus belles heures : il est ce que l'homme n'eût jamais imaginé, ce que la nature infinie a seule pu faire : douce harmonie de simplicité et de beauté ! assez beau pour l'excès du plaisir, assez simple pour être encore beau quand le plaisir n'est plus ; assez expressif, assez voluptueux, dans l'agitation, pour les derniers désirs ; assez pur dans la nudité pour un désir durable : circulaire, pyramidal, tout vivant d'amour, il éveille un besoin sans borne, il permet un espoir sublime.

L'amour est aussi le premier besoin de l'homme moral ; besoin qui, par une pente naturelle, se change en désir, lequel, selon l'occasion, peut devenir passion si la femme qui en est l'objet est assez adroite pour gouverner des mouvements dont elle est maîtresse de régler l'amplitude.

Le but des sens, ainsi différé, ainsi reculé, cessera d'être en perspective ; insensiblement ce besoin subit et passager se trouvera remplacé par des besoins vagues, abstraits, par toutes les fantaisies de l'opinion, par les désirs multipliés et durables de la pensée. La femme se donne un pouvoir nouveau et comme surnaturel sur celui qui, l'aimant avec incertitude, l'aime avec illusion : elle se donne sur l'homme un empire qui tire le sexe faible de la dépendance du sexe fort, et qui soutient la vanité de celui-là contre l'orgueil de celui-ci. Les hommes même y trouvent des avantages spéciaux. Généralement, ils y trouvent des passions qu'ils préfèrent aux simples désirs, comme ils préfèrent l'ivresse à la santé. En particulier, ils sont flattés de cette résistance qu'ils voient céder à l'amour, ayant soin de croire qu'elle

n'est surmontée qu'en leur faveur. La jalousie fait aimer cette résistance : elle y trouve la confirmation des privilèges auxquels elle attache un prix aveuglément senti ; elle fait de la chasteté des femmes leur première vertu, afin que l'on puisse prétendre à leur fidélité.

Cela est d'un psychologue et d'un moraliste que l'opinion reçue n'intimide guère, encore qu'il ne parvienne pas aux conclusions du Valmont des *Liaisons dangereuses*. Son livre, comme il le dit, a pour objet de « combattre une légèreté qui fait méconnaître les principes ou une austérité qui les altère ». Il est l'homme d'un juste milieu, et, en amour, l'avocat d'une sorte d'équilibre qui se déleste des passions exclusives.

Cette indulgence pour les faiblesses physiques en amour devait amener Senancour à les considérer dans le mariage, et à les absoudre. Non point que cet esprit sérieux fût enclin à la légèreté ; mais parce qu'il écartait de l'amour, dans son sens le plus tendu, le plus rare, toute idée de durée. L'amour est un état trop difficile pour qu'on y puisse attacher la pensée d'une permanence ; l'amitié le remplace doucement et laisse tout subsister, excepté ce dont le besoin même ne subsiste plus. « Faire consister la force du mariage dans celle de l'amour, c'est aller jusqu'à méconnaître l'esprit de cette institution », dit-il dans l'édition de 1834. Pour lui, le mariage est avant tout une association contre les peines et devient insensiblement un asile contre les passions. L'amour en est comme le printemps dans sa première fleur. Il faut bien admettre que son expérience personnelle est pour beaucoup dans ces vues désenchantées, mais sincères. Peu heureux dans sa vie sentimentale, médiocrement passionné probablement, Senancour n'a donné proprement qu'une théorie, mieux, une série d'observations psycho-physiologiques tirées de ses raisonnements ou de ses lectures. C'est ce qui prête à son ouvrage une allure abstraite, une manière un peu livresque qui le dessert, parce qu'on se reporte fatalement à la savoureuse

et vivante étude de Stendhal qui en est si exactement le contraire. Mais de tels sujets ne s'épuisent pas. Senancour a moins d'immédiate vérité que l'Egotiste, mais une ampleur, un nombre, une ingéniosité, où il y a matière à de riches méditations.

Pour bien faire, il faudrait beaucoup le citer. C'est le seul moyen d'intéresser à un auteur que l'oubli recouvre. Mais j'ai peur d'alourdir une esquisse déjà monotone et de ne savoir pas m'imposer un choix bien décanté, du goût de tout le monde. C'est donc à feuillets vite tournés que je marque du crayon ces passages :

De la pudeur. Si la pudeur était contraire au plaisir, comment appartiendrait-elle surtout à l'âge de l'amour ? Les enfants ne la connaissent pas, les vieillards semblent l'oublier : elle ne soumet que ceux qui peuvent jouir, elle n'est puissante que chez l'homme capable d'aimer, elle n'est souveraine que dans le sexe pour qui l'amour est tout... La pudeur est dans nous pour ajouter au plaisir, et non pour le réprimer. La pudeur est un sentiment délicat de l'harmonie, de la grâce, des illusions séduisantes. Elle avertit de tout ce qui serait contraire, de ce qui arrêterait l'espèce ; et ce n'est point le plaisir qu'elle refuse, mais elle repousse ce qui l'affaiblirait. La cause de la pudeur est ce mélange de choses heureuses et désagréables qui se trouve dans les jouissances de l'amour. Ce mélange est triste, et nous ne saurions le détruire; mais la pudeur nous en permet l'oubli (1).

On peut voir plus constamment encore dans la pudeur un combat diversifié par l'opposition des caractères, entre une fierté d'abord exclusive, et un autre amour personnel, mais qui fera subir la loi d'un maître. Quelque délicieuse qu'elle paraisse, l'impulsion de cet amour sensuel occasionne un peu de honte, en montrant que non seulement on a besoin de ses semblables, mais particulièrement d'un d'entre eux. Il en coûte de se soumettre ainsi par un choix toujours vulgaire sous quelque rapport, et de ne plus pouvoir se préférer à tout autre, ce qu'avait inspiré habituellement l'amour de soi.

(1) P. 81-82, éd. de 1806. Ce passage si remarquable ne se retrouve que tronqué et profondément modifié dans la 3e édition (1829).

C'est de nouveau très proche de Stendhal. Et voici encore chez l'un et chez l'autre deux pensées parallèles :

La pudeur naissante se rattache aussi au pressentiment d'un penchant exclusif, plus ou moins durable. On se réserve en quelque sorte pour l'individu, séduisant d'ailleurs, avec lequel on aura beaucoup d'analogie dans les fins de la procréation (1).

Et chez Beyle :

Une femme me disait, dans un moment de franchise philosophique quelque chose qui revient à ceci : « Si je sacrifiais jamais ma liberté, l'homme que j'arriverais à préférer apprécierait davantage mes sentiments en voyant combien j'ai toujours été avare même des préférences les plus légères. » C'est en faveur de cet amant, qu'elle ne rencontrera peut-être jamais, que telle femme aimable montre de la froideur à l'homme qui lui parle en ce moment (2).

En somme, l'un et l'autre voyaient dans l'amour la plus précieuse des énergies humaines. Mais Beyle, ce génial professeur du plaisir, y a tout sacrifié, tout ramené, alors que Senancour, moins ardent et pessimiste fondamental, cherchait avant tout une distraction heureuse et éphémère aux certitudes du néant.

Il y voulait de l'ordre, de la sincérité, de l'honnêteté. L'amour devait être une joie, mais rare, mais délicate, débarrassée du mensonge et de la fausse éloquence. Les comédiens lui étaient en horreur.

Ces romans dont les bibliothèques sont obstruées, dit-il, trompent un grand nombre de jeunes têtes, malgré le mépris qui devrait en détruire absolument l'autorité. Ils séduisent tous les jours des esprits bornés. On s'habitue à confondre avec l'expression réelle des sentiments ce pitoyable jargon d'hommes qui brûlent, qui se meurent, qui ont des transports, des tourments et des flammes. Cependant une véritable affection ne s'exprime point comme la passion du coin : et plusieurs mots de Julie

(1) P. 139, éd. de 1829.

(2) Stendhal : *De l'Amour*, chapitre *de la Pudeur*. Beyle disait aussi : « Moi qui crois fermement que la pudeur est la source de l'amour-passion ». (*Rome, Naples et Florence.*)

même ne sont pas dans la langue de l'homme aimant. Celui qui s'exprime avec cette burlesque exagération est incapable d'aimer ; et tous ces aimables seront nécessairement odieux au cœur fait pour l'amour...

Et il conclut par cette définition :

Le roman, c'est l'état qui n'est pas présent.

§

La publication de *de l'Amour* fit scandale, à cause de ses quelques crudités de langage, et parce que Senancour y avait abordé hardiment des considérations généralement laissées aux physiologistes. Mais ce scandale ne s'étendit guère, l'auteur restant obscur. Il était revenu habiter Paris, où il écrivit une pièce pour le théâtre, *Valombré*. Elle ne fut probablement jamais jouée, mais publiée et mise en librairie sans succès, comme ses trois ouvrages précédents. Il n'y aurait rien à en dire, si Valombré ne peignait le Senancour de cette date (1807), et si cette pièce n'était derechef une autobiographie. L'écrivain original écrit presque toujours avec sa vie. L'autobiographie est le fond de toute œuvre d'imagination, et il ne faut pas voir là vanité débordante ou manque de fantaisie, mais avant tout une preuve de sincérité et une affirmation de l'individu (1). Les *Rêveries*, c'est Senancour ; *Obermann*, c'est Senancour ; *Valombré*, c'est Senancour encore, et voici comment il parle de lui-même :

Caractère égal, très aimant, quelquefois distrait, souvent triste, jamais abattu. Sans haine comme sans humeur. Généreux sans affectation ; négligeant un peu ses intérêts ; trop occupé de ses *amis ;* c'est comme cela qu'il lui plaît de nommer les bonnes gens qui ne sont pas heureux... Mais sa grande habitude, c'est de s'enfermer longtemps dans son cabinet : là, seul avec tous les rêveurs anciens et modernes, il écrit, il projette, Dieu sait ! tous

(1) Sans recourir à l'exemple de Montaigne, les *Lettres persanes* ou les romans de Voltaire en seraient de bons exemples. Flaubert, qui se voulait *absent* de ses ouvrages, « absent comme Dieu l'est de la nature », disait pourtant : Madame Bovary, c'est moi. »

les châteaux en Espagne ! Mais sorti de là, laissant la science sous la clef, il parle comme un autre...

C'est ainsi que végéta, que rêva l'écrivain besogneux et inconnu, de 1809 à 1815, occupé d'obscurs travaux de librairie qui lui donnaient tout juste de quoi se nourrir et élever ses enfants dont la mère était morte depuis plusieurs années. Il rédigea même des brochures politiques sur l'attitude des Alliés, le congrès de Vienne, et, encore comme Stendhal, un opuscule sur Napoléon. Senancour veut voir dans l'Empereur le grand exemple des vertus actives de la France, le héros de l'énergie et de l'audace. Le peuple a toujours le sens de l'extraordinaire et se passionne pour le surhumain. Or, Napoléon « par son audacieux génie et sa force active convient à la France dans nos temps difficiles ». C'est le culte de la force tempérée dans l'ordre, et exaltée par l'exceptionnel. Aussi est-ce avec mépris que Senancour repousse les sentiments *bourgeois* d'un Chateaubriand :

Il ne faut point chercher l'opinion de la France dans quelques pages rampantes que les craintes d'un temps difficile ne manquent jamais d'enfanter... Si l'on allait prendre ces sentiments bourgeois pour ceux de la nation, ce serait tomber dans la même erreur que les ministres ou les princes, qui méprisent les hommes parce qu'ils trouvent en général assez méprisable la riche cohue qui se presse autour d'eux (1).

Obermann était fidèle à soi-même, et poète, et humain, en édifiant un autel à Napoléon chancelant. C'est alors surtout qu'il fut séduit par la haute figure du malheur ; alors aussi qu'il se retourna contre le triomphe bruyant de *René*.

Ses *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé Génie du christianisme* sont de 1816 (2). Dans la préface, Senancour se propose de montrer que le *Génie du christianisme* ne contient, deux ou trois chapitres exceptés, que des

(1) *Lettre d'un habitant des Vosges* (1814).

(2) *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé Génie du Christianisme*, suivies de quelques réflexions sur les écrits de M. de B. (Bonald) relatifs à la loi du divorce. Paris, 1816, chez Delaunay, libraire au Palais-Royal, galerie de bois.

sophismes plus ou moins ingénieusement exposés. Des écoliers pourraient combattre un auteur qui, neuf fois sur dix, s'avance inconsidérément et qui semble ne plus trouver de guide lorsqu'il cesse d'invoquer les muses. M. de Chateaubriand fait du christianisme et de ses grandeurs un heureux cadre de fictions convenables aux beaux-arts et dans lequel on trouvera d'aimables passe-temps. Senancour accorde que le christianisme a des beautés plastiques et morales ; ce qu'il nie, c'est que l'ouvrage ait changé le fond de la question. Il a peut-être rempli son objet, si celui-ci était de diminuer l'éloignement des gens du monde pour la religion ; si l'on veut avouer que ce livre ne *prouve rien*, il reconnaîtra sans peine qu'il est justement estimé. Senancour se défend toutefois d'être un ennemi de Chateaubriand.

Je ne suis ni l'ami, ni l'ennemi d'aucun parti dans aucun ordre de choses ; mais j'ai de l'éloignement pour la partialité, l'intrigue, la cabale, et même pour une certaine éloquence qui, en séduisant l'imagination, embarrasse l'esprit et fait oublier la raison.

Et cette « raison » lui apparaît comme tellement essentielle qu'il reste stupéfait de voir confondre si souvent, par un homme doué de génie, la profondeur avec l'imagination, le sublime avec le romanesque, et trouver miraculeux ce qui n'est qu'amusant, divin ce qui est poétique, et parler enfin des conceptions religieuses en simple troubadour.

A nous qui sommes bornés, les « épouvantables batailles » des êtres les uns contre les autres nous paraissent difficiles à concilier avec l'infinie bonté de Dieu. Senancour admet que si l'intelligence suprême est prouvée dans l'ordre général, elle le doit être dans les détails. L'organisation d'une herbe est aussi étonnante que le mouvement des mondes, et il serait plus sage de garder le silence sur la lutte universelle que d'attribuer, pour les besoins de la cause, à des soins compatissants ce qui nous fait frémir d'horreur. Espérons et doutons. Il en revient toujours là. Mais surtout, sachons souffrir chez autrui un doute qui n'est que trop naturel.

Quel homme sans illusion osera *affirmer* que son être visiblement périssable est visiblement immortel ?

Le zèle de Chateaubriand contre les incrédules lui paraît être sincère. Mais tous les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion. Il suffit donc d'avoir une foi. L'affreux Octave lui-même ne régna qu'au nom des Dieux. Idolâtres ou chrétiens, tous ont bien fait de croire, et Senancour ajoute que Chateaubriand s'est trompé dans le titre de son ouvrage qui aurait dû être « Génie de la crédulité », car dans tout ce qu'il a d'incontestablement louable, le christianisme n'est autre chose que la sagesse humaine devenue populaire. Et il ajoute :

Quand l'auteur peint, on ne peut le quitter, quand il raisonne on ne peut le lire.

Nous ne suivrons pas Senancour dans toute sa réfutation, qui est serrée, et souvent d'une acuité de jugement bien remarquable. Convenons qu'il oppose des arguments solides aux thèses souvent fragiles de Chateaubriand. On sent qu'Obermann avait médité les mêmes problèmes avec autant de sérieux et sans se payer de vains mots, ni surtout jamais prendre ses désirs pour des réalités. Et de plus, — notons cela, — il y avait beaucoup de courage à s'élever contre la fortune éclatante de *René* dans le moment même que celle-ci s'auréolait, par le retour des Bourbons, d'une gloire dont une grande partie du pays lui dévouait l'hommage.

L'attitude de René a toujours eu, en toutes circonstances, quelque chose de littéraire et de théâtral qui exclut l'idée de la sincérité. Il avait trop de plaisir à être malheureux pour n'en pas concevoir beaucoup d'orgueil. Obermann est bien plus réellement pitoyable, aussi sa voix est-elle singulièrement isolée au milieu de l'universel applaudissement. Elle se perdit dans la vague d'optimisme des temps nouveaux.

§

Les dons de la vision et de la perception étant, chez Se-

nancour, d'une originalité et d'une puissance toutes nouvelles, son esthétique devait lui être profondément personnelle aussi. Il eut le sens du nombre, des couleurs, des sons, des odeurs, et se trouvait vivement impressionné par des rapports, des harmonies ou des contrastes longuement répercutés dans son système nerveux. Il a trouvé une clé nouvelle à la nature, qui faisait jouer au fond de sa sensibilité de mystérieux ressorts. C'est plus que du romantisme, tout le symbolisme en formation et déjà les accents et les suavités mallarméennes ; des sous-bois entr'aperçus dans les clairières de la poésie ; et bien avant l'heure de Verlaine, de la musique en toute chose. Les paysages lunaires, les sonorités alpestres, les couchants pourpres reflétés dans des eaux immobiles, de monotones bruyères, voilà les thèmes des symphonies qui inspiraient ce poète pour enchanter son mal. Et sur ces fonds mélancoliques il a brodé à l'infini des variations que les thèmes les plus fugitifs, chant d'un oiseau, bruissement d'une feuille, cri d'un grillon, suffisaient à faire naître. Ses prédilections allaient au vague et à l'imprécis. Il faut, à ses tristesses délicieuses, « un ciel incertain mais calme d'automne, le soleil de dix heures entre les brouillards ».

Les voluptés du beau se rattachent ainsi d'une manière directe chez le poète à ses facultés méditatives et au rêve mystique. Pour les sentir, une prédisposition à la souffrance est nécessaire, et aussi l'effort obligé de s'élever au-dessus de soi-même. Le langage intérieur parlé par la nature, l'indéfinissable accord entre ses devenirs continus et nos passions, ce sont les conditions senancouriennes de l'artiste, dont la peine est de subir l'accablement de cette création adorable. Son œuvre est la première hymne à l'automne, cette décadence exquise de l'année qui enclôt nos regrets et caresse nos plus flottantes espérances. Il a trouvé, pour la peindre, d'un ouvrage à l'autre et tout au long de sa vie, des accents et des nuances d'accent dont il n'y avait pas encore d'exemple.

Les « sons silencieux » des sapins, la « douce mélodie d'une terre qui voit le couchant », la vive sensualité d'une jonquille, l'odeur des décompositions sylvestres, en d'autres mots toutes les demi-teintes du paysage transposées sur le clavier de la sensibilité humaine, telle est la griserie qui monte pour la première fois de la parole écrite.

N'y a-t-il pas, au fond de ce labeur compliqué d'une âme, comme le pressentiment des mélodies de l'auteur de

> O rêveuse, pour que je plonge
> Au pur délice sans chemin,
> Sache par un subtil mensonge
> Garder mon aile dans ta main...
>
> (Mallarmé.)

§

Romantique, c'est le premier mot qui vient à l'esprit. Et il le fut sans doute assez ouvertement, puisque le mot lui-même, à tout instant, naît naturellement sous sa plume ; et puisque enfin les romantiques les plus avoués l'ont eu pendant un temps comme idole. Mais ce serait être à la fois injuste et incomplet que de le circonscrire au romantisme des trente premières années du siècle. Senancour ne peut ni renier le XVIIIe dont il s'est nourri, ni s'empêcher de déborder largement les limites du romantisme, telles que les veulent les amateurs de classifications littéraires. Le spiritualisme qui le hantait, ses besoins d'ordre et de lumière, sa mystique raisonnable, son goût du symbole, et, pour finir, sa proscription des facultés de l'imagination, étaient trop manifestement contraires aux penchants de l'école nouvelle pour qu'on puisse l'y rattacher sans autre examen.

Il serait peut-être plus vrai de dire que, comme beaucoup de poètes, il a évolué du lyrisme romantique originel vers un ordre, une mesure beaucoup plus dépouillés. *Obermann* est sa tendance première et spontanée, les *Libres méditations* et les *Rêveries* (dernière manière), le fruit lentement mûri de ses réflexions et de son goût. Son éthique comme

son esthétique ne se sont précisées qu'à l'école même de la vie ; et peut-être s'est-il détaché de ses croyances premières pour les avoir vues triompher dans un blessant éclat. Sa nature d'aristocrate et d'artiste répugnait aux succès trop voyants ; ainsi s'explique son hostilité contre Chateaubriand.

Dans *Obermann*, lettre XXI[e], il définit le beau selon la manière classique ; mais il cherche déjà à étendre une conception trop délimitée et qui s'arrête au parfait. D'autres profondeurs s'ouvrent au delà des bornes de l'intelligence, et ses sens aiguisés en perçoivent comme le rayonnant mystère.

Le joli amuse la pensée, le beau soutient l'âme, le sublime l'étonne ou l'exalte ; mais ce qui séduit et passionne les cœurs, *ce sont des beautés plus vagues et plus étendues encore*, peu connues, jamais expliquées, mystérieuses et ineffables.

C'est bien là une disposition romantique et le fragment du *Ranz des vaches* (1) en est le formulaire. On y rencontre des idées que Sainte-Beuve, George Sand, Vigny, Hugo et Lamartine n'eurent qu'à développer. C'est l'Evangile primitif du romantisme :

Le romanesque séduit les imaginations vives et fleuries ; le romantique suffit seul aux âmes profondes, à la véritable sensibilité. La nature est pleine d'effets romantiques dans les pays simples : une longue culture les détruit dans les terres vieillies, surtout dans les plaines dont l'homme s'assujettit facilement toutes les parties.

Les effets romantiques sont les accens d'une langue primitive que les hommes ne connaissent pas tous, et qui devient étrangère à plusieurs contrées. On cesse bientôt de les entendre, quand on ne vit plus avec eux ; et cependant cette harmonie romantique est la seule qui conserve à nos cœurs les couleurs de la jeunesse et les fraîcheurs de la vie...

C'est dans les sons que la nature a placé la plus forte ex-

(1) *Obermann*, à la suite de la lettre XXXVIII.

pression du caractère romantique (1); et c'est surtout au sens de l'ouïe que l'on peut rendre sensible, en peu de traits et d'une manière énergique, les lieux et les choses extraordinaires. Les odeurs occasionnent des perceptions rapides et immenses, mais vagues : celles de la vue semblent intéresser davantage l'esprit que le cœur : on admire ce qu'on voit, mais on sent ce qu'on entend. La voix d'une femme aimée sera plus belle encore que ses traits : les sons que rendent des lieux sublimes feront une impression plus profonde et plus durable que leurs formes. Je n'ai point vu de tableau des Alpes qui me les rendît présentes, comme le peut faire un air vraiment alpestre.

En dehors de ces rudiments de doctrine, nous avons dit le rôle que joua chez Senancour le paysage, lequel entraîna un vocabulaire dont *Obermann*, tout comme *René*, apportait les rythmes séduisants.

Mais l'attitude romantique de Senancour n'avait rien d'exagéré, et il était assez fort, assez entraîné, pour ne pas redouter le vertige. M. Benda l'eût approuvé d'écrire :

Lorsqu'il ne s'agit que du sentiment, on peut ne consulter que soi ; mais, dans les choses qui doivent être discutées, il y a toujours beaucoup à gagner quand on peut savoir ce qu'en ont pensé d'autres hommes (2).

Ses goûts spiritualistes et son respect de l'intelligence l'amenèrent bientôt à reconnaître les dangers et les erreurs de la nouvelle école. Il eut des remords de sa hardiesse passée, et écrivit pour se dédire. Ami du juste milieu, incapable de par son tempérament de tendre une idée jusqu'à l'extrême, il proposa des essais raisonnables, un « style nouveau sans innovation ».

Lorsqu'on écrit avec ordre, avec raison, avec justesse, on a droit de ne plus se croire romantique. Sans convenance, sans

(1) Cette idée se retrouve chez M. Julien Benda, dans son *Belphégor :* « On reconnaîtrait, dit il, p. 45, que le romantisme de 1830 (sauf peut-être celui de Lamartine) est plasticien, tandis que celui qui date de la seconde moitié du XIXe siècle (Verlaine, Barrès) est éminemment *musical.* » On voit que Senancour devance son temps de toutes manières.

(2) *Obermann*, Lettre XXI.

ordre, sans justesse, si on se dit romantique, c'est à tort, ce me semble.

Voilà de graves querelles et qui continuent d'alimenter nos annales littéraires comme elles nourrirent celles de nos aïeux pendant et après les guerres de l'Empire. C'est qu'il s'agit bel et bien, dans ce tournoi, de nos destinées, et il faut voir clairement que cette question d'esthétique se greffe directement sur l'éthique, laquelle est partie intégrale de notre moelle épinière. Ce n'est plus seulement une tendance de l'esprit, une affaire de goût ou d'affinités artistiques, mais tout le problème de notre intelligence et de ses adaptations aux devoirs de demain. Et volontiers dirais-je : un nouvel acte du conflit des anciens et des modernes.

§

Il existe une science des proportions, une perspective littéraire, une géométrie du goût qui obéit à de certaines lois intransgressables. Il y a une mathématique du vocabulaire : la syntaxe. Si autocratique qu'elle soit, elle permet cependant des combinaisons de mots à l'infini, mais sous des conditions déterminées. Ces lois fixent le style, et, forcément, le circonscrivent. En sortant de leur cercle, on quitte le bon sens et la logique, car on ne force jamais la raison hors de ses bornes sans tomber dans l'absurde et l'incohérent. Ceux qui le tentent s'y amusent par simplesse ou penchant pour la mystification.

Mais Senancour avait le jugement trop fin pour ne pas voir que la personnalité, le mérite d'un écrivain ne résident ni dans une syntaxe torturée, ni dans une phraséologie pompeuse et inutilement sonore. Il avait profondément le sens de l'honnêteté littéraire. La langue, lors même qu'elle ne se perfectionnerait plus, peut encore beaucoup acquérir, disait-il.

La langue n'est jamais fixée à tous égards, puisque l'esprit n'est jamais en repos (1).

(1) *Rêveries*, note 3, éd. de 1833.

Et il voit très bien les deux écueils où elle risque de s'abîmer : au couchant, l'impuissance de créer, la parodie, le facile et l'insipide ; au levant, la recherche du nouveau, le bizarre et l'obscur. Pourtant Senancour ne redoute nullement certaines innovations qui pouvaient passer de son temps pour des audaces.

Dans les grandes compositions, écrit-il, il convient de laisser certains traits indéfinis, pour que les masses conservent une harmonie imposante. Alors, l'imagination, occupée surtout des grands effets, sera encore excitée par cette partie vague et inconnue où il reste, comme dans la nature, des beautés possibles, afin que chacun suppose celle qu'il aime davantage, et puisse découvrir dans les jouissances de tous une jouissance qui lui soit personnelle.

Voilà une théorie si moderne, qu'elle est exposée tous les jours comme une nouveauté et qu'on la retrouve presque textuellement dans la doctrine de Rodin. M. Anatole France a dit, dans son *Jardin d'Epicure*, qu'un livre n'est qu'une suite de petits signes et que c'est au lecteur de tirer lui-même les formes, les couleurs et les sentiments auxquels ces signes correspondent.

Pour Senancour, c'est de cette recherche de l'inexprimé qu'est né le romantisme, le bon romantisme ; pour le mauvais, c'est l'exagération et la corruption de la même volonté. Il y discerne déjà le désordre et un élément de surprise dont la vogue ne saurait être que passagère.

La plupart de ceux dont les écrits offrent au premier degré les avantages du genre romantique se gardent d'en tolérer chez eux l'abus. Averti par d'aussi heureux exemples, bientôt l'on renoncera au projet de changer en jargon notre langue, aimée d'une grande partie de l'Europe.

On dirait que les succès mêmes de la nouvelle école l'agacent maintenant, lui qui en fut l'un des inspirateurs.

Ecrire précisément à la manière romantique, user tout à fait de cette liberté, c'est écrire déraisonnablement ; *c'est ne pas*

choisir ce qui serait mesuré, ce qui serait pur et grand, simple et délicat. C'est trop préférer ce qui paraît facile ; c'est s'exprimer en écolier qui, venant de finir ses classes, met son plaisir, et plus mal à propos encore sa gloire, à ne plus connaître de règles... On a été exclusivement romantique par indocilité ou par étourderie ; on cesse de l'être quand on devient moins paresseux ou moins maladroit, quand on songe à la postérité dont les jugements à notre égard seront exempts de précipitation.

Cela est parfaitement en harmonie avec la belle probité de l'homme qui, toute sa vie, désavoua *Obermann*, le seul populaire de ses ouvrages, le seul romantique, le seul un peu entaché d'emphase. Mais il faut ajouter tout de suite que ce n'est nullement par timidité que Senancour le condamnait ; mais parce qu'à son sens la pensée n'y était pas assez mûrie et que le style ne lui en semblait pas toujours assez plein.

Dès l'année d'après, il mettait une note à *De l'Amour* qui révélait l'une de ses pensées favorites :

Pour le style de ce livre, il s'en faut de beaucoup que j'en sois généralement satisfait. J'observerai seulement que plusieurs expressions d'une hardiesse réputée poétique ne sont pas déplacées, selon moi, dans certains endroits en prose ; et que des consonnances qui paraîtraient peu faciles ne sont pas toujours des incorrections. Quelquefois on les laisse avec intention ; c est de la manière du lecteur qu'en dépend l'effet, ou incommode, ou heureux.

Cette idée neuve et féconde d'une collaboration active du lecteur et de l'auteur concorde avec celle qu'il exprimait vingt ans plus tard en proposant à l'œuvre d'art de provoquer chez l'amateur, à côté des jouissances d'ordre général, une autre satisfaction née du travail personnel de son cerveau ou de sa sensibilité.

Ce qui a conduit Senancour à ses critiques du romantisme verbeux, c'est un retour qu'il fit vers le XVIIIe siècle. La vigueur de la langue au XVIIe et au XVIIIe, sa précision, en avaient fait la langue scientifique par excel-

lence, ce qui était pour le séduire. La prose, trop longtemps négligée au profit de la forme poétique, redevenant l'instrument de la pensée, pouvait marcher désormais vers un progrès naturel. Mais il la voulait dépouillée de toute déclamation oratoire, et, dans son souci d'être logique avec lui-même, il s'en prend à l'un de ses auteurs favoris, à Rousseau, dont il blâme l'exaltation sentimentale et les exagérations de style (1). Voltaire lui paraît un beaucoup meilleur modèle, plus froid, plus sain, et dont les intentions morales, tout au moins dans ses tragédies, sont plus certaines et plus visibles que chez Racine. « Voltaire voulait que dans chaque personnage on entrevît ce qui appartient généralement à l'homme », dit-il dans les *Rêveries*, et, plein d'admiration, il formule ce grand hommage senancourien :

Plusieurs mots de Voltaire dans *Mahomet*, dans *le Triumvirat*, dans *l'Orphelin de la Chine* sont d'un homme qui comprenait *la pensée des maîtres de la terre*.

C'est encore pourquoi il dresse Voltaire contre Chateaubriand, dont Senancour abomine « la foi aux revenants », les pleurnicheries dévotes et les « calculs diplomatiques ».

Cette haine le conduisit à une formule un peu sèche :

Les ouvrages de premier ordre sont ceux qui appartiennent surtout à la raison, et que, dès lors, on pourrait traduire dans toutes les langues, sans trop les affaiblir.

C'est une idée à laquelle il tient essentiellement que celle de cette sorte d'universalité de la littérature. Il rêve une littérature européenne, cosmopolite, une langue pour ainsi dire illimitée, issue de toutes les traditions et tendant vers l'expression de la pensée pure. Pour y pouvoir atteindre, elle (la langue) « devra forcément s'astreindre à la retenue, à la pondération, au sentiment des convenances innombrables. Un souvenir de l'élégance attique tempérera la gravité de cette sorte d'étendue qui doit caractériser notre

(1) Dans deux articles de la *Minerve littéraire*, en 1821.

âge, et dont les épîtres et les contes de Voltaire ont déjà fourni des exemples. Un reflet particulier des antiques lumières de l'Orient doit agrandir parmi nous les vastes aperçus qui, sans être savants, excluent toute ignorance. »

Cette guerre déclarée au style poétique entraîna Senancour vers un appauvrissement dont ses propres ouvrages furent les premières victimes. Il eût complètement décoloré *Obermann* si Sainte-Beuve, qui prit en mains la réédition de 1833, ne s'y fût vivement opposé (1).

Isabelle, l'autre roman de Senancour, a souffert de cette sécheresse travaillée. C'est un Obermann féminin, mais dont le parfum — s'il en eut jamais — est complètement éventé ! Et c'est de rechef le long débat d'une âme, d'une pauvre âme repliée sur elle-même, malheureuse, solitaire, et tiraillée par des craintes vagues à demi formulées, mais bien plus chimériques encore et moins justifiables que celles d'Obermann. Nous serions en droit de ne pas dire un seul mot de ce livre manqué s'il ne contenait un « langage des fleurs » qui a sa valeur pour l'explication de certaines résonances de la sensibilité senancourienne. Les symphonies florales d'Obermann sont expliquées dans *Isabelle*, et l'on comprend mieux, après l'avoir lu, la qualité des impressions que recevait Senancour et qu'il s'efforçait de rendre, lorsque, au cours de ses promenades, il rencontrait un barbeau, une pâquerette ou une jonquille. Au siècle dernier, ce *langage des fleurs* a reçu bien des interprétations ; mais il a ici quelque chose de plus subtil qu'un simple code à l'usage des amoureux. En voici des extraits :

Barbeaux. — Habitudes naturelles ; sensibilité paisible ; bien-être exempt d'inquiétude. Bon sens et bonne humeur.

Giroflée. — Sensations agréables, mais vulgaires peut-être.

(1) « Je ne veux me prêter en rien à ce regrattage. M. de Senancour traite ce beau poème comme il ferait un traité de physique, qu'on corrige et augmente après vingt ans... » (Lettre de Sainte-Beuve à Ferd. Denis, lors de la réimpression de 1833.)

Héliotrope. — Souvenirs qui plaisent et qui entraînent encore. Pensée ingénieuse et déjà plaintive, qui cède pourtant à la faiblesse du cœur.

Jonquille. — Besoin insatiable de confiance, d'union, d'énergie, de bonheur. Prestige de la saison d'aimer, charme du printemps. *Irrésistible attrait de la beauté idéale* (1).

Œillets. — Amusemens dénués de charme, plaisirs de villes. Fêtes ; situation prospère (2).

Rose double. — Joies de la jeunesse ; désirs pleins de confiance ; voluptés présentes.

Violette simple. — Besoin vague d'aimer ; secret besoin d'être aimé. Délicatesse dans les attachemens. Charme et rapidité des désirs, avec un peu d'inquiétude et quelque pressentiment du vide des choses.

Dans les *Libres Méditations* (3) la préface seule indique que le « solitaire inconnu » habitait « parmi les roches, au milieu des bois de Fontainebleau ». Il avait existé réellement, d'ailleurs, ce solitaire ; c'était un terrassier, du nom de Lallemant, qui s'établit dans la partie septentrionale du rocher Saint-Germain, sur la pente qui conduit du plateau de Belle-Croix au pont de Valvins, vers 1753. Devenu l'ermite de ces solitudes, Lallemant y passa un demi-siècle, et Senancour l'y avait vu lors d'un séjour qu'il fit dans cette région pendant son enfance. Ce souve-

(1) Cf. *Obermann*, lettre XXXe, ce significatif passage : « Il faisait sombre et un peu froid ; j'étais abattu, je marchais parce que je ne pouvais rien faire. Je passai auprès de quelques fleurs posées sur un mur à hauteur d'appui. Une jonquille était fleurie. C'est la plus forte expression du désir : c'était le premier parfum de l'année. Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indicible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal fut tout entier dans moi ; jamais je n'éprouvai quelque chose de plus grand et de si instantané. Je ne saurais trouver quelle forme, quelle analogie, quel rapport secret a pu me faire voir dans cette fleur une beauté illimitée, l'expression, l'élégance, l'attitude d'une femme heureuse et simple dans toute la grâce et la splendeur de la saison d'aimer. » Tout artiste retrouvera ici la subtile profondeur d'émotions fugitives qu'il aura lui-même ressenties, et que Senancour fut le premier à exprimer.

(2) Qui n'a eu ses jours *d'audace* facile et n'est entré chez un fleuriste pour passer un œillet à sa boutonnière ?

(3) *Libres méditations d'un solitaire inconnu sur divers objets de la morale religieuse.* 1re éd. 1819 ; 2e éd. 1830 et 1831 ; 3e éd. 1833 et 1834.

nir était assez vivant pour fournir le cadre des *Méditations ;* il autorisait, de plus, un plan de pure inspiration qui lui permît de reprendre, de transformer et de développer à sa guise chacun des trente chapitres qui les composent.

Senancour les revisa sans répit, jusqu'en ses derniers jours. Il y a neutralisé de plus en plus son lyrisme afin de ne montrer que l'ossature même de la pensée. Et, pour creuser plus avant dans l'abstrait, il s'est efforcé de dépersonnaliser les lieux qu'il décrivait. On en voit de curieux exemples dans des notes, surchargées de ratures, qu'il avait réunies pour une édition nouvelle. J'en prends une au hasard :

En quittant les lacs de la Lombardie j'eus à visiter une rive presque aussi riante. Des étrangers admiraient ces coteaux bien cultivés, ces bourgades rangées le long d'une plaine d'eau...Je passai avec indifférence... J'entrai par des sentiers difficiles dans un large pâturage qu'entouraient des pentes rapides et chargées de bois. Là, je m'arrêtai comme on suspendrait sa marche en se retrouvant dans une douce patrie ignorée des grands peuples... C'était une image affaiblie des lieux que j'avais désirés vaguement dès l'époque de mes premières lectures. Ainsi se développent des idées fécondes suscitées dès l'enfance.

Ce paysage, suisse probablement, ne doit plus conserver qu'une valeur de symbole ; manière de tableau-type harmonisé pour des impressions déterminées. Nul mieux que Senancour n'a éprouvé que le paysage est un état d'âme. Il l'a exprimé lui-même dans une note à l'Académie, où, exposant sa doctrine, il dit :

Ce qui est descriptif dans mes divers écrits a cela de particulier que les résultats en appartiennent à la connaissance du cœur humain et des rapports établis entre nos mouvements intérieurs et l'aspect de la nature.

C'est ce sentiment profond de la nature vraie et simple, l'amour, le respect de tout ce qui est humain qui font que Senancour n'est pas suranné. Son esthétique le sauve de

l'oubli ; et, si nous étions équitables, nous ferions à *Obermann* la part plus belle qu'à *Delphine*, à *Corinne*, à *Manfred*, ou autres curiosités de musée ; il la faudrait presque égaler à celle de *René* et d'*Adolphe*.

§

En 1840 parut la quatrième édition d'*Obermann* avec une préface de George Sand, dans la collection Charpentier. Senancour se crut obligé d'offrir un dîner à ses admirateurs et les réunit au restaurant de Joseph II, tenu par Foyot. Il y avait là Mme Dudevant, Sainte-Beuve, Philarète Chasles, Gustave Planche, Mlle de Senancour et son frère, et sans doute J.-J. Ampère, l'un des adeptes de la première heure, Ballanche, Ferdinand Denis, peut-être Lamartine, qui avait fait donner au modeste amphitryon une pension par le gouvernement.

Dîner triste et silencieux autour de ce vieillard timide, à demi illustre et presque obscur. Sainte-Beuve a noté qu'il avait l'allure compassée d'un homme de l'ancien régime tout fraîchement débarqué de sa province. On sent qu'il ne pouvait y avoir de grands liens entre ces personnages célèbres et le sombre Obermann, que le visage d'un inconnu suffisait à troubler. Senancour n'avait jamais été homme de société, et ne le devint pas davantage lorsque ces premiers ténors eurent mis quelque peu son nom à la mode. L'amour de la retraite domine cette vie recueillie.

Il avait une petite maison rue de la Cerisaie, un jardin, et un lilas dans ce jardin. C'était pour suffire à son bien-être. Il vivait là avec sa fille, dans une paix méditative et de plus en plus tourné vers la contemplation des « vérités éternelles ». Quelques amis le venaient voir, dont Ballanche, Mme Dufrénoy, Clémence Robert, ces poétesses qui précédèrent les Delphine Gay et les Desbordes-Valmore, le fidèle Ferdinand Denis, Sainte-Beuve aussi. Réunions « d'adeptes », telles qu'il les aimait, où l'on s'entretenait non sans un peu de mystère et en termes convenus de ses espérances

et de ses progrès dans l'ardu sentier de la sagesse humaine. Senancour travaillait encore à son manuscrit *De la religion éternelle* auquel il tenait beaucoup, à une traduction du *De officiis*, à un ouvrage sur le Prince, enfin aux remaniements sans fins des *Libres méditations*. Mais ses notes furent confiées à un jeune Allemand enthousiaste qui devait s'occuper de leur publication, qui les emporta en effet et ne les rendit jamais. Cette vie, jusqu'en ces derniers jours, fut faite de déceptions et de renoncements.

Elle est utile à méditer, comme toute vie difficile, offerte à une idée, et inaccomplie en raison même de ses exigences. C'est une vie noble, sans concessions, où règne le seul culte de la pensée et la seule inquiétude des déchéances. L'œuvre, par ce fait rare, est d'un haut prix ; elle lui doit cette âpreté qui la rend par endroits hermétique et volontaire, impopulaire et inappréciée. Dans les solitudes où hantait son esprit, Senancour rencontrait ces graves et mythologiques figures que le génie humain a construites pour exprimer ses angoisses. Celle de Prométhée devait le frapper comme étant celle du dieu qui, ardant d'une même flamme, avait cherché réponse aux mêmes incertitudes. Senancour lui a consacré l'une de ses plus belles pages, où il a exhalé, dans un acte de foi, mûri comme une prière, sa suprême espérance :

Prométhée est le génie de la science et des arts poétiques, le génie de la civilisation déjà tourmentée de ses songes, de ses merveilles, de ses douleurs. La destinée arrête le téméraire qu'elle inspire ; elle le jette étonné auprès de la cime aride qu'il voulait gravir, la croyant éclairée d'une plus suave lumière. Sur ces pentes sombres et dévastées, chaque fois il verra finir la clarté du jour et ne verra pas comment elle doit renaître. Contraint, souffrant, mais le front élevé, il interroge du regard l'étendue des cieux. Entre la nécessité impénétrable et une espérance reculée, il peut sourire encore, parce que les tribus grossières, parce que les plaines et les nuages sont au-dessous de lui. De ces pesans brouillards sortent des vautours. Un d'eux s'approche, les

serres acharnées et l'œil inexorable. Cependant Prométhée vivra...

A son lit de mort, le poète demanda qu'on inscrivît ces mots sur sa tombe : « Eternité, sois mon asile ».

GUY DE POURTALÈS.

SOUVENIRS SUR MASSENET

—

A mon ami Maurice Bellecour.

Comme la plupart des étudiants mélomanes, Olivier Raynal n'avait entendu de Massenet que *Manon*, *Werther* et *Thaïs*, parce que ces trois ouvrages demeuraient au répertoire courant des théâtres. Des camarades lui avaient vanté *le Jongleur*. Il connaissait l'existence d'une *Hérodiade*, d'un *Cid*, d'une *Marie-Magdeleine ;* mais il lui semblait difficile qu'un musicien pût écrire plus de trois ou quatre œuvres de réelle valeur. Aussi fut-il enthousiasmé lorsque son nouvel ami, Jean d'Arvil, lui révéla en 1919 une splendide trilogie antique : *Ariane*, *Roma*, *Cléopâtre*, sommets d'une « Légende des siècles » musicale qui chantait Sapho après Esclarmonde, Thérèse après Grisélidis, Don Quichotte après la Navarraise; Panurge après le Mage, Chérubin après la Terre Promise.

Olivier Raynal avait l'esprit assez vaste pour embrasser cette immensité sonore. Sa femme Yvonne, franckiste déterminée, ignorait jusqu'alors l'œuvre de Massenet. Elle fut surprise et ravie de constater qu'un musicien français avait été capable d'enrichir sa patrie d'un monument aussi prodigieux. Elle voulait en connaître la moindre partie. *Amadis* n'étant pas encore publié, d'Arvil emmena ses amis et sa femme au *Ménestrel*. Là, dans le petit bureau où il avait si souvent été reçu par Massenet, et où il lisait les partitions d'orchestre du Maître, il joua la partition encore inédite.

Cette chanson de geste simple, grande, poétique, —

sœur de *Grisélidis*, — les émut profondément : Massenet venait de leur tenir sa dernière conversation !

Les d'Arvil logeaient provisoirement dans le vaste appartement des Raynal. Après le dîner, Yvonne dit à Jean :

— Je serais curieuse de savoir comment Massenet vous a conquis.

— Par *le Jongleur de Notre-Dame*.

— Vous ne connaissiez aucune autre de ses œuvres auparavant ?

— Si fait ! J'avais entendu *le Cid* à 15 ans, avant de lire le vrai *Cid !* La scène religieuse m'arrachait des larmes, et je méprisai Corneille d'avoir éliminé de sa tragédie l'élément divin... Je feuilletais distraitement la partition de *Marie-Magdeleine*, qui ne se révèle vraiment qu'à l'orchestre... La physionomie réelle de Massenet demeurait dans la pénombre de mon jugement... Et d'ailleurs, il est absurde de juger les hommes qui produisent encore ; que savons-nous d'eux tant qu'ils n'ont pas dit leur dernier mot ?.. Enfin, je dois avouer qu'à cette époque j'étais sous l'empire du génie prodigieux de Wagner... et je déclarais qu'il était bien inutile d'écrire encore de la musique après *Parsifal*.

— Vous, wagnérien, et à ce point ? Vous m'étonnez ! s'écria Yvonne.

— Wagnérien ! Non, au fond ! J'aimais *l'âme* de Wagner, mais les systèmes intellectuels du maître bien Teuton répugnaient à mon esprit de latin. J'aimais les splendides élans d'une imagination sublime ; je gisais, terrassé, dans ces moments divins que sont les finales de *la Walkyrie*, du *Crépuscule* ou de *Tristan* — je prosternais mon âme en écoutant le prélude et le second tableau de *Parsifal* — et, je l'avoue, forçant mon enthousiasme, j'en arrivais à soutenir qu'il était criminel de retrancher une seule mesure dans les chefs-d'œuvre du demi-dieu... Wagner commençait à me pervertir : je méprisais toute musique de concert et de chambre. On me disait : « Franck est sublime ; étudiez

son œuvre. » — « A-t-il écrit des drames ? » demandais-je. — « Autant dire que non ! » — « Alors, il n'existe pas ! » Et il n'exista que le jour où je fus délivré du charme...

— Et je sais que vous adorez Franck...

— Je le dois à Massenet... En 1904, année du *Jongleur*, si mon admiration pour Wagner ne s'était pas atténuée, je sentais confusément qu'elle ne tarderait pas à s'assagir. Il ne fallait plus qu'un coup de grâce pour me rendre à ma mentalité de Français... Et pourtant, si vous aviez attaqué Wagner devant moi au début de cette année, je vous aurais crié que les quatre points cardinaux de l'horizon musical étaient occupés par *Tristan*, *les Maîtres Chanteurs*, *l'Anneau* et *Parsifal*..., et je me serais fâché tout rouge si vous aviez protesté... Secrètement, je reconnaissais bien à certains moments que cette fête des sons, cette kermesse d'harmonies ne satisfaisaient pas pleinement mon être. J'avais souvent l'impression, au cours de ces festivités sonores, d'avoir été invité à un banquet où tous les convives étaient Allemands, et moi seul Français... Les plats de résistance me délectaient, mais l'atmosphère générale m'étouffait. Le sentiment du « kolossal », qui règne dans ces interminables ouvrages, — même allégés ! — m'agaçait. Je m'en accusais comme de péchés ; je n'admettais pas alors que l'on nommât « défauts » les exagérations wagnériennes. Je voyais dans ces défauts des traits inhérents à la nationalité germanique. Je blasphémais ! « Quoi ! me disais-je, serais-je incapable de me hausser au niveau de la pensée allemande ? serais-je incapable de suivre les merveilleux développements d'une pensée supérieure ? »

— Que dites-vous à présent ? demanda Yvonne en souriant.

— Que les Teutons aiment les longs discours, se plaisent à tourner et retourner dans tous les sens une phrase musicale ; que le vaste et le massif les transportent d'aise. J'admire sans réserve les scènes où Wagner a condensé la profon-

deur des situations. Je rejette résolument ses procédés et son esthétique ; j'abomine son caporalisme thématique, ses inutiles et accablants palabres ! Un Français, à génie égal, nous dirait tout cela en moitié moins de notes !

— Ce qui prouve que vous n'avez jamais été intégralement wagnérien, dit Olivier.

— La voix de votre race protestait secrètement contre les exagérations de la race adverse, ajouta Yvonne.

— Certes... Mais Wagner ne représente pas exactement l'âme germanique aux yeux de beaucoup d'Allemands, de même que bien des Français authentiques méconnaissent Massenet, le plus Français d'entre tous les Francs ! S'il y a des Allemands kolossaux, il y a des Français qui ne le sont pas moins ! Qui fut moins concis que Victor Hugo, et plus bavard que Romain Rolland ?..

— Admettons que le kolossal soit le défaut-type du Teuton, dit Jean. Le fait est qu'avant de connaître *le Jongleur* — cette *Sainte-Chapelle* de la musique ! — j'écoutais Wagner avec la mentalité d'un Français qui vit en pays boche. Ne pouvant ramener les œuvres de Wagner à la concision latine ; ne pouvant, d'autre part, me résoudre à naturaliser Teuton mon intellect, je cherchais la lumière du soleil latin. Je jouais parfois du Rossini, du Thomas, du Meyerbeer, du Verdi, du Gounod, du Saint-Saëns, du Lalo... — J'étais *jeune !* — Je revenais vite à Wagner, écœuré par les platitudes du grand Opéra 1840-1870, conquis par *Samson* et *le Roi d'Ys*, — ces deux pures merveilles ! De nouveau, Wagner me soulevait l'âme, la jetait pantelante en de prodigieuses extases... mais après, je me sentais plus seul, plus triste... Je n'étais pas très heureux à cette époque... Wagner me faisait sortir de moi-même. Je souhaitais qu'un musicien plus intime m'y fît rentrer... Wagner était le dieu fulgurant qui promulgue un décalogue de beauté du haut d'un Sinaï sonore, au chant strident des trompettes... J'aspirais au simple verre d'eau qu'un Dieu pitoyable sait tendre au malheureux. Le Jéhovah de la musique ne con-

descendait pas à si futile aumône. Aussi, j'attendais l'évangile nouveau qui sût charmer mon cœur... Mais, je le répète, je croyais qu'après Wagner personne ne pourrait plus composer de musique !

— Massenet vous a détrompé...

— Oui...Je vous disais que *Samson*, *le Roi d'Ys*, *Carmen* aussi me ramenaient périodiquement à la clarté latine. Ces œuvres me faisaient désirer une véritable cure de simplicité sur les bords de cette Méditerranée musicale tant souhaitée par Nietzsche lui-même... Si je n'avais pas méprisé tout ce qui n'était pas drame lyrique, j'aurais étudié un Beethoven ou un Franck. Mais j'aurais donné en ce temps-là tout Beethoven et tout Franck — que j'ignorais — pour une audition de *Parsifal !..* Seul, le monde si varié, si riche, si complet du drame musical, ce monde peuplé d'une foule de figures, d'époques, de paysages m'attirait... J'entendis alors *le Jongleur !...* Ce jour-là je communiai avec l'âme des Français qui avaient élevé nos cathédrales et la Sainte-Chapelle ; je retrouvai l'âme de ma race, l'âme précise, mesurée, concise et illimitée... Je voulus connaître Massenet... Et, pendant huit années, je vécus des joies indicibles ; assistant à la dernière floraison de l'esprit le plus riche, du cœur le plus ouvert... Maintenant, j'embrasse l'œuvre entier de ce génie prodigieux qui, dans la pleine clarté, nous entraînait vers des régions toujours nouvelles, tandis qu'un Wagner se perdait dans les nuages, à force de vouloir s'élever trop haut...

— Vous avez beaucoup connu Massenet ? demanda Yvonne.

— Je l'ai vu le plus possible...

— Alors vous avez pu discerner le caractère de l'homme privé ?

— Massenet a mis tout son cœur dans sa musique ; par sa musique vous le connaissez tout entier... J'ai regretté qu'un croyant comme lui eût cessé de pratiquer les rites de sa religion, — et n'eût point étudié plus à fond cette re-

ligion ! — mais je peux témoigner avec tous ses amis qu'il en vécut la vertu essentielle, la vertu sociale : la charité !

Ne soyez en dette avec person ne, si ce n'est de l'amour mutuel ; car celui qui aime son prochain a accompli la Loi... L'amour ne fait point de mal au prochain ; l'amour est donc la plénitude de la loi. (Rom., XIII, 10.)

Ces paroles de l'apôtre pourraient être gravées sur le tombeau du maître. Massenet ruisselait d'amour ; qui ne l'a pas connu de près n'a pas connu l'incarnation de la bonté... Je n'affirmerai pas qu'il ait échappé aux mesquineries de caractère, aux rancunes : il était homme. Mais je sais qu'il a cruellement souffert de ne pouvoir toujours vivre en parfaite intelligence avec ses semblables (1). Afin d'éviter les froissements, il esquivait les conversations brûlantes. Il collectionnait les anecdotes à dessein et les sortait vivement lorsqu'on l'interrogeait sur la musique de ses confrères, le talent des artistes.— Le milieu des *m'as-tu vu* exige une profonde diplomatie ! — Quand, acculé, il fallait répondre, il donnait son avis aimablement, et comme il avait la malice du gamin de Paris, il distribuait le blâme sous forme d'éloges exagérés. On lui a reproché de vanter outre mesure tels et tels talents... On n'a donc pas compris ? Quand Massenet distribuait des éloges immérités, un mot, une intonation, un regard renseignaient exactement l'interlocuteur... Je me trompe : les imbéciles ne comprenaient pas et s'en allaient enchantés, grandis !... Massenet souriait. Ne pouvant modifier les caractères fâcheux ou plumer les paons, — il en voyait beaucoup ! — il se félicitait de n'avoir point émis de ces vérités cruelles qui mécontentent et blessent les incapables. Par correspondance, il agissait de même ; certains éloges étaient des blâmes directs. Au destinataire de se tâter et de profiter de la leçon !

(1) « Il me fut pénible d'observer les regards d'envie de ceux qui voyaient déjà en moi le successeur de mon maître au Conservatoire », dit-il dans ses *Souvenirs*.

— Je comprends à présent pourquoi l'on faisait passer Massenet pour un bénisseur ! On ne saisissait pas le sens de ses... pires bénédictions !...

— Bénisseur, Massenet ?... Il recevait et voyait trop de monde pour s'attarder à sonder le for intérieur de chacun. Quand quelqu'un le contrariait, il se taisait le plus longtemps possible : ne jamais faire souffrir personne, tel était son objectif : « La vie est si courte, disait-il, que je ne veux entretenir de mauvaises relations avec personne. Alors, j'aime mieux ne pas avoir de relations du tout. » Il était parfois obligé de parler à des gens qui le haïssaient et le vilipendaient. Il se tirait d'affaire avec esprit. En 1912, pendant une réception dans les salons du prince de Monaco, un musicographe plutôt malveillant se présenta devant lui. Massenet fit comme s'il ne le « remettait » pas. L'autre se nomma. Massenet eut l'air de chercher qui pouvait bien être ce monsieur : « Votre nom ne me dit rien », fit-il enfin, et il passa dans un autre groupe d'invités...

Un jour qu'il m'avait emmené dans son coupé, il me raconta les raisons pour lesquelles un musicographe connu s'acharnait contre lui jusqu'à l'inconvenance la plus écœurante. On proposait de voter à l'Institut une souscription pour un ouvrage de ce monsieur. L'auteur de *Chérubin*, qui avait été malmené déjà d'ignoble façon par ce critiquailleur, prit la parole dans ce sens : « Messieurs, le musicographe que l'on propose de subventionner est un écrivain de la plus haute valeur ; les éditeurs ne reculent devant aucun sacrifice pour s'assurer la primeur de ses œuvres. Nous prendrons les intérêts de la chose publique en économisant la somme qui nous est demandée. » Il avait conscience de ne faire aucun tort à cet écrivain dont les ouvrages se vendent bien.

— Qui est-ce ?

— Laissons ce débat, dit Jean avec un fin sourire. Vous voyez que Massenet était cassant à l'occasion. Un jour ou l'autre la publication de ses lettres nous montrera les

grandeurs et les petitesses du maître. Il suffit de savoir qu'il a toujours préféré la manière douce ; qu'il s'est efforcé d'avertir les gens sans les blesser. A quoi bon discuter avec les gens qui ne savent pas reconnaître leurs défauts et leurs erreurs ? Parler de manière à faire rentrer les gens en eux-mêmes si c'est possible, voilà la sagesse... Les discussions pénibles l'éprouvaient d'ailleurs, et il avait une honte extrême lorsqu'il s'était fâché ; il tenait à se faire immédiatement pardonner...

— Il était d'une politesse exquise, dit Jacqueline.

— Ah ! certes, d'une politesse unique ! s'exclama Jean. Il se fût considéré comme le dernier des goujats s'il n'avait pas répondu à toutes les lettres qu'il recevait. Que d'hommes célèbres devraient prendre exemple sur lui ! Il est vrai qu'une telle politesse coûte cher. En 1907, Massenet m'avoua dépenser 150 francs par mois pour sa correspondance. Il télégraphiait volontiers, ce qui hausse vite les frais...

— On prétend qu'il abusait de formules laudatives... et qu'il adressait à tout le monde l'expression de sa *ferveur adorante*, dit Olivier.

— Il était sincère. Il était disciple de Celui qui aima tous les hommes, et qui offrit sa vie même pour ses ennemis.

— Je crois qu'on dut beaucoup lui pardonner là-Haut parce qu'il a beaucoup aimé. Sa musique le dit assez ; il aimait le genre humain tout entier ; il aurait voulu en être aimé...

— Comme il dut souffrir ! s'écria Yvonne.

— Un martyre ! surtout dans les dernières années de sa vie, alors qu'une infâme critique l'assassinait littéralement avec la même rage imbécile que les artilleurs boches nos chères œuvres d'art, nos sublimes cathédrales !... Quant à être banal, non, — pas plus que bénisseur ! Et j'ai découvert le petit truc qu'il employait pour classer ses amitiés... Ne vous ai-je pas montré l'article que j'ai publié là-dessus ?

— Jamais...

D'Arvil s'en fut chercher l'article dans ses papiers et le lut à ses amis.

LES SIGNATURES DE MASSENET

On a beaucoup plaisanté Massenet à propos de l'antipathie qu'il nourrissait à l'égard de son prénom : Jules ! N'avait-il point fait graver des cartes de visite avec cette suscription : Monsieur Massenet ?

Quelle fut la véritable cause de cette aversion ? La laideur spéciale des cinq lettres qui forment le mot Jules ? C'est possible. Mais, si Massenet haïssait son prénom au point d'exiger que l'on écrivît M. Massenet jusque sur les affiches, comment se fait-il qu'il ait continué à signer J. Massenet, jusqu'à son dernier jour ?

Je crois avoir découvert son secret.

En classant les nombreuses lettres que le maître m'écrivit, je remarquai que les premières — une cinquantaine pour le moins, — étaient signées : M. Massenet. Les suivantes : une trentaine, étaient paraphées : J. Massenet. Toutes les dernières : Massenet, tout court. Mon attention fut éveillée. Je me procurai d'autres correspondances et remarquai dans toutes la même progression. Le hasard ne pouvait être invoqué, et voici ce que je conclus :

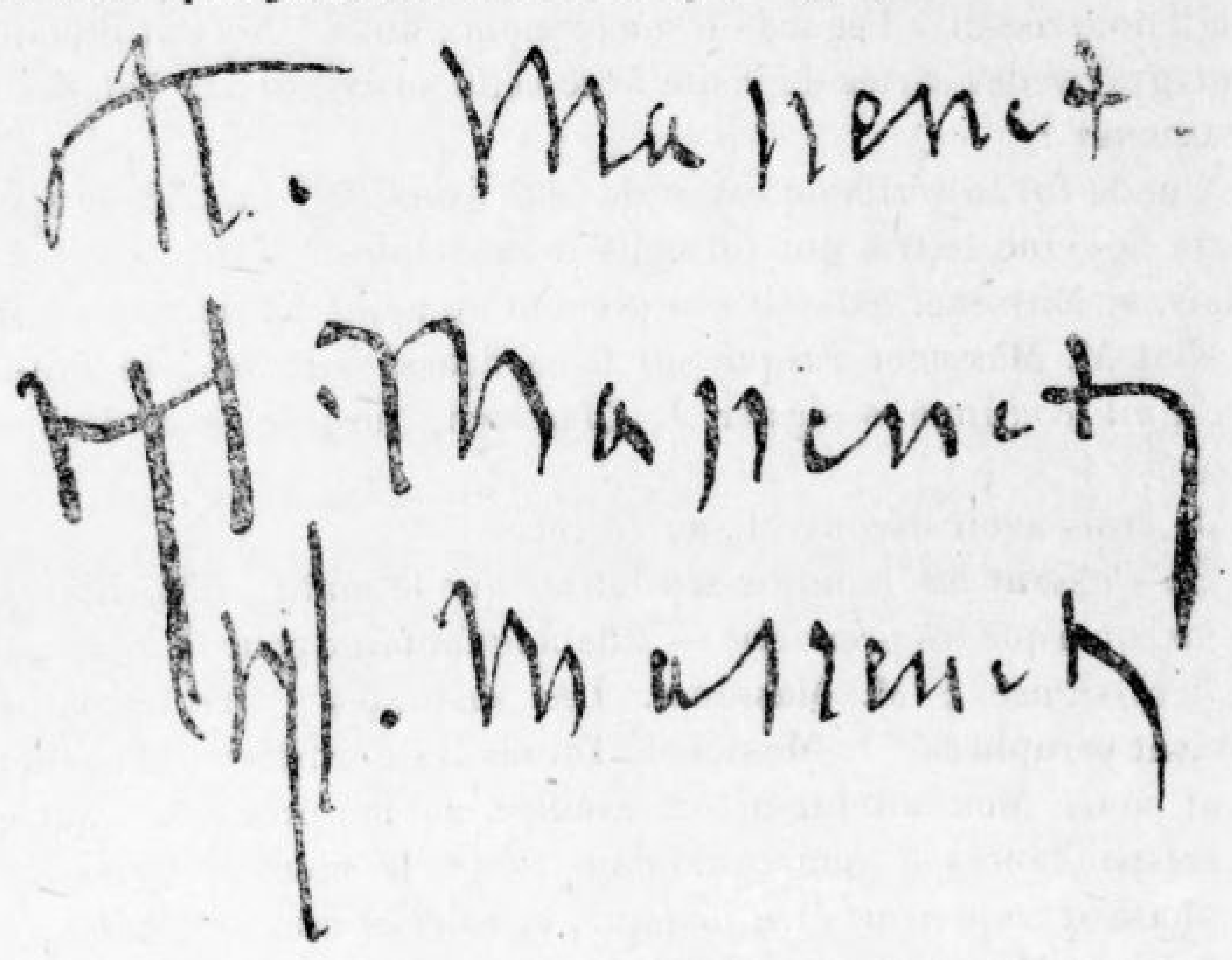
Lorsque Massenet considérait les gens comme des étrangers, des membres de cet immense public que, tout en aimant, il tenait à distance, il était :

M. Massenet, c'était l'auteur, l'homme public.

Quand le correspondant avait pénétré plus avant dans les sympathies du maître, celui-ci signait :

Jules Massenet. C'était l'homme plus proche, l'homme légal... Mais ici une remarque importante s'impose. Avant de passer définitivement au J., le Maître avait de nombreuses hésitations. Il commençait

à signer J., mais un remords le prenait. Il ne voulait être encore que *le compositeur bien connu.* Et alors, du J il faisait un M. En voici quelques échantillons des plus typiques :



Enfin, un beau jour, le correspondant était admis dans la relative intimité du maître. C'était alors :

Massenet tout court : l'ami.

Il y a cependant une réserve à faire. Pendant les derniers mois de sa vie, alors qu'il vivait dans l'attente de la mort — qu'il ignorait être si proche, pourtant ! — je crois qu'il ne signait plus que Massenet tout court. Il avait un réel besoin de témoigner son affection à ces hommes qu'il allait quitter et à qui son âme n'avait jamais voulu donner que de la joie et de la beauté... Son esprit était déjà loin de ce monde. Il disait à une cantatrice qu'il faisait répéter :

« Vous me voyez bien occupé à mon art, mais je vis déjà bien plus dans le Ciel que sur la Terre... »

A cette époque il écrivait la divine page d'*Uranie*...

Si les dernières signatures du maître ne peuvent peut-être pas appuyer ma démonstration, des particularités la renforcent par ailleurs.

Après avoir signé Massenet, il reprenait parfois le J. J'ai observé cela avec ses collaborateurs. Pendant la collaboratien, c'était Massenet ; après, c'était J. Massenet. S'agissait-il de collaborer de nouveau ? Le Massenet reparaissait avec persévérance...

Ainsi, le musicien pouvait se réjouir à bon droit de la grimace des envieux que son amabilité sincère, innée, crispait. A part lui, dans le secret, il fixait les étapes de son estime, mesurait le degré de ses sympathies : homme célèbre, homme privé, ami... Mais ceux qui ne trouveront dans leur correspondance que de l'*M.* Massenet voudront-ils s'avouer qu'ils furent traités en étrangers ?...

— Votre découverte est fort curieuse, dit Olivier. Mais quel contrôle de soi-même implique la sûreté de cette progression !

D'Arvil avait apporté un paquet de notes avec son article.

— Si Massenet usa du prénom dont il avait horreur, jusqu'à ses dernières années, c'était évidemment en vue de cette progression intime; car voici une preuve de plus de sa phobie. Dans son testament il stipula ceci :

Si ma ville (ou une autre ville) pensait à donner mon nom à une rue, place ou théâtre.., Je veux qu'il soit inscrit *sans* le prénom, afin qu'il reste *le nom de la famille entière...* rue... place... ou théâtre Massenet (pas autrement).

— Vous connaissez donc le testament de Massenet ?

— Oui, j'en ai copié les fragments que tous peuvent — et doivent connaître !

Je serai enterré à Egreville (Seine-et-Marne) dans notre caveau. Il ne sera envoyé aucune lettre de faire part avant l'enterrement. Service le plus simple à l'église d'Egreville. Sur la lettre de faire part envoyée après l'enterrement, cette formule seulement :

MONSIEUR MASSENET

Compositeur de musique.

Aucune autre mention : pas de fleurs, pas de couronnes, pas de paroles, pas d'honneurs militaires.

—

Avant de mettre mon corps dans la bière, je veux que l'on ait des *preuves absolues, certaines de ma mort :* ouvrir l'artère carotide, par exemple.

—

Après ma mort, si des amis voulaient par sympathie organiser une souscription pour quelque buste ou toute autre manifestation, je *m'oppose formellement* à cette mendicité posthume.

Ce testament est daté du 26 novembre 1908. Il doit être ignoré des plus proches amis du maître, puisque ceux-ci n'ont pas craint de lancer une souscription publique et de se livrer à la « mendicité posthume formellement interdite » par Massenet ! — De même, je crois bien avoir lu sur la lettre de faire-part un J. Massenet, suivi des mentions interdites : Membre de l'Institut, Grand-Officier de la Légion d'honneur...

—Comment se fait-il que Massenet ait écarté de sa tombe tous les honneurs ?

— Il avait écrit son testament avant la chute cruelle de *Bacchus*, au moment où *Ariane* triomphait à l'Opéra et où *Thérèse* commençait sa carrière... Nous connaîtrons un jour les vraies raisons de ce mépris de l'apothéose... Nous savons déjà que Massenet était modeste autant qu'attentif. Il a voulu disparaître sans bruit, sans tapage, comme un pauvre...

— Mais pas comme un mendiant ! ajouta Jacqueline.

— Oui... il savait que les souscriptions sont des cartes forcées ; que, souvent, les amis pauvres d'un mort illustre sont obligés de donner au delà de leurs moyens afin de ne point paraître se dérober... A ce propos, cela vous amusera de savoir que Massenet avait donné 100 francs pour le monument Delibes, 20 francs seulement pour celui de Gounod, mais 200 francs pour celui de Mme Carvalho !

— Massenet était-il généreux ? demanda Yvonne.

— Je le crois; car il a laissé une fortune peu considérable. Son train de vie était modeste ; ses droits d'auteurs énormes. Jé sais qu'il a secouru bien des débutants. Il cachait ses bienfaits. Lorsqu'il contribua généreusement à la réfection de l'église d'Égreville, il dit au curé : « Surtout ne le dites à personne... cela ferait du tort à mes pièces... »

— Je ne comprends pas, dit Yvonne.

— A cette époque l'anticléricalisme battait son plein ; Massenet s'amusait à dire que sa subvention pieuse pourrait le faire mal noter par le ministre des Beaux-Arts, dont dépendent l'Opéra et l'Opéra-Comique... Oui, le Maître était généreux. Mais c'est peu de payer de sa poche : on reconnaît l'homme charitable à son dévouement. Je ne parle pas de la bonne grâce vraiment méritoire avec laquelle il recevait ses visiteurs. Combien le troublaient dans ses occupations ! Tout autre eût renvoyé l'importun. Lui, après un bref mouvement de contrariété que Michel, son valet de chambre, pouvait seul constater, il arrivait dans son salon, accueillant, affable... et follement anecdotier. Dans ses *Souvenirs* il parle de « ces amis qui s'éloignent lorsque vous avez à leur parler d'une misère à soulager » (page 30). Il était si heureux lorsqu'on lui demandait un service qu'il *pouvait* rendre !... Un jour une inconnue lui recommande son fils. Il répond :

Vous savoir heureuse est mon bonheur et, si je puis réussir, quelle joie !

Peu de temps après, n'ayant pas encore réussi, il s'excuse :

On est encore en vacances de *Pâques !!* La résurrection de N. S. compte encore dans ces milieux qui devraient si peu s'en occuper !

Il était serviable et généreux par nature et aussi parce qu'il avait débuté très durement. Il fut dans la pauvreté pendant ses années d'étude. Jusqu'au triomphe d'*Hérodiade* il

donnait des leçons pour vivre. Il garda toute sa vie une certaine crainte de n'être plus joué tout à coup. Il la manifesta sans doute devant des cuistres pendant ses alternatives bizarres de crainte et de confiance. L'un d'eux n'eut-il pas le toupet d'écrire : « Nul n'a jamais connu la couleur de son pot-au-feu ! » Pique-assiette évincé qui, du moins, ne trahit point l'hospitalité du maître en voulant le salir !... On racontait aussi qu'en touchant ses droits d'auteur, Massenet disait singulièrement : « Il n'y a que ça ? » Il plaisantait, et on plaisantait en l'appelant *le père il n'y a que ça !* Le cuistre prend tout au sérieux !... La vérité est que Massenet fut un être de délicatesse attentive, de bonté modeste, de charité humble. Il était un parfait galant homme. Dans l'âge du mufle où il a vécu sa politesse demeurera proverbiale... Dieu veuille qu'elle ne demeure pas unique !...

— Je vous envie d'avoir approché d'un tel homme, dit Olivier. Je ne le connaissais que d'après ses *Souvenirs*, que j'avais lus pendant ma première convalescence et ils m'avaient quelque peu déçu...

— Massenet eut grand tort de les publier. Il les écrivit avec la ferme volonté de ne rien révéler de ses pensées intimes, de ses sentiments secrets. Des livres comme *les Confessions*, comme *En Route*, dont il admirait l'art, lui semblaient être des manifestations d'impudeur. Non seulement il ne voulut rien révéler de sa vie privée, mais encore il n'aborda que le côté le plus extérieur de sa carrière. Cela n'a pas empêché un pauvre *minus habens* de chercher à le salir devant sa tombe, allant jusqu'à prétendre que le Maître était un sans-cœur qui n'avait pensé qu'à lui, soit en apprenant la mort de sa mère, soit la ruine de son éditeur, etc.

— C'est ignoble ! Où cette infamie a-t-elle été publiée ? et par qui ?

— A quoi bon nommer les crapauds... de ce Chantecler qui pouvait dire :

Moi, je chante avec mon cœur !

C'est un système, répondaient les vilains merles !... Ce sont sottises d'avant-guerre qui ne réjouissaient alors que les visqueux ; je n'aurais même pas dû vous en parler... Je vous disais que Massenet s'était gardé de nous révéler sa vie intime. Il écrivit ces *Souvenirs*, afin de rendre un hommage public à tous les remarquables artistes qui l'avaient aidé à triompher. Tiraillé par des intentions contradictoires, il produisit ce livre étrange, incomplet, fantaisiste... J'y relève une erreur de poids : Massenet cite un billet de Gounod, qu'il aurait reçu en 1899, après *Cendrillon*. Or, Gounod était mort en 1893 et le lui avait adressé après *Werther*. A propos du *Jongleur*, afin de taire des souvenirs trop chers, il reproduisit une légende inventée par je ne sais quel journaliste, et dont je lui avais parlé en 1906. Il se garait aussi des importuns. Il fit croire qu'il n'avait pas de piano à Égreville, afin de décourager les innombrables demandes d'auditions de compositeurs ou de chanteurs... C'est ainsi qu'il déforma entièrement l'histoire du *Jongleur* et qu'en racontant une visite de M. Gailhard à propos d'*Ariane*, il dit qu'à table il déclama quelques scènes de l'ouvrage ; mais il se coupa en ajoutant que, le soir, « fatigué, brisé par les émotions de la journée, il se coucha... » Brisé par l'exécution chantée des cinq actes d'*Ariane*, voilà la vérité ! Il voulait aussi dérouter cette critique imbécile qui l'exaspérait en persistant à lui reprocher de bâcler ses ouvrages, — reproche qu'on ne songe guère à adresser à Mozart ! — Il voulut laisser croire qu'il donnait ses ouvrages longtemps après leur achèvement (1). Il estimait aussi qu'on s'occupait beaucoup trop de son admiration pour sa dernière interprète. On lui reprochait — avec raison, je l'avoue — de ne plus écrire que pour elle. Il arrangea quelque peu les faits en écrivant qu'il avait commencé *Roma* en 1902, par les scènes mêmes que devait chanter Mlle Lucy Arbell. — Il ne la connaissait

(1) Pour se débarrasser des librettistes importuns il leur affirmait qu'il avait du travail pour sept années, par traités signés...

pas à cette époque ! — Et il disait : « Vous devez trouver que je travaillais bien au hasard... » (p. 278). Jamais Massenet ne travaillait au hasard !... De même pour *Amadis*, et pour la même raison. S'il eut effectivement le poème d'*Amadis* longtemps avant d'écrire l'ouvrage, c'est cependant en 1910 qu'il collabora vraiment avec Jules Claretie. Les *Souvenirs* sont donc l'erreur d'un homme trop bon, — qui eut le défaut de son immense qualité ! — C'était une impossible gageure que d'écrire un livre où l'on ne veut parler que des autres à propos de soi. Je crois pieux de vous prouver qu'on ne doit point le juger sur ce livre qui ne fournit que des points de repère et des documents.

— Certainement.

— Il n'en est pas moins regrettable que Massenet ne nous ait pas laissé de véritables mémoires ; qu'il n'ait pas révélé la genèse exacte de ses œuvres. Il aurait pu stigmatiser assez durement les cuistres qui lui reprochaient sa rapidité de travail,en révélant au public comment il travaillait. Il avait le travail facile, c'est vrai ; mais il travaillait énormément. Il se levait à 4 heures, — à 6 heures autrefois ! — afin d'utiliser dans le calme matutinal le fruit de ses réflexions de la veille. Car avant de prendre son papier à musique, il avait déjà pensé, combiné, composé Combien de fois ne l'a-t-on pas vu s'arrêter au cours de la conversation, perdu dans un rêve : il trouvait quelque chose. Connaissant toujours ses livrets par cœur, l'œuvre se formait à chaque instant du jour. Il portait sur lui des petits blocs de 10 centimètres sur 5 centimètres 1/2, dans lesquels il notait les idées qui s'offraient. Il réunissait par petits paquets les notes qui concernaient tel ou tel ouvrage, et c'était là l'embryon de la partition. Quand tout était trouvé, quand il savait « tout ce qu'il y aurait, même dans les dernières mesures », il écrivait alors son brouillon d'orchestre. En travaillant les idées se modifiaient, se précisaient. Ne croyez pas que ce brouillon fût propre ; il était plus raturé qu'un devoir d'élève. Un jour, M. Heugel entra dans la

chambre du maître ; il fut stupéfait de voir à quel point les pages étalées sur la table étaient criblées de ratures. Combien de milliers de pages furent déchirées avant le manuscrit au net, c'est ce que le marchand de papier de Massenet pourrait seul nous dire !... Quand le brouillon était à peu près au point, le musicien faisait ses dernières corrections en vue du copiste. Toutes les ratures étaient soigneusement recouvertes par une tache de crayon bleu ou d'encre. La tache de crayon était lisérée d'un trait de plume. Il était impossible de prendre un de ces pâtés pour une noire ou un soupir... Le copiste intervenait alors. Il préparait le plus souvent la mise au net par le tracé des barres de mesure et la copie des paroles. Mais, en général, Massenet se réservait la copie de l'orchestration. Il la modifiait jusqu'au dernier instant, collant des morceaux de papier pour refaire entièrement des passages. Le copiste achevait ce que l'auteur n'avait pas eu le temps de finir. Aussi les manuscrits de Massenet ne ressemblent-ils guère aux descriptions des reporters. *Le Roi de Lahore* est un vrai brouillon ; *Hérodiade* est un amalgame de deux versions : l'une à l'encre violette, l'autre à l'encre noire. Jusque dans les dernières années on trouve des corrections : l'ouverture de *Roma* le prouve... Le manuscrit terminé, on l'envoyait au graveur. Massenet corrigeait les épreuves et faisait encore quelques modifications. Lorsque le bon à tirer était donné, ce n'était pas fini. Tout changement utile était introduit aux répétitions. Ainsi des mesures ont été ajoutées pour l'entrée de don Quichotte au premier acte de l'ouvrage... En réalité, Massenet est un des musiciens qui ont le plus travaillé leurs partitions. Dans ses manuscrits j'ai vu plusieurs fois qu'il notait le temps passé à la préparation du quatuor...

— Il aurait bien dû protester contre la légende qui le montrait bâclant ses ouvrages ! dit Jacqueline.

— Bien au contraire ! Un jour il s'amusa même à mystifier un musicographe dont la malveillance lui était odieuse.

Il lui montra la copie au net de son *concerto*, lui affirmant qu'il l'avait composé ainsi, d'un seul jet, sans une rature ; en un mot, que le morceau était sorti tel quel de son cerveau. Sans être grand clerc en la matière, il est facile de savoir qu'un tel tour de force est absolument impossible, même si l'on se nomme Mozart ou... Massenet. Me croiriez-vous si je vous disais que la tour Eiffel a été construite en un mois ?... Bref, ce jour-là, Massenet reconnut la haute perspicacité de son visiteur ; car celui-ci ne cilla pas et il reprocha plus tard au maître d'écrire trop vite et de se contenter de la première idée venue...

— Qui était-ce ?

— Jean Chantavoine, le laïcisateur de *la Messe en ré* et de *Parsifal*... Et j'y pense !... Dans un pamphlet contre *Cléopâtre*, il a écrit des choses gaies en un style adorable :

Cléopâtre donne le sentiment de cette improvisation méthodique en quoi consistait le travail à la fois facile et assidu de Massenet ; on y sent l'homme qui se vantait d'écrire du premier jet et sans ratures ses partitions d'orchestre. Il n'apercevait pas de quelle arme une telle confidence pouvait armer le critique (1)...

Si le génial critique avait vu comme moi le brouillon d'orchestre de *Cléopâtre*, il n'aurait pas *senti* — quel flair ! — la hâte de l'improvisation... Massenet a écrit cette œuvre en six mois, travaillant une partie de la nuit... Je doute fort que M. Chantavoine passe des nuits pour exercer convenablement son métier de reporter !... Car même comme reporter, vous voyez ce qu'il vaut ! Il *gobait* la première farce que lui faisait ce gamin de Paris qui se délassait dans son salon de son formidable labeur, et dont la jeunesse de caractère unique devait paraître insolite aux fripés, aux vaniteux qui prétendaient le juger, eux les mauvais élèves, les cacographes ! Et certains se demandaient s'il était intelligent !... Pôvres !

(1) *Revue hebdomadaire* du 4 avril 1914.

— Vous êtes sévère ! fit Yvonne en riant.

— Jean est juste ! dit Jacqueline. On doit honorer les hommes qui consacrent les derniers instants de leur existence au travail. Chaque fois que je voyais Massenet, j'étais effrayée par les ravages progressifs de sa maladie...

— On aurait dit que l'approche de la mort stimulait l'activité du maître, ajouta d'Arvil. Dans les derniers temps son cerveau était en ébullition. Une fièvre le tenait, qui activait sa besogne. Il lisait d'un coup d'œil une œuvre nouvelle et saisissait le moindre détail d'orchestre. Ses élèves ont d'ailleurs toujours été frappés de la rapidité extraordinaire avec laquelle il écrivait... ou simplement corrigeait à fond leurs devoirs... Vous voyez que « l'arme dont il armait » un Chantavoine se retourne contre le critiquailleur ! Il ne voulait pas se gêner avec les éreinteurs de profession. Il savait ce qu'il voulait et ce qu'il valait. La vérité est qu'il cherchait beaucoup et ne conservait, parmi les idées qui se pressaient dans sa tête, que celles dont le caractère cadrait avec la situation. Certaines scènes ne l'ont pas inspiré, c'est certain. Eût-il cherché cent fois plus qu'il n'eût pas mieux fait. Ah ! ce n'est pas lui qui attendait l'inspiration ; c'est elle qui guettait ses moments de loisir. Parce qu'il ne musardait pas comme tant d'autres, et qu'il pensait jour et nuit à sa besogne, il a pu nous laisser un nombre relativement considérable d'ouvrages...

— Un nombre *relativement considérable ?* s'écria Olivier. Je trouve qu'il en a écrit une quantité énorme ! Comparez plutôt Wagner !

— Wagner les écrivait deux fois plus gros, et il composait lui-même ses poèmes ; cela triple le total de sa besogne ! Comparez plutôt Mozart qui se faisait fort d'écrire quatre opéras par an ! S'il avait vécu aussi longtemps que Massenet, nous aurions deux cents opéras de lui ! En cinquante ans, Massenet nous a donné une trentaine d'ouvrages formant un total de cent quinze actes. Et je tiens compte des ouvrages commencés et abandonnés ! Pour un homme qui

ne quémandait pas l'inspiration, c'est peu !... De 1872 à 1912 la moyenne n'est pas de trois actes par an. Quant à la menue monnaie des mélodies, des suites d'orchestre, etc., elle ne chiffre guère pour un homme qui travaillait sans arrêt... (1)

— Ne croyez-vous pas que s'il avait écrit cinq ou six opéras de moins, les autres ne seraient pas plus parfaits ?

— Du tout ! Ce ne sont pas ceux qu'il a le plus travaillés qui sont les meilleurs. *Manon* fut écrite en deux ans ; *Grisélidis* en neuf ans. A la fin de sa vie, il augmenta sa moyenne. Depuis 1903, il composa neuf ouvrages, soit trente-cinq actes : un ouvrage par an ! On a dit qu'il avait écrit *Roma* en trois mois. Cela prouverait son incroyable génie ; car, n'en déplaise aux sourds, *Roma* est une pure merveille ! En réalité, il l'a *recopiée* en trois mois... A ce propos, il faut observer que Massenet ne mentait pas lorsqu'il prétendait avoir terminé un ouvrage longtemps avant sa représentation. Pour lui tout ouvrage *composé* était un ouvrage achevé ; il n'avait plus qu'à l'écrire. Ainsi, Bizet avait achevé un *Cid* avant de mourir ; il n'eut pas le temps de l'écrire !... Mais que n'a-t-on pas reproché à Massenet? D'aimer le succès ? Quel est l'artiste qui travaille en vue de l'insuccès ?... La vérité est que Massenet voulait être aimé, compris ; car il ne cherchait qu'à pénétrer les âmes, enchanter les cœurs, embellir la triste vie des hommes... En quelques occasions, il écrivit des pages à gros succès, — comme la guitare de *Don Quichotte !* — C'était pour mettre en valeur des artistes auxquels il s'intéressait. Ces pages peuvent disparaître sans difficultés. Mozart aussi écrivait des pages médiocres en vue de quelque acteur. M. Pierre Lalo l'excuse sans hésiter !... Massenet a pu commettre de lourdes erreurs ; c'est ainsi que, pour donner un beau rôle à une artiste, il accepta un *Bacchus* qu'il avait refusé et retira d'une *Ariane* grandiose quelques-unes de ses plus belles pages, afin de corser ledit *Bacchus*. Mais une autre fois il a sacrifié son art pour

(1) Voir ci-contre le tableau de travail de Massenet.

TABLEAU DE TRAVAIL DE MASSENET (1)

1871	Marie Magdeleine.						
1872		id.	Les Erinnyes.	Don César.			
1873	Ève.	......	id.	id.			
1874	id.	...	Le Roi de Lahore.	Ouv. de Phèdre.			
1875	id.	..	id.				
1876	....		id.				
1877	La Vierge.	Narcisse.					
1878	id.	Hérodiade.	Le Cid (2).				
1879	id.	id.	id.	Werther (2).			
1880	.....	id.	id.	id.			
1881	Manon.	. id.	id.	id.			
1882	id.	. id.	id.	id.			
1883	id.	....	id.	id.			
1884	..	....	id.	id.			
1885	Biblis.		id.	id.			
1886	Esclarmonde.	....		id.			
1887	id.	....		id.			
1888	id	Le Crocodile ...		id.			
1889	id.	Le Mage.	......	id.	Orch. de Kassya.		
1890	....	id.	......	id.	....		Amadis.
1891	Le Carillon.			id.	...		id.
1892	Thaïs.	....	....		......		id.
1893	id.	Le Portrait de Manon.		Grisélidis.	.....		id.
1894		La Navarraise ..		id.	Cendrillon.		id.
1895		Sapho.	......	id.	id.		id.
1896		id	...	id.	id.		id.
1897	Oasis ..	id.	......	id.	id.		id.
1898	La Terre Promise	.....		id.	id.		id.
1899		id.	Le Jongleur.	id.	......		id.
1900	Phèdre.		id.	id.	......		id.
1901	Chérubin.	....		id.	......		id.
1902	id	Cigale.			Roma.	..	id.
1903	Ariane.	....			id.	..	id.
1904	id.	....			id.	..	id.
1905	id.	Thérèse.	Bacchus.	......	id.	..	id.
1906		id.	id.	......	id.	.	id.
1907	Espada		id.	......	id.	.	id.
1908	Sapho-Lettres . .		id.	......	id.	.	id.
1909	Don Quichotte.	...	Suites.	...	id.	..	id.
1910	id.	Panurge. .	id.	...	id.	.	id.
1911	Cléopâtre. ...	id. .	id.	....			
1912	id.	.....	id	......			

(1) L'auteur acceptera avec reconnaissance toute rectification ou addition.

(2) Pour ces ouvrages, comme pour ceux que Massenet a gardés très longtemps, la première date est celle de l'année où il a eu le livret. Les traits indiquent les années de travail intensif sur l'œuvre.

sauver de la ruine son ami Hartmann; il accepta d'écrire *le Mage* en quelques semaines en collaboration avec Ch. Malherbe. J'ose le dire, le vrai Massenet n'est pas encore connu.

— Faites-le connaître...

— Je m'y appliquerai quand le moment sera venu... J'aurais bien des documents inédits à publier sur cette œuvre qui m'a sauvée du pangermanisme wagnérien...

— Vous reniez donc tout à fait Wagner à présent ?

— Du tout! Je considère que l'on doit jouer ses œuvres au théâtre dès maintenant — au concert jamais ; nous n'avons pas le temps de jouer toutes les œuvres symphoniques ; ce n'est donc pas le cas d'embouteiller nos programmes avec du Wagner. L'âme de Wagner n'a pas de Patrie ; elle appartient à l'Humanité entière, et les entreprises de M. Saint-Saëns contre Wagner m'ont semblé odieuses ; car, après la défaite de 1870, ce musicien allait en Allemagne, — chez nos vainqueurs ! — faire jouer son *Samson !* Mais autre chose est l'âme de Wagner ; autre chose est le système wagnérien, la forme wagnérienne. De cela, l'œuvre de Massenet m'a préservé... et, après quinze ans de fréquentation presque quotidienne de l'art de Massenet, je conclus qu'il est un centre de vérité d'où l'on perçoit toutes les autres musiques telles qu'elles sont. J'apporte même mon témoignage comme un critérium de la valeur éducative de l'œuvre du Maître. Pendant ces quinze années de massenétisme, mon esprit s'est ouvert à toutes les formes nouvelles de la musique ; aucune œuvre moderne ne me trouve indifférent. Lorsque Charpentier fut nommé à l'Institut au fauteuil de Massenet, je protestai dans un journal en disant que « l'Institut s'était trompé d'époque ; que M. Paul Dukas était bien plus hardi, plus avancé que l'auteur de *Louise*, et autrement digne dans sa conception artistique ». Et pourtant, à cette époque, je n'avais pas encore entièrement compris l'art merveilleux de cet homme qui ne produit que des chefs-d'œuvre !... Parlerai-je des maîtres anciens ? D'un César

Franck, qui est une incarnation sonore de la divinité ? Des vieux maîtres que je regardais de haut, — du haut du Walhall wagnérien — avec quel dédain ! L'art de Massenet m'a rendu odieux tous les fabricants d'opéras du XIXe siècle, et m'a donné l'amour de tous les maîtres ; n'est-ce pas là le critérium suprême ? L'œuvre de Massenet est donc la forme la plus vivante de la grande Tradition. C'est l'esprit seul des maîtres qui permit la floraison de tant de chefs-d'œuvre. Sans Gluck et Hændel, il n'y aurait ni *Ariane*, ni *Roma*, ni *Cléopâtre*. Sans Mozart, pas de *Chérubin* ; sans Beethoven, pas de *Thérèse* ; sans Schumann, pas de *Werther*... Tout le Massenet médiocre procède des mauvais fabricants d'opéras ; tout le bon Massenet a fleuri sur le terrain classique, et sa floraison personnelle est une forme achevée du classicisme nouveau... Ainsi, l'âme des vieux, des grands maîtres était le soleil sans lequel l'œuvre de Massenet ne serait pas ce qu'elle est. Et déjà, la lumière des âmes de nos maîtres nouveaux rayonnait dans *Amadis* et *Cléopâtre*... Si tels et tels de ces maîtres dédaignent ou méprisent Massenet, tant pis et tant mieux ! Tant pis, car un Gounod a bien pu dire de la symphonie d'un Franck que « c'était l'affirmation de l'impuissance poussée jusqu'au dogme » ! Tant mieux, car il nous plaît de ne rien trouver de Massenet dans la musique des Debussy, des Dukas, des d'Indy et de tant d'autres...

. . . .

Quelque temps après cette conversation, Jean d'Arvil lut à ses amis des lettres dans lesquelles il avait minutieusement analysé la partition du *Jongleur de Notre-Dame*. On voulut connaître la genèse de ce chef-d'œuvre. D'Arvil sortit ses documents :

— Voici quelques notes sur le livret : Maurice Léna tira son charmant poème du vieux fabliau *del Tumbeor Nostre-Dame*, qu'il suivit parfois d'assez près, notamment au troisième acte. Ce fabliau compte six cent quatre-vingt-cinq vers. Vous savez sans doute qu'un fabliau est un récit —

de *fabulari*. — L'auteur de celui-ci est inconnu ; il vivait vers la fin du XIIe siècle.

Ce fabliau fut publié pour la première fois par Wilhelm Foerster, dans *la Romania*, en 1873. Il entra dans le domaine scolaire, et les histoires de notre littérature, les morceaux choisis du moyen âge en donnent souvent l'analyse et des extraits. Les professeurs des lycées en parlent à leurs élèves, et c'est même de la sorte que Maurice Léna, qui fut pendant dix ans professeur de seconde, eut l'idée d'en tirer un livret...

— Heureux élèves ! s'écria Olivier.

— Le fabliau est populaire aussi en Allemagne, continua d'Arvil, et Böcklin en a même fait un tableau. Anatole France s'en est inspiré dans un conte délicat de son recueil : *l'Etui de Nacre*, édité à part en édition enluminée par Malatesta. Le vicomte de Borelli en a également tiré une pièce de vers qui lui valut, en 1891, le prix de poésie à l'Académie Française. Dans le fabliau du *Tumbeor* le conteur a situé son récit au couvent de Clairvaux. Maurice Léna a placé la scène à Cluny, dont l'abbaye bénédictine, la plus puissante de la chrétienté, était célèbre au moyen âge par ses moines artistes. Ils portaient une robe noire : les moines du livret ont gardé la robe cistercienne, toute blanche, de Clairvaux...

— Qui est autrement scénique !

— Certes !... *La légende de la sauge* appartient au cycle populaire des *Herbes de la Madone*, où l'on voit aussi le genévrier sauver de la même façon la sainte Famille. Amédée de Ponthieu en a donné l'analyse dans ses *Fêtes légendaires*. Le nom de la sauge vient de *salvia* — qui sauve. — Cette plante était fort prisée au moyen âge, non seulement pour ses vertus culinaires, mais pour ses propriétés médicinales.

L'Ave cœleste lilium se chantait autrefois pour la fête de l'Assomption ; c'est une vieille séquence de saint Bonaventure. *L'Alleluia du vin* est écrit à la manières des *chan-*

sons farcies des vieux ménestrels... Passons aux personnages. Vous ignorez peut-être que, dans le haut moyen âge, le nom de Jean était synonyme de pureté et d'innocence — point du tout de sottise. — Le Jean du *Jongleur* n'est pas seulement un pur, mais un humble. C'est pourquoi il est le seul à ne point s'apercevoir du miracle dont il est l'objet : son humilité lui ferme les yeux.

Car il ne voit ni ne sait mie
Qu'il ait si belle compagnie,

dit le vieux fabliau. A ce propos, Maurice Léna a noté un trait de psychologie monacale bien profond. Jean est lié par l'obéissance : ce n'est donc pas à lui de solliciter la révélation d'un miracle qu'il ne peut mettre en doute, puisque le prieur lui en affirme la réalité. Mais il n'ose rien demander. La nuance est notée musicalement, mais les cabots ne s'en soucient guère. Vous avez remarqué cette espèce d'achèvement, d'arrêt qui précède l'invocation du prieur :

Mais cependant, ô Vierge souveraine...

Voyant que Jean persiste dans son effacement, sans rien solliciter, le prieur change, en quelque sorte, le cours de ses pensées et c'est lui qui, tout simplement, demande à la Vierge de se manifester à son timide bateleur.

— L'abstention de Jean s'explique d'autant mieux qu'il se croit coupable envers la règle. Comme tout est réfléchi !

— Revenons à nos documents. A propos de Jean, il faut encore noter ces détails d'érudition. Le jongleur — joculateur — était un amuseur. On le nommait *tumbeor* lorsqu'il ne faisait que des tours. A. France et le vicomte de Borelli l'ont montré sous cet aspect. Maurice Léna en a fait un jongleur, c'est-à-dire un chanteur en même temps qu'un baladin.

— Et Boniface ? demanda Yvonne. Que faisait-il dans le fabliau ?

— Rien, car il est issu de l'imagination savoureuse du poète librettiste.

— Il fait honneur à son père spirituel : le rôle est tout à fait réussi.

— Pour le dénouement de son livret, Maurice Léna s'est inspiré, à la fois, de la fin même du fabliau, où le vol des anges emporte au ciel, en chantant, l'âme du bienheureux, et d'une fresque de Fra Angelico, — *le Jugement dernier*, — où l'on voit, sur le côté gauche, les élus qui dansent « tendrement sur les saintes fleurs du paradis ». Cette jolie image se retrouve dans les vers chantés par Jean dans son extase finale, et qu'une coupure inadmissible a fait disparaître.

Cette fresque de Fra Angelico a aussi donné au poète l'idée du baiser de réconciliation des moines artistes au second acte.

— Ah oui ! le petit ange qui embrasse le moinillon...

— Tout juste. Revenons au fabliau. Accompagnée de ses anges et de ses archanges, la Vierge descendait de l'autel pour essuyer la face ruisselante du jongleur, mais celui-ci, frappé au cœur par le prodige, mourait peu de temps après. Maurice Léna a donc conservé l'essentiel du fabliau ancien, — n'en déplaise à M. Bellaigue, — et il eut mille fois raison de garder à Notre-Dame son caractère de mystérieuse et discrète apparition... Quant à l'histoire du manuscrit, racontée si diversement, la voici *exacte* et *définitive*. Le manuscrit fut déposé en juin 1899 — et non envoyé par la poste — chez le concierge de Massenet, rue du Général-Foy, près de Saint-Augustin. L'auteur, assez timide, n'avait pas voulu aborder lui-même le maître. Ce jour-là, Massenet avait séance à l'Institut. Le portier lui remit le manuscrit et, tout en se rendant à la séance, l'auteur de *Marie-Magdeleine* le feuilleta rapidement. Comme l'idée ne lui en déplut pas et qu'il partait le jour même pour Nice, il l'emporta à tout hasard, afin de l'examiner plus attentivement. Il le relut en wagon. Arrivé à hauteur d'Avignon, il trouva la phrase musicale : « Vierge, mère d'amour !... »

A cette époque, Massenet traversait une crise de neura-

sthénie,de découragement,de lassitude. Un jour, en ouvrant une amande, en sentant l'odeur des champs, de la saine nature, qui s'échappait de la coque fendue, il se sentit tout ragaillardi et reprit goût à la vie. Son enthousiasme pour le *Jongleur* parfit la guérison... Vous voyez que, dès sa première lecture, Massenet entra dans le vif du sujet. Pendant un an, il correspondit avec le poète, mais en lui demandant de simples détails d'érudition, affirmant à chaque lettre qu'il espérait bien s'occuper un jour de l'ouvrage. En réalité, de juillet 1899 à juillet 1900 il ne cessa de composer son ouvrage. Le 8 juillet 1900, il écrivait à son collaborateur le billet suivant :

— Je travaille, c'est-à-dire... j'écris « *comme sous la dictée* », car *depuis* un an je n'ai pas cessé un jour de *penser* et tout est voulu déjà ; je sais ce qu'il y aura *même* dans les dernières mesures.

C'est ainsi que j'ai agi pour « Werther »... autrefois, aussi est-ce avec émotion que je songe à ma première audition au piano! . . . .
. . . .

Pendant cette année de besogne, il suivait les répétitions de *la Terre promise* à Saint-Eustache et disait un jour à E. d'Harcourt :

« Vous ne vous doutez pas du plaisir que j'ai à venir ici. Je m'imprègne de cette atmosphère si spéciale, et cela m'est très utile pour un ouvrage auquel je songe en ce moment.»

Maurice Léna fut convoqué à Egreville pour l'Assomption. En artiste délicat, Massenet voulait donner la première audition de son œuvre en ce jour où sont situés les deux derniers actes du *Jongleur;* par erreur, car les moines ne travaillent pas un jour férié. Et, si l'on situe la scène la veille, Boniface ne peut « courir à son dindonneau » que pour le plumer en vue du lendemain... Voici comment Massenet raconte la visite de Maurice Léna à Égreville :

N'ayant jamais de piano chez moi, et surtout à Égreville, je ne

pouvais satisfaire la curiosité de mon cher Léna d'entendre la musique de telle ou telle scène (1)...

Et il ajoute qu'il eut l'idée folle de lui donner une audition sur l'harmonium de « la vieille et vénérable église ». En effet, cette « idée folle » lui vint à l'esprit, mais Maurice Léna eut bel et bien son audition. Si Massenet lança cette fausse nouvelle au sujet de son piano, c'est qu'il ne cessait, pendant ses dernières années, de se protéger contre les importuns : artistes sollicitant des auditions, etc. Mais le piano était bien caché et le facétieux musicien fit une farce à son hôte. « Si vous voulez entendre votre *Jongleur*, c'est à Paris que nous devrons aller... Je n'ai pas de piano ici... » Visage désolé du poète; visage encore plus désolé du compositeur, déjà peiné d'avoir causé un chagrin... « Si, j'ai un piano, dit-il aussitôt, mais... cherchez-le! » Le librettiste était trop discret pour abuser de la permission ; il ne chercha que mollement. Enfin, Massenet, l'œil pétillant de malice, eut pitié de sa victime. Il souleva une tenture et, aidé de son collaborateur — collaboration imprévue ! — il amena le piano dans la pièce. La chère audition eut lieu. La physionomie de Maurice Léna était un miroir pour le musicien, qui, tout en jouant, se rendait compte des impressions causées par sa musique. Si la discrétion empêche un collaborateur de révéler des détails qui seraient bien intéressants à connaître, j'ai pu savoir pourtant — depuis la mort du maître — que, de cette audition, étaient sortis quelques perfectionnements qui mirent la partition tout à fait au point : le graveur n'eut que peu de modifications à faire. Voici une lettre qui montre le vrai Massenet sous son jour réel.

23 août 1900.

Ce que vous ne m'avez même pas exprimé... je crois l'avoir deviné.

J'espère maintenant que vous aurez *votre sentiment* traduit de façon à vous donner une complète et entière joie (2).

(1) *Souvenirs*, page 227.
(2) Maurice Léna avait timidement observé que « le paradis du moyen âge

— Quelle modestie admirable! s'écria Olivier.

— Quelle intelligence profonde, surtout, dit d'Arvil. Et, détail qui peint l'homme de cœur, tous les 15 août, Massenet envoyait un petit mot à son collaborateur, en souvenir de la *première* émouvante...

— Mais alors, dit Olivier, qui avait récemment relu le livre des *Souvenirs*, Massenet raconte une *blague*, lorsqu'il prétend que le librettiste avait recommandé au concierge de ne donner son adresse au maître que si celui-ci acceptait d'écrire la musique de son poème? De même, il n'attendit pas d'avoir achevé sa partition pour écrire à son inconnu. Pourquoi donc s'amuser à taire la réalité?

— Pourquoi ? Mais parce que Massenet a passé sa vie à dissimuler son existence intime. Dans les dernières années, souffrant cruellement de calomnies et de médisances, il la voilait bien davantage. Sa collaboration avec Maurice Léna était un des plus chers moments de sa carrière, c'est pourquoi il voulut taire ce qui lui tenait le plus au cœur. Il avait une grande pudeur morale.

— Le mieux alors était de ne rien dire du tout !...

— C'est bien mon opinion... Mais voici encore qui répare les inexactitudes voulues des *Souvenirs* :

Outre le récit de l'audition à Maurice Léna, que je tiens à la fois de Massenet (1906) et de Maurice Léna, — preuve qu'il est exact, — j'ai quelques détails sur la partition. *La Paix du cloître*, qui tient une si grande place dans le second acte, n'était pas ainsi au début. Massenet avait entièrement terminé le brouillon de sa partition lorsqu'il reçut à Égreville la visite de nombreux membres de sa famille, parmi lesquels se trouvait le général, son frère. La journée fut très gaie, très remplie, et quand, le soir venu, la maison

n'était pas un paradis bruyant ».Le maître modifia aussitôt le finale, qu'il avait fait trop coloré par crainte exagérée de « finir en guimauve », disait-il. Ce détail indique combien Massenet tenait compte des judicieux conseils de ses collaborateurs, cherchant avant tout *la vérité du sujet*.

se vida, Massenet ressentit une impression complexe. Il songeait à la vie de ces moines, qu'il dessinait alors en vivantes mélodies et enluminait de chaudes sonorités. Lui, le travailleur et le contemplatif, comprit alors ce qu'est la paix et le recueillement monastiques. Une pensée musicale s'imposa immédiatement à son âme... La partition fut bouleversée. Massenet, de qui je tiens ce détail, m'a joué *le Cloître* primitif. C'était une succession d'accords liturgiques sans grande originalité qu'il a utilisés, je crois, avec quelques modifications au début du troisième acte de *Bacchus*. Quand je lui redemandai de m'écrire quelques mesures de l'ancien *Cloître* à titre documentaire, il prit des fauxfuyants, me dit qu'il ne s'en souvenait plus. Or, il me semble bien les avoir reconnus dans *Bacchus*. Mais ceci importe peu...Au moment de composer une partition, Massenet s'entourait toujours de tous les éléments qui pouvaient en fixer l'atmosphère exacte. Je vous ai rapporté le mot qu'il disait à d'Harcourt... Maurice Léna conduisit aussi Massenet chez dom Chauvin, qui habitait au prieuré d'Auteuil, 5, rue de la Source, et qui lui donna de précieuses indications, entre autres la déclamation monodique du *Benedicite* bénédictin, Massenet cherchait aussi de vieux motifs, et utilisa un air d'*Alleluia* bénédictin pour le thème du *miracle*, lui donnant d'ailleurs une intensité personnelle tout à fait remarquable. Le thème de *la sauge* est un souvenir d'Italie. Massenet l'entendit dans la montagne napolitaine pendant son voyage de noces. Il le modifia en se l'assimilant, mais, cependant, un critique italien, qui assistait aux représentations de Monte-Carlo, reconnut sa ressemblance avec le vieil air populaire de son pays... Qui sait si le Corrège ne chantait pas cet air en peignant son incomparable *Vierge adorant l'Enfant*, à laquelle la *pastorale mystique* me fait toujours penser ?

Enfin, Massenet mit une intention assez plaisante dans l'air adorable du moine musicien... Vous avez remarqué la touche wagnérienne — du Wagner de *Tannhaeuser*, si bla-

gué comme « musicien de l'avenir » — qui caractérise les accords du chant :

Voix de l'inexprimable...

Eh bien ! c'était un hommage rendu, une vision prophétique du moine musicien qui annonçait « la musique de l'avenir ». — « Les critiques le devineront-ils ? » disait Massenet à de très rares confidents. Massenet aimait bien à semer des petites malices de ce genre dans ses partitions : je ne me charge pas de les découvrir toutes. Aux érudits à les chercher... et à les trouver... Que vous dirai-je encore ?...

J'ai remarqué que les quatre cent quatorze pages du manuscrit d'orchestre sont entièrement de la main du maître : chose rare...

— Comment, chose rare ?...

— Oui, avec *Chérubin*, c'est le seul manuscrit théâtral qui soit entièrement recopié par lui. Dans les autres le copiste est plus ou moins intervenu, en particulier pour l'écriture des paroles. Je n'ai pas relevé une seule annotation dans ce manuscrit, mais un changement.

A la fin, Boniface se substitue à Jean pour dire :

Délivré des terrestres liens,
Il s'envole au bonheur...

L'opposition obtenue ainsi est très heureuse et peut-être plus vraie...

D'Arvil rangea ses notes :

— Voilà tout ce que j'ai pu connaître de la gestation de l'œuvre... (1).

— Est-il vrai que Massenet affectionnait particulièrement *le Jongleur* ? demanda Yvonne.

— Massenet préférait toujours sa dernière pièce. Cependant, il eut une réelle prédilection pour celle-là. Il a lancé

(1) *Le Jongleur* a fait son tour du monde avec succès — sauf à Berlin — titre de gloire pour un ouvrage aussi racé ! Dans les provinces rhénanes, par contre, l'accueil fut chaleureux.

un jour cette boutade : « *Le Jongleur*, mais ce n'est qu'une carte de visite dans la vie d'un musicien ! » Il était agacé lorsqu'on enfermait son génie dans des ouvrages de ce genre, alors qu'il avait conscience d'avoir gravi les cimes les plus élevées...

RAYMOND DE RIGNÉ.

LA REINE OGIVE

—

DRAMATIS PERSONÆ

La Reine OGIVE de France, fille d'Edouard, roi des Saxons, épouse de Charles le Simple ;
GISÈLE, fille de Charles ;
POPÉE, fille de Béranger de Falaise ;
GERTRUDE, nourrice de Gisèle ;
CHARLES LE SIMPLE, roi de France.

—

DÉCOR : *Le palier d'un vaste escalier obscur, au Palais de Laon.*

SCÈNE I

OGIVE, GISÈLE

OGIVE. — Vous me fuyez, Gisèle ?
GISÈLE. — Non ; vous me cherchiez ? je vais à Primes.
OGIVE. — Vous ne m'aimez pas, Gisèle.
GISÈLE. — Je ne pensais pas que vous réclamiez mon amour :
ne vous suffit-il pas que mon père vous aime ?
Son cœur a bondi vers vous
dès qu'il vous aperçut :
comme la barque, au devant du navire
qui vous amenait de Bretagne.
OGIVE. — Vous êtes jalouse à tort, Gisèle ; pensez-vous
que cet élan le détachait de vous ? la barque,
accostant le navire,
n'est-elle pas retournée vers la rive ?
Il vous regarde avec plus de joie, Gisèle,
tout fier de mon amour qui double le vôtre.
GISÈLE. — Non ; il est triste, maintenant :
vous l'avez fait lever de l'ombre où il reposait ;
ma sollicitude étendait un voile

devant l'éclat trop brutal des choses ;
par vous, il découvre le triste royaume
dont il vous a faite reine.
OGIVE. — N'est-il pas temps que le roi de France
se lève et regarde ?
GISÈLE. — Vous ne le connaissez guères :
pensez-vous qu'à se lever, à regarder
il redressera les murs crénelés
et les garnira de soldats ?
que de se savoir faible
suffira à le rendre fort ? non :
vous aurez ajouté aux malheurs du peuple
une douleur inutile, celle de son roi.
OGIVE. — Vous l'avez vu joyeux et confiant.
GISÈLE. — D'abord, il a cru renaître :
vous êtes belle et jeune et sœur d'un roi puissant ;
il regardait, par delà votre sourire,
le mirage de sa joie.
Mais, dès vos premières plaintes (souvenez-vous),
qui disaient l'insécurité des routes et l'insolence des Northmans,
ses lèvres ont tremblé ;
vous commenciez son supplice.
Si je vous fuyais, madame,
c'était pour ne pas vous dire tout ceci ; mais,
puisque votre attention me presse de parler,
sachez que de ma seule vigilance étaient faites
sa sécurité d'âme, sa sérénité de simple ;
je lui cachai le pire,
sachant inéluctable le désastre.
Ne pouvant sauver le royaume,
j'épargnai, au moins, le roi.
Pour le reste, j'ai prié Dieu.
OGIVE. — Il t'a exaucée Gisèle : je suis venue.
Ne te détourne pas, écoute (la cloche n'a pas sonné) :
penses-tu, toi qui me sais ignorante en rien,
penses-tu que le désir de régner
pouvait me pousser vers ces rivages dévastés ?
Mon ambition, que j'ai puisée dans mes prières
comme toi, ta resignation, Gisèle,

aspire à donner, non à recevoir ;
aussi, Gisèle, as-tu mon amour
avant que tu ne songes à me livrer ton amitié.
GISÈLE. — Tes paroles sont douces à tromper toute autre ;
mais tant de tristesses ont mûri mon esprit,
— comme mûrit un fruit la morsure des guêpes, Reine Ogive !
Ma mère est morte aux temps où je ne pouvais la connaître,
mon père fut pour moi un enfant capricieux et faible :
j'étais celle à qui on se plaint et qu'on ne plaint jamais.
Aucun visage de jeune homme noble ne s'est tourné vers le
mien,
quand le printemps souriait encore dans mes yeux,
pour que, m'étant vue dans son regard,
j'y apprisse mon droit d'être aimée.
J'ai défendu le seuil du roi
(que soupçonnait-il de mon angoisse ?)
contre le bruit des batailles et la rumeur des défaites ;
mais quel hérault (de ce son de cor qui vous annonça)
serait venu saluer, derrière nos murailles sans prestige,
la fiancée de son Maître ?
Le royaume de France ne faisait plus figure de dot !....
Mais, laissez ;
Je n'ai pas honte de ma pauvreté d'hier ;
maintenant que vous avez dépouillé l'orpheline
elle n'est pas plus pauvre,
et vous ne vous êtes guère enrichie !
OGIVE. — Je te laisse parler, Gisèle ;
il était temps que nous nous connussions.
Je sais, maintenant, le reproche, jusqu'ici secret,
dont m'accable ta pensée.
Il est immérité et je pourrais t'en convaincre d'un mot.
GISÈLE. — On regrette d'avoir parlé ; les paroles sont étroites ;
le silence est large et profond ;
en lui je me meus à mon aise, depuis des années,
comme l'ombre qui passe et repasse
au fond des eaux calmes
où plonge ma tourelle.
OGIVE. — On regrette, parfois, de s'être tue.
GISÈLE. — Vous m'avez fait lever, moi aussi.

d'auprès mon rouet ;
la roue, soudain, s'est tue ;
et voici que ma parole me semble plus heurtée
qu'un bourdonnement de hanneton
qui s'abat au mur et repart et retombe :
mais je crains que j'aie dit de lourdes vérités.
OGIVE. — Peut-être, Gisèle ; mais sache bien
que, loin de dépouiller l'orpheline d'un avoir illusoire
et, bien que je n'aie apporté de Bretagne qu'une cassette de joyaux,
dont le voyage de terre a coûté la vie de dix hommes valeureux,
je dispose d'une dot sans prix
pour la fille du roi, mon époux.
GISÈLE. — D'où la prendriez-vous, reine Ogive ?
que j'épouse le Christ, ma dot sera suffisante, en effet ;
il est inutile de l'accroître en m'accablant de risées.
OGIVE. — Tu es farouche et vite blessée, Gisèle.
GISÈLE. — J'ai hâte de parler, seul à seul, avec Dieu.

La cloche tinte.

OGIVE. — Eh bien ! va prier que Dieu t'éclaire, princesse Gisèle ;
il te donnera la patience de m'écouter
et le bonheur de m'entendre.

Gisèle sort.

—

SCÈNE II

OGIVE, le roi CHARLES

OGIVE. — Vous quittez la salle du conseil ?
me cherchez-vous, monseigneur ?
CHARLES. — Je vous cherche dès que vous m'avez quitté, Ogive ;
je ne puis me passer de votre présence ;
je suis pris d'inquiétude et, bientôt, d'angoisse,
au milieu des pensées dont vous avez peuplé ma solitude
comme de cent conseillers turbulents et diserts.
Ne vous voyant plus revenir,
vous qui avez réponse à tous et à chacun,
et ne sachant où vous trouver,

je m'en allais à Primes.
OGIVE. — Vous étiez sûr d'y retrouver Gisèle.
CHARLES. — Oui, elle ne manque pas les Heures ;
je l'y accompagnais, parfois, naguère.
OGIVE. — Elle vient de descendre à la crypte ;
vous l'y rejoindrez, monseigneur.
CHARLES. — Maintenant que je vous ai rencontrée
je ne pense plus à Primes.
OGIVE. — Ni à Gisèle ? n'avez-vous rien à lui dire ?
Nous sommes toujours ensemble, monseigneur,
et on parle mal à trois ;
n'aimeriez-vous pas la voir seul à seul ?
comme avant que je ne vinsse de Bretagne ?
Il me semble que je suis entre vous, divisant vos vies :
comme une tapisserie riche de fleurs et d'oiseaux
divise une salle et l'assourdit :
vous ne parlez qu'à mi-voix.
CHARLES. — Votre parole est toujours plus haute, reine Ogive.
OGIVE. — Elle sonne encore étrangère entre ces murailles muettes ;
j'ai grandi dans le vent violent qui portait jusqu'aux parapets
le chant des bouviers ou le cliquetis proche des armures
quand mon père et mon frère revenaient, côte à côte,
du labour sanglant des combats.
CHARLES. — Que j'aime à vous écouter !
J'ai été jeune, aussi, et j'allais au combat ;
vous savez faire de moi le miroir de votre pensée mobile ;
j'oublie, en suivant votre parole, hier et demain tout ensemble ;
et, quand vous vous taisez,
je crois que la vie s'arrête et que l'ombre est tombée,
comme d'un miroir quand on souffle le flambeau.

La cloche tinte.

OGIVE. — Vous êtes fin et faible, roi Charles ;
Gisèle va venir, j'ai des ordres à donner ;
Mon Seigneur, dites-lui que je l'aime.
A tantôt.

—

SCÈNE III

CHARLES, GISÈLE

CHARLES. — Gisèle : arrête-toi ; je suis là.
GISÈLE. — Je pensai vous importuner, mon père.
CHARLES. — Viens près de moi, Gisèle ;
la reine m'annonçait ta venue ; je te guettais.
GISÈLE. — Vous m'attendiez sur l'ordre de la reine ?
comme vous êtes obéissant, mon père ;
c'est sur son ordre, sans doute,
que vous ne me voyez plus seule depuis sa venue ?
CHARLES. — Assois-toi sur l'escabeau, à mes pieds, comme naguère ;
laissons les paroles subtiles ; je suis las des pensées.
GISÈLE. — Vous avez à vous plaindre, mon père ?
A qui vous plaindriez-vous, si ce n'est à moi ?
Parlez.
CHARLES. — J'ai à me plaindre de toi.
GISÈLE. — Et si je me plaignais de vous ?
si je vous reprochais d'avoir changé à mon endroit
plus qu'il est naturel qu'un père change en se mariant ?
Sans doute, la reine est venue ;
mais, puisqu'elle est trop jeune pour assumer d'être ma mère
(ne sommes-nous pas du même âge ?)
dois-je me dire deux fois orpheline,
et, n'ayant pas retrouvé une mère, aurais-je perdu mon père ?
CHARLES. — Enfantillages :
Ogive disait en me quittant : Dites bien à Gisèle que je l'aime.
GISÈLE. — Je ne veux pas douter de sa parole ;
elle est aimable et belle ;
mais, vous, mon père,
n'avez-vous de cœur que pour une personne ?
Déjà, étant enfant, je vous voyais,
selon l'ami ou le serviteur qui vous parlait,
changer d'avis ou de sentiment.
CHARLES. — Penses-tu qu'Ogive t'ait jamais desservie ?
GISÈLE. — C'est dire qu'influencé par elle vous auriez pu moins m'aimer.

Ah : je vous retrouve, mon pauvre père;
il n'est pas besoin d'autre parole.
Maintenant, dites-moi vos chagrins.
CHARLES. — Mon chagrin, c'est toi, ma fille.
Tant que j'usais égoïstement de ta présence,
la pensée de te perdre rejetait celle de ton avenir;
tu vois : je me connais mieux;
et c'est toi que je plains, Gisèle.
Ta jeunesse a fleuri pour moi,
fleur qu'on encage au grillage d'un balcon :
tu as chanté pour moi comme une fauvette prisonnière
ou le rossignol aveugle qu'on a suspendu, cet automne,
dans la salle, entre les poutres, au fond d'une nuit sans aurore.
GISÈLE. — Mon père !
CHARLES. — On ne s'aperçoit de ces choses qu'au réveil;
car j'ai vécu dans un songe.
Par ma faute, peut-être ;
par ta vertu, fée de mon foyer éteint;
Gisèle, n'as-tu rien à regretter ?
N'aurais-tu rien à me dire si ton cœur débordait ?

Gisèle pleure.

Je t'écoute, sans que tu aies besoin de parler;
.... et ne sais que répondre.
GISÈLE. — Ne disons rien, mon père;
la nuit vient; nous sommes l'un près de l'autre;
et je tiens encore votre main dans la mienne.
CHARLES. — Douce enfant !

Ils se taisent; on entend, dans le silence,
le chœur lointain des moines.

La parole hésite et l'heure va, pourtant, décider.
Je sais
qu'à moins de nous courber, tous trois, vers l'opprobre,
il faut agir
et, pour agir, vouloir
et, pour vouloir, penser et conclure.
GISÈLE. — C'est Ogive qui parle par votre bouche, la Savante.
CHARLES. — ... et agit par ma main :
je signe, chaque jour, de beaux parchemins
que sa main fine a couverts de haut style;

je signe,
et j'appuie le sceau du Grand Charles dans la cire parfumée.
Hélas ! si j'eusse trouvé ces paroles sans elle,
tu ne serais pas ici, ma fille, sur le seuil du cloître,
mais la reine de quelque terre de forêts et de pâtures
ou riche en blé et telle qu'on y plante la vigne,
sans crainte de la torche et du fer.
GISÈLE. — Je serai l'épouse du Christ, ne l'avez-vous dit, mon père ?
CHARLES. — Je l'ai dit, l'entendant de tes lèvres, Gisèle ;
comme je redis, sans doute, les paroles d'Ogive annonçant l'aurore.
Je suis las des discordes de mes pensées.
qui se heurtent et s'annulent comme les peuples du royaume ;
vais-je regretter ces crépuscules de naguère,
où nous entrions dans l'ombre apaisée,
côte à côte, en silence et la main dans la main ?
Il n'est plus de repos, Gisèle.
GISÈLE. — Elle songe à me marier, mon père ?
CHARLES. — Oui ; car elle songe à toute chose ;
et, parfois, j'en exulte,
et, parfois, j'en demeure pris d'épouvante ;
car je ne sais plus vouloir
et l'heure d'agir approche.
GISÈLE. — A qui ? à quel époux ?
CHARLES. — Elle ne me l'a pas dit.
GISÈLE. — N'as-tu rien deviné ?
CHARLES. — Quand je cherche à comprendre,
sa plus claire pensée m'éblouit ;
qu'irais-je m'épuiser à deviner celle qu'elle laisse dans l'ombre ?
GISÈLE. — Elle vous gouverne
pour vous avoir révélé les troubles et les misères du royaume ?

Un silence.

CHARLES. — Oui : du Roussillon en Frise,
et des marches d'Armor jusqu'au Rhin,
je suis roi, ma Gisèle ;
et je ne possède pas trois châteaux, ni trois cents gens d'armes !
mais la couronne à mon front rayonne encore de la gloire de Charles ;

et c'est là mon angoisse, car mon droit est un devoir.
Je ne puis abdiquer sans forfaire ;
Dieu a tracé sa croix sur mon front dans l'huile de Reims ;
mais la couronne de France, comme un laurier desséché,
se recroqueville sur mes tempes, se déforme,
et, retournant ses pointes,
s'est faite couronne d'épines, dérisoire et sanglante.
Ma tête est lasse de la porter, ma fille,
et il n'est pas au pouvoir d'un homme de l'arracher de mon front !
T'étonneras-tu encore que j'écoute la reine ?
qu'à sa voix, je me lève et réclame,
au nom des grandes choses qui ne sont plus
mais qui se survivent en moi
(comme le remords au fond des cœurs nobles,
et le regret des crimes dans l'âme troublée des peuples),
l'Ordre royal et la Paix de Dieu ?
GISÈLE.— Vous êtes, près d'Ogive, soulevé d'un espoir immense?
CHARLES. — Je crois, Gisèle, qu'elle est venue de Dieu ;
tant ce qu'elle dit est étrange et simple.
Je ne puis plus m'anéantir au sommeil où me berçait ta douceur:
je me tordrais mes mains en songe,
maintenant que je sais mieux ce que ta piété croyait me cacher ;
car j'entendais, malgré ta vigilance, Gisèle,
le bruit des pierres
croulantes, une à une, des créneaux jusqu'aux douves ;
et, couché dans ma honte engourdie,
avec le remords de ma pensée indigne,
j'attendais tout de Dieu.
Mets ta main sur mon front et pose ta tête sur mon épaule...
GISÈLE. — Que ne peut-on arrêter le temps
et faire de cette heure l'éternité !...
non, je ne te quitterai pas !

Silence; on entend le chant des moines.

CHARLES. — Demain est un grand jour, Gisèle ;
ne te l'avais-je dit ?
GISÈLE. — Hélas ! que compte-t-elle faire de nous ?

La cloche tinte.

CHARLES. — C'est l'heure du grand conseil :
l'ordre règne au palais, maintenant,
et le roi est son premier vassal.
Va prier, ma fille.
GISÈLE. — Pour vous, mon père, et pour moi
et pour le royaume de France.

—

DÉCOR : *L'appartement de la reine.*

SCÈNE IV

OGIVE, POPÉE

OGIVE. — Tu es la fille de Béranger de Falaise, l'Inflexible ;
POPÉE. — ... qu'on a brisé !
Pour un surnom qu'un père assume,
la fille garde un sobriquet : je suis Popée la Souple.
OGIVE. — Je ne veux pas te quereller, Popée ;
je te recherche telle que tu es,
et parce que tu es telle,
pour des fins dont Dieu dispose,
mais que nous lui proposons.
POPÉE. — Me connais-tu telle que je suis,
Reine Ogive, fille des Saxons ?
Me connais-tu telle que m'a faite mon glorieux père,
l'illustre vaincu de son propre orgueil ?
Ma gloire est bien à moi :
je l'ai ourdie de la honte offerte
comme, au défaut d'un beau lin vierge,
on se tisse un vêtement de fortune
du chanvre impur dont on dispose.
OGIVE. — Rollon..
POPÉE. — Oui, Rollon m'eût épousée, naguère,
pour acheter l'alliance de ce père inflexible ;
mais puisqu'il dut prendre de force,
en ennemi, et comme butin,
ce qu'il réclamait en dot, et comme gendre,
il eut la fille, et le reste, du droit du conquérant :

épouse-t-on un minois sans avoir que le sort des armes vous
adjuge,
quand on est Rollon le Northman ?
Le mariage ne se légitime que par quelque acquêt :
n'ayant nul fief, je fus sa concubine :
j'ai fait remise de mon corps au maître ;
fille d'un père inflexible,
j'ai dû fléchir...
OGIVE. — Soit : c'est le droit de guerre que Dieu confirme ;
plusieurs vivent satisfaites de la vie qui t'est assurée ;
l'Eglise tolère, dit-on, ces unions.
POPÉE. — L'Eglise pourvoit, même, à notre luxe, reine Ogive,
— la main un peu forcée, peut-être,
et pour qu'on ne coupe pas le poignet de ses moines.
Mais ni les largesses de mon père, ni la bénédiction de l'Eglise
ne m'ont valu cette vie dont tu me veux satisfaite.
Je vois derrière vos yeux, reine de France :
Rollon peut songer encore
que la paix livre ce qu'arrache la guerre :
il accepterait une épouse, on peut le présumer,
si chaque pas au-devant d'elle
reculait la limite de ses labours.
OGIVE. — Tu es intelligente autant que belle, Popée.
POPÉE. — Je ne sais, reine de France, ce que tu cherches,
ni quel dessein te penche vers Popée,
mais sache, au moins, la justice de Rollon :
Rollon est sage ; il fit de moi sa concubine ;
j'étais, je suis jeune et belle
(ne me l'as-tu dit ?)
le jarl Harding, m'ayant désirée, m'étreignit, consentante
(je ne suis pas inflexible, Dieu m'ayant faite stérile).
Sachant la chose, Rollon, d'un coup de hache,
brisa ce blond printemps comme une fleur, disant :
« Il pille mon butin ; c'est justice ».
Et puis, vers moi tourné :
« Mais toi, Popée, étant ma concubine et non ma femme
selon le serment et l'utilité de l'héritage,
tu étais libre d'accès comme une porte ;
c'était à moi d'en pousser le verrou ;

c'est à moi de garder mon cellier et ma grange :
sera-ce sur le vin et le blé qu'on vengera le vol ?
non ; mais sur la main qui s'est portée sur eux. »
Un homme, moins juste, m'eût tuée...
mais mon rire est, aussi, une armure
et la force des hommes n'affronte que leurs propres violences.
OGIVE. — Laisse ton rire, Rollon est juste :
tout ce pays, jusqu'à la mer, est creusé de sillons ;
le travail que l'ordre protège se propage
d'un horizon à l'autre horizon ;
la richesse, enhardie, se montre,
offre la dîme, et sans regret,
au guerrier qui, ployé sur la charrue,
traça le premier sillon,
là-même où son dur glaive
moissonnait, l'autre hier, des épis de chair vive.
POPÉE. — Ils disent qu'une plaine qu'on moissonne
rend plus qu'un couvent qu'on saccage ;
pour ce que l'une
se fait plus généreuse d'année en année,
tandis qu'un même sanctuaire assure rarement
voire un second pillage fructueux.
OGIVE. — Oui, éternelle rieuse, la sagesse leur vient ;
mais à quel prix ?
POPÉE. — Et pensez-vous, reine Ogive,
qu'on devienne sage sans frais ?
j'ai payé cher mon peu de sens commun.
OGIVE. — La sagesse vient de Dieu :
il nous éclaire
du rayonnement de la gloire des lendemains
dont nous sommes les ouvrières, Popée,
prévues de toute éternité.
POPÉE. — Que votre voix est haute !
OGIVE. — Sens-tu renaître autour de nous l'espoir ?
Sais-tu, femme, que dans le sang des races,
mêlé au sol sacré que nous foulons ici,
Dieu sème un avenir tel que la mort multipliée
(comme un troupeau broutant le million des herbes)
s'en nourrit, sans tarder la victoire de la Vie ?

Or, si le sang versé au sillon qu'il féconde
sous le manteau royal dont juin revêt la terre,
bouillonne encore de vie et se fait blé et vin ;
que fera notre sang qui frémit en nos seins,
se presse en battement de pensées à nos tempes,
fait légères nos mains, agile notre marche ?
Popée, avec ta joue duveteuse de fruit,
ton regard où scintille, étoile, ton esprit,
ô, n'est assez de terre et de ciel confondus
pour que tu sentes en toi la main infléchissable
te courber, instrument, vers les fins qu'elle s'assigne ?
Qu'il est beau ce grand jour de clarté et de vent
qui nous presse d'instinct flanc contre flanc :
il semble que, debout sur quelque promontoire,
une main à nos fronts levés pour mieux y voir,
de l'autre nous serrions d'un geste double et pur
nos deux corps qui ne font qu'une même stature...

Elles échangent un baiser.

Voici Gisèle !

—

SCÈNE V

OGIVE, POPÉE, GISÈLE

OGIVE. — Venez çà, Gisèle de France ;
voici Popée, fille de Béranger l'Inflexible ;
j'ai à vous dire des choses douces et terribles ;
mais je dois en parler au roi auparavant ;
je ne vous quitte que pour quelques moments.

Elle sort.

—

SCÈNE VI

POPÉE, GISÈLE

POPÉE. — Permettez-moi de me lever, puisque vous restez debout.
GISÈLE. — De grâce.

Elles s'assoient l'une près de l'autre.

POPÉE. — Je puis dire ce que vous pensez, Gisèle de France.
GISÈLE. — C'est plus que je n'en saurais dire.
POPÉE. — Et cependant, votre cœur s'en allait vers l'horizon
avec ce long regard, tantôt.

GISÈLE. — Ce n'était pas là une pensée, ni même un désir ;
oui, volontiers j'aurais fui, sur l'aile de cet oiseau,
l'entrevue à laquelle prélude votre si douce voix ;
non par déplaisir de vous voir, belle Popée,
mais par la crainte irraisonnée des paroles qui vont naître entre nous
et déformer, qui sait ? la vision que je voudrais garder
de votre beauté étrange, comme un songe du matin ;
car je suis plus étrange d'esprit, que n'est singulière votre robe
d'orfroi, bordée de cygne et parsemée de rubis.
Voyez ! je parle trop, dès que je romps le silence.
POPÉE. — Parlez encore, Gisèle, je suis étrangement passionnée :
en vous écoutant,
je vêts du voile blanc qui vous enveloppe
la transparente blancheur de votre âme
hautaine mais candide ;
j'ai regardé jadis, comme vous tantôt, l'horizon ;
par delà les douves d'un château,
on voyait la mer,
ligne d'argent ou bleue d'émeraude, au ras des prairies.
Il y courait des voiles rouges ou d'ocre fauve ;
et l'on disait : « Les Northmans ! les Northmans ! »
et, glissant avec un cri de chouette, la herse
tombait comme un grand coup de hache,
derrière le pont-levis dressé à la hâte
en un geste d'épouvante.
GISÈLE. — C'est cela ; nous avons donc vécu les mêmes vies ?
POPÉE. — Il n'y eut pas de choix, Gisèle : le vent souffle pour tous.
Comme je vous aime, pâle et blanche ;
qu'il est pâle, l'or de votre double tresse
et du bleu d'un ruisselet, votre regard ;
Gisèle, que je vous baise la main !
GISÈLE. — Popée, tu es grande et majestueuse ;
c'est pour cela que tu t'es levée ?
POPÉE. — Ce sont finesses de femmes que les femmes seules entendent ;
toute nuance s'efface sous le pauvre regard des hommes.

Elles s'embrassent.

SCÈNE VII

POPÉE, GISÈLE, OGIVE

OGIVE. — A merveille !
Je vous parlerai mieux, vous sachant amies.
GISÈLE. — Le malheur est la meilleure des entremises.
OGIVE. — La beauté d'une femme n'inquiète qu'une femme moins belle ;
la beauté d'une femme sourit, comme à un miroir,
à celle qui lui renvoie son reflet.
POPÉE. — Gisèle est un miroir où je me vois blonde comme j'ai rêvé de l'être.
OGIVE. — Asseyez-vous, côte à côte, et doublez mon plaisir ;
votre vue, filles des Francs, fait ma force
et me met un espoir au cœur ;
si beau que j'en affronte sans regret l'avenir que je crée.
Vous conterai-je mon voyage ?
non pas, Gisèle, tel que vous le connûtes
par le récit que j'en fis au roi
et que vous écoutiez, debout, à son côté ;
mais tel que je l'ai vécu et pensé pour vous, les femmes.
Vous dirai-je, aussi, les pensées qui me l'ont fait entreprendre?
Si je vous disais tout cela, il vous viendrait comme une lumière,
et c'est vous qui diriez, alors, l'une et l'autre,
pourquoi nous sommes réunies.
On fit trois étapes depuis Dieppe ;
marchant sans crainte à travers le pays du bel ordre
où Rollon commande.
J'ai vu cent fois ce spectacle :
au seuil d'une cabane, sous un arbre ombreux de la route,
le guerrier
incliné sur son fils défiant et qui s'adosse au sein qui l'a nourri,
interpelle l'enfant et, pour l'amadouer,
s'ingénie à redire les mots doux de France
cueillis dans un baiser sur les lèvres de la mère rieuse ;
car leurs fils grandissent
tandis qu'ils courent les mers et les fleuves,
ne bégaient que la langue de leurs mères,

et c'est le grand indice !
Et ma foi et ma joie s'y appuient :
car ma raison voyait juste au fond du cloître
et le rôle de la femme s'y révèle :
son impuissance passive
est déjà une toute puissance.
Mes sœurs, que s'y joigne la volontaire pensée
et la femme est maîtresse du monde !
Or, maintenant,
de même que je m'arrachai au cloître, à mon frère le roi, à ma patrie,
pour l'œuvre révélée ;
de même, je viens pour séparer et pour désunir ;
car c'est de la douleur de quelques-uns
que naîtra la joie de tous
et de la tristesse des arrachements sera scellée la joie des unions.
Il est bon que vous vous aimiez,
car votre douleur en sera accrue.
POPÉE. — Maintenant, vous parlez par énigmes.
Que faut-il entendre ?
OGIVE. — Popée, j'ai besoin que tu m'abandonnes
la joie fanfaronne de ta vie ;
Gisèle,
il me faut la lâche détresse de la tienne.
POPÉE. — Et de quel droit exiges-tu cet abandon ?
GISÈLE. — Au nom de qui imposes-tu le tumulte de ta pensée ?
OGIVE. — Au nom de Dieu, Gisèle,
et du droit que me confère mon sacrifice.
POPÉE. — Anglaise hautaine,
tes mérites sont grands, peut-être, et Dieu les reconnaisse !
mais, si je plie aux nécessités,
ma souplesse esquive, aussi bien, les ennuis évitables.
GISÈLE. — Dieu nous garde !
Mais si tu songes à me dérober ma misère,
l'humble paix de ma vie manquée,
reine avide, j'en reste tremblante.
OGIVE. — La révélation, tantôt, surprendra comme une aube infaillible
le sommet de vos vies de rêve.

Filles des Francs, bénissez Dieu,
que, choisies entre toutes, vous le puissiez servir
et que le rayonnement de sa volonté
vous vête de l'étole des saintes.
Tantôt, dans la cour, devant le donjon,
Dieu vous attendra auprès du roi ;
un appel de cor vous dira l'heure prochaine.

Elle sort.

—

SCÈNE VIII

POPÉE, GISÈLE

POPÉE. — Elle est impérieuse et sans réplique.
GISÈLE. — Elle m'effraie et me rassure :
dans l'inquiétude des heures incertaines, sa foi,
comme un bon navire, nous emporte contre le jusant.
POPÉE. — Elle est belle, aussi, et son regard d'acier si dur
sait, soudain, s'adoucir comme un rayon de printemps ;
mais, en baisant ses lèvres fines et pures,
j'ai effleuré son âme volontaire et froide !
Comme tes lèvres tremblent !

Elles s'embrassent ; on entend le cor.

Ecoute.

Elles se penchent vers la fenêtre.

Les Northmans ! Les Northmans !

—

DÉCOR : *Un verger de printemps, sous les murailles du palais.*

SCÈNE IX

GISÈLE, GERTRUDE

GISÈLE. — Le calme même de ce verger
anime, en contraste, le tumulte de nos âmes :
on prête à la nature la couleur de sa pensée :
on s'accorde à sa solitude, à son silence
et on lui sait gré d'une douceur qui est en nous ;
mais la dissonance est trop brutale
de cette matinée de printemps et de mon angoisse ;
la brise qui ploie cette herbe trop verte,
qui balance cette branche de pommier,

qui, parfumée à la haie d'aubépine,
porte, là-haut, le chant inlassé des alouettes,
frissonne en moi comme au travers d'une sapinée d'hiver,
ô pluie des pétales du cerisier !
il tournoie en mon cœur une ronde de feuilles mortes...
GERTRUDE. — S'il en était ainsi, vraiment, Gisèle,
vous n'en sentiriez pas même le printemps :
l'hiver sommeille comme la mort et ne rêve pas au réveil ;
la nature est maternelle comme ta nourrice,
qu'elle nargue ta tristesse c'est pour la chasser d'un rire
et que tes lèvres la boudent encore, voici son baiser de pardon.
GISÈLE. — Il faut donc toujours pardonner ?
GERTRUDE. — Pour que l'on soit pardonnée en retour :
car Dieu est partout et nous vivons sous ses yeux.
GISÈLE. — Et tout est de même ;
je pense que l'amour divin des cloîtres,
nourri de renoncements et de sacrifices,
lui qu'on oppose à l'amour du siècle,
n'est pas plus exigeant que son frère
décrié et vanté, selon que discourt le prêtre ou le poète.
GERTRUDE. — C'est que le prêtre et le poète sont des hommes
qui ornent leurs passions des plus saintes ou des plus belles paroles.
GISÈLE. — Qui dira le secret du cœur des femmes ?
GERTRUDE. — Le connaît-elle ? le devine-t-elle elle-même ?
serait-elle capable d'en raisonner, en eût-elle le désir ?
GISÈLE. — Tu as sans doute raison ; et, pourtant,
le sujet de nos rêves et de nos pensées
n'est-ce cet amour ambigu et péremptoire ?
Qui nous en parle est écouté, et, séduites,
il nous pousse, à son gré,
vers le cloître ou vers le lit nuptial ;
et nous serions incapables, voire insoucieuses
du mobile de nos actes dont l'inconscience même nous serait chère !
GERTRUDE. — A ton tour, tu as peut-être raison.

Un silence.

GISÈLE. — Que l'ombre de ce grand nuage vole légère et alerte sur la prairie !

GERTRUDE. — C'est votre pensée même qui passe
sur le sourire éternel de la vie :
ils ont fui l'un et l'autre vers l'horizon,
et la joie, soudain plus lumineuse, des choses
nous enveloppe de sa splendeur.

Un silence.

GISÈLE. — Mon père a encore vieilli, mais il n'est plus le même :
autant il fut triste, hésitant, plein de doutes,
autant il connaît la certitude de ce bonheur
qui, né d'elle, la confirme et la couronne.
Popée lui est devenue cette fille que je ne sus pas être ;
par elle, il croit comprendre la reine
dont la volonté lui apparaît belle
dans le miroir de cet amour qui en double le prestige :
adorée de Popée,
cette Ogive, qu'il redoutait, le séduit et le charme :
car la confiance gagne, de proche en proche,
comme l'onde d'une crue bienfaisante
envahit, jusqu'aux confins, la prairie altérée qui l'aspire.
Tous vivent, sourient ou chantent au rayonnement de la foi
que la reine a dressée comme une torche sur la tour de guet.
Hélas !
s'il n'a pas oublié Gisèle, c'est que Popée lui parle d'elle.
Toi-même, nourrice...
GERTRUDE. — Je penche sur toi, chère enfant, mon visage de jadis
qu'éclaire encore la lumière joyeuse
qui monta, vers lui, de ton berceau.
Car voici revenus les jours de liesse
où la Gloire est plus qu'une espérance lointaine.
Ne t'appartient-il pas de jouir dans le calme
de cette Sécurité
que le volontaire génie de la Reine
t'assure, comme au royaume ?
GISÈLE. — Certes, sans m'interroger, mon père s'est réjoui
— comme toi — de mon bonheur, m'exaltant le sien.
Je serais mal fondée de le plaindre
et mal venue de me plaindre moi-même et, pourtant...

GERTRUDE. — L'accueil seul de la reine eût dû chasser de ton âme
tout ce brouillard des pays bas
auquel tu ne te fais, je le vois, que lentement et à regret.
GISÈLE. — La sérénité active de la reine est un exemple
qu'il est, parfois, difficile de suivre ;
quelle que doive être la réussite du jeu
où elle nous meut comme des tours, des fols et des cavaliers,
de n'y être qu'un instrument, m'étonne encore
jusqu'à cette tristesse que je n'ose avouer, ici, qu'à toi.
GERTRUDE. — C'est toujours en nous-mêmes qu'il faut chercher, pour l'y détruire,
la racine parasitaire qui stérilise notre jardin.
La tristesse est un vice d'habitude.
GISÈLE. — Comme est une vertu d'habitude cette joie impitoyable
qui met sa grimace dérisoire
jusque sur la face du martyr et du moribond !
c'est, aussi, vertus d'habitude
que l'insouciance, que l'indifférence ;
cela prend nom : confiance en les desseins de Dieu !
et cela nous assimile
aux graines ailées du sycomore, aux pierres du torrent
dont l'air et l'eau commandent les destinées.

Un silence.

On parle de joie, de sécurité, de certitude ;
et, moi, j'ai l'âme outrée et d'autres paroles à dire.
Ce verger où nous sommes
ne me vaut que par sa solitude propice,
et le printemps m'est rien, ni l'amour.
Sais-tu que l'époux qu'on m'imposa me repousse
pour la fille de Béranger ?
et que, si je suis ici,
c'est pour que son indifférence, irritée de ma seule présence,
ne s'exaspère pas en fureur ?
Sais-tu
que ce grand désir de revoir mon père dissimule une fuite ?
et que les seuls émois que j'aie connus, vers Rouen,
furent ceux de la peur et du dégoût ?
GERTRUDE. — Malheureuse enfant !

GISÈLE. — Si mon ressentiment me soulève, Nourrice,
ma raison, ni la tienne, ne peuvent le blâmer.
GERTRUDE. — Mais Popée n'a pas quitté la reine :
depuis les fêtes du mariage elle est restée à Laon.
GISÈLE. — Et c'est cela qu'il ne peut me pardonner !
pourtant, sachant ce que je suis, ayant vu ce que j'ai vu,
pouvais-je accepter qu'elle présidât, sous mon toit, à ma table ?
Assez ! la voici ; laisse-nous seules.

—

SCÈNE X

GISÈLE, POPÉE

POPÉE. — J'avais deviné que vous étiez seule, au verger.
GISÈLE. — Je vous attendais, Popée ;
nous avons beaucoup à nous dire.
POPÉE. — Nous dirions, peut-être, mal,
cherchant des formules qui morcellent et voilent la pensée,
ce que nous savons, l'une de l'autre, sans nous l'avoir dit.
GISÈLE. — Et comment ?
POPÉE. — Mais tout parle, pour vous et pour moi :
votre présence, ici, la mienne
ne disent-elles votre souci et le mien ?
GISÈLE. — Ce que tu dis est plus obscur que le silence.
POPÉE. — Le silence s'interprète au gré de qui le guette :
il trompe moins que la parole.
GISÈLE. — Certes,
les paroles impérieuses écartent du geste la réflexion,
lui dévoilant mainte perspective embrumée ;
on ne pense que les yeux clos.
POPÉE. — N'osant détourner ton regard, tu as baissé tes paupières.
GISÈLE. — J'y vois plus clair, Popée :
tout nous éloigne l'une de l'autre ;
mais un lien invincible nous enchaîne et nous lie.

Popée a pris sa main et lui baise les yeux.

Penses-tu qu'on puisse être jalouse sans amour ?
POPÉE. — Non.

GISÈLE. — Alors j'aime Rollon.
POPÉE. — Et vous êtes jalouse de qui ne l'aima jamais ?
GISÈLE. — Cela est pire :
car je te hais, sans pouvoir t'en vouloir !
je souffre de ta présence, bien que tu me plaises ;
tu m'es odieuse d'autant, Popée, que je t'aime.
POPÉE. — C'est qu'il ne dépend ni de toi ni de moi
de modérer nos destins : nous sommes des femmes.
GISÈLE. — Et que nous disait cette reine Ogive
de notre rôle et de notre puissance ?
POPÉE. — Je la crois la reine des illusions ;
notre rôle est le cœur du grand drame ;
il le motive, en enchaîne toutes les parties ;
mais nous n'en créons pas les paroles :
il est débité selon le rythme du Poète éternel
et notre pouvoir est comparable à celui du vent ou de la mer
dont la force ne sait ce qu'elle fait.
GISÈLE (*la tête sur son épaule*). — Pourtant....
POPÉE. — Non ; nous fûmes, moi le fétu, toi la graine,
poussés vers son seuil par l'ouragan :
et c'est le fétu qu'il ramasse et la graine qu'il broie
entre la brutale inconscience de la tempête
et sa démence d'homme.
GISÈLE (*la repoussant*). — Tu parles comme un conte futile, une histoire sans moralité.
Je dirai plus nettement :
le désir de Rollon s'enroule en ton souvenir
comme en son manteau ce voyageur que la tempête en voulut dépouiller.
POPÉE. — N'as-tu lui, doux soleil ?
En le quittant sur l'ordre de la reine,
et selon l'utilité de sa politique,
pouvais-je penser, voyant ta beauté,
qu'il s'obstinerait vers moi comme un bélier ivre?
GISÈLE. — C'est sa brutalité que j'ai fuie,
et du jour, seulement, qu'il m'a jetée sur son seuil,
avec l'avis ironique de t'aller rejoindre.
POPÉE. — Et tu es venue pour cela ?
GISÈLE. — Tu es folle !

quand tu ne me saurais éprise de l'époux,
me penses-tu prête à provoquer vers l'adultère
celle qu'il me préfère ?
POPÉE. — Que désirez-vous de moi ?
GISÈLE. — Que tu me rendes ma place au foyer ;
car tu es toute-puissante, là-bas.
POPÉE. — Pour le mal et par le mal.
GISÈLE. — Ah ! tais-toi !
rachète ton opprobre :
allons-nous rester ainsi, impuissantes,
et pleines de haine, et pleines d'amour ?
POPÉE. — Vous pleurez, beaux yeux ; belles lèvres, vous frémissez.
Ah ! veux-tu que je m'en aille vers le fleuve et m'y jette !
et qu'il porte mon corps jusqu'à Rouen
en témoignage de mon impuissance au bien ?
GISÈLE. — Pourquoi, par dérision, as-tu souillé ma nuit nuptiale et m'as-tu envoyé l'époux ivre encore de ton étreinte ?
.... Tu te tais ?..
Voilà le crime et l'outrage :
voilà ton opprobre, car le passé t'était pardonné...
Tu peux me contredire..
j'ai feint la certitude pour y atteindre : il ne fut pas si précis :
c'est poussée par une force irrésistible et angoissante
que je suis venue obliquement vers la vérité mortelle,
comme le moucheron s'approche en tournoyant de la flamme
qui doit le consumer...
Mais parle donc, par pitié ! nie, trompe-moi !
si près de savoir, je veux douter...
Mais moque-toi de moi, rieuse !....
Ah ! ton silence...
Oh ! Popée, sans ton silence,
j'eusse pu croire, encore, qu'il te calomniait ;
mais je vois que tu es telle
que l'amour dont tu rayonnes est un maléfice ;
oui ; j'aimais en toi ta honte douloureuse et indue ;
puis la beauté de ton sacrifice que j'appariais au mien
et la douceur, peut-être, de ta voix et le battement de ton cœur
plus vif que ne l'eût voulu le calme apparent de ton sourire.

Ta profondeur, entrevue à travers ton regard soudain dévoilé,
me montrait comme un lointain moins mystérieux que celui
que mon regard, vite détourné, me révélait au fond de mes prunelles ;
on comprend mieux, semble-t-il, les autres que soi ;
ta clarté transparente m'éblouissait en fuite de mon mystère.
Comment m'as-tu menti, toi en qui la bonté brillait comme une étoile ?

POPÉE, *qui, levée, l'écoute immobile.* — J'ai encore quelque puissance pour le bien...

GISÈLE. — Je retourne à Rouen, maintenant
qu'avec le doute pitoyable s'en est allé l'espoir.
Je ne mentirai pas : je t'aime encore, Popée ;
mais cet amour qui m'exalta
me pèse comme un péché indéfinissable
et dont nul aveu ne saurait délivrer l'âme.
C'est de toi que j'étais jalouse, de ta pureté de cœur,
et c'était pour lui dire : C'est faux !
que j'étais venue à Laon.
Car lui, je le vois bien, m'est indifférent
et je ne lui suis soumise que par vertu ;
ma vertu se vêtait du pauvre devoir
alors que la tienne, je le pensais,
rejetant les haillons souillés dont la vie l'avait affublée,
aurait pu se montrer nue devant Dieu...

Elle sanglote.

Ainsi, tu mentais, toi, dont la lumière.....
Je puis mourir.
Je retourne à Rouen et mon vœu sera sans doute exaucé.
C'est le devoir, en somme, et d'être ici est une faute.

POPÉE. — Gisèle, tu étais venue me chercher ?

GISÈLE. — Oui ; mais je sens qu'il t'attend
et que ton témoignage, dont je faisais le bouclier
que ta vertu armée me tendrait d'un clair geste,
dément la foi que je te vouais comme un défi,
et je sens, malgré ceci, que je ne puis pas ne pas t'aimer.

POPÉE. — Aime-moi, car ma honte nouvelle est plus sacrée devant Dieu

que mon sacrifice d'hier qui te fit l'épouse de Rollon,
et je mérite, désormais, ton amour.

Elle lui baise la main.
Des clairons lointains se répondent.

Voici la reine !
Adieu !

Elle sort.

—

SCÈNE XI

POPÉE, OGIVE

POPÉE. — Vous pleurez, reine Ogive ?
OGIVE. — Ce ne sont larmes ni de lâcheté, ni de faiblesse.
POPÉE. — Ni même de regret ?
OGIVE. — Que regretterais-je ?
Voici deux mois, déjà, que tout s'est accompli à souhait :
on œuvre avec les outils que Dieu donne ;
mon ouvrage est bon ; et mon mérite est en raison des difficultés mêmes.
POPÉE. — Que votre volonté est tenace :
elle commande à votre raison dont elle reçut les ordres
comme ces bons guerriers, formés à une discipline,
bravent, en son nom, jusqu'au chef qui la leur imposa ;
mais moi, je vois clair à travers votre visage de vitrail ;
sainte Ogive, fille du cloître,
c'est un ciel d'orage qui transparaît sur vos joues en feu
et c'est l'éclair qui brille au fond de vos prunelles.
OGIVE. — Que veux-tu dire ?
POPÉE. — Vous avez semé la tempête des larmes que vous fîtes couler ;
l'étreinte de vos mains pâles, croyant courber un roseau,
ont ployé, plus qu'il n'était prudent, un scion de chêne
qui peut se détendre en catapulte.
Gisèle l'indécise, ne va-t-elle prendre conscience de sa volonté ?
OGIVE. — Que voudra-t-elle que nous ne dussions souhaiter ?
POPÉE. — Je ne sais,
mais la livrant à Rollon, pensiez-vous
en avoir fait sa femme ?
J'augurais mal de cette violence.

OGIVE. — Aussi bien, mon œuvre n'admettait pas d'une hésitation ;
le grand sacrifice, en vérité, qui lui imposa la couronne ducale,
et quelle douceur eût trouvé un présent plus beau
que ce don que lui fit ma violence ?
Certes, je l'eusse aimée mieux consentante ;
mais penses-tu qu'à raisonner, à tous et à toutes,
le rôle nécessaire que je vous destinais,
je n'aurais effilé, du geste même qui l'ourdissait,
la trame fine de ma pensée active ?
En vous groupant, sans plus, devant le fait,
c'est à lui que je m'en remettais pour vous dicter vos rôles
que tous ont joués, d'ailleurs, au mieux de leur talent.
POPÉE. — La plaisanterie de Rollon fut un peu rude :
que j'admire encore votre rire enjoué
devant cet indigne parodie de soumission ;
et comme, en recueillant le roi,
avant que sa chute se soit faite ignominieuse,
vous avez su épargner, sinon la majesté du trône,
au moins l'opprobre qui menaçait le vassal indompté :
on eût dit...
OGIVE. — La paix était signée;
on a pu croire à quelque réjouissance barbare ;
je dissimulais :
car d'un pauvre brocard peut naître un siècle de malheurs.
POPÉE. — Nul ne s'y est trompé ;
votre grand air de Saxonne trahissait votre répugnance ;
c'est lui, et non votre rire forcé, qui en a imposé à Rollon,
qui lui en impose...
C'est quand l'attitude s'y prête mal que la majesté du port s'affirme ;
Ogive, vous êtes reine.
OGIVE. — Il voulut, tu le sais, simuler ce baise-pied ;
on ne réclamait qu'une génuflexion ;
en soulevant le pied du monarque,
il se ménagea le double avantage :
de ne pas ployer le genou et de faire pencher le trône.
POPÉE. — Vous ne le croyez pas brutal, n'est-ce pas ?
OGIVE. — Il jouait, aussi, son rôle et ménageait sa popularité.

L'important est qu'il garde deux fois sa province :
pour elle d'abord (car nous sommes incapables de la régir)
et pour nous,
contre les Northmans tard venus qui trouvent fermés les accès
du fleuve :
j'opposai le mal au mal.
POPÉE. — J'ai vu, j'ai compris ;
car le mal seul est puissant pour le bien
et le bien n'est, peut-être, que le mal transfiguré ;
et la force Dieu-donnée est seule à même
de refaçonner la vie, du même geste
dont Dieu la créa, jadis,
en formant l'homme de la boue même que foulera sa volonté.
OGIVE. — Ta pensée s'aventure, Popée.
POPÉE. — Ogive, sainte Ogive, qui croyez jouer des hommes et
des femmes
comme avec les beaux pions de l'échiquier saxon,
voici encore pour étonner votre candide volonté du bien :
Charles m'admire et m'écouterait ;
mais je vous inquiète à dessein,
avant qu'il soit temps de trop craindre :
Popée qui vous aime
est plus habile que vous aux choses du désir et de l'amour ;
elle prévoit et devine
et ce n'est pas ici, dans ce palais, que l'orage se noue ;
c'est là-bas, vers la mer, où Gisèle s'en est allée.
OGIVE. — Tu ne vois que passion, Popée, où tout est passivité.
Des pleurs et des cris, des désirs et des craintes,
qu'ourdirait-on, sans volonté ?
et de la volonté même, que fera-t-on
sans qu'une pensée la guide, lui ayant trouvé un appui ?
POPÉE. — Mais de tout cela, que résultera-t-il, reine Ogive,
sans le secours du hasard et de la volonté de Dieu ?
OGIVE. — Aussi bien, subtile Popée, c'est elle qu'il a fallu con-
naître ;
avant de se lever, frêle et forte, pour l'œuvre de demain,
du prie-dieu et de l'ombre du cloître,
avec en soi la grâce terrible d'une mission
et le droit de juger des autres et de soi.

POPÉE. — Soyez indulgente, Ogive,
si j'aime notre Dieu à votre ombre que sa splendeur avive.
Elle lui baise la main.

OGIVE. — Oui, Gisèle peut être satisfaite :
son union avec Rollon lui parut naturelle et sacrée,
dès qu'elle sut l'enchaînement infaillible des conséquences :
la paix signée se confirmait par cette union,
cette union nécessitait le baptême de Rollon,
qui entraînait celui du peuple des Northmans.
POPÉE. — Oui, cela dura trois jours, vers Caudebec, dit-on,
les moines, se relayant, signaient d'eau claire
ces grands drôles qui retenaient à peine leurs gros rires ;
on ne sut que par l'épuisement des robes blanches
(elles, qu'on leur abandonnait en cadeau)
que cinq mille barbares ne pouvaient fournir
plus de dix mille catéchumènes :
ils avaient passé, deux fois, sous le geste des prêtres,
et emportaient, chacun, deux manteaux.
OGIVE. — Comme tu souris de tout, Popée.
POPÉE. — Vaut-il mieux en pleurer, sainte Ogive ?
vos barbares ne seront jamais des chrétiens,
ni vos Northmans des Francs,
ni Gisèle l'épouse de Rollon,
ni Charles, le successeur du Grand Charles.
OGIVE. — J'ai pensé, j'ai voulu, j'ai agi.
POPÉE. — Tu as prêté ton geste aux hasards.
OGIVE. — J'ai réglé mon geste au geste de Dieu même ;
Popée, ne crois-tu donc pas aux desseins de Dieu ?
POPÉE. — Ma vie, ni la tienne, ne m'ont imposé cette foi téméraire ;
je ne nie pas les desseins de Dieu ;
mais je songe qu'il est peut-être seul à les connaître :
je ne connais que les jugements de Dieu
que confirme la force des épées.
OGIVE. — Quand on n'interroge qu'elle ;
c'est notre brutale simplicité qui,
invoquant l'oracle divin, lui impose ce langage ;
Dieu nous parle, par ce geste, comme à des animaux ;
mais si, affinées par les jeûnes du cloître,

nous interrogeons son silence,
c'est en nos cerveaux, et non pour nos yeux,
qu'il fait le signe souverain ;
et, d'autant la pensée l'emporte en finesse sur la vue et les sens,
d'autant le signe sacré qui exalte mon âme
surpasse en certitude le geste brutal du champ clos.
POPÉE. — J'ai compris le geste animal du vainqueur de mon père,
comme le geste de Dieu :
n'as-tu pas confirmé ma croyance,
en cédant, par un traité solennel, une province aux Northmans,
parce qu'ils sont les plus forts ?
Ainsi, je cédais mon corps à Rollon ;
n'est-ce au jugement de Dieu, rendu en cent combats atroces,
qu'ils doivent le droit de régner désormais en maîtres légitimes ?
Or donc, reine Ogive,
si Charles n'est pas le plus fort...
OGIVE. — Il fut sacré à Reims :
POPÉE. —... comme arrière-petit-fils de Charles le Grand,
qui était le plus fort ;
si donc il perd sa puissance, il peut perdre son droit.
OGIVE. — Tu parles comme un rêve mauvais.
POPÉE. — Je parle comme la vie ;
je l'ai subie, Ogive, et tu prétends la régir ;
or, elle te domine sans que tu veuilles l'admettre,
et nous allons, toutes deux, comme deux barques désormais liées,
à vau l'eau, vers la mer ;
et la rame que tu tiens, le sceptre que tu as pris à la main,
est un jouet d'enfant,
qui n'avance, ni ne retarde notre course fatale.
Que Dieu nous guide et nous pousse,
il se peut, il se doit même, Ogive ;
mais ni moi, ni toi-même, ne ferons dévier la barque.
OGIVE. — N'est-ce pas un blasphème ?
POPÉE. — C'est un acte de foi, et un fait d'évidence.
OGIVE. — Mais n'ai-je agi ? n'ai-je accompli mon vœu ?
tu es folle et impie !
POPÉE. — Si c'est Dieu qui te dicta ta volonté,
qu'en reste-t-il qui t'exalte, Ogive ?

et qui m'interdit de croire qu'il dicta mon obéissance passive
à sa volonté manifeste qui disposait de moi ?
donc, en agissant,
fis-tu autrement que moi qui m'abandonnais ?
OGIVE. — Tu ne me troubles pas, Popée.
POPÉE. — Je te console et te fortifie,
je te donne le secret de demain
qui t'obsède et t'enfièvre.
OGIVE. — ... Oui, qu'arrivera-t-il de tout ceci ?...
POPÉE. — Une force plus grande que la tienne te viendra soulever
et te mènera où à Dieu il plaira.
OGIVE. — Je veux prier, va-t'en !
POPÉE. — Elle est déjà en toi, cette force !
OGIVE. — Qu'en sais-tu ?
POPÉE. — Elle est comme une âme en ton âme.
OGIVE. — Que sais-tu de mon âme ?
POPÉE. — Ton âme regardait par tes yeux, cette fois,
quand Rollon, se penchant vers toi comme pour réparer son outrage,
a fléchi le genoux et baisé ton pied d'or.
OGIVE. — Va-t'en, perfide !
POPÉE. — Ma sœur, reine Ogive,
je t'aime d'être, ainsi, frémissante et hautaine ;
si j'avais mis Dieu entre moi et mon péché,
je me dirais une sainte et le croirais ;
c'est sur mes lèvres que tu as baisé les siennes ?
OGIVE. — O folle, vais-je perdre la raison ?
POPÉE. — C'est de moi, de par Dieu,
que tu pris le désir de survivre ;
et Dieu me fit stérile pour te créer féconde :
il me mit entre toi et ce péché
pour qu'il soit mien et que soit sauve ta chasteté.
OGIVE. — Ah ! sachant tout le reste, sache aussi...
POPÉE. — Devant Gisèle je fus muette et parus honteuse ;
je savais ta pensée et t'admire
d'être droite par delà la rectitude,
et si forte de Dieu,
que tu en violentes en toi-même sa créature :

car n'est reine que qui porte un roi dans ses flancs.
OGIVE. — Malheureuse !
POPÉE. — Ecoute encore, tu me couvriras ensuite
d'opprobres ou de baisers ;
pour l'amour de toi il n'est rien que je n'accepte ;
est-ce, pour retarder d'un décannaire la chute du royaume,
que Dieu t'inspira, ma reine, de livrer ta belle jeunesse
aux hasards des vagues et des armées ?
Est-ce pour l'ombre inerte de ce palais caduc
que tu abandonnas la paix du cloître qui t'abritait ?
et ne devais-tu élever sur le peuple prosterné
un messie né de toi ?
OGIVE, *elle sanglote et se redressant soudain.* — Je porte dans mes flancs le roi victorieux !
il triompha de moi, exaltant mon humilité,
il m'appela hors du cloître
et, pour incarner son dessein, il ploya mon orgueil ;
il m'éprouva par l'effroi de la honte
jusqu'à ce que j'eus honte de ne pas écouter son appel :
j'avais prié la Vierge dans l'angoisse d'un sacrifice inutile ;
elle m'a montré son fils, et j'ai compris son sourire de mère ;
j'ai agi selon Dieu qui enseigne l'impudeur à l'épouse,
lui révélant son œuvre ;
celui que tu nommais n'en sut rien lui-même :
c'est dans l'ombre et par artifice
que je lui dérobai sa force
POPÉE. — Sainte Ogive !
OGIVE. — Non !
Car la paix m'a quittée du jour de l'immolation ;
mon inquiétude croit d'être seule en face de mon acte ;
et, si je te parle ainsi,
c'est qu'il me fallait ta complicité pour voiler
l'œuvre de ma volonté de sauver le Royaume de France,
et que ton amour seul peut comprendre :
car c'est parée du masque de ta beauté
que j'ai joué le rôle qui me fut assigné par Dieu,
qui t'a mise auprès de moi aux deux fins
d'encourager et d'abriter mon sacrifice.
POPÉE. — Reine, tu es tortueuse et éloquente,

ne suis-je ton esclave d'amour ?
et qu'ai-je besoin d'autres paroles que des ordres ?
d'autre geste qu'un baiser ?
Je ne veux plus même connaître le secret de ta pensée ;
car j'obéis sans comprendre et me donne à toi plus entière ;
et ce m'est une douceur nouvelle
de détourner mon regard de toutes choses
pour ne lire qu'en tes yeux le reflet des jours,
que je veux couler à tes pieds
pour toi, selon toi,
fondue en ta volonté, comme ta volonté s'unit à Dieu,
Sainte Ogive !

OGIVE. — Non, pas encore :
car le sacrifice est partagé entre toi et moi
et, en tout ceci, toutes choses ne furent pas faites
en vue de la seule vie éternelle :
si j'asservis, sans honte, aux fins de Dieu
ma pudeur qui, dès le cloître, s'était voilée à son appel ;
du sourire approbateur de ta beauté complice
je reçus, aussi, des conseils humains,
et je ne sais si ma volonté d'hier ne chancellerait,
n'eût-elle cherché l'appui d'une foi nouvelle et plus humaine !
Ta bonté, Popée, achève la révélation de ta beauté :
tu es de Dieu.

POPÉE. — Comme l'énigme souriant de la Vie passive,
et comme la page du grimoire que déchiffre ton bleu regard, Ogive,
cependant que les feuillets qu'ils tournent
frôlent vos doigts d'un baiser perpétuel...

Elle s'agenouille devant Ogive qui se détourne, sans retirer sa main.

—

ÉPILOGUE

Les personnages ont gardé la même pose ; le décor seul a changé, il les situe dans l'ombre d'une galerie donnant sur le transept de Reims ; les voûtes proches s'éclairent de bas.

Les cloches sonnent, assourdies, pendant toute la scène.

OGIVE, POPÉE

OGIVE. — Mon cœur a débordé l'obstacle !
il est jeune comme la mer quatre fois traversée,
qui pousse, inlassée, son flux vers la falaise assaillie !
Soulevé malgré tant de jusants,
il surmonte, étal, l'estacade dispersée,
il envahit, mer pleine ! l'estuaire : il est calme.
POPÉE. — Je me suis fondue en toi comme la dune,
j'ai pris la forme variée de tes marées ;
cette fois, mon être, mêlé à ta force,
aborde, aussi, et se tasse au pied de la falaise.
OGIVE. — Prions ! car c'est dans le triomphe
qu'on reconnaît la main de Dieu.
POPÉE. — C'est avec ta voix que je le prierai ;
car je ne sais si, hors la tienne, il me reste une foi.
OGIVE. — Car tout ne fut pas vain
de tant de combats incertains,
de tant de fuites talonnées par le désastre...
POPÉE. — Ni les flammes sur l'horizon, ni la cendre
portée par le vent qui nous repoussait vers la mer...
OGIVE. — Nos ruses sacrées !
la ténacité qui était l'orgueil
chancelant du coup porté, jamais d'une défaite intime !...
POPÉE. — J'ai cru en toi comme en Dieu.
OGIVE. — Car Dieu était en moi dès le commencement :
j'étais son geste qui ne pouvait être vain.

Une attente.

POPÉE. — Les vantaux roulent : les voilà !
OGIVE, *bas*. — Mère de Dieu, vais-je défaillir ?
... O mon cœur...

Elle s'appuie demi-défaillante au socle de la Piéta.
Orgues, chants ; le rituel s'éploie, où se mêlent froissement d'armes, ordres brefs, piétinements, la rumeur du cortège.

POPÉE, *penchée vers le spectacle, la face lumineuse*. — Voilà Hugues l'oblique... Robert et les autres...
OGIVE. — Quelle victoire !

POPÉE. — Voici les diacres ;
... et le Sceptre au-dessus des têtes,
et la Main de Justice qui semble bénir,
voilà la Couronne !
elle fait feu comme un if embrasé !
les Bracelets, tenus haut, tintent comme la gourmette des destriers ;
la Chape qu'ils portent à quatre, étalée,
et que divise, comme une flamme mobile, la dorsale d'or...
la Tunique blanche, comme une aile d'ange...

On entonne l'*Ecce ego.*

Là-bas, le héraut d'arme comme un homme de pierre
lève son clairon muet :
ce n'est plus l'heure des combats !...

Pendant ces descriptions que fait Popée avec une volubilité haletante et joyeuse, Ogive est tombée à genoux devant la Piéta, la face dans les mains.

Voici les chanoines chapés d'or...
C'est monseigneur l'évêque de Soisson,
l'évêque-comte de Laon,
Senlis, Beauvais, Amiens, Noyon....
L'archevêque-duc de Reims !...

Chants : *Te Deum.*

Le voici !

OGIVE, *se penchant et le visage soudain éclairé.* — Qu'il est beau, mon fils !

POPÉE. — Qu'il est grand dans la robe d'argent !
... que font-ils ?

OGIVE. — Ils apportent l'Ampoule...

POPÉE. — Il prête serment :
voyez, il lève la main...

OGIVE. — Dieu est juste..... écoute !...

VOIX DE L'ARCHEVÊQUE, *lointaine mais distincte.* — Celui-ci, Louis, deuxième nom,
étant issu de Charles,
dernier rejeton de l'Empereur Magne,
par qui la Loi unitaire a régné et l'Ordre de Dieu,
arrosé par ma main du baume sacré,

selon le droit du royaume et la Sagesse divine qui m'éclaire,
éclôt, Fleur mystique, dont cette couronne soit la corolle,
pour rayonner au Jardin de France la Paix des peuples.

. . . .

Je te salue, Louis, et te ceins de l'épée...

. . . .

Guerre, honte et mort à l'usurpateur
se prévalant du carnage de quelque bataille hasardeuse
et ne sachant se réclamer du sang sacré de Charles !

OGIVE, *soudain reculée vers l'ombre.* — Vierge du calvaire !

LA VOIX. — Malédiction sur lui
au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit....
qu'il soit anathème !

La rumeur de la foule a couvert le cri d'Ogive affaissée aux bras de Popée que l'ombre enveloppe à son tour.

POPÉE. — Reine Ogive ! Sainte Ogive !
entends-les mugir : c'est eux qu'il a maudits.

OGIVE. — Non ; mais la Malédiction a passé sur sa tête blonde
que parfume le baume sanctifiant :
glaive de foudre, elle illumine et dore
la couronne qui l'auréole,
et vient percer mon cœur qui s'offre au Dieu Juste...
C'est le tour de la femme en cet ordre humain,
ô Popée, d'expier et de racheter ;
je le savais, et je guettais cette heure,
car la révélation m'en fut faite :
et j'offris ma vie en maints combats,
sachant que mon sacrifice accepté
serait la marque du triomphe...
Popée,
mon cœur défaillant que Dieu brise,
il l'inonde d'une joie immesurée;
il m'a choisie dès le cloître pour ses fins ;
il a fait de mon humilité
la Rédemptrice de la faute sacrée...
Felix culpa !...

Mais crie donc avec eux !

Elle se redresse, se penche sur l'abside, dont la lumière éclaire la joie extasiée de son visage.

Noël ! Noël ! qu'il est beau, mon Fils ! Noël !

Elle retombe, défaillante, dans l'ombre, aux pieds de la Piéta ; Popée agenouillée se penche, mains jointes, sur son corps.

EXPLICIT. VITA. BEATAE. OGIVAE. REGINAE

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Amboise, 1920.

UNE
DÉFINITION DU PROGRÈS

—

Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir.

LA BRUYÈRE.

Si l'idée de progrès est aussi vieille que la civilisation même, et si le mot est des plus familiers, peu de notions courantes sont cependant aussi mal définies. Il y a de quoi surprendre : car nombreux sont les auteurs de qualité qui traitent au moins incidemment du progrès, nombreuses les controverses qui mettent aux prises à son sujet les opinions et les tendances. Les uns le nient, les autres l'exaltent. On parle de ses illusions, de ses erreurs ; on parle de sa rançon. On l'étudie dans ses aspects particuliers. On ne l'atteint pas dans son essence.

Il n'est pas sans intérêt d'en juger (1).

Delvaille, dans son « Essai sur l'Histoire de l'Idée du Progrès », le définit *la supériorité de ce qui est sur ce qui a été*. Pétition de principe évidente sur laquelle on ne saurait insister. Il y a un demi-siècle Edmond About en faisait *un accroissement de bien sur la terre ;* il y a dix ans, Houllevigue, *une évolution vers une forme supérieure*.

Dans sa « Philosophie du Progrès » Proudhon écrit avec sa coutumière emphase : *Ce qui constitue mon originalité comme penseur... c'est que j'affirme résolument, irrévocablement, en tout et partout, le Progrès... Qu'est-ce donc que le Progrès ?... Le progrès, dans l'acception la plus*

(1) Dans une fort belle enquête qui vient de paraître à Londres sur la naissance et le développement de l'idée de progrès, *The Idea of Progress*, l'auteur, professeur à Cambridge, n'en propose aucune définition.

pure du mot, c'est-à-dire la moins empirique, est le mouvement de l'idée, processus; mouvement inné, spontané, essentiel, incoercible et indestructible, qui est à l'esprit ce que la pesanteur est à la matière.

Les littéraires en donnent des images. Victor Hugo : *La vie générale du genre humain s'appelle le Progrès.* Lamennais : *Le progrès consiste à éliminer l'erreur à mesure que, la lumière croissant, on avance dans la connaissance des effets et dans la conception des causes.*

Pour l'historien Ferrero, le progrès, c'est *l'accroissement continu de la production.* Ce n'est peut-être pas la pensée de l'illustre historien, mais c'est bien la définition qu'il donne.

Avec Gustave Le Bon nous serrons la réalité de plus près : *C'est la domination sans cesse plus accentuée de l'homme sur la nature que désigne le mot progrès.* La même pensée s'exprime chez Yves Guyot : *Le progrès est en raison directe de l'action de l'homme sur les choses.*

Maupertuis a parlé du progrès sans le définir, non plus que Condorcet dans ses « Progrès de l'Esprit humain », et enfin tous les économistes qui ont écrit sur le même sujet au milieu du dernier siècle.

La définition d'Herbert Spencer est la plus connue : *Le progrès est le passage d'une structure homogène à une structure hétérogène.* Cette définition manque assurément de simplicité, peut-être parce que l'illustre philosophe a voulu l'appliquer à tout, aux astres, à la terre, à la vie, à la société, à l'industrie, au commerce, à la littérature, à la science, à l'art.

Il suffira de trouver une exception et de montrer précisément que cette définition ne saurait s'appliquer à tout, pour lui enlever sa valeur. Or, elle ne peut convenir au langage, car les langues anciennes sont infiniment plus compliquées que celles ayant évolué et l'anglais, par exemple, est infiniment moins hétérogène que le sanscrit ou le grec ancien ou que les idiomes de l'Australie. Et encore

l'écriture chinoise est beaucoup moins homogène que la nôtre.....

Enfin, cette définition n'en saurait être une, car elle n'est ni claire, ni réciproque.

§

Je voudrais donner une définition plus simple que celle de Spencer, plus modeste que celle de Proudhon, plus scientifique que les autres, applicable uniquement aux arts et métiers, à l'industrie, à la science, et, en tant que ces branches y participent, à la civilisation.

Comme Buffon, « cherchons des faits pour nous donner des idées ».

On a dit que la brouette avait été un progrès sur le panier, comme le panier avait été un progrès sur la main de l'homme. Mais si grâce à la brouette un manœuvre peut transporter dans une journée de travail dix ou douze tonnes à cent mètres par exemple, c'est aussi un progrès considérable qu'un mécanicien de chemin de fer puisse, dans le même temps, transporter des centaines de tonnes à des centaines de kilomètres.

Quel chemin parcouru entre le chadouf des Égyptiens et la pompe centrifuge refoulant cinq cents mètres cubes d'eau à la minute !

Quelle distance entre les travailleurs phocéens qui enlevaient avec une pelle de bois la vase du Lacydon, le vieux port de Marseille, et la drague à succion Leviathan, construite en 1908 pour l'amélioration de la Mersey, et extrayant 12.000 tonnes de sable ou de vase à l'heure !

Dans ces exemples, en quoi consiste le progrès ? — En une économie de travail pour l'homme.

Grâce à des découvertes successives, la tonne de soude valait 700 fr. vers 1850, 400 francs en 1868 pour arriver par fléchissements successifs à 110 francs en 1902.

Au moment de l'invention des manchons d'Auer, le kilo-

gramme de thorium coûtait 4.000 francs. Avant la guerre, il était tombé à 35 francs.

Une expression mémorable des abaissements de prix est la courbe à allure d'hyperbole qui figure le prix d'un kilogramme d'aluminium : 1.110 fr. en 1855, 333 en 1856, 266 en 1857, puis 200, 150, 111 dans le quart de siècle suivant, 77 en 1886, 52 en 1888, de 30 à 16 francs en 1890, de 13 fr. à 5 fr. en 1891 pour arriver graduellement dans les dix années suivantes à 2 fr. 52 le kilogramme.

Puisque l'acheteur peut, pour une même somme d'argent, acquérir dix ou cent fois plus d'un même produit, le progrès réalisé par l'industrie chimique, qui le lui permet, s'analyse encore : une économie de travail dix ou cent fois plus grande.

Sur les lignes de l'Extrême-Orient, le taux moyen de la tonne de fret était de 1.000 francs en 1860, 335 francs en 1872, 150 francs en 1882, 97 francs en 1892, 68 francs en 1906. Cela justifie l'affirmation que la marine du globe transporte aujourd'hui, par homme d'équipage, quatre ou cinq fois plus de tonnes qu'il y a quarante ans. La collectivité tire un très grand profit de ce progrès : pour un service égal, elle a moins d'hommes à nourrir.

C'est encore une grande économie de temps, donc aussi de peine, que la division du travail. Adam Smith a révélé le premier la puissance de la loi de division du travail : 1° elle développe l'adresse de l'ouvrier, qui s'habitue à faire toujours la même chose et par conséquent à la faire de mieux en mieux ; 2° elle épargne le temps, car elle dispense de passer d'un ouvrage à l'autre ; 3° elle facilite le travail et fait découvrir des méthodes d'abréviations. Le Taylorisme, qui n'est que l'application des idées d'Adam Smith, constitue donc une sérieuse économie de travail.

N'a-t-on pas calculé que sans la division du travail la vie d'un homme suffirait à peine à la fabrication d'une montre ?

Le progrès est bien ici une économie de temps.

Les scories laissées par les anciens contiennent encore 35 o/o de fer et sont aujourd'hui reprises et traitées avantageusement, puisqu'elles supportaient, avant la guerre, les frais de leur transport du sud de la France jusqu'en Angleterre! En revanche, les scories obtenues aujourd'hui sont incolores, ne contiennent presque plus de fer et servent à la fabrication des briques réfractaires. Rien n'étant perdu, c'est une économie de matière considérable.

Mais il est intéressant de noter que nos procédés d'extraction se sont à ce point perfectionnés qu'un nouveau traitement donne très souvent un rendement supérieur à celui des gisements vierges. La Société des usines du Laurium a pour objet principal de son industrie la production du plomb argentifère par la fusion des résidus des anciens travaux. Les moyens techniques des anciens Grecs étaient si primitifs que leurs scories sont encore très riches en plomb et ils ont même laissé des amas de minerais estimés trop pauvres, mais qui constituent une matière première précieuse pour l'industrie perfectionnée de nos jours.

La pyrite, dédaignée autrefois comme substance inutile, est devenue, grâce à la science, un minerai de soufre, un combustible et un minerai de fer.

Le progrès ici est une économie de matière.

Elie Reclus a dit très justement que la chasse et la sauvagerie sont presque synonymes. Ces populations, écrit-il en parlant des primitifs, sont arriérées en proportion de la part pour laquelle la chasse entre dans leurs moyens de subsistance : d'autant plus sauvages qu'elles font moins d'agriculture. Chasse et cueillette se tiennent de près : c'est donc, évidemment, une preuve de supériorité qu'on ait graduellement renoncé à la cueillette du caoutchouc pour la remplacer par la culture. Daniel Bellet écrivait :

C'est une chose très curieuse que l'être humain n'abandonne que très à regret la pratique de la cueillette. Il faut une supériorité véritable pour se rendre compte que dans la cueillette

l'effort est vraiment considérable, si on le rapporte au produit obtenu, au résultat acquis, c'est-à-dire si l'on établit le rendement de l'opération.

En 1901, il n'y avait que 1.000 hectares de surface plantée en arbres à caoutchouc à Ceylan et aucun en Malaisie.

En 1912, Ceylan comptait 92.000 hectares de plantés et la Malaisie 248.650 hectares. Résultat : le caoutchouc, qui était, il y a un demi-siècle, uniquement tiré d'un certain nombre de plantes et d'arbres répandus à l'état spontané dans les régions tropicales, a vu, par la culture, son prix descendre de 75 à 80 o/o, tout en rémunérant largement, rien que pour les Compagnies anglaises, à titre d'exemple, un capital supérieur à deux milliards de francs.

Le progrès est encore ici une économie de temps comme une économie d'effort.

L'observation et l'expérimentation scientifiques ont eu pour résultat d'augmenter le rendement de tous les domaines de l'Agriculture. Pour le bétail, grâce à l'amélioration des races, la quantité de viande a si bien augmenté qu'un auteur donne les chiffres suivants :

	Sous Charles VII	Aujourd'hui
Poids moyen d'un mouton	9 Kos	18 Kos
— — porc	18 Kos	60 Kos
— — veau	20 Kos	44 Kos

Pour la betterave, on a pu faire monter la richesse en sucre de 8 à 10 o/o en 1883, à 18 ou 20 o/o aujourd'hui, si bien qu'il y a 35 ans il fallait 1.674 kilos de betteraves pour obtenir 100 kilos de sucre; il ya 25 ans il en fallait 922 kilos et, dès 1905, 786 kilos de betteraves suffisaient à l'obtention de 100 kilos de sucre. Ces derniers chiffres correspondent à un rendement de 3.480 kilos à l'hectare : or, d'après les expériences faites par d'éminents agronomes et chimistes, on doit pouvoir arriver à 40.000 kilos à l'hectare!

Olivier de Serres tenait pour bonnes les terres qui rendaient cinq ou six fois la semence. On fait rendre aujour-

d'hui, dans les mauvaises terres d'Allemagne vingt fois la semence pour le blé, l'orge et l'avoine, quarante-cinq fois pour les prairies.

Qu'est ici le progrès? Une augmentation des rendements, c'est-à-dire, par équivalence, une économie de labeur : à travail égal, en effet, nous avons plus de produits. N'est-ce pas à cela que le Royaume-Uni doit de pouvoir nourrir, loger et vêtir quarante-cinq millions d'hommes entassés dans deux îles dont le sol ne pourrait nourrir guère plus d'un million d'habitants, s'ils ne vivaient que de la chasse et de la cueillette?

Combien de millions d'habitants vivent aujourd'hui entre Québec et la Louisiane? Or, voici ce que Buffon écrivait il y a un siècle et demi :

Nos officiers qui ont été de Québec à la rivière d'Ohio et de cette rivière à la Louisiane conviennent tous qu'on pourrait souvent faire cent et deux cents lieues dans les profondeurs des terres sans rencontrer une seule famille de sauvages.

Sur ce même sujet, je n'aurai garde d'omettre Edmond About. Voici ce qu'il écrivait en 1864, dans son livre sur le Progrès :

C'est dans les landes de la Gironde, au printemps de 1857, que l'idée du progrès m'est apparue pour la première fois dans toute sa splendeur. Il y avait au sud-ouest de Bordeaux 300.000 hectares de terres, arides en été, noyées en hiver, incultes et insalubres en toute saison. Ces trois milliards de mètres carrés, situés à proximité de la mer, sous une latitude heureuse, aux portes d'une grande ville, valaient quelque chose comme 900.000 francs, le prix d'un hectare à Montmartre. Et cette immense étendue qui ne représentait pas un million lorsque nous étions au collège en vaudra six cents en 1893.

Mais la terre s'agrandit tous les jours, puisque disparaissent ou diminuent la forêt vierge, les étangs, les marécages et les déserts eux-mêmes, grâce au dry-farming (en quelques années, le « Reclamation Service » des Etats-Unis a transformé en terres cultivables 6 millions d'hectares de

désert, qui rapportent annuellement plus de 300 millions de dollars à leurs propriétaires). Et là où la famille humaine peut s'étendre,les enfants peuvent croître,apportant plus de joie.

La souffrance a diminué aussi et grandement depuis un siècle. L'antisepsie a créé la prophylaxie sanitaire et la désinfection scientifique, capables d'avoir raison des épidémies par la destruction des agents microbiens. Elles ont fait reculer, à tout jamais, espérons-le, le choléra, la peste, la fièvre jaune et le typhus. Elles ont réduit dans des proportions considérables les ravages de la fièvre typhoïde, des fièvres éruptives, de la diphtérie, de la fièvre puerpérale (1).

Faut-il parler du chloroforme et rappeler les opérations sous Louis XIV, alors qu'il fallait attacher les patients avec des cordes pour leur faire subir la terrible opération de la pierre ?

Autrefois la tuberculose de la colonne vertébrale, le mal de Pott, faisait des ravages effroyables ; 99 pour 100 des malades succombaient, affirme le docteur Helme : aujourd'hui 99 pour 100 guérissent.

Le progrès n'est-il pas ici véritablement une économie de la douleur ?

Il y a mieux, et grâce à l'hygiène individuelle autant qu'à l'hygiène sociale, la vie humaine augmente tous les jours en durée. Déjà l'on avait remarqué une plus grande durée probable de la vie humaine en comparant les tables de Buffon et de Deparcieux avec celles des actuaires du XIXe siècle.

Mais le docteur Legrand a étudié sur une assez longue période la longévité dans une commune de France et dans deux départements. Dans la commune du Château-d'Oléron, la durée moyenne de la vie, qui était de 61 ans et 9 mois, de 1800 à 1825, est arrivée graduellement à 66 ans

(1) Docteur Legrand, *La Longévité à travers les âges*.

et 7 mois pour la période de 1900 à 1910. De même pour un certain nombre de localités de la Charente et de la Charente-Inférieure, la moyenne d'âge vécu, qui était de 60 ans en 1855-1865, est passée à 64 ans 5 mois pour 1900-1910 (1).

D'après le docteur Legrand, il y avait 62 longévités (2) sur mille au moyen âge, 63 au XVe et XVIe siècles, 64 au XVIIe, 67 au XVIIIe, 68 au XIXe et déjà une proportion de 71 pour mille au XXe siècle.

Mais un fait défie toute contradiction, dit le docteur Legrand : la durée moyenne de la vie augmente sans cesse; le nombre de longévités semble s'accroître constamment depuis de longs siècles, chez tous les peuples civilisés. Depuis moins de 50 ans le progrès serait considérable.

La somme des maux est donc moins grande et la vie est plus longue que naguère.

Le progrès est ici une économie de la vie.

Il y a un peu plus d'un siècle que Gœthe exprimait le désir ardent de voir améliorer la lumière artificielle en réclamant une invention susceptible de permettre à la chandelle de brûler sans le secours des mouchettes.

Ce vœu, dans sa modestie presque incompréhensible pour notre temps, écrivait le docteur Wittelshofer, est propre à nous donner une image fidèle de la triste lumière des temps passés. Et nous sommes seulement à la fin du XVIIIe siècle, à l'orée du XIXe siècle. Est-il utile de signaler le point où nous en sommes aujourd'hui ?

Le progrès est ici de toute évidence une économie de lumière.

Quelques lignes maintenant dans un dernier domaine, celui de la vitesse. Voltaire écrivait déjà :

Après la chute de l'Empire romain, les charrettes faisaient à

(1) *Op. cit.*
(2) Le docteur Legrand appelle vieillards les personnes ayant dépassé 60 ans, longévité ceux ayant dépassé 80 ans et enfin macrobiens les privilégiés ayant atteint ou dépassé le siècle.

peine en un mois le chemin qu'elles font aujourd'hui en une semaine.

La question des transports a une importance considérable pour la civilisation, nous le voyons assez depuis la guerre.

A. de Foville a écrit une belle page sur cette question :

Pour comprendre l'industrie des transports dans les sociétés humaines... (il faut)... bien saisir et bien déterminer le rôle économique du mouvement. Le mouvement est le grand ressort du corps social... et ainsi que James Mill l'a remarqué très philosophiquement, l'homme ne dispose de la nature entière que parce qu'il dispose du mouvement.

Voici, par exemple, la durée du voyage de Paris à Lille :

1650	105 heures
1782	42 —
1814	34 —
1834 malle poste	22 —
1908 express	3 —

Ici, le progrès est bien l'équivalent de l'économie de temps.

Pour la durée de pose en photographie, le progrès est plus considérable encore. On sait qu'avec les obturateurs sur objectifs il est difficile de dépasser le centième de seconde, mais avec l'obturateur à plaque on atteint aisément le quatre millième. Cependant, grâce à des dispositifs spéciaux, Marey a photographié des insectes en un vingt-cinq millièmes de seconde. Plus récemment, en utilisant sans obturateur la lumière intense et excessivement courte d'une étincelle électrique, Boys a obtenu des images de projectiles en un temps de pose évalué à un vingt-cinq millionième de seconde.

Evidemment encore, le progrès est ici une économie de temps.

Les avantages que cette économie de temps a pu procurer à la science, à l'industrie, à la médecine... sont incalculables.

Le philosophe viennois Mach a dit que le rôle de la

science est de produire l'économie de temps tout comme la machine produit l'économie d'effort.

Le primitif calcule avec ses doigts ou en réunissant les cailloux par tas. En apprenant aux enfants la table de multiplication, nous leur épargnons pour plus tard d'innombrables manœuvres de cailloux. *Quelqu'un autrefois a reconnu, avec des cailloux ou autrement, que 6 fois 7 font 42 ; il a eu l'idée de noter le résultat et c'est pour cela que nous n'avons pas besoin de recommencer.*

L'ancêtre de Pythagore qui a fait cette opération y a perdu une ou deux minutes : que de minutes n'a-t-il pas épargnées aux milliards d'hommes qui auraient dû la répéter après lui !

§

Nous venons de voir que toutes les découvertes, toutes les améliorations, toutes les inventions, tous les progrès, en un mot, se réduisent à des économies de travail ou des économies de valeur, ou de souffrance, ou de vies humaines ou de temps. Mais, en fin de compte, n'est-il pas possible de synthétiser tous ces termes en un seul plus général, mais en même temps aussi précis ?

Le travail, c'est de l'énergie dynamique et la valeur c'est de l'énergie statique. Le temps est un des facteurs de l'énergie et toute souffrance est, pour la machine animale, une perte d'énergie. Enfin, la vie elle-même est un condensateur d'énergie.

Nous pouvons donc définir le progrès : UNE ÉCONOMIE D'ÉNERGIE.

Cette définition est scientifique et nullement arbitraire. Elle a les qualités que le philosophe exige d'une bonne définition.

1° Elle est courte, puisque son attribut n'a que deux termes ;

2° Elle s'applique à tout le défini ;

3° Elle est réciproque, puisque on peut faire de l'attribut le sujet et du sujet l'attribut, sans altération de sens ;

4° Enfin, elle est claire pour tous ceux qui sont en possession de l'exacte signification et de la valeur des mots.

LÉON LAFFITTE.

TAILHADE AUX PYRÉNÉES

—

Les critiques ne manqueront pas de déterminer, un jour, la part d'influence qu'eurent sur Laurent Tailhade les Pyrénées, ce pays où il vécut jusqu'à trente ans passés et où, autant que possible, il ne cessa jamais de revenir.

C'est à la Bigorre et au Béarn, en effet, que le poète et le prosateur doivent ce fin bon sens, cet amour profond pour la terre latine et gasconne et, aussi, cette truculence de langage qui était déjà le propre de l'oncle de Tailhade, le médecin de la station thermale de Capvern dans les Hautes-Pyrénées.

Fait notoire, jamais Tailhade ne devint un Parisien au sens exclusif et boulevardier du mot. C'est pourquoi, un Béarnais put-il lui dire, sans qu'il s'en fâchât : « Au fond, Tailhade, vous êtes resté le pyrénéen qui rêve de la garbure et du confit d'oie du pays natal. »

Qu'était donc, au juste, Laurent Tailhade ? On a défini Cicéron : « Un homme de lettres égaré dans la politique ». On pourrait en dire autant de Tailhade.

La politique fut le malheur de cet homme, je veux dire de ce poète. Tandis que les protagonistes des idées qu'il défendait opéraient pour leur propre compte, participaient à la manne du pouvoir et parvenaient aux ministères, Tailhade restait toujours le publiciste sans pécune, confiné au rôle de limeur d'articles contre les bourgeois... ses plus fidèles lecteurs. C'est cette même politique qui le poussa à prononcer le fameux : « Qu'importent les vagues humanités... », phrase qui avait le don de l'agacer quand on la lui répétait et de laquelle il disait mélancoliquement : « Peut-être ne restera-t-il que cela de moi ! »

Aussi bien, il avait secrètement en lui ce sentiment du temps perdu au service des partis politiques et des minutes gâchées follement, au détriment des Muses. Un soir, à Pau, en 1907, devant le panorama de la chaîne que l'ombre envahissait, je l'entends encore me dire sur un ton amer : « J'ai fait des sonnets vingt ans avant Heredia qui, lui, est maintenant à l'Académie Française ».

§

Laurent Tailhade (1), dont le père fut magistrat à Lourdes, à Pau et à Bagnères-de-Bigorre, alla, d'abord, au collège de Bagnères, dirigé en ce temps-là par des prêtres du diocèse de Tarbes. Un de ses camarades d'enfance, qui vit encore, nous dit : « Laurent avait le teint pâle et l'aspect plutôt frêle. C'était un nerveux, aux yeux intelligents et rêveurs. Je l'eus comme condisciple au collège de Bagnères jusqu'à l'âge de treize ans. » De 1867 à 1868, en effet, Tailhade passe son année scolaire à l'école libre de Sainte-Marie à Toulouse (plus tard *Le Caousou*), tenue par les Pères Jésuites. Il quitte cette école, l'année suivante, pour le lycée de Tarbes, où il demeure très peu, et nous le voyons, enfin achever ses classes à l'Institution Saint-Martin de Pau (et non au lycée de Pau, comme on l'a prétendu à tort). Dans cette dernière ville les parents de Tailhade demeuraient au n° 11 de la rue Samonzet. Ici peut prendre place l'anecdote suivante :

Un conseiller à la cour d'appel de Pau, ami de la famille, rencontrant le jeune Laurent, à peine âgé de quinze ans, déjà esprit inquiet et ami de la rêverie, lui dit :

— Quel dommage pour un garçon intelligent comme vous d'être si paresseux !

— Oh ! oui, monsieur, je suis paresseux *délicieusement* (sic) !

(1) Né à Tarbes, le 16 avril 1854. Tristan Derême a donné, dans le *Mercure*, les indications les plus précises sur la maison natale du poète, indications qu'il tenait de Tailhade lui-même.

Ainsi s'affirmait avec une candeur peu banale notre futur anarchiste aux goûts d'aristocrate.

En réalité, paresseux, mais à sa façon, liseur nocturne acharné, Laurent Tailhade suivait son idée, et cette idée, qui fut, durant toute sa vie, l'unique moteur de ses actes et de ses écrits, c'était de voir son nom connu. Dès sa prime jeunesse — à 18 ans, il quitte Pau pour Bagnères, où son père a été nommé président du tribunal civil — il était déjà possédé par le démon de la gloire et même de la gloriole. Coûte que coûte il voulait qu'on parlât de lui. Pour cela, il n'hésitait pas à tenir un langage outrancier, à étaler des idées libertaires qui ne concordaient pas avec celles de l'homme qui, dans le privé, n'avait rien du bohême et était plein de mesure et de tact. Etre reconnu quand il entrait dans un café, entendre chuchoter : « C'est Tailhade ! » lui procurait une joie enfantine. Mais quel dépit dans le cas contraire ! Un après-midi, à la gare de Pau, voulant à tout prix passer sur le quai, il dit plusieurs fois à l'employé : « Je suis Laurent Tailhade ». — « C'est bien possible, répondait obstinément l'homme d'équipe, mais il vous faut un billet. » Alors Tailhade de se retourner vers le public et, d'une voix à la cantonade : « Comme on est arriéré dans mes Pyrénées natales !... »

Parler maintenant de sa haine du bourgeois serait une inutile redite. L'influence de Baudelaire et de Flaubert y fut certainement pour beaucoup, mais encore faut-il y ajouter un élément resté jusqu'ici inconnu aux lettrés. Cet élément, c'est le très vif dépit éprouvé par Tailhade à Bagnères-de-Bigorre en voyant ses amis et le monde thermal de la saison d'été ne prendre guère au sérieux ses premiers essais poétiques dans les journaux locaux, l'*Avenir* et la *Petite Gazette*, et lui préférer ce qu'il appelait un faquin quelconque. Pour ses concitoyens il était avant tout, et seulement, le fils de Monsieur le Président du tribunal civil. Il s'en vengea avec usure en publiant un journal hebdomadaire, tiré sur papier de couleur, *Le Paillasson*, où il étrillait de la belle

façon ses compatriotes, le personnel du Casino et les infortunés baigneurs.

On lira un écho de cette rancune à la fin de la Préface d'un beau livre, ignoré des bibliographes, intitulé *Bagnères-Thermal* et où il avait réuni ses plus belles chroniques en vers et en prose parues dans l'*Avenir*. C'était en 1886, il avait à peine trente-deux ans :

Vingt-cinq exemplaires, écrivait-il, signés de notre griffe sortiront des presses artistiques de MM. Péré (les imprimeurs de l'*Avenir*), exemplaires desquels une dizaine sera mise en vente à un prix exorbitant. Les inconnus soucieux de phrases eurythmées pardonneront cette âpreté nécessaire. La seule grâce permise n'est-elle pas incontestablement d'arracher nos pages à la trivialité des bouquins publics et d'éloigner de leur candeur tes mains sacrilèges, tes mains suantes et fétides, ô bourgeois?

Ce verbalisme haut en couleurs n'empêchait pas Tailhade d'être un homme élégant, dilettante de la Table et des Fleurs, le meilleur danseur des bals du Casino thermal et l'idole des mamans ayant une fille à marier. D'ailleurs, tel il s'était montré étant jeune et tel on devait le retrouver dans la suite, d'une mise toujours correcte, parlant une langue châtiée jusque dans la conversation familière, remarqué même pour sa politesse extrême, obséquieuse parfois avec les étrangers, mais tournant vite à la raillerie la plus cruelle. C'est ainsi qu'accompagné d'un ami il se découvre ostensiblement devant la bonne femme préposée à la garde de certain chalet et, lui montrant, non loin, une marchande de violettes, l'interpelle en ces termes :

— Pardon, Madame, l'odeur de ces fleurs ne vous incommode pas ?

On n'a pas oublié à Bagnères l'histoire de Tailhade croisant sur une place le sieur Bérot, qui était à la fois petit commerçant et trombone à la fanfare municipale, et avait la malechance d'être borgne. Il l'arrête, lui prenant les mains avec effusion :

— Que vous êtes heureux, mon cher Bérot !

— Pas tant que ça, Monsieur Tailhade.

— Mais si... Mais si... Songez qu'au jour de votre mort, vous n'aurez qu'à fermer un œil sans avoir besoin de rendre l'esprit.

Un autre jour, à l'arrivée du train, Tailhade rencontre le fils d'un épicier bagnérais, sémillant jeune homme très féru de noblesse :

— D'où venez-vous ainsi, Marcel ?

— De Toulouse, Monsieur Tailhade.

— Qu'y faites-vous donc ?

— Je suis étudiant dans un établissement très chic, au Caousou, presque tous mes camarades sont nobles.

— Mon jeune ami, écoutez cet apologue. Il était une fois, à Marseille, un marchand qui avait commandé plusieurs caisses d'oranges aux Iles Baléares. Au bout de quelques jours, on avise ce marchand que ses caisses sont arrivées et cet homme d'aller sur le quai et d'en faire ouvrir une sur-le-champ. Le couvercle enlevé, les oranges intactes apparaissent et, du milieu des fruits d'or, surgit un étron qui dit : « Nous, oranges, avons fait une bonne traversée. »

Il y avait chez Tailhade un perpétuel besoin de braver les usages et les convenances, non pour afficher une grossièreté insolite, mais dans le but de se faire remarquer. En été, sur l'allée des Coustous de Bagnères, se promenant avec les jeunes gens des meilleures familles de l'endroit, il affectait de se détacher d'eux pour aller serrer la main, au passage, à un tenancier...confus et plutôt embarrassé de tant d'amabilité prodiguée en public.

— Ah ! non ! c'est trop fort... En plein jour, vous osez serrer la main d'un pareil individu ?

— Pardon, répliquait Tailhade, je suis un homme sage et prudent, *vir sapiens et prudens*, et on ne sait jamais de qui l'on pourra avoir besoin un jour.

Une fois, avec des amis, assis à la terrasse d'un café, il lui plut d'interpeller ainsi le garçon :

— Manant, apportez-nous des boissons fraîches.

Comme de juste, il fallut s'interposer.

§

Les appréciations de Tailhade, quand elles étaient le fruit imprévu des hasards de la conversation, ne manquaient pas de saveur :

— « Vous dites que le poète Richepin a des ailes, les canards aussi en ont, des ailes !... »

— « Le motif qui fait que les magistrats aiment tant que ça traduire Horace ? C'est bien simple : n'ayant pas l'âme héroïque, ces messieurs trouvent dans cet épicurien le reflet exact de leur propre image. »

— « X... le doux poète ? C'est une m... à côté d'une laitue. »

— « Je n'ai point attaqué Léon Daudet parce que j'ai bien connu son père et que celui-ci a toujours été bon pour moi. Quant au fils, il a, l'animal, le rare et redoutable génie de l'épithète juste ! »

— « Leconte de Lisle ? On dirait qu'il écrit toujours entre deux éléphants. »

— « L'Homme à la Bêche ?... *Fac et spera ?* Oh ! oui, je connais ça : « Faites-moi des vers et n'espérez pas que je vous les paie. »

Comme nous parlions ensemble de la condition sociale de l'écrivain à notre époque, spontanément Tailhade me déclara :

— Tout compte fait, j'aurais préféré vivre sous Louis XIV que maintenant. En ce temps-là, on n'écrivait pas pour gagner son pain quotidien, mais pour produire une œuvre. Il y avait des pensions en faveur des gens de lettres et si on n'émargeait pas à la cassette royale, on pouvait du moins accepter le vivre et le couvert chez une marquise de la Sablière, comme La Fontaine, sans se faire traiter pour cela de maquereau !

A cause de ses virulentes polémiques et de ses nombreux

duels, on croyait Tailhade méchant, égoïste, hargneux. Rien de plus faux. Avec ses boutades — qu'il oubliait aussitôt — c'était la bonté même de l'homme qui ne sait rien garder par devers soi. Avait-il de l'argent, il le dépensait en entier avec le premier ami de rencontre.

Un journaliste lui ayant fait observer, au Palais d'Hiver de Pau, que le petit livre qu'il avait à la main et dans lequel il venait de lire une strophe à sa conférence était remarquablement relié, Tailhade le lui offrit aussitôt. Or, c'était un volume de vers de Louis Bouilhet ayant appartenu à Stanislas de Guaita, l'ami de Maurice Barrès. A quelque temps de là, sachant que Tailhade s'était remarié en troisième noce et avait une fillette qu'il adorait, le même journaliste eut l'idée d'envoyer à cette enfant une poupée costumée en ossaloise : par retour du courrier, il reçut du poète une lettre débordante de reconnaissance, comme s'il se fût agi d'une chose inestimable.

Au lendemain de sa mort, en novembre 1919, à Combs-la-Ville (arrondissement de Melun), un journaliste parisien écrivit que Tailhade se destinait, dans son enfance, à la prêtrise. Jamais, dans les Pyrénées, on n'avait entendu énoncer pareil fait. La gageure l'eût plutôt amusé, car, nonobstant son anticléricalisme notoire, Tailhade ne dédaignait pas entretenir des rapports avec quelques ecclésiastiques lettrés. A ce sujet, je me rappelle le plaisir que lui fit une lettre de remerciements du cardinal Mathieu à l'occasion d'un article laudatif que Tailhade avait consacré, dans l'*Action*, à son *Histoire du Consulat de 1801*.

Laurent Tailhade avait épousé à Nantes, en premières noces,— et ce fut, disent les vieux Bagnérais, un véritable mariage d'amour, — une jeune fille qu'il avait connue au cours de la saison thermale de Bagnères. Elle s'appelait Mlle Marie-Agathe-Eugénie de Gourcuff. Son père et sa mère, née Fidières des Prinveaux, étaient des Nantais d'excellentes familles. Après quelques mois d'une union sans nuage, Mme Laurent Tailhade mourut prématurément

à Bagnères-de-Bigorre, le 29 janvier 1883, à l'âge de 24 ans. La douleur du poète fut sans borne.

Trois ans après, les parents de l'écrivain crurent bien faire en l'incitant à se remarier avec une personne aisée. Le 1er février 1886, Tailhade épousa donc, en secondes noces, dame Maruejouls (Marianne-Victorine-Mélanie-Lucie), à la mairie de Bagnères. Les témoins étaient : Léopold Lacaze, oncle de la mariée, de la commune d'Ancizan (Hautes-Pyrénées) ; Théodore Gaye, notaire ; Eugène de Bataille-Furé, de la commune de Trébons (Hautes-Pyrénées) ; Pierre Lafaille, receveur de l'Enregistrement, domicilié à Cadours (Haute-Garonne). Au registre de l'état civil de Bagnères on voit la signature de Tailhade s'étaler, comme une enseigne cocasse, au-dessus de toutes les signatures de l'acte de mariage.

Le 25 mars 1891, le divorce était prononcé par jugement du Tribunal civil de Bagnères.

§

Au mois de février 1907, Tailhade vint à Pau et donna, au Palais d'Hiver, une conférence d'allure érudite, intitulée « Propos de Table », et qui annonçait le prochain traducteur du *Satyricon* de Pétrone. Il lisait avec art. Parvenu à l'exorde, le conférencier se leva après avoir enlevé ses lunettes à monture d'écaille qui lui donnaient l'air d'un savant suédois, et prononça ces paroles avec une conviction émue :

> Pour moi, que mes tempes grisonnantes admonestent — suivant le conseil d'Horace — de ne plus entamer de longs espoirs, je salue en vous le souvenir aux épines délicieuses du pays où fleurit ma jeunesse, et d'où, grâce à votre accueil ami, j'emporte une gerbe en fleurs, une remembrance printanière, lorsque je reprends, ce soir, pour quelques heures encore, le chemin de roses que foulèrent mes vingt ans.

L'année suivante, en 1908, Tailhade revint à Pau et le statuaire Ernest Gabard fit son portrait à la plume dans

une très brève séance, ce qui l'émerveilla. Tailhade utilisa ce portrait-croquis pour en faire le frontispice de sa traduction d'une comédie de Plaute, *La Farce de la marmite*, publiée à Paris, chez Vanier, en 1909 : le poète est représenté de profil, avec son bouc de faune et de fortes moustaches, qu'il devait, plus tard, faire tomber sous prétexte, me disait-il ensuite, qu'il était « las de ressembler à un commandant de recrutement en retraite ».

§

En voilà sans doute assez pour permettre de juger impartialement cet homme qui ne respecta personne sauf, a-t-on dit, sa mère, sainte et digne femme, morte, il y a quelques années, à Lannemezan (Hautes-Pyrénées), et que son fils venait voir, au mois d'août ou de septembre. C'est à propos d'elle que Tailhade disait à Edouard de Bellaing, son compatriote d'Oloron, en littérature : Jacques Dyssord, l'auteur du *Dernier chant de l'Intermezzo* : « Si je viens à mourir, faites ma nécrologie dans le *Mémorial* de Pau ; c'est un journal clérical, ça fera plaisir à ma mère ! »

Tailhade est mort après celle à qui il ne pensait point survivre, et l'on voudrait croire que le poète s'est éteint en redisant les quatre premiers vers qui ouvrent son *Jardin des Rêves*, préfacé avec enthousiasme par Banville, dès 1880 :

Bien que je sois brisé comme sont les frégates
Qu'emporte l'Océan sur les récifs houleux,
J'ai gardé le trésor de mes beaux rêves bleus
Dans des coffrets ornés de perles et d'agates.

PAUL DUBIÉ

LE
BOUCHER DE VERDUN

(*Suite* [1])

—

XII

Le lendemain, à peine remis de ses émotions de la nuit, le Kronprinz reçut dans les bureaux de l'Etat-major le chef de bataillon Raynal, commandant du fort de Vaux. Son Altesse Impériale daigna remettre au vaincu, en témoignage d'admiration pour la bravoure de sa défense, une épée d'officier français trouvée dans le butin. Après quoi, et convenablement congratulé, le valeureux commandant fut envoyé en captivité en Allemagne.

Sortie indemne de sa folle équipée, Juliette était rentrée seule à Dun, dans une voiture du prince. Je me sentais de plus en plus désemparé par sa conduite étrange et je commençais à me demander, sérieusement alarmé, si la perfide ne s'était pas tout simplement servie de moi pour approcher Son Altesse Impériale. Assurée désormais de devenir, quand elle le voudrait, sa maîtresse, Juliette n'avait plus de raison pour se ménager l'entourage du prince, surtout au degré infime où je me trouvais. S'était-elle jouée de mon amour et de ma naïveté ? Elle ne manifestait plus à mon endroit qu'une froideur déconcertante, qui même s'aggravait, me semblait-il, d'une nuance à peine dissimulée de mépris. Me fallait-il renoncer à l'espoir de la reconquérir jamais ? Cette idée m'était insupportable et me remplissait

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 540, 541, 542 et 543. *Copyright 1921 by Louis Dumur.*

souvent d'une sombre épouvante. Juliette! Juliette!.. Et pourtant je l'avais eue!... Quelle comédienne!...

Je l'avais eue!.. Et je ne l'aurais plus?.. C'était impossible!... Je n'avais couché avec elle que trois fois... trois uniques fois... à peine le temps de goûter la saveur inouïe de son corps adorable, au souvenir duquel je me pâmais douloureusement... à peine assez pour en avoir connu jusqu'au fond l'étourdissante ivresse, mais suffisamment pour avoir son venin brûlant dans le sang, pour être empoisonné d'elle pour la vie... Et voilà qu'un autre que moi allait posséder le corps paradisiaque de Juliette... un autre que moi baiserait cette gorge affolante, pétrirait ces seins, boirait ces lèvres, noierait ses mains dans ces cheveux... un autre que moi jouirait jusqu'au délire de cette chair et raidirait son spasme dans cette féminité merveilleuse!... A cette pensée, je devenais fou, mon cœur s'arrêtait et ma salive séchait. Une angoisse indicible déchirait mes nerfs et tordait mon cerveau. Prometheus sur son rocher, le foie dévoré par son oiseau tenace, me semblait une image trop faible du supplice intolérable que j'endurais.

Und was war jetzt zu thun? Le sentiment de mon impuissance me remplissait de rage. Où était le temps où, à ma merci, j'aurais pu la menacer, la dompter, la violer, la cloîtrer chez moi comme une prisonnière et l'asservir comme une captive? C'était fini. C'était elle, au contraire, qui me tenait dans sa main, elle qui, d'un mot, d'un désir, d'un caprice, pouvait décider de ma destinée et briser ma carrière, elle qui, d'un signe, pouvait m'envoyer à la mort.

J'épiais comme un misérable l'heure de la catastrophe. Serait-ce pour aujourd'hui? pour demain? Je maudissais ma sottise et ma fatuité. Dans mon infortune, j'en venais à regretter de ne pas être un de ces aventuriers qui savent tirer parti de tout, un de ces brillants drôles, dont l'histoire des cours est pleine, qui s'entendent à asseoir leur faveur auprès des princes en servant leur libertinage, tout en partageant leurs plaisirs. J'eusse souhaité avoir l'âme

d'un maquereau. Hélas, je n'étais que le premier-lieutenant de réserve Wilfrid Hering, fils du conseiller de commerce Hering, fiancé de la belle Dorothéa von Treutlingen, honnête bourgeois allemand, tout ébloui encore d'avoir été admis, par le concours bizarre des circonstances, dans l'intimité du Kronprinz de Prusse et d'avoir couché trois fois avec une actrice française. J'étais incapable de profiter d'une situation exceptionnelle, que tout autre m'eût enviée, pour m'élever au faîte des honneurs et, tout en conservant ma maîtresse, faire d'elle l'instrument de ma fortune. Il eût fallu pour cela des qualités d'entregent, de souplesse, de savoir-vivre, des facultés de brigue, d'astuce, d'élégance et une aptitude au cynisme que je ne possédais pas. Il m'eût fallu surtout dominer Juliette, la tenir sous ma dépendance, la plier au service docile de ma chance et de mes intérêts ; il m'eût fallu plus encore me dominer moi-même, vaincre le néfaste absolutisme de ma passion, apprendre à consentir aux contingences de la vie les sacrifices appropriés aux avantages que la sagesse, la fourbe ou le hasard mettent à même d'en tirer.

Or, loin de dominer Juliette, je la voyais qui m'échappait complètement. J'étais tout uniment mis de côté. Avec plus de détresse encore que d'humiliation, je me sentais écarté non pas même comme un obstacle ou une gêne, mais comme un fétu, une brindille, une poussière. Je n'étais rien, plus rien pour elle, vraiment rien. Pour tout dire, elle ne m'aimait plus, si jamais elle m'avait aimé ; elle ne m'aimait pas. Je n'osais encore m'avouer cette terrible réalité, je m'insurgeais de tout mon aveuglement contre l'évidence, mais le poids de mon anéantissement ne m'en écrasait pas moins. Juliette n'était plus à moi.

Je n'étais pas retourné à Dun depuis qu'elle m'avait refusé l'accès de sa maison. Je n'avais même plus le prétexte d'aller l'y prendre pour l'amener à Stenay, car elle disposait maintenant d'une automobile, quand ce n'était pas le prince lui-même qui allait la chercher ou la recon-

duire. Je m'y rendis pourtant, quelques jours après le fameux dîner, avide d'avoir avec Juliette une explication, qu'il m'était impossible de solliciter d'elle dans la dissipation turbulente et mondaine du casino.

Ah ! cette maison de Dun, que d'heures enchanteresses j'y avais connues ! J'en refranchis le seuil avec une mélancolie extrême. Je trouvai les Lormeau dans leur salle à manger, transformée, confortable et luisante de propreté. Les deux vieillards me reçurent très émus. Sur la table étaient étalés plusieurs numéros de la *Gazette des Ardennes*.

— Ah ! monsieur, me dit Mme Lormeau, les yeux brillants de larmes, Pierre est retrouvé !..

— Pierre? dis-je. Pierre Lormeau, votre fils?

— Notre fils, dit-elle, la voix mouillée.

— Notre fils Pierre, répéta le vieux Lormeau, la barbiche tremblotante.

Ils me montrèrent un numéro de la *Gazette des Ardennes* sur lequel vacillèrent leurs doigts flétris. Ce journal publiait depuis quelque temps des listes de prisonniers de guerre français en Allemagne, et, par cette habile manœuvre, avait réussi à augmenter considérablement son tirage et à répandre jusque dans les moindres demeures des régions occupées sa propagande déprimante. Le nom de Pierre Lormeau, maréchal des logis au 21e dragons, figurait dans une liste du camp de Wittenberg, province de Saxe. C'était un des camps du féroce général von Z...

— C'est lui, c'est bien lui, larmoyait Mme Lormeau. Oh ! monsieur, si vous pouviez nous faire avoir de ses nouvelles !... Maintenant qu'il est retrouvé, qu'on sait où il est, nous pourrions peut-être lui écrire, lui envoyer des colis... Il doit être bien malheureux !...

— Je m'en occuperai, dis-je, bien que toutes relations entre les prisonniers de guerre et les régions occupées soient strictement interdites.

— Oh ! monsieur, fit alors le père Lormeau en me pre-

nant la main, si vous faites cela, et quoique vous soyez un Allemand, nous vous bénirons.

Au même moment, Juliette survint. Elle eut un mouvement d'humeur en m'apercevant, mouvement qui s'accentua encore quand elle me vit plongé dans la *Gazette des Ardennes* avec son oncle et sa tante.

— Je voudrais vous parler, dis-je. Je suis venu pour cela.

— Soit, fit-elle avec une sorte de résignation insolente. Si vous le voulez bien, nous passerons chez vous.

Je ne demandais que cela : être un instant seul à seule avec elle.

Je retrouvai ma chambre telle que je l'avais laissée ; il y avait seulement un peu de poussière sur les meubles. Nous restâmes debout. Ce fut elle qui parla la première.

— Je vous prierai, me dit-elle sèchement, de ne pas vous occuper de mon cousin, le maréchal des logis Pierre Lormeau. Je me charge de cette affaire, qui ne vous regarde pas.

— C'est juste, vous êtes maintenant toute-puissante, et votre intervention vaudra mieux que la mienne, répliquai-je amèrement.

— Ne reparlez jamais de Pierre Lormeau, je vous le défends, jeta-t-elle agressive.

Je me rappelai avoir eu autrefois l'impression qu'elle aimait Pierre Lormeau. Ce n'avait été qu'une rapide et fugitive conjecture, à laquelle j'avais attaché d'autant moins d'intérêt que je ne connaissais alors Juliette que par l'aspect peu séduisant sous lequel elle m'était apparue tout d'abord. Depuis, j'avais complètement perdu de vue ce personnage absent et lointain. Mais Pierre Lormeau ne me préoccupait pas. Pierre Lormeau n'était pas dangereux. Pierre Lormeau n'avait pas empêché Juliette de devenir ma maîtresse. Et cette subite évocation, dans ces nouvelles circonstances, était même incapable de me distraire de l'obsession où j'étais que, si Juliette ne m'aimait plus, après s'être donnée à moi,

c'est qu'elle aimait le Kronprinz, ou que, si elle ne l'aimait pas, elle était si heureuse d'avoir été distinguée par lui, que sa félicité équivalait à de l'amour.

— Juliette !... balbutiai-je extrêmement troublé et en essayant de lui prendre la main.

— Oh ! non, fit-elle, je vous en supplie, pas de scène! Vous avez eu de moi ce que vous désiriez : c'est fini.

— Juliette, ne prononcez pas de pareilles paroles, vous me fendez le cœur!...

— Je n'ai rien à ajouter, dit-elle froidement. Adieu.

Elle me tendit sa main.

Mais je reculai soudain. Je venais de voir briller à cette main une bague.

— Qui vous a donné ce bijou? m'écriai-je fou de jalousie.

Elle me regarda, sourit perfidement et dit :

— Le Kronprinz.

— Vous l'aimez!... proférai-je d'une voix étranglée.

Il se passa alors une chose invraisemblable. Prise, à mon exclamation, d'un rire inextinguible, Juliette se laissa choir sans force sur un siège, secouée de longs éclats d'une gaîté prodigieuse.

Je la regardais stupide, ne parvenant pas à comprendre ce qui l'amusait pareillement.

— Non!... non!... non !... c'est trop drôle! se pâmait-elle. Non!... ce que vous me faites rire, mon cher!...

— Je ne vois pas... fis-je, déconcerté et un peu vexé.

— Vous ne voyez pas?... Eh bien, ne voyez pas! Cela m'est tout à fait égal !... Cela n'empêche pas que c'est extrêmement comique!...

Et son accès d'hilarité reprit de plus belle.

— Mais enfin, dis-je, cette bague...

— Eh bien, oui, c'est lui qui me l'a offerte, lui, le Kronprinz!

— Juliette! fis-je sur un ton absurde de reproche, com-

ment avez-vous pu accepter ce cadeau ?... Vous qui n'avez jamais rien voulu recevoir de moi !

— C'est vrai, dit-elle en redevenant sérieuse, je n'ai encore jamais rien reçu de vous... Eh bien, si vous voulez, vous me donnerez aussi quelque chose.

— Quoi ?

— Quelque chose dont j'ai envie et qui me fera le plus grand plaisir.

— Quoi donc ?

— Un revolver.

— Un revolver ? fis-je surpris et un peu effrayé.

— Cela vous étonne? dit-elle. Il n'y a pourtant rien dans ce désir que de bien naturel. Depuis que vous n'êtes plus ici, je ne me sens pas en sécurité...

— Il ne tient qu'à vous..

— Oh! non, cela n'est pas en question. D'ailleurs, habiteriez-vous encore la maison, que vous n'y seriez pas toujours. Je suis seule, avec mon vieil oncle et ma pauvre tante. Il n'y a pas d'armes dans la maison. La contrée est infestée de rôdeurs et de pillards. Or, grâce à vous, il y a maintenant ici beaucoup à piller. On le sait. C'est tentant. Un coup de main, un cambriolage est vite fait.

— On pourrait vous donner une garde.

— En effet, mais il y a autre chose. Depuis que je circule, si je puis dire, à visage découvert, on me regarde beaucoup. J'ai peur, je vous l'avoue...

— On n'oserait pas! m'écriai-je.

— Qu'en savez-vous? Je crois, moi, qu'on oserait. Pas tout le monde, évidemment. Mais il y a des risque-tout et des fous partout. Le pays est plein d'hommes en cantonnement. Il en passe chaque jour, chaque nuit des milliers sur la route. On les entend jurer, brailler, heurter aux contrevents. Il y a là des têtes... des têtes épouvantables, de véritables têtes de bandits de grands chemins...

— Oui, dis-je, vous avez peut-être raison. On ne sait pas ce qui peut arriver, et puisque la possession d'une

arme vous rassurerait, c'est là l'important. Je vais vous remettre un revolver.

Outre mon browning d'officier, je portais habituellement sur moi un pistolet de poche de fabrication française, arme excellente, de forme plate, très sûre, à répétition semi-automatique et à tir très rapide. La poignée en était ciselée et damasquinée, avec des incrustations d'or. Je le lui tendis dans la gaine de peau grise qui le contenait.

— Oh ! c'est ravissant ! s'écria-t-elle en le tirant de son étui. C'est un véritable bijou !

— Et une pièce de précision. Avec cela vous pouvez tuer un homme à trente pas comme à bout portant.

— Vous allez m'apprendre à m'en servir.

— Quand vous voudrez.

— Tout de suite.

Nous passâmes au jardin. Je lui montrai le maniement du bijou. Je le déchargeai et le rechargeai devant elle. Je lui en appris la manœuvre peu compliquée, la mise du levier sur la « sûreté » pour charger, puis sur le « feu » pour tirer, la prise de la poignée entre le pouce et les deux premiers doigts, la pression de la paume sur la culasse pour le départ du coup et son relâchement pour l'introduction automatique dans le canon de la cartouche suivante. Je lui enseignai à viser. Je tirai moi-même les cinq balles du magasin. Puis je lui remis ce que j'avais sur moi de munitions de cette arme, une boîte de vingt-cinq cartouches à balle blindée de 8 mm., chargées à poudre sans fumée. Sur mes indications elle tira une dizaine de balles, les dernières assez adroitement et qu'elle plaça fort exactement dans un tronc d'arbre.

— Et si jamais quelqu'un vous attaque, lui recommandai-je, n'hésitez pas, surtout si c'est un soldat !

Au bout d'une demi-heure, Juliette déclara qu'elle en savait assez. Elle était enchantée.

— Quand vous aurez épuisé votre provision de muni-

tions, je vous en fournirai d'autres, lui dis-je. Mais j'espère que vous n'aurez pas à en faire usage.

Elle me remercia vivement.

— Pour vous récompenser, me dit-elle, je vous prendrai demain pour partenaire au tennis de Son Altesse Impériale.

Je rentrai rasséréné à Stenay. Si je n'avais pas réussi dans ma tentative de rapprochement et si je n'avais en réalité obtenu aucune explication de la conduite de Juliette à mon égard, ma visite m'avait du moins rassuré sur les sentiments que je prêtais déjà à ma maîtresse à l'endroit de mon impérial rival. Ces sentiments n'étaient point tels que je les supposais, et si Juliette allait certainement et de son plein gré tomber dans les bras du Kronprinz, ce n'était ni par amour, ni par inclination, mais peut-être par fantaisie et plus probablement par ambition. Dans ma débâcle morale, j'en étais presque à respirer de soulagement à cette pensée. Tout n'était donc pas perdu, comme j'avais pu le croire. Une lueur d'espoir renaissait dans mon cœur ulcéré. La passion du Kronprinz ne serait pas éternelle, et, pour extraordinairement épris qu'il fût cette fois, son naturel volage finirait bien par reprendre le dessus. Peut-être alors pourrais-je... pourrais-je de nouveau...

Hélas ! je n'étais pas au bout de mes mésaventures.

Le lendemain, après la partie de tennis, où Son Altesse Impériale ne me fit d'ailleurs pas trop grise mine, le baron von Werthau me prit à part pour me dire :

— Mon cher, j'ai à vous apprendre une nouvelle peu agréable : c'est que vous allez être très probablement renvoyé au front. Willi n'aime pas vous voir rôder à Stenay. Il s'imagine que c'est votre présence qui retient M[lle] Rossignol de franchir le Rubicon avec lui.

— Soit, dis-je en m'efforçant de recevoir dignement ce nouveau coup du sort ; je suis au service de Sa Majesté l'Empereur et j'irai faire mon devoir où l'on m'enverra.

Von Werthau me serra silencieusement la main.

Deux jours après, je recevais, en effet, l'ordre d'aller me mettre à la disposition du général von Lochow.

Il n'était bruit, comme bien on pense, à Stenay, que de la nouvelle toquade du prince. Aussi ne fus-je pas étonné, la veille même de mon départ et comme je dînais pour la dernière fois au casino, de surprendre ce fragment de dialogue :

— ... Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elle couchera au Château.

— Ce n'est pas possible !... Blanche Desserey elle-même n'y a jamais couché !

— C'est comme je vous le dis. On a vu apporter aujourd'hui une malle de Dun... D'ailleurs, il n'y a personne au Château, en ce moment, que le vieux prince de Schaumbourg-Lippe... Le général est parti pour le Grand Quartier, à Mézières.

— Eh bien, c'est du propre !... Si jamais l'Empereur l'apprend, il entrera dans une belle colère !...

Le général von Lochow exerçait depuis trois mois le commandement des opérations sur la rive droite, où il avait succédé au général von Mudra. J'allai me mettre à ses ordres à son quartier de Nouillonpont, près de Spincourt. Il m'envoya au Kommando du Groupe d'attaque de l'Est, à Damvillers. Je revenais ainsi dans la région où je me trouvais lors de la grande offensive de février contre Verdun.

Le coûteux enlèvement du fort de Vaux avait galvanisé l'ardeur belliqueuse de l'armée. Après les énormes sacrifices déjà consentis, aucune hécatombe nouvelle ne devait sembler trop chère pour venir enfin à bout de cette infernale entreprise. Maintenant qu'était tombé le second pilier de la défense fortifiée de la place maudite, l'espoir reprenait plus farouche et plus violent d'en abattre les derniers bastions. On s'acharnait sur Thiaumont, sur le bois de Nawé, sur le ravin de la Dame, sur le bois de la Caillette, sur Fleury ; on s'infiltrait dans le bois Fumin, dans le bois de Vaux-Chapitre, dans le bois de la Laufée ; il fallait arriver à la

côte de Froide-Terre, emporter les forts de Souville et de Tavannes, pour frapper ensuite la forteresse au cœur. Les troupes fraîches chargées d'imbiber à leur tour de leur sang ce sol épouvantable, où se macéraient déjà tant de nos cadavres, étaient la 50e division d'infanterie, qui avait pris Vaux et, concurremment avec le XVe corps, s'accrochait aux bois d'alentour, le 43e régiment d'infanterie, qui s'évertuait à l'est du fort, le corps alpin, qui donnait devant Fleury, la 1re division d'infanterie bavaroise, qui s'agrippait aux flancs du ravin de la Couleuvre et du ravin de la Dame, le 10e régiment bavarois, les 78e et 9e régiments prussiens de réserve, qui assaillaient l'ouvrage de Thiaumont, la 2e division et la 11e brigade bavaroises, qui, tapies dans le bois des Trois Cornes et le bois en S, s'usaient contre la côte de Froide-Terre, et la 103e division qui, du bois de Vaux-Chapitre, s'épuisait à mordre sur Souville. Rivure de cet éventail de mort, Douaumont, solidement tenu en notre main, en dominait de sa crête osseuse les branches macabres. Le sang dégoulinait de tous les interstices et de toutes les rainures. Brûlée d'obus, la terre tremblante semblait n'en boire jamais assez pour étancher sa fièvre. Chaque motte recélait un débris humain cent fois retourné avec elle. Le roc à nu affleurait partout comme l'ossement, le brasier consumait le charnier et la couche de la mitraille se mêlait à la couche de cendre. D'une rive à l'autre, le monstrueux étal, qui sans cesse se lavait et se relavait de flammes, avait déjà vu immoler plus de quatre cent mille des nôtres. Les Français devaient en avoir sacrifié presque autant. Huit cent mille victimes avaient répandu leurs entrailles sur l'autel fumant de Verdun.

Et pendant ce temps-là, le joyeux boucher, dans sa Capoue délicieuse de Stenay, jouait au tennis, montait ses chevaux de luxe, conduisait ses automobiles, promenait ses chiens, baisait ses maîtresses, menait le plus allègrement du monde sa vie de plaisir, fuyant le contact brutal de l'abattoir, pour

se borner à suivre de loin, d'une lorgnette impatiente ou ennuyée, le spectacle de la tuerie ! Pendant ce temps, et durant que des millions d'hommes, ses semblables, se saignaient pour lui, souffraient, gémissaient, hurlaient, se tordaient de faim ou de soif, haletaient sous les intempéries, grelottaient de peur, s'asphyxiaient, se massacraient, s'écharpaient, tombaient, crevaient ou pourrissaient, l'impérial héritier du Seigneur de la guerre soignait précieusement et maintenait en forme sa sportive personne, ondoyait son corps de parfums, ornait ses doigts de bagues, ses poignets de bracelets et s'adonnait éperdument aux jeux absorbants de l'amour.

Tandis que, dévoré d'insomnie dans mon abri, j'entendais les ululements lugubres des obus français et que je sursautais névralgiquement au tonnerre de leurs explosions, mon imagination torturée se représentait en traits de feu ce qui se passait peut-être en ce moment même dans l'intimité confortable du château des Tilleuls. Je voyais la grande et belle chambre à coucher du prince, avec ses fenêtres ouvertes sur le parc plein de silence, de nuit et d'odeurs de fleurs, son superbe lit de milieu au fastueux baldaquin vert en tapisserie doublée de soie, son plafond peint en ciel d'azur semé d'oiseaux, sa vaste cheminée de marbre noir surmontée de deux hauts portraits bourgeois en costumes Louis-Philippe. Dans cette chambre, devant ce lit, je voyais l'image de Juliette en chemise, telle qu'elle m'était apparue à Dun sur le seuil de sa porte, sous la lueur des étoiles et les trilles du rossignol... Je voyais flotter ses cheveux, blanchir son épaule, pointer son sein... L'horreur m'étreignait alors ; je ne pouvais en supporter davantage, et je mordais mon oreiller de paille en hurlant mon désespoir dans le lourd grondement de la canonnade.

Un soir, — c'était le troisième depuis mon arrivée à Damvillers, — n'en pouvant plus, presque fou de ne rien savoir, je sautai dans un fourgon qui roulait dans la direction de Dun sur-Meuse, incertain de ce que je voulais, sans but

précis, peut-être avec le seul instinct d'aller rôder comme une bête blessée autour de la demeure où j'avais connu tant de joies. Le crépuscule était encore clair ; une brume légère enveloppait les bois assombris et les coupes des foins ; une rumeur de camp et des relents d'essence s'élevaient des villages traversés. Je descendis à Milly, où la voiture bifurquait sur Mouzay, et je fis le reste de la route à pied. Bientôt la grosse église de Dun m'apparut sur sa butte comme une ombre massive.

Tandis que je longeais le pourtour de la colline, un homme qui marchait devant moi émergea tout à coup du brouillard et se retourna à mon pas. J'entrevis un instant une face émaciée et dure, couverte de poils mal poussés autour d'une moustache drue. Les oreilles étaient prises dans une sorte de bonnet de paysan allemand, dominant une silhouette de houppelande guenilleuse et plaquée de boue sèche, qui avait pu être un manteau gris de soldat.

— *Werda?* m'écriai-je en sortant mon revolver.

L'homme disparut dans le fossé. Un coup de feu partit. Une balle siffla le long de ma casquette.

— Français, andouille ! claqueta une voix gouailleuse.

Je m'élançai du côté où l'homme s'était éclipsé. Je crus voir bouger un buisson, ondoyer des herbes ; quelque chose de bossu roulait à travers champ.

— Prisonnier français évadé, bougre de salaud !... persifla la voix de plus loin.

J'envoyai dans sa direction, au jugé, deux coups de mon browning. Un rire railleur y répondit, suivi de cette exclamation plus lointaine encore :

— A mort, les Boches !...

Je repris mon chemin, l'œil aux aguets, l'oreille sur le qui vive. Je n'entendis plus rien. Les premières maisons du bas Dun se montrèrent. Je rejoignis la route venant de Stenay. Je passai devant la Kommandantur, toute éclairée, puis devant les ruines noires du moulin. Les maisons, bondées, dormaient déjà, secouées de ronflements. Je reconnus le

pont biais, le casino du Grand-Cerf dont les volets fermés laissaient filtrer de la lumière, la mairie-hôpital avec son long balcon... L'obscurité était tombée, mais une lune mate nimbait d'une luminosité trouble la petite ville et son paysage meusien. Mon pas se ralentissait à mesure que j'approchais de la maison des Lormeau. J'en revis enfin, non sans une étrange émotion, le toit dodu à comble brisé, les lourdes cheminées à souches de briques, la façade sur la rue, éteinte et fermée.

Devant la porte stationnait une automobile du prince.

Deux hommes étaient arrêtés à l'angle de la maison. Ils semblaient en conciliabule ou en observation. Je crus discerner dans ces deux silhouettes sournoises le lieutenant de police Moral et l'un de ses agents. Je fis un crochet pour les éviter.

Nerveux et irrésolu, je dépassai d'une centaine de pas la maison, puis, brusquement, je me jetai dans les terrains buissonneux qui séparaient la route de la rivière. Par la berge de la Meuse je revins jusqu'au bas du jardin. J'y pénétrai en escaladant le mur bas qui bordait la rive desséchée. Je retrouvai le banc d'où nous avions contemplé la Meuse encore débordée, la Meuse où tremblaient des étoiles. Je remontai lentement vers la maison, dont la forme imprécise croissait entre les arbres. Les fenêtres de la chambre de Juliette, seules éclairées, diluaient sur les premières plates-bandes leur clarté bleue.

Tandis que je me rapprochais, il me sembla voir flotter des ombres dans le jardin. Je distinguai vaguement, l'un après l'autre, trois hommes postés dans les ténèbres.

Comme je m'arrêtais, interdit, une lampe électrique partit tout à coup à deux mètres de moi, m'inondant de sa projection, et une voix rauque s'écria en sourdine :

— Tiens, c'est vous, *Herr Oberleutnant !...*

Dans la pénombre formée par le jet je vis apparaître la face hideuse du policier Klein, que déridait un sourire ambigu.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? sursautai-je.

— Parlez plus bas.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Herr Klein ?

— Vous le voyez, *Herr Oberleutnant*, je remplis les devoirs auxquels m'appellent mes fonctions.

— Que voulez-vous dire ?

— J'exerce mon service de surveillance.

— Je ne vois pas...

— Toutes les maîtresses du Kronprinz sont surveillées, et la demoiselle Rossignol comme les autres.

— Elle n'est pas sa maîtresse ! râlai-je presque malgré moi.

— Elle va l'être, proféra le sbire avec un rictus cynique. Mais que cela ne vous empêche pas de rentrer chez vous, *Herr Oberleutnant*... car je suppose qu'ici vous êtes encore chez vous? ajouta-t-il perfidement.

— Je suis chez moi, affirmai-je. Bonsoir.

— Bonsoir.

La lampe s'éteignit. Je me dirigeai malaisément du côté de ma chambre, dont je n'eus qu'à ouvrir la porte-croisée, qui n'était pas fermée à clef à l'intérieur. Un mince rais de lumière traversait la pièce. Il provenait du trou d'obus de la paroi qui m'avait si souvent servi d'observatoire. Je m'en approchai sans bruit et allai y poser mon œil comme autrefois.

Juliette était debout au milieu de la chambre, en chapeau et en cache-poussière, prête à partir. Auprès d'elle, dans une attitude de supplication et comme l'entourant de gestes désolés, se tenaient son oncle et sa tante, M. et Mme Lormeau. J'avais sous mon regard une bonne partie de la pièce, une de ses fenêtres et un battant de la porte-croisée. Je prêtai l'oreille.

— Ma décision est prise, disait Juliette d'une voix calme, un peu dure ; elle est irrévocable.

— Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant !... gémissait Mme Lormeau.

— Elle est prise depuis longtemps ; je l'ai longuement mûrie; rien ne peut plus m'arrêter. J'irai.

— Oh! non... non...

— J'irai.

— Juliette... ma petite Juliette, je t'en supplie!... Attends... attends encore!...

— Juliette!... mon enfant!... implorait à son tour le vieux Lormeau.

— Je n'attendrai plus. J'ai déjà trop tardé. J'aurais pu ne pas différer tant. Je n'hésitais pas, mais je n'avais pas encore tout le courage qu'il fallait. Maintenant je suis prête. Il le faut. C'est pour ce soir.

— Pour ce soir, mon Dieu!...

— Si je tardais encore, les circonstances pourraient ne plus être aussi favorables. Il y a combien de mois que je prépare si patiemment, si minutieusement tout cela!... Dès le moment où j'ai pu entrevoir la possibilité d'aborder un jour cet homme, le projet est né en moi. C'était, vous en souvenez-vous, un peu avant Verdun. Cela a commencé avec la boucle de cheveux que j'ai donnée à l'officier d'ici, vous rappelez-vous ?... Depuis, que de choses! que d'événements!... Combien j'ai dû avoir de courage! Combien j'ai eu à surmonter de dégoûts! Que d'affreux moments il m'a fallu passer!... Et maintenant que je suis au bout, maintenant que je touche au but, je renoncerais ?... Jamais! s'écria-t-elle avec une farouche énergie.

— Réfléchis... réfléchis encore, mon enfant!... Ce que tu veux faire est épouvantable!...

— Ce que je veux faire est juste. Ce que je veux faire est à présent pour moi quelque chose de sacré.

— Tu cours à la mort, mon enfant, prononça le vieux Lormeau.

— Je le sais. J'ai donné ma vie.

— Oh! c'est horrible!... c'est horrible!... sanglotait Mme Lormeau au comble de l'angoisse.

— Non! non! se raidit Juliette. Il y a maintenant trop

de sang versé, trop de deuils, trop de pleurs, trop de maisons brûlées, trop de femmes souillées, trop d'infamies et trop de crimes. L'humanité a été assez offensée !...

— Hélas! mon enfant, dit M. Lormeau, si ton acte pouvait mettre fin à la guerre! Mais il restera inutile. Quand tu auras supprimé cet homme, la guerre n'en continuera pas moins, aussi féroce et aussi monstrueuse qu'avant. Un bandit de supprimé, un autre bandit le remplace.

— Sans doute, fit Juliette avec une exaltation concentrée, et je ne me flatte pas que mon acte change quoi que ce soit au sort de la guerre. Il sera vain et inutile, soit ! Je veux quand même l'accomplir. Je me le suis imposé et je l'exécuterai. Si toutes les femmes de France, si tous les hommes de France s'étaient dit : J'en aurai un, au moins un, n'importe où, n'importe quand, à la première occasion ; si chacun se l'était juré comme moi, cela, oui, cela changerait peut-être quelque chose. Eh bien, moi, dussé-je être la seule, je tuerai un Allemand. J'ai mis cela dans ma tête, c'est une idée fixe. Je tuerai un Allemand. Et celui que je tuerai, je l'ai choisi, je le tiens, je le veux, c'est celui-là !... J'abattrai le Kronprinz d'Allemagne !...

A ce moment, je vis transparaître à travers la guipure de la fenêtre de Juliette le mufle hyéneux de Klein. Il disparut. Trois fois je le vis reparaître et disparaître, et je compris que quand le facies sinistre n'était pas à la vitre, l'oreille était appliquée à la boiserie. Je fus pris d'une frayeur mortelle.

Une crise de larmes de Mme Lormeau avait interrompu la déclaration enflammée de Juliette.

— Qu'allons-nous devenir ? se lamentait la vieille dame. Que va-t-il nous arriver à tous ?... Et Pierre?... Pierre !... Juliette !... Juliette, tu oublies Pierre !... Pierre qui souffre dans les prisons d'Allemagne !...

A l'évocation du nom de son fils, le vieux Lormeau se prit le front, et sa barbiche trembla atrocement.

Juliette était devenue toute pâle et ses mains se portèrent à ses yeux.

Il y eut un silence plein d'angoisse.

— Oui, oui, fit enfin Juliette d'une voix très basse, c'est cruel... c'est plus cruel encore que je ne le supposais...

— Juliette !...supplièrent les deux vieillards d'une même imploration.

Juliette se redressa, essuya ses yeux qui prirent un air d'extase et un éclat étrange, et elle dit :

— J'ai beaucoup pensé à Pierre... Pierre n'a pas quitté ma pensée un seul instant... Eh bien, je puis dire... je sais... je suis sûre... si Pierre était là, il m'approuverait...

Elle s'arrêta. Un sanglot l'étouffait. Le vieux Lormeau dit seulement :

— Mais Pierre n'est pas là.

Mme Lormeau se tordait les mains :

— Dieu!... Dieu!... Si du moins nous avions de ses nouvelles !...

Un bruit de pas se fit entendre dans l'intérieur de la maison.

Les Lormeau et Juliette se regardèrent avec inquiétude. Puis le vieux Lormeau, se décidant, alla lentement ouvrir la porte qui donnait sur le vestibule.

Alors on vit entrer une houppelande terreuse et une tête hirsute, coiffée d'un bonnet de paysan. Je reconnus le prisonnier français qui avait tiré sur moi sur la route de Dun.

L'homme fit le salut militaire et dit :

— Bonsoir, la compagnie !

— Qui êtes-vous ? demanda M. Lormeau, d'une voix altérée, tandis que les deux femmes considéraient cette entrée avec effarement.

L'homme répondit :

— Un poilu français.

— D'où venez-vous ?

— D'Allemagne.

— Vous êtes... un prisonnier de guerre évadé ?

— Vous l'avez dit.

— Et... et de quel camp... de quel camp vous êtes-vous enfui ?

— Du camp de Wittenberg.

Tremblante d'émotion, Mme Lormeau s'avançait vers lui les mains jointes :

— Oh ! monsieur... monsieur...

L'homme la rabroua familièrement :

— Non, non, la bonne dame, faut pas me dire monsieur... Je ne suis pas monsieur... On m'appelle Jean Coquard... Coquard, l'ami Coquard, du quartier des Epinettes, à Panam... Avec moi, pas de façons, on n'est pas des embusqués.

— Alors, puisque vous venez du camp de Wittenberg, vous avez peut-être connu mon fils... Pierre Lormeau... le maréchal des logis Pierre Lormeau ?...

— Et comment donc ! C'était mon copain. Je viens de sa part.

— Oh ! mon Dieu !... Vous connaissez mon fils !... Comment va-t-il ?...que fait-il ?...est-il bien malheureux ?...

— Voilà. Faut vous dire, ma bonne dame...

Il s'interrompit, jeta un regard soupçonneux autour de lui et demanda :

— On peut parler au moins ? Y a pas de mouches par ici ?

— Soyez sans crainte. Cette pièce n'est pas sur la rue. On n'entend rien et il n'y a personne dans la maison.

— Ben voilà. Faut vous dire, ma bonne dame, que dans les camps des Boches, c'est pas drôle. Faut même vous expliquer que c'est infect. Ils vous tiennent dans des baraques sans air ni eau, où on étouffe en été et où on claque de froid en hiver. Ils vous font coucher sur des sacs de copeaux pourris, où vous n'avez pour vous caresser que les totos et les gaspards. Ils vous forcent à turbiner des quinze heures de suite les pieds dans la flotte. Ils vous assomment de coups et vous envoient des pointes de baïonnettes par les reins. Ils ont toutes sortes de supplices : ils ont la schlague,

le pivotage, le pilori, le cachot de rigueur. Puis, ils ont le poteau. Si, avec cela, ils vous nourrissaient : mais allez-y voir, rien à bouffer que des briques, et si on ne recevait pas de temps en temps un colis de Genève ou de Lyon, y aurait qu'à crever de faim. Puis ils vous empoisonnent de leurs sales maladies : la jaunisse, la peste, le typhus, et y en a beaucoup qui y laissent leur peau. Bref, ce sont des gens qui ne savent pas vivre; pour tout dire, ce sont des Boches. Alors voilà, nous avions fait avec quelques bonshommes le complot de nous enfuir de cette galère. Il y avait le gros Bouldingue, qu'on appelait toujours le gros Bouldingue, quoiqu'il fût devenu sec comme un hareng saur, le biff Lapoule, l'artiflo Couture, le caporal Saunier, du 20e chasseurs, et y avait le maréchal des logis Lormeau...

— Pierre... marmotta Mme Lormeau suspendue aux lèvres du narrateur.

— Le maréchal des logis, qu'était un zigoteau à la hauteur, continua l'évadé Coquard, avait manigancé toute la combine. On avait réussi à cacher une paire de cisailles, rapport aux barbelés, et deux revolvers, en cas de rouspétance des sentinelles. Je ne vous raconte pas le menu, ce serait trop long. Bref, on avait mijoté ça pendant un mois, et on n'attendait plus qu'une bonne occase, quand, par malheur fatal, un de ces cochons de gardiens boches, qui avait dû blairer l'affaire, découvrit le pot aux roses. Le pot aux roses, c'était les deux revolvers. On arrête Lormeau; on le boucle au cachot; puis, comme on ne connaissait encore que lui, on le colle au poteau, pour lui faire avouer ses complices. Là, au poteau, on le laisse attaché trois jours, trois jours de vingt-quatre heures, les cordes dans les muscles, sans pain ni eau, par un froid de canard. Comme il ne voulait pas donner les camaros, on se met à le passer à la tranche de sabre et à lui sonner des coups de matraque sur la tête...

— Ho !... ho !... ho !... hurla effroyablement Mme Lormeau, comme si elle recevait les coups elle-même, pen-

dant que le vieux Lormeau serrait les poings et que Juliette, jusque là impassible, tremblait des paupières.

— Alors, pour arrêter ces brutes, nous décidâmes, ceux du complot, d'aller chez le commandant de camp pour nous livrer. On lui fit passer un mot et les cinq signatures par le sergent boche du baraquement. Le commandant envoya un capitaine et dix soldats pour nous saisir. Mais ils ne lâchèrent pas le maréchal des logis pour ça. Ils le délièrent du poteau, c'est vrai. Ils lui ont donné une demi-heure pour ranger son barda, se confesser et nous dire adieu. Puis ils l'ont emmené dans le cimetière du camp, et là, vers le fond à gauche, où il y a une longue tranchée, devant le parapet de terre et la fosse toute prête derrière, les Boches l'ont fusillé.

Il y eut un cri terrible. Mme Lormeau tomba à genoux, en hoquetant spasmodiquement :

— Pierre !... mon petit !...

Le vieux Lormeau répéta comme hébété :

— Ils l'ont fusillé !...

Sur quoi l'évadé Coquard observa sans se troubler :

— Voilà comme ils sont, les Boches.

Puis il ajouta :

— Ils en ont fusillé encore un, le biff Lapoule. Comme ça, il y en avait deux : un par revolver. Nous autres, Saumier, Couture, le gros Bouldingue et moi, ils nous ont infligé vingt et un jours de rigueur, puis ils nous ont planqués pour deux mois au détachement de travail de la mine de sel de Schlettau.

Il s'arrêta un instant pour tirer un couteau de sa poche, l'ouvrir et découdre un coin de la doublure de son manteau, d'où on le vit extraire un bout de papier moisi plié en deux, tandis qu'il reprenait :

— Alors voilà, je viens de la part du maréchal des logis Lormeau et je vous apporte sa dernière babillarde. Il l'a écrite devant moi pendant la demi-heure que lui ont donnée les Boches. Il m'a dit en me la confiant : « Ami Co-

quard, si tu as plus de chance que moi et que tu trouves un jour moyen de te sauver de leur bagne, tâche de passer par mon patelin. Tu la remettras à mes pauvres vieux. » Alors, comme on a monté plus tard une autre combine qui a réussi, j'ai arrangé de faire la route par chez vous, pour accomplir le vœu suprême de mon copain. Et me voilà.

Il remit la lettre à Mme Lormeau, qui la couvrit de baisers en poussant des sanglots déchirants. Comme elle était hors d'état de la lire, elle la tendit à son mari. Celui-ci la prit entre ses doigts flageolants, la déplia, la regarda un moment et dit :

— L'écriture est grosse et pleine de taches, mais c'est bien la sienne. Pourquoi est-elle ainsi... rousse ?

— Faut vous dire, expliqua Coquard, qu'on n'avait là ni plume, ni encre... ni rien pour écrire... vous comprenez, après notre affaire !... Alors le maréchal des logis a pris un éclat de bois dans la paroi et il a écrit avec le sang qui lui coulait partout... et je vous assure qu'il y en avait plus que d'encre dans un encrier...

Les mains du vieux Lormeau vacillèrent plus fortement. Comme les larmes lui voilaient les yeux et qu'il ne pouvait pas lire lui non plus, il tendit à son tour le papier à Juliette.

Après avoir reçu la lettre, Juliette se signa. Puis elle lut d'une voix trouble :

Ma dernière pensée est pour mon père et ma mère, que j'ai tant aimés. Ma dernière larme est pour Juliette, que j'aurais tant voulu pouvoir aimer. Mon dernier battement de cœur est pour mon pays, que j'aurais tant désiré voir vainqueur. Je meurs dans l'espoir qu'il redeviendra tout entier libre et français. Adieu.

PIERRE.

Un lourd silence suivit, coupé seulement par les sanglots de plus en plus éteints et désespérés de Mme Lormeau. Puis on entendit Juliette, qui avait porté elle aussi à ses lèvres la lettre sanglante, prononcer sourdement :

— Pierre, tu seras vengé!

Alors le vieux Lormeau, dont la barbiche cessa tout à coup de trembler, s'approcha d'elle, leva les mains sur son front comme pour la bénir, et dit :

— Va, Juliette, va, mon enfant... Nous aussi, nous t'approuvons.

L'évadé avait considéré cette scène d'un air sympathique et satisfait. Quand il entendit Juliette parler de vengeance, son œil brilla dans ses poils. Son attention se porta alors sur la jeune fille et, après la bénédiction du père Lormeau, il s'approcha d'elle et lui déclara :

— Vous voulez le venger : vous êtes une brave gosse. Allez-y, que je vous dis moi aussi! Tâchez d'en saigner un, et un bon. Et si vous pouvez avoir un officier, le ratez pas : ce sont encore les plus bandits de tous.

Juliette répondit :

— Ce sera un officier.

— Bravo! Les Boches, voyez-vous, mam'zelle, faudrait tous les saigner : je les connais, y en a pas un qui vaille quelque chose. Pour ma part, j'ai mon compte : j'en ai brûlé cinq à la guerre et j'en ai zigouillé deux en m'évadant. Et je ne dis pas que je n'en descendrai pas encore un à la première occase après la paix, quelque part, à Paris. Car moi, voyez-vous, mam'zelle, je ne ferai jamais la paix.

Juliette lui prit la main et dit :

— Merci... merci de ce que vous avez fait pour nous. Vous avez été d'un courage extrême en venant jusqu'ici. Qu'allez-vous faire maintenant?

— Oh! c'est bien simple. A présent que ma mission est remplie, je m'en vais rejoindre les lignes françaises.

— Vous savez que c'est très difficile par ici. Nulle part il n'y a plus de troupes que sur ce point du front.

— Ce n'est pas pour me gêner. Vous frappez pas. Je me glisse partout, moi; je passe partout. Je ne suis plus un homme, je suis une bête Je leur brûlerai la politesse, aux Boches. J'ai tiré deux ans de service à Verdun, je connais

le pays comme si j'y étais né. La rivière est là tout près, n'est-ce pas?

— Vous la trouverez au bas du jardin. N'avez-vous besoin de rien?

— De rien. Quand j'ai besoin de quelque chose, je le prélève sur l'ennemi.

Il serra la main au père Lormeau, regarda Mme Lormeau prostrée à terre en secouant la tête d'un air attristé, puis il dit à Juliette :

— Permettez moi, mam'zelle, de vous embrasser. Ça me portera chance.

Il s'essuya les lèvres d'un revers de manche et lui plaqua un baiser sur la joue.

— Savez-vous que vous êtes une chouette môme, fit-il, gironde, pépère et bien balancée?... Quand vous aurez réussi votre coup et qu'on aura fichu ces nom de Dieu de Boches dehors, tâchez un jour de venir me retrouver chez le grand Jules, *au Lapin qui miaule*, vers la porte de Saint Ouen... Vous n'aurez qu'à demander Coquard... l'ami Coquard... On me connaît dans le quartier!... Je vous reverrai avec plaisir et je vous présenterai aux aminches.

Il reboucla sa houppelande, rabattit son bonnet, ouvrit la porte-croisée et s'enfonça dans la nuit.

Tout aussitôt, des cris éclataient. On entendit un bruit de bousculade et de piétinement. Plusieurs coups de feu retentirent. Juliette et le père Lormeau se regardèrent une seconde interdits, puis voulurent se précipiter au dehors.

Mais, au même instant, la porte et les fenêtres sautaient. Une douzaine de policiers, pistolet au poing, se ruaient dans la chambre, en même temps que l'aboiement rauque de Klein commandait :

— *Frei heraus!... Los!... Alles einpacken!...*

Deux autres policiers pénétraient chez moi, la lampe à la main :

— Fâchés de vous déranger, *Herr Oberleutnant*... La porte ci-contre va bien dans l'intérieur de la maison?

— *Ja, ja,* bégayai-je, la tête tourbillonnante.

Ils s'y engouffrèrent, tandis que je m'enfuyais bouleversé d'horreur.

Dans le jardin je trébuchai contre un corps. C'était un des hommes de Klein, qui râlait, la tête dans le buisson de lilas. Je gagnai la campagne. J'errai longtemps au hasard, inconscient de moi-même. Etais-je en aval ou en amont de Dun ? Je n'en savais rien. A un moment je me trouvai sur la grande route de Verdun. Un long serpentement de convoi l'encombrait. Les fourgons roulaient lentement les uns derrière les autres dans la direction du sud, chargés et bondés de matériel, de ballots, de caisses, de sacs, sur lesquels dormaient des hommes affalés. Le bruit de leurs roues et de leur machinerie se confondait avec le foudroiement lointain de la canonnade.

Lorsque le jour parut, je reconnus que j'étais dans les environs de Vilosnes. Je revins par le chemin de halage. L'eau était olivâtre, luisante, striée de mordorures par les premiers poudroiements de l'aurore. Les toitures ruinées du quartier de l'Ile m'apparurent, groupées autour du petit clocher de la chapelle Saint-Claude. Je passai le pont de l'écluse, puis le pont biais. Quatre heures sonnèrent à l'horloge de la mairie.

Comme le soleil commençait à jaunir l'abside brisée de Notre-Dame de Dun, je me retrouvai devant la maison des Lormeau. Des sentinelles en gardaient les abords. J'entrai. Tout était silencieux. Il n'y avait plus personne. Les portes étaient ouvertes et les pièces dans le plus grand désordre. Les meubles étaient fracturés et les placards forcés. Tout avait été remué, fouillé, mis sens dessus dessous. Ma chambre même n'avait pas été respectée. La literie était éparpillée, les tiroirs béaient, la bibliothèque jonchait le sol.

J'étais dans un état étrange, j'aurais voulu pleurer, crier, ma gorge était contractée et douloureuse. Mais il fallait

partir; je devais rentrer à Damvillers, après cette nuit horrible. Je jetai un dernier regard sur ces choses éparses. Et revoyant avec angoisse, l'espace d'une minute, tout ce qui avait palpité de ma vie entre ces murs maintenant déserts, j'emportai comme souvenir le tome de Racine qui contenait la tragédie d'*Iphigénie*.

XIII

Je ne pus supporter longtemps l'incertitude où j'étais sur le sort de Juliette. Je revins quelques jours plus tard à Dun, dans le dessein de m'enquérir des suites de ce dramatique événement, avec la plus grande discrétion toutefois et en prenant bien garde de ne pas éveiller la suspicion par une investigation trop apparente. Je devais déjà m'estimer heureux de ne pas avoir été impliqué dans cette affaire, en somme extrêmement grave, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que d'un attentat contre la vie de Son Altesse Impériale.

La maison était fermée. J'appris au casino du Grand Cerf qu'elle avait été déménagée et vidée. On n'avait pas d'autre renseignement et on ignorait tout des circonstances de l'incident.

A la Kommandantur, on ne savait rien ou on ne voulait rien dire. Seul, le lieutenant de police Moral me confirma l'arrestation des trois personnes qui habitaient la maison. Mais il prétendit ne posséder aucune information subséquente.

— Si vous tenez à en savoir davantage, me dit-il, adressez-vous à l'inspecteur Klein ou au directeur de la police secrète de campagne, le major Bauer.

C'est tout ce que je pus recueillir à Dun. Pour avoir quelque chose de plus, il me fallait aller à Stenay.

Aborder l'inspecteur Klein me paraissait difficile et même dangereux. Je me méfiais de ce terrible et répugnant individu comme du diable. Mais, à y réfléchir, il était clair qu'il y avait quelqu'un qui savait la vérité, quelqu'un qui avait tout intérêt à la connaître, quelqu'un qui avait dû se

faire exactement renseigner et qu'il serait moins périlleux d'interroger que les gens de police. Ce quelqu'un, c'était le Kronprinz. Le Kronprinz devait tout savoir.

Qu'avait-il dit, le fameux soir où il avait attendu vainement Juliette au château des Tilleuls ? Dans quelle impatience, dans quelle inquiétude, dans quelle rage n'avait-il pas dû tomber en ne la voyant pas arriver ? Il avait dû tempêter, crier, mettre sur pied tout son personnel. La nuit même il avait dû apprendre ce qui était survenu. Il avait fallu le mettre au courant, lui donner des explications. Fier de son exploit, avide de se faire valoir, Klein en personne avait dû s'empresser de glorifier aux yeux du prince sa diligence, son habileté, l'importance de ses services et revendiquer l'honneur de lui avoir sauvé la vie. C'était certain. Peut-être alors le Kronprinz était-il lui-même intervenu, avait-il pris de son propre chef une décision. Quoi qu'il en fût, le Kronprinz n'ignorait rien, le Kronprinz savait tout.

Depuis quinze jours je vivais ainsi dans cette cruelle perplexité, quand, un matin, le major Wetzell, chef d'état-major du général von Lochow, me fit appeler et me confia la mission d'aller porter au Quartier Général de Stenay une serviette de documents sur les opérations de la rive droite.

Je partis sans retard sur une voiturette du Kommando, et, une heure après, je descendais devant le bâtiment occupé par les bureaux du général Schmidt von Knobelsdorf. C'était le 1er juillet.

Je venais de traverser la cour d'entrée et je m'engageais dans l'escalier qui, du vestibule voûté du rez-de-chaussée, montait au premier étage où se trouvait le cabinet du général, quand je vis descendre, haut, raide, maigre, appuyé sur sa canne, le vieux maréchal von Hæseler. Je me rangeai, le gant à la tempe, pour laisser passer ce glorieux débris. Le vieux Gottlieb était presque effrayant avec son visage semblable à une tête de mort, ses petits yeux fixes

enfoncés dans leurs orbites et les mèches blanches qui coulaient de son casque à pointe. Il passa devant moi sans daigner me saluer, sépulcral et squelettique.

Je me secouai comme après une douche d'air glacé.

Je dus attendre assez longtemps dans la salle où travaillaient les secrétaires d'État-major, salle qui précédait immédiatement le cabinet particulier du général. On me dit que Son Excellence était en conversation téléphonique avec Mézières. Le général reçut enfin. Il avait l'air extrêmement préoccupé. Il prit possession des documents dont j'étais porteur, puis, après m'avoir posé quelques questions sur ce qui se passait à Damvillers, il me dit :

— Restez-vous ce soir à Stenay?

— Je suis à vos ordres, Excellence.

— Ne partez que demain. Je vous chargerai d'instructions pour le Kommando. Venez les prendre demain matin à dix heures.

— A vos ordres, Excellence!

Comme je claquais des talons et que je m'apprêtais à prendre congé, le Kronprinz entra cavalièrement dans le cabinet, fringant, botté à l'écuyère, la cravache sous l'aisselle, suivi de deux de ses lévriers.

— Rien de nouveau, général ? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, Altesse Impériale, répondit le général Schmidt von Knobelsdorf.

Le Kronprinz m'aperçut alors.

— Tiens, Hering !... s'écria-t-il joyeusement en s'avançant vers moi la main tendue. Comment cela va-t-il, mon cher ? Cela me fait plaisir de vous voir !...

Puis, passant son bras sur le mien et m'entraînant dans la salle voisine :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, cher ami... Vous savez, quand vous voudrez revenir à Stenay, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Je suis confus, Altesse Impériale...

— Non, non, je vous aime beaucoup. C'est une affaire entendue. Quand vous voudrez.

— Pardonnez-moi, Altesse Impériale, fis-je, très ému... Après le malheur qui est arrivé...

— Quel malheur ?

— Mais, Altesse Impériale... l'arrestation de Mlle Rossignol...

— Tiens, c'est vrai ! s'écria Willi du ton le plus dégagé. Pauvre fille !... Faut-il être assez bête aussi...

— Permettez-moi de vous demander, Altesse Impériale, dis-je, feignant la plus grande ignorance... permettez-moi de vous demander pourquoi... pourquoi elle a été arrêtée ?...

— Des sottises !... Figurez-vous, mon cher... il paraît qu'elle faisait des signes aux aviateurs et qu'elle cachait chez elle des prisonniers évadés... Ah ! ces Françaises, toutes les mêmes !...

Je compris qu'on avait jugé bon de ne rien révéler au prince du véritable motif de l'arrestation de Juliette.

— Ah ! fis-je simplement.

Je crus devoir faire une seconde fois :

— Ah !

Et je crus devoir ajouter encore, en hochant la tête d'un air stupide :

— Qui aurait pu se douter ?...

— Voilà, mon cher, c'est ainsi... Une espionne !...

Puis, remué par je ne sais quel obscur regret, il s'exclama :

— On aurait pourtant bien pu me laisser au moins coucher une fois avec elle !...

J'abordai alors le point capital :

— Et savez-vous, Altesse Impériale... savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Ma foi, non.

— Comment, vous ne savez pas où elle est ?... ce qui lui est arrivé ?... ce qu'on a fait d'elle ?...

— Absolument pas. Il faudrait demander ça au « Criminel ».

J'étais abasourdi.

— Enfin, toute cette histoire est absurde ! déclara le prince. Cette petite qui avait un si bel avenir devant elle !...

— A votre côté gauche, Altesse Impériale ? osai-je.

— Mais non, à la Comédie-Française.

J'étais de plus en plus stupéfait de cette insouciance. J'en eus bientôt l'explication,

Avec un sourire fat, le Kronprinz tira de son portefeuille une photographie, qu'il me mit sous les yeux :

— Que dites-vous de celle-ci ?

Je vis une très jolie fille, pouvant avoir de dix-huit à dix-neuf ans, brune sans doute, aux beaux yeux noirs et à la bouche charmante dans un ovale aux lignes savoureuses. Cette exibition me rappela la scène où Sosthène Rossignol m'avait montré, à Magdebourg, le portrait de Juliette, et à ce souvenir une buée de larmes troubla mes yeux. C'était du reste, en plus brun, un peu le même type que Juliette, mais sans l'expression spirituelle et gentiment narquoise de celle-ci.

— Eh bien ? demandait le prince en accentuant son sourire.

— Elle est ravissante, dis je.

— Mon cher, j'en suis amoureux fou.

— Qui est-ce ?

— Je l'ai vue à Charleville. Elle s'appelle Gabrielle.

— C'est une Française ?

— Oui, fit le prince en riant. Que voulez-vous, mon cher, j'aime les Françaises !... Il faut croire que je les ai dans le sang !...

Là-dessus il consulta la montre de son bracelet, fit claquer sa cravache sur sa tige de botte et, après avoir sifflé ses chiens :

— Dites donc, Hering, je vous emmène cet après-midi à Charleville. Mes aides de camp sont tous en vadrouille. Je

n'ai personne. Vous me servirez d'officier d'ordonnance. Ça vous va ?

— A vos ordres, Altesse Impériale.

—Venez me prendre aussitôt après le dîner, à une heure.

Et, me quittant, avec un clignement d'œil libertin :

— Je vous ferai souper ce soir avec elle !...

Je préférai ne pas me montrer au casino et j'allai dîner solitairement, sous les arcades, dans une petite auberge du Marktplatz. A une heure moins cinq, j'étais au Château. Le Kronprinz ne me fit pas attendre. A une heure précise, nous partions. Willi était particulièrement élégant, sanglé de près, cosmétiqué et parfumé comme un petit maître courant à un rendez-vous d'amour.

Les cinquante-cinq kilomètres de route, par Bazeilles et Sedan, furent couverts à belle allure, en dépit des convois rencontrés et des agglomérations traversées, et à deux heures nous stoppions devant le casino de l'Auto-Korps, à Charleville, avenue de Mézières.

Une brillante compagnie s'y trouvait réunie. Jamais, je crois, je n'avais encore vus rassemblés tant de nobles personnages porteurs de si beaux uniformes et de si grands noms. Tout ce que l'Allemagne comptait de fils de familles souveraines, princières, féodales ou financières, que des grades dans l'armée active ne retenaient pas dans les cadres, venait s'embusquer dans ce corps fastueux, dont on ne pouvait faire partie que si l'on était très titré ou très riche, ou mieux encore l'un et l'autre. Ses membres fournissaient leurs autos et leurs chauffeurs. Leur principale fonction consistait à promener les visiteurs de marque et à transmettre aux services de l'arrière les ordres du Grand Quartier de Sa Majesté. L'Auto-Korps avait à sa tête le prince Waldemar de Prusse, fils du prince Henri et neveu de l'Empereur.

Dès l'entrée, un abondant fumet de victuailles et d'alcool nous monta aux narines. Les salons du premier étage

étaient pleins d'une joyeuse cohue fortement enluminée, qui finissait de dîner. Le bruit et le brouhaha étaient considérables. Les tables, couvertes encore de surtouts de vermeil et de fruits éboulés, étaient surchargées de petits barils d'argent, de flacons à liqueurs de toute forme et de toute marque, de fioles, de cruchons, de brocs, de boîtes à cigares, de pots à tabac. Une kyrielle de bouteilles de champagne vides encombraient les dressoirs. La place d'honneur était occupée par le prince de Schaumbourg-Lippe, un des chefs de l'Auto-Korps, dont on fêtait l'accession à l'ordre « Pour le Mérite », qui venait de lui être conféré. Rubicond, suant et magnifiquement éméché, arborant triomphalement au cou son cercle d'émail bleu aux quatre couronnes dorées, au-dessus de ses brandebourgs de général de hussards, il avait à sa droite le prince Waldemar, étique, malingre, contrefait, pauvre infirme aux pâleurs scrofuleuses, qui considérait toute cette bamboche d'un air souffreteux, un verre de tisane devant lui. Ce Hohenzollern au dernier terme de la dégénérescence était sans doute le seul à mériter sa place dans l'Auto-Korps, qu'il commandait, au moins nominalement, car tout ce qui l'entourait semblait exubérant de vie et ruisselant de santé. Il y avait là, entre cent autres chevaliers du volant ou personnages invités dont, pour la plupart, le visage, sinon le nom, m'était encore inconnu, le major von Buxenstein, chef d'état-major du prince Waldemar, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, le général von Freytag-Loringhoven, premier commandant de la Kommandantur du Grand Quartier, le général von Plessen, chef du Cabinet militaire de l'Empereur, le lieutenant-colonel von Hahnke, le major von Caprivi, le major comte von Moltke, tous trois de la Maison de l'Empereur, le colonel comte von Marschall et le major comte von Hoffmann, du ministère de la Guerre, plusieurs des délégués des Etats confédérés ou alliés auprès de l'Etat-major général, le général-lieutenant chevalier von Gravenitz, délégué du roi de Wurtemberg, le général-lieutenant comte von Leuckart, délégué du roi de

Saxe, le feldmaréchal comte von Sturgh, gargantuesque glouton, obèse comme un hippopotame et pouvant à peine se mouvoir, délégué de S. M. Apostolique et Romaine l'Empereur François-Joseph, l'adjudant général Zekki-Pacha, délégué du Sultan, et le colonel Gantcheff, délégué du tsar des Bulgares. Je dois encore mentionner le médecin major Dr Wezel, bel homme à la forte tête osseuse et à la moustache noire taillée de près, de la Maison de l'Empereur, médecin particulier de Sa Majesté, que j'allais retrouver quelques heures plus tard dans d'autres fonctions. Noyée dans le déferlement tumultueux de cette bombance, la petite cour de Stenay était représentée par le major von Iena, dont je découvris le ventre hoquetant abîmé déjà sous une table, le rittmeister von Zobeltitz, le comte von Kubitz, notre grand dolichocéphale blond, plus pâmé que jamais, et le baron von Werthau, fort digne, quelque peu dédaigneux et affichant une élégance imperturbable.

Une bordée de hourras retentissants salua l'arrivée du Kronprinz. Beaucoup des convives qui, déjà debout et le cigare aux dents, avaient quitté leurs places se ruèrent au-devant de lui; les autres se levèrent, à l'exception toutefois de ceux que leur état en rendait incapables; plusieurs même, pour manifester leur enthousiasme, montèrent sur les tables, à grand charivari.

Rieur, vif, sémillant, attrapant des mains et presque porté par la bousculade, Willi s'avança vers le prince de Schaumbourg-Lippe pour le féliciter.

— Ah! c'est gentil, c'est gentil, mon neveu, d'être venu... Ça, c'est gentil, nom d'un tonneau!... bafouillait l'ivrogne en se balançant houleusement sur ses grosses cuisses.

On versa deux grands verres de fine champagne. Ils trinquèrent. Le nouveau dignitaire engloutit d'un *ganz* le contenu de son verre, tandis que le Kronprinz se bornait à tremper les lèvres dans le sien. Puis ils s'embrassèrent.

— Ah! nom d'un tonneau, c'est gentil!...

Au bout de cinq minutes, le Kronprinz, qui paraissait très pressé de s'en aller, prit congé.

— Je vous retrouverai à six heures au Grand Etat-Major, me jeta-t-il en partant.

Je vins prendre place auprès du baron von Werthau.

— Où va-t-il ? demandai-je ; et je lui contai la confidence que m'avait faite le Kronprinz, je lui parlai de la photographie qu'il m'avait montrée.

Le baron souriait, haussait les épaules, hochait la tête tour à tour en m'écoutant.

— Il est complètement toqué ! répétait-il.

Von Werthau avait d'ailleurs l'air d'être parfaitement au courant de cette nouvelle histoire.

— Qu'est-ce que c'est que cette personne ? questionnai-je.

Il éclata de rire.

— Je ne puis vous le dire !... Non, vraiment, je ne le puis pas !... C'est inimaginable !...

J'étais fort intrigué. Mais quel que fût mon désir de pénétrer ce mystère, une autre préoccupation me tenait beaucoup plus à cœur, et je ne tardai pas à diriger von Werthau du côté qui m'intéressait.

Le baron connaissait, bien entendu, l'arrestation de Juliette. Mais je m'aperçus bientôt qu'il ne savait rien de plus que le Kronprinz, et qu'il attribuait cette mesure aux mêmes motifs que celui-ci. Ces raisons étaient évidemment celles que servait la police aux personnes que la disparition soudaine de la jeune actrice avait pu émouvoir. Von Werthau ne savait pas davantage où elle était, ni ce qu'elle était devenue. Mais, au contraire de Son Altesse Impériale, distraite par d'autres impressions, le baron parut prendre part à mon anxiété, ce dont je lui fus vivement reconnaissant.

— Ecoutez, me dit-il, je tâcherai d'interroger Bauer, le directeur de la police secrète. Il faudrait, en effet, savoir ce qu'ils ont bien pu faire de cette malheureuse et charmante

petite Française. Après tout, ce dont on l'accuse n'est peut-être pas si grave.

— Je vous en supplie, dis-je, et s'il est possible de la sauver, sauvons-la.

— Vous l'aimez toujours ? me demanda-t-il avec une perspicacité sympathique.

Je ne pus que murmurer, en me tamponnant les yeux comme un adolescent :

— Hélas !...

Nous n'entendions plus ce que nous disions, tant autour de nous le vacarme devenait étourdissant.

— Partons, me dit le baron. Cela va dégénérer ici en orgie. Vous ne connaissez pas encore Charleville. Allons faire un tour.

A quelques pas du casino de l'Auto-Korps, du côté de la gare, l'avenue était barrée par une ligne de sentinelles de la gendarmerie de campagne, marquant la limite du Grand Quartier de Sa Majesté, au delà de laquelle nul ne passait s'il n'était officier ou muni d'un sauf-conduit. Le Grand Quartier ou, selon sa dénomination officielle, *der Grosse Hauptquartier S. M. des Kœnigs von Preussen*, ou encore, selon sa désignation nouvelle abrégée, le G. H. Q., occupait, à l'orient de la ville, un vaste secteur réservé en forme de pentagone irrégulier, compris entre le square de la Gare, l'avenue de la Gare, le cours d'Orléans, la rue Daux et l'avenue de Mézières. La partie centrale en était formée par six superbes villas de construction moderne, disposées autour d'un grand parc. Quatre d'entre elles donnaient en façade sur le square de la Gare, dont l'une, légèrement en retrait, et appartenant à un M. Corneau, directeur d'un journal de la contrée, était la résidence propre de l'Empereur. Toute de briques roses et de pierre jaune pâle, la maison s'enlevait très élégamment derrière un jardin d'entrée décoré de corbeilles de fleurs et de deux magnifiques tsugas de Douglas. Une belle grille de fer sur un mur à hauteur d'homme en alignement de la rue fermait la propriété, à laquelle donnait accès

un portail monumental entre des piliers de pierre supportant des vases. Gardé par deux lions de pierre couchés sur des socles rectangulaires, un perron de dix marches montait aux appartements sous une marquise habillée de feuillages. Derrière se déployait le décor du parc, où l'on apercevait, entre des bouquets d'arbres et des parterres, des gestes blancs de statues. A gauche étaient les écuries et garages, dans un chalet brique et bois. Puis venait une grande villa de pierre grise, surchargée de moulures et de sculptures, que suivait la grille principale du parc, avec le coup d'œil somptueux des pelouses, des bosquets de conifères, des pavillons et des treilles. Deux autres villas venaient ensuite, puis l'hôtel Terminus, qui formait le coin de l'avenue de Mézières. A droite se trouvait l'hôtel du Nord, tout de brique rouge, avec sa grande salle de banquet, ses cuisines, son salon de coiffure et ses nombreuses chambres où étaient logés les soldats de la garde et la domesticité.

Bien qu'à la suite d'un raid d'avions, qui l'avait fort effrayé, l'Empereur ne résidât plus que rarement à la villa Corneau et préférât le séjour moins exposé d'un château des environs de la ville, cette région du Grand Quartier était extrêmement animée et brillante. Entouré de ses boulevards plantés de marronniers, sillonné de ses allées en promenade, garni de ses superbes ombrages, le square de la Gare offrait un spectacle des plus attrayants. D'innombrables autos, chargées d'officiers ou de gens de la cour, y circulaient et y ronflaient majestueusement ; on y voyait parader des généraux tintinnabulants et des laquais chamarrés, passer, courir ou stationner des fonctionnaires, des chambellans, des ministres, des ambassadeurs, s'activer des grooms et des maîtres d'hôtel, mener des chevaux de luxe par des palefreniers cagneux ; le mouvement de la gare y déversait sans cesse des militaires de toutes armes, qui s'y dispersaient ou y débouchaient par colonnes ; on entendait des commandements retentir et des cornets sonner ; des uniformes étrangers bariolaient de taches rouges

et de rutilances dorées les masses fluentes du grouillement gris, que mouchetaient encore les passementeries d'argent brodées à l'aigle impériale des chauffeurs et valets ou les livrées vert d'eau des officiers de bouche. En faction devant la résidence ou postées à ses abords, des sentinelles de la garde, baïonnette au canon, arboraient à leur hausse-col nickelé l'écusson d'émail bleu frappé du monogramme W, tandis que, faufilés partout, en uniforme ou en civil, des policiers corrects épiaient les allures et scrutaient les visages.

Au moment où nous arrivions, une musique de régiment, meublant de ses cuivres le kiosque qui ornait le milieu du square, donnait un bruyant concert. Nous nous mêlâmes quelques instants aux auditeurs qui, circulant ou plantés sur des chaises, en absorbaient avec satisfaction les stridentes harmonies. Ombreuses et courbes, les allées s'infléchissaient autour des massifs d'arbres, des boulingrins et des tertres artificiels.

Auprès d'un petit lac où trempaient deux rocs moussus arrosés de jets d'eau, un buste en bronze porté sur un piédestal de pierre sollicita mon attention. Je m'approchai. La figure était juvénile et gracieuse. Sur le piédestal en forme de lyre s'inscrivait ce nom : ARTHUR RIMBAUD. Je crus me rappeler que c'était un des poètes dont m'avait jadis parlé Sosthène Rossignol. Je supposai qu'il était né à Charleville.

Non loin de là s'ouvrait la rue Forest, dont un bel immeuble luxueusement aménagé, qui servait de résidence aux hôtes illustres de passage, était appelé pour cela Palais des Souverains. Le roi de Saxe, le duc de Brunswick, le duc de Sleswig-Holstein, l'archiduc héritier d'Autriche, le prince royal de Bulgarie, le prince héritier de Turquie, l'ambassadeur des Etats-Unis y avaient successivement séjourné. Dans l'avenue de la Gare, le baron me montra la maison qu'occupait le chancelier de l'Empire von Bethmann-Hollweg. En tout semblable à la villa de l'Empereur, avec sa grille, son jardin, son perron, sa marquise, elle

donnait, comme celle-ci, par derrière sur le parc intérieur. Sur le cours d'Orléans, dans l'immeuble d'une grande banque, étaient installés la Chancellerie impériale et le Ministère de la Guerre. Cours d'Orléans encore se trouvait la *Gazette des Ardennes*, nichée comme un coucou dans l'hôtel du journal de M. Corneau, lequel avait donc le double honneur de loger l'Empereur dans sa villa et de voir tirer sur ses presses la *Gazette des Ardennes*. Quant à l'Etat-Major Général, qui avait en mains toute la conduite stratégique et technique de la guerre, aucun de ses services n'était à Charleville. Son domaine était Mézières, où il occupait la préfecture des Ardennes, la citadelle et les vieux hôtels de la place d'Armes, et dont il avait réquisitionné toutes les maisons bourgeoises pour le logement de ses officiers, de ses intendants et de ses scribes. Un faubourg et un pont sur la Meuse séparaient les deux villes.

Plus de six cents officiers généraux et supérieurs et plusieurs milliers d'officiers subalternes, de sous-officiers, de secrétaires, d'ordonnances, d'hommes de garde ou de police, que se partageaient le *Generalstab* et le *Grosse Hauptquartier*, joints au copieux appoint des troupes de passage ou garnisonnant dans les casernes, entretenaient dans la double cité qu'encerclait la double boucle de la Meuse une animation et un tourbillonnement extraordinaires. Tout le long de l'immense artère qui, par la rue d'Arches, la place de la République, le boulevard des Deux-Villes, le cours d'Orléans, la rue Thiers, la Grand'Rue, la place Ducale et la rue du Moulin venait s'épanouir sur les quais de la Meuse, roulait et écumait un flot torrentiel de galonnés de tous grades, de soldats en ribote, de pionniers crottés, de chasseurs vert-de-gris, de uhlans à chapska, de lourds artilleurs titubant comme des crabes, d'aviateurs pétulants, de mécaniciens huileux, d'infirmiers et droguistes des hôpitaux, de bonimenteurs, de mendiants, de gros mercantis hollandais, de juifs traîneurs d'armées, de diaconesses et de filles. D'innombrables permissionnaires, venus de toute la région,

y répandaient leur liesse et leur débauche grossière. Ils ouvraient de grands yeux et des bouches énormes vers les éventaires chargés de comestibles et de boissons, les charrettes de fruits et de pâtisseries, les étalages de viandes, de salaisons, de conserves, les frituriers, les limonadiers, les débitants de saucisses, de guimauve, de sorbets, les marchands de papeterie, de cartes postales, de chromolithographies, les déballeurs de friperie et de pacotille, où ils vidaient leurs escarcelles ou troquaient leurs vols. Un marché permanent, une foire hétéroclite, une kermesse charivarique et truculente bouillait entre les maisons piratées, rutilait de soleil, de couleurs et de poussière, retentissait de cris, de chants et de rixes, fumait d'odeurs et de relents, écroulait ses étoffes, ses ferblanteries, ses cuirs, échafaudait ses meubles, exposait sa bimbeloterie, brocantait ses objets d'art, ses pipes, ses pendules, tout un bazar de liquidation ou de banqueroute, résidu étonnant et baroque des extorsions, des rapines et des réquisitions. Boutiques et magasins ouverts regorgeaient de cette maraude, commercée à grand gosier par des soldeurs à nez courbe et palpée par des milliers de mains pouacres. Estaminets et bouchons ruisselaient de godaille. De grands cafés miroitaient. Des restaurants, des gargottes empiffraient des tablées de goinfres. Des cinémas mugissant d'affiches pharamineuses ameutaient la plèbe militaire. Une gigantesque bousculade de plaisir, de négoce et de frairie roulait son déferlement, tandis qu'au milieu de la place Ducale, debout sur son socle, le duc Charles de Gonzague, fondateur de la ville, en costume de mousquetaire, la cape sur l'épaule, la canne au poing et la plume au chapeau, dominait le ressac et considérait hautainement le spectacle gabegique de l'occupation.

Le brassard noir, blanc, rouge à la manche, d'épais landsturmiens de la *Stadtwache* faisaient la police des rues. Mais plutôt qu'à modérer les ébats des soudards, leur vigilance se consacrait aux rares Carolopolitains, — ainsi que

se nomment les habitants de Charleville, — qui osaient s'aventurer dans cette bagarre. Ceux-ci devaient saluer les officiers, céder le trottoir, s'interdire tout rassemblement de plus de deux personnes, exhiber à toute réquisition leurs certificats d'identité et se conformer scrupuleusement aux plus vexantes prescriptions d'une étiquette d'état de siège. On les voyait passer hâves, inquiets, les épaules effacées, et je m'amusai fort de leurs mines déconfites et de leurs regards consternés. Sous cette surveillance et munis de leurs autorisations, il leur était loisible de fréquenter certains lieux publics. A la Grande Taverne, où nous entrâmes, les Français occupaient la section droite de la salle, dont la partie gauche était réservée aux Allemands. Le côté français était morne, soucieux, tenait de longues conversations à voix basse, jouait aux cartes ou au jacquet et ne lisait pas de journaux, pas même la *Gazette des Ardennes;* le côté gauche parlait fort, paradait, étalait sa morgue et son vacarme, jouait aux dominos ou aux échecs, déployait ostentatoirement de copieuses feuilles allemandes de vingt pages. Deux beaux billards séparaient les deux camps. L'un d'eux portait une pancarte avec ces mots en français : *Retenu de 4 à 5 par S. Exc. M. de Bethmann-Hollweg*. On nous apprit que le chancelier venait chaque jour faire ici sa partie; mais nous partîmes avant d'avoir pu contempler le coup de queue ministériel.

Nous passâmes de là au Salon des Familles, vaste établissement de la rue de Tivoli, qui servait de local de réunion pour les officiers et qui n'avait plus rien de familial que le nom. On y mangeait, on y buvait tout le jour et toute la nuit, on y donnait des fêtes et il y avait des femmes. C'était le plus grand des casinos de Charleville, qui en comptait une dizaine, dont celui de l'Auto-Korps était le plus distingué. Les journalistes et correspondants de guerre avaient le leur boulevard des Deux-Villes. Il y en avait trois à Mézières, dont l'un, construit à neuf, dans les jardins de la préfecture. Et il y en avait encore un, magni-

fique, aux environs de la ville, au château de Sept-Fontaines.

La plupart des cafés avaient été également annexés par nous, et leurs propriétaires ou gérants, expulsés ou en fuite, comme ceux de bon nombre de boutiques, avaient été remplacés par des Allemands. Depuis le Lion d'Argent, rue Thiers, le premier hôtel de la ville, jusqu'aux plus infâmes débits et tripots, presque tout était exploité par nous, à notre convenance et à notre profit. Quelques-uns de ces établissements, comme le café Dubois, devant le théâtre, ainsi que plusieurs immeubles particuliers, avaient été transformés en maisons à femmes.

— Je connais les dessous de Charleville à peu près aussi bien que ceux de Paris, me confiait, au cours de notre promenade, le baron von Werthau ; mais ici, ce ne sont que des Allemands qu'on y rencontre, exclusivement des Allemands.

Et il entreprit de me donner un aperçu de ces dessous carolopolitains, ou, comme se fût exprimé le prince de Schaumbourg-Lippe, de me faire faire la tournée des grands-ducs.

Le nombre des prostituées était considérable. Pour subvenir aux besoins physiologiques de pareilles masses armées, qui, n'étant momentanément plus au danger, n'en concevaient qu'avec plus d'appétence les plaisirs de la paix, il fallait des femmes, beaucoup de femmes, et notre administration, soucieuse du moral comme de la santé du soldat, y pourvoyait avec un zèle incessant et une méthode digne d'éloge. Prostituées, à proprement parler, n'est toutefois pas un mot exact, car si l'on avait naturellement débuté par mettre la main sur tout ce qui se trouvait de prostitution plus ou moins patentée dans le pays, l'insuffisance de ce premier contingent avait vite fait apparaître l'urgence de l'accroître par d'importants prélèvements opérés sur la population civile, notamment sur les petites ouvrières dont regorgeait cette agglomération industrielle.

Voici comment on procédait. Toute femme qui avait cou-

ché avec un Allemand, — et il n'était besoin pour l'établir que d'une simple indication, sans qu'on s'occupât de rechercher si le fait était vrai ou non, — toute femme donc qui était censée avoir eu quelque rapport avec un de nos hommes était immédiatement arrêtée, confinée dans un hôpital et soumise à un régime des plus sévères. Quand, au bout de quelques jours, on avait bien molesté la malheureuse et qu'affamée, lasse de réclusion, empoisonnée de remèdes, on la croyait à merci, on disait à la jeune enfant : « Si tu veux être gentille avec nous, tu auras à manger tant que tu voudras, tu gagneras de l'argent, tu recevras des cadeaux, tu pourras t'acheter des toilettes et tu n'auras qu'à t'amuser sans avoir plus rien à craindre de la Kommandantur. » Les unes acceptaient tout de suite, d'autres faisaient les mijaurées, mais bien peu résistaient plus de quelques semaines. Les meilleurs recruteurs, comme il va de soi, étaient les policiers. Avec eux ça ne traînait pas, tant ils avaient de tours dans leur sac. Grâce à l'application de ces sages et prévoyantes mesures, dont Charleville n'avait d'ailleurs pas la spécialité et qui s'étendaient à tout le territoire occupé, l'armée allemande avait des femmes en abondance. Les unes circulaient à peu près à leur fantaisie, peuplaient les trottoirs, hantaient les cafés, les brasseries et les bouges ; les autres étaient enfermées dans les maisons. Mais qu'elles fussent libres ou cloîtrées, dans le siècle ou dans les ordres, toutes, depuis les plus huppées jusqu'aux plus gouapes, étaient rigoureusement surveillées, cataloguées, classées, fichées et mises en carte.

Et toutes aussi, à Charleville, payaient tribut au Dr Wezel, le médecin de l'Empereur. Sachant que l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même et que l'œil du maître comme son bâton à finance doivent être partout, ce haut personnage avait pris en mains propres la régie des mœurs. Hôpitaux, salles de visite, pavillons de vénériennes, pharmacies, racolage public, hôtels borgnes, maisons de tolérance, il dominait tout, dirigeait tout, administrait, exploi-

tait, encaissait avec la plus redoutable activité et la plus tenace exactitude. Le Dr Wezel était à la fois le tyran et le fermier général de l'amour interlope dans la résidence impériale. Il en réglait despotiquement l'exercice et en prélevait âprement la dîme. Il ne se culbutait pas une putain, il ne se tirait pas une bordée dans la ville de Charleville qu'il ne lui en fût acquitté la taxe. Il ne s'y ingurgitait pas une pilule, il ne s'y introduisait pas un spéculum qui ne dût lui solder péage. Les prix et les perceptions variaient, depuis la visite bi-hebdomadaire que subissaient les femmes et qui était tarifée deux marks, jusqu'à la piqûre préservatrice qui leur était faite chaque mois et qui leur coûtait dix marks ; depuis la contribution mensuelle à laquelle étaient soumises les maisons et qui s'élevait à plusieurs centaines de marks, jusqu'aux amendes dont elles se trouvaient constamment frappées et qui pouvaient se monter à des milliers de marks. A ces importants revenus l'insatiable médecin joignait ceux que lui valait la fourniture des boissons spiritueuses qui se consommaient dans les lieux de débauche, ainsi que des produits pharmaceutiques et articles d'hygiène, dont il imposait l'usage non moins rémunérateur. L'organisation allemande pouvait saluer dans le Dr Wezel un de ses plus éminents maîtres.

De tous les établissements soumis à sa juridiction, le plus important était situé dans la rue de la Gravière, que longeait le talus du chemin de fer de Givet, non loin de la gare et du Grand Quartier de Sa Majesté. C'était une de ces bonnes maisons de la province française, confortables et discrètes, demeure honorablement connue et de vieille réputation. Le patron en était, au début de la guerre, un certain M. Beurier, qui en avait fait l'acquisition quelques mois auparavant, et qui l'exploitait avec sa dame, Mme Beurier, à la parfaite satisfaction de la paisible population carolopolitaine. Si ce n'était pas la maison du bon Dieu, c'était au moins celle du bon diable, et sous l'égide d'une municipalité ennemie du désordre et la surveillance pater-

nelle d'une police pleine de mansuétude, on n'avait à y craindre ni scandale, ni bruit, ni dommage pécuniaire. Adoptée immédiatement par nos officiers, la maison Beurier n'en devint pas pour cela un paradis, sinon de Mahomet, mais elle se mua par contre en un véritable enfer, pour le vacarme, le sabbat, l'orgie de grand style dont elle fut dès lors le théâtre habituel. Autant la benoîte rue de la Gravière, que ne troublait que le passage peu fréquent des trains de Givet, était autrefois tranquille et silencieuse, autant elle retentissait à présent du choc nombreux des pas, du tintamarre des voix, de l'éclat des chants bachiques et des vociférations ordurières. Les soldats, auxquels le lieu était abandonné une partie de la journée, y faisaient queue dès huit heures du matin. A quatre heures, la porte leur était consignée, les salons réservés s'ouvraient, un personnel de choix entrait en fonctions et la vieille maison de tolérance de la bonne ville de Charleville se transformait alors en *Kaiserliches Pouf* pour messieurs les officiers allemands, qui y menaient grand tapage toute la nuit. Rendez-vous de la plus noble compagnie, qui s'y divertissait à son goût et sans compter, la maison de la rue de la Gravière avait vu gonfler dans des proportions fantastiques son chiffre d'affaires. Malgré les redevances, les amendes, les commissions, les pots de vin et les frais généraux de toute sorte, le père Beurier avait trouvé moyen d'y ramasser, en un peu plus d'un an, cinq cent mille marks de bénéfices. Cela ne pouvait durer. Et surtout cela ne pouvait faire l'affaire du Dr Wezel. Aussi, dès le début de 1916, le digne Beurier s'était-il vu proprement et sans autre forme de procès expulsé de son établissement, que le médecin de l'Empereur, préférant désormais la régie directe, faisait maintenant gouverner par une matrone à lui. Là où ce coquin de Beurier avait su peloter un demi-million, lui, Wezel, comptait bien rafler des millions.

J'étais en train de me demander pourquoi le baron von Werthau se complaisait à me donner des détails aussi cir-

constanciés sur le lupanar de la rue de la Gravière, et je craignais déjà qu'il ne me proposât, pour finir, d'aller y faire un tour, quand il m'apprit, avec une nouvelle insistance, que ce M. Beurier était le père d'une très jolie fille, une brune de dix-huit ans, au teint mat, aux délicieux yeux noirs et qui portait la toilette avec autant d'élégance que de distinction.

Comme il me la décrivait longuement, je fus pris d'une vague inquiétude.

— Comment s'appelle-t-elle, interrogeai-je.

— Mais... Mlle Beurier.

— Son prénom ?

— Gabrielle.

— Gabrielle !... m'écriai-je interdit.

Alors le baron éclata de rire, d'un rire à la fois cynique et méprisant.

— Eh bien, oui, fit-il, mon cher, c'est celle dont vous avez vu, ce matin, le portrait sortir du portefeuille du Kronprinz.

J'étais complètement suffoqué.

— Ce n'est pas possible !...

— C'est comme ça.

— Le Kronprinz... le Kronprinz serait l'amant de la fille d'un patron de bordel ?

— De bordel, il n'y a pas d'autre mot.

— C'est invraisemblable !...

— C'est vrai.

Les bras m'en tombaient.

— Je ne sais, reprit le baron, si Gabrielle, la belle Gabrielle, Bébé, comme il l'appelle, est déjà sa maîtresse. La fille n'est pas bête et le fait peut-être marcher. En tout cas, le Kronprinz ne jure plus que par elle, lui court après partout, la veut et l'adore. Juliette Rossignol est complètement oubliée. Elle n'existe plus. Il n'y en a plus que pour la belle Gabrielle, pour qui Willi est prêt à faire toutes les folies.

— Et le Kronprinz sait-il, fis-je étranglé, sait-il le mé-

tier que font ou que faisaient récemment encore ses parents ?

— Sans nul doute. Le jour où il a vu pour la première fois Gabrielle Beurier, il ne savait évidemment pas qui elle était. Il l'a rencontrée sur la route de Revin, qui longe la Meuse. Il était dans sa torpédo. Il croise deux promeneuses, dont l'une attire son attention. C'était Gabrielle avec sa bonne. Il s'arrête, descend de voiture, selon son habitude quand il rencontre une jolie femme, et l'aborde. Il lui demande qui elle est, où elle habite, la complimente, échange quelques propos avec elle et reçoit le coup de foudre. Le jour même il lui fait porter un billet et un bouquet à son domicile, boulevard Gambetta, qui est celui de ses parents. S'il n'a pas été renseigné dès l'abord par le simple énoncé de son nom, il a dû l'être tôt après, car ici tout le monde connaît la belle Gabrielle. Chacun a pu la voir rue de la Gravière, où elle aidait ses parents à faire marcher la maison, tenant la caisse, enregistrant les consommations, comptant le linge, distribuant les numéros des chambres et s'employant de son mieux, en experte comptable, à parfaire le demi-million des gains paternels, qui servira à lui assurer sa dot, car le père Beurier entend bien la marier devant le maire et devant le curé, en attendant de lui léguer la suite fructueuse de son commerce.

Tout ce que me racontait ainsi, de son ton pince-sans-rire, le baron von Werthau me renversait de plus en plus. Quelque préparé que je fusse à tout croire possible de la part du Kronprinz, une pareille histoire me semblait passer les bornes de l'imaginable.

— Et le prince est avec elle en ce moment ?

— C'est certain. Lorsqu'il nous a quittés si précipitamment à l'Auto-Korps, c'était, soyez-en sûr, pour courir à la Friture.

— La Friture ? demandai-je interloqué par ce nouveau mystère.

— La Friture ou, si vous aimez mieux, le café du Bar-

rage. C'est une assez jolie guinguette des environs de Charleville, située sur le coude de la Meuse, en aval, au pied des hauteurs de Belair, à proximité d'un barrage de la rivière, qui lui fournit son enseigne, et où, pendant la belle saison, les dimanches et jours de fête, la jeunesse carolopolitaine va godailler, danser et s'amuser, ce qui lui vaut ce nom pittoresque et plaisant de la Friture, sous lequel elle est généralement connue. C'est un lieu des plus gais et des plus commodes pour les rencontres amoureuses. La patronne, Mme Claudot, est la providence de ces jeunes gens. Elle facilite leurs rendez-vous, transmet leurs billets galants, reçoit leurs confidences, s'entremet habilement pour résoudre leurs difficultés, arrange leurs parties fines et dispose savamment tout le nécessaire pour leur heureuse conclusion. Les rideaux de cet aimable asile, les tonnelles et bosquets d'alentour ont entendu bien de langoureux soupirs, bien de douces pâmoisons. C'est le bon logis, dont la dame Claudot est la bonne hôtesse.

— Autant dire une maisons de passe ! fis-je dégoûté.

— Aussi le Kronprinz y passe-t-il fréquemment. La Friture est, à Charleville, le Quartier Général de Son Altesse et la dame Claudot son chef d'État-major, sa conseillère intime actuelle pour toutes les opérations du front de la rive du Tendre. Intrigante, rusée, industrieuse et souple comme un Figaro en jupons, elle s'est rendue indispensable à l'Almaviva de Potsdam, qui la charge de toutes ses missions de confiance...

— Pour sa Rosine de mauvais lieu ! m'écriai-je.

— Précisément. C'est la dame Claudot qu'il a informée tout aussitôt de sa rencontre ; c'est elle qui a porté le premier billet, suivi d'autres ; c'est elle qui a maquignonné le premier rendez-vous ; c'est chez elle, à coup sûr, qu'il se trouve à cette heure, et c'est chez elle aussi, sans doute, que vous irez souper ce soir avec lui, puisqu'il vous a fait la gracieuseté de vous y convier, et qu'il vous exhibera sa précieuse conquête.

— Grand merci de l'honneur !...

Nous étions sous les arcades de la place Ducale, dont les hautes toitures ardoisées, aux tons gorge de pigeon, s'enlevaient, très Renaissance, sur les grands pavillons de briques aux chaînages de pierre. Au milieu du noble quadrilatère, Charles de Gonzague, altier sur sa fontaine monumentale, foulait de sa botte et balayait de sa cape son socle écussonné.

Près de l'hôtel de ville, le café Henrion ouvrait sur la galerie ses portes mugissantes et y boursouflait sa terrasse encombrée.

— Entrons là, dit le baron, c'est le plus grand café de la ville.

L'immense salle était pleine d'une foule germanique attablée, qui y étanchait sa soif à grands flots. Sur une scène-tréteau qui en occupait le centre, une chanteuse en paillons cabriolait, demi-nue, en lançant d'une voix sure des couplets délirants aux sons d'un orchestre endiablé. C'était la fin de son numéro, qu'elle achevait au milieu d'une ovation trépidante. Elle fut remplacée par deux clowns, accoutrés l'un en Anglais, l'autre en Français, qui commencèrent leurs turlupinades. L'air était saturé de tabac, d'alcool et de parfums violents.

Nous circulions difficilement parmi les travées bondées, cherchant où nous asseoir, quand nous nous entendîmes héler à grand bruit de voix, de rires et de chocs de soucoupes. C'étaient quelques-uns des convives de l'Auto-Korps, qui avaient échoué dans ce beuglant pour y poursuivre leurs libations en l'honneur du nouveau chevalier de l'ordre « Pour le Mérite ». Il y avait là, en plus ou moins joyeux état d'ébriété, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, le major von Buxenstein, le colonel von Marschall, le major comte von Moltke, le major von Caprivi, le rittmeister von Zobeltitz, Zekki-Pacha, en fez, le major von Iena, qu'on avait dessoûlé avec un vomitif et un siphon d'eau de

Seltz et qui, en train de se ressoûler, n'était pas loin d'avoir déjà rattrapé les autres.

Nous prîmes place au milieu de leur groupe exubérant. Les deux clowns, sur une musique de galop infernal, s'escrimant burlesquement contre un ennemi invisible et insaisissable, recevaient eux-mêmes les horions qu'ils destinaient à leur adversaire commun, puis, après de copieuses insultes, qu'ils échangeaient en argot berlinois, l'un avec l'accent britannique, l'autre avec l'accent français, finissaient par se gourmer rageusement entre eux, à grand déploiement de coups de pieds au cul, de ventres dégonflés, de dents crachées, de crânes fendus. Des rires énormes saluaient chacune de ces pitreries. Rouge et suant, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen applaudissait à tout rompre, tandis que le mouchet du fez de Zekki-Pacha frétillait d'ébaudissement. Mais le paroxysme de la jubilation fut atteint quand on vit lâcher sur la scène un petit cochon peinturluré de noir, de jaune et de rouge, auquel on avait fait la tête du roi des Belges, et les deux histrions le pourchasser, s'en saisir et se mettre enfin d'accord pour le fesser à tour de bras. Les cris perçants de l'animal, les grimaces extraordinaires de son groin moustachu, les claques retentissantes des clowns, leurs égosillements cocasses, les stridences échevelées de l'orchestre, les hurlées de joie de la salle en convulsion déchaînaient une rafale charivarique qui confinait à la folie.

On eut toutes les peines du monde à retenir von Iena, qui, sabre au poing, voulait se précipiter sur le tréteau pour saigner le cochon belge d'une estafilade.

A la clownerie succédèrent des danseuses bavaroises qui, mollet nu et jupon rouge, entamèrent je ne sais quel cancan simili-alpin.

— Plus haut, les jambes! braillait le Hohenzollern-Sigmaringen.

— Quelles nouvelles de Rupprecht? beugla un des majors.

— C'est pas drôle!...

— Elles sont laides !...

—On peut pas toucher !...

— Allons voir les Françaises !...

C'est von Iena qui avait lancé cette proposition, laquelle fut immédiatement adoptée d'enthousiasme.

— Allons voir les Françaises !...

— *Ja ! so !... Vortrefflich !...* Allons voir les Françaises !...

On se leva en tumulte, tandis que l'orchestre soufflait un air de cor de chasse sous les entrechats des Bavaroises.

— Où va-t-on? demandai-je.

— Rue de la Gravière... Chez le docteur Wezel! me fut-il répondu.

Je regardai von Werthau.

— Mon Dieu, oui, dit celui-ci, tout le monde y va. Allons-y.

Je consultai la montre de mon bracelet, qui renfermait la boucle de cheveux de Juliette. Elle marquait cinq heures. J'avais encore une heure avant le rendez-vous que m'avait assigné le Kronprinz.

— Allons-y, fis-je.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Rouveyre : *Souvenirs de mon commerce* (*Gourmont, Apollinaire, Moréas, Soury*) avec douze bois originaux de l'auteur, Crès. — Louis Thomas : *L'Esprit d'Oscar Wilde*, Crès. — Carlos de Lazerme : *La Princesse Jolie ou dans les jardins de Maeterlinck*, Grasset. — Carlos de Lazerme : *Essais et Propos*, Camille Bloch.

Il n'y a peut-être qu'une méthode de connaissance : l'amour. On ne connaît, en effet, que les êtres que l'on aime. Aucune expérience, aucune culture, aucune science n'est vivante si elle n'est associée en nous à un état de sentiment, qu'il s'agisse du cœur d'une femme ou de la pensée d'un écrivain. C'est d'après cet aphorisme que je veux juger ce livre d'André Rouveyre : **Souvenirs de mon commerce (Gourmont, Apollinaire, Moréas, Soury)**. Ces écrivains, ces philosophes, ces poètes, dont Rouveyre nous évoque ici l'image vivante, il eut pour eux plus que de l'amitié égoïste, mais une sorte de tendresse à la fois impulsive et cultivée intellectuellement, une tendresse correspondant à un élan de son cœur et de son intelligence. Ces êtres choisis, élus parmi la foule, sont devenus comme un prolongement physique de son être, et l'on songe au La Boëtie de Montaigne : « Vous savez, dit Rouveyre, pour moi, mes amis, morts ou vifs, c'est tout pareil. » Et il épilogue lui-même :

Et c'est, ma foi, vrai.

Il faut que je donne du talon contre terre pour reconnaître que quelque chose me sépare un peu de Gourmont maintenant. Encore n'en suis-je guère assuré.

Il y a dans ces pages une sensibilité vive et profonde qui se contient, se raisonne et s'explique à elle-même les raisons de son élan, une notation amusée et caressée avec philosophie, de pensées, d'images, de sentiments et de souvenirs : enfin, une acuité de vision et de tendresse incomparable qui ajoute à l'œuvre d'un écrivain en perpétuant l'image vivante et concordante de

son être. La langue exprime, épouse ces qualités de précision du peintre ; mais ces pages dénotent encore, et surtout peut-être, chez l'auteur, une vie intérieure très cultivée, très compliquée et inquiète. C'est lui qu'il cherche à travers les paysages choisis de ces âmes d'élite, et c'est lui qu'il trouve, comme enrichi, agrandi de sa promenade. Je ne puis pas ne pas songer encore aux *Essais* de Montaigne, pour cette introspection et vivisection psychologique : on sent à chaque page le plaisir de se souvenir, de se retrouver soi-même, dans l'évocation d'une minute de vie dont la répercussion fait encore vibrer le cerveau ; ceci, avec le souci de ne pas s'abandonner, de demeurer indépendant dans son jugement jusqu'à une sorte de scepticisme qui s'attendrit.

Dans la première partie de son livre, Rouveyre nous dira ses visites à la rue des Saints-Pères :

— Ah ! bon, il est là... Voici la petite cour, son arbre intérieur rétif à l'assassinat du terrain empierré. Un coup d'œil tout là-haut dans le flanc du mur, où est une petite fenêtre près de laquelle je sais qu'il écrit...

Combien de fois, ajoute-t-il, suis-je allé ainsi, tout plein d'un rare bonheur intérieur, qui me menait vers lui plus particulièrement que je ne fus jamais vers aucun autre homme, avec une pareille inclinaison du cœur et de la tête.

Il nous évoque Gourmont, ne parlant pas, ou peu,

... possédé, on le sentait bien, par la grouillante vie intérieure du silence. Tous ces astres foisonnants que la nuit apporte à mesure qu'elle est profonde, quelques mots parfois, mais courts et significatifs, et seulement pour ceux qu'il savait sensibles.

Ses yeux :

Quel bonheur, écrit-il, à celui se souvenant qu'ils posèrent dans les siens leur lumineuse lucidité !... La bleuité d'acier du regard fixait et ravissait par son étonnante spiritualité, touchant le noyau même de notre être, ou arrêtant soudain quiconque d'une épouvantable indifférence qui le jetait à néant.

On trouvera dans ces chapitres que l'auteur a intitulés avec tant de bonheur d'expression : « Retour à Remy de Gourmont » les souvenirs d'une amitié qui fut fervente et curieuse, des lettres affectueuses de celui qui préfaça le *Gynécée*. Cette lettre de 1914 :

Mon cher R., vous m'écrivez de jolies choses, et qui me font plaisir.

C'est le moment de s'aimer puisqu'il y a tant de haine dans l'air. On souffre en ce moment, on souffre de cela, de bien d'autres choses. On s'ennuie et il semble qu'on ait plus froid que les autres hivers. Alors votre lettre m'a apporté une chaleur plusieurs fois bienvenue. Je vous aime bien aussi, vous le savez, et j'espère vous le montrer encore, si toutes ces histoires n'achèvent pas de me démolir. Hélas ! je crois bien que ce que j'écris ne vous apportera plus aucun plaisir, je suis obligé à des chroniques bêtes, car tous mes revenus littéraires ont disparu.

Affectueusement, mon cher R.

Et puis en un autre chapitre, André Rouveyre nous dira les subtilités de ce que fut l'amour amazonien :

Cette vivacité et cette simplicité du cœur dans l'abandon est, écrit-il, chez un sommet d'intelligence et de négation, comme était Gourmont, du plus rafraîchissant bonheur.

Mlle Barney, nous contie-t-il, vient de me permettre de lire et de choisir quelques lettres, « et d'y connaître que nos cœurs, desséchés aux feux de l'étude, de l'analyse et de la décomposition des sentiments et des idées, s'ils ont la tendresse avec la pénétration, peuvent enfin trouver quelque jour — et toutes les apparences le combattraient-elles — le mol oreiller de l'abandon de soi-même, auprès de tel fantôme que nous saurons animer à notre goût sensuel et sentimental. »

Voici la plus courte de ces Lettres :

Oui, en amitié comme en amour, sait-on jamais ce qu'est un sentiment comme le nôtre, où il commence, où il finit, s'il finit jamais ? On l'éprouve, voilà tout. N'est-ce pas lui demander autre chose, ne pas l'interroger, ne pas le contrarier. Le laisser vivre librement.

Voulez-vous que je vous appelle Titania quelquefois ? Comme je mangerais bien l'avoine dans le creux de votre main, l'avoine ou les chardons, ou les fougères !

A demain, être enchanteur et enchanté.

R.

On lira dans le livre les autres lettres qui ont troublé Rouveyre, car, écrit-il, « je ne m'attendais pas à un si grand débordement de l'élan du cœur ». Et il conclut : la gloire de Gourmont, dans notre proche affection, est de ne s'être pas perdu, comme d'autres, parmi les plus grands — et pour ne citer que Jules Soury, le disciple bien-aimé de Renan (auquel Rouveyre

consacre ici un chapitre très curieux) — dans l'aridité purement intellectuelle.

Ce sera, dit-il, « l'évidence du rayon incomparable de Natalie Barney d'avoir été l'ultime objet qui fit jouer en Gourmont tout le profond clavier des extases du génie et de l'animalité humaine, dont Gourmont est pour nous la plus dramatique chambre.

Nous voyons encore dans ce livre Rouveyre « au bras de Guillaume Apollinaire », pages dont les lecteurs du *Mercure* ont gardé le souvenir. Un autre chapitre qui s'intitule très expressivement : « A l'extrémité corporelle de Moréas » nous précise les derniers jours du Maître que nous avons aimé, et l'image stoïcienne de sa mort, digne d'un sage de la Grèce et d'un poète français.

§

Dans ce livre qu'il intitule : **L'Esprit d'Oscar Wilde**, M. Louis Thomas nous donne toutes les nuances de la philosophie de Wilde. Il nous expose, en une courte préface, que cet homme a apporté au monde « sinon une conception nouvelle de l'existence, tout au moins l'exemple le plus éblouissant d'une façon de dominer la vie, qui a son mérite et un charme singulier ». Dans son acceptation de la douleur, remarque M. L. Thomas, Wilde n'est pas supérieur aux autres philosophes de la douleur; mais cette acceptation est curieuse, parce que c'est Wilde, ancien apologiste du plaisir, qui se soumet et se convertit au système de la philosophie chrétienne. Là où Wilde est inimitable, ajoute t-il, c'est dans son apologie du plaisir : « C'est ce qui restera de lui au point de vue intellectuel... Ce petit-fils d'Aristippe a donné une expression paradoxale, lyrique, très brillante et presque complète d'une éthique à l'usage des hommes supérieurs. »

C'est ce livre qu'a voulu nous donner M. Louis Thomas. Nous pouvons, avec lui, le recommander aux jeunes gens : « il les débarrassera de bien des préjugés. »

Ce que le public appelle un roman malsain, écrit Wilde, est toujours une magnifique et saine œuvre d'art.

La sphère de l'Art et la sphère de l'Éthique sont absolument distinctes et séparées.

Appeler un artiste morbide parce qu'il traite de morbidité comme

sujet principal est aussi stupide que d'appeler Shakespeare fou, parce qu'il écrit le *Roi Lear*.

Chacun de nous, disait-il, passe son temps à la recherche du secret de la vie. Eh bien ! le secret de la vie est dans l'Art !

Quelle extravagance et quelle vérité, note M. L. Thomas, dans une phrase comme celle-ci :

Il y a des moments où l'Art atteint presque à la dignité du travail manuel.

Sa conception de l'Art :

La popularité est la couronne de laurier que le monde tresse à l'Art mauvais.

Etre grand, c'est être incompris.

Et ceci que les vieux chroniqueurs de la critique et les éternels vieillards dits néo-classiques devraient méditer :

L'opinion des vieillards en matière d'art n'a aucune importance.

Et pour décourager les martyrs inutiles :

Une chose n'est pas nécessairement vraie parce qu'un homme meurt pour elle.

Wilde, lui-même, a accepté le martyre de la prison, mais il a confié à un ami :

La prison m'a complètement changé, je comptais sur elle pour cela... Il ne faut jamais reprendre la même existence... Ma vie d'avant la prison a été une chose aussi réussie que possible. Maintenant c'est une chose achevée.

Et il ajoutait : « Voulez-vous savoir le plus grand drame de ma vie ? C'est que j'ai mis mon génie dans ma vie ; je n'ai mis mon talent que dans mes œuvres. » Ce qui rejoint cette autre pensée : « Tout ce qui arrive dans la réalité est perdu pour l'art. »

Pourtant son plus beau livre, peut-être, le *De Profundis*, est la confession de sa douleur.

Comme on lui demandait de répondre à une enquête de la *Pall Mall Gazette* touchant les « cent meilleurs livres », il répondit par une élimination des livres célèbres qu'il ne fallait pas lire : dire aux gens ce qu'ils doivent lire est, en général, inutile ou nuisible, car « l'appréciation de la littérature est une question de tempérament et non d'enseignement ».

Mais, dire aux gens ce qu'ils ne doivent pas lire, « c'est un besoin qui se fait sentir avant tout dans ce siècle où nous vivons, un siècle où on lit tant, qu'on n'a plus le loisir d'admirer, où on écrit tant qu'on n'a plus le loisir de penser ».

§

M. Carlos de Lazerme, qui a écrit pour notre recréation **la Princesse Jolic ou dans les jardins de Maeterlinck** une critique ironique et tendre de la manière de l'auteur de *Pelléas*, nous donne aujourd'hui sous ce titre, **Essais et Propos**, une critique vraiment moliéresque de la Science et de la Médecine, ou plutôt des faux hommes de science et des théories médicales. J'ai particulièrement goûté dans ce livre « Trois conférences d'instituteurs sur : l'éducation et la science, la création et la science, la religion en face de la science et du progrès ». Après avoir fermé ce livre de M. de Lazerme on comprend mieux le danger d'avoir permis au troupeau humain de venir s'abreuver à la source des connaissances humaines. En vérité, il serait préférable qu'il continue à vivre dans la béatitude de l'ignorance et de la religion, qu'il n'a rejetées que pour se faire d'une vaine science une nouvelle religion. C'est pourquoi l'instituteur de M. de Lazerme clame que l'éducation sera scientifique ou ne sera pas. Il rit du mythe du Paradis terrestre, mais prêche avec certitude que l'homme est un gorille progénéré et que le singe provient d'une cellule. La vie n'a plus de secret pour cet imbécile, qui croit que la civilisation marche vers un progrès infini et éternellement scientifique.

Ah! reformer une élite d'initiés qui ne révéleraient pas les secrets d'Eleusis. Et pour le peuple une bonne petite religion, avec des danses, des processions, des cinémas, et le Paradis à la fin de ses jours.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Comtesse de Noailles : *Les Forces Eternelles*, A. Fayard. — Lucienne Gaulard-Eon : *Paris*, Garnier frères. — Nelly Zananiri : *Le Jardin Matinal*, préface de Paul Géraldy, A. Messein. — Claude Halbrand : *Poèmes de la Vie*, préface de Fernand Gregh, Berger-Levrault. — Marcelle de Joannis : *Mon Cœur sous la Pluie*, Imprimerie littéraire. — Marthe de Libermont : *La Dernière Etape*, scène en vers et *Quelques Poèmes* avec trois derniers dessins de Louis-Vaux, Floury. — Suzanne Martinon : *Le Salut de l'Aurore*, Garnier

frères. — Etiennette Beuque : *Pour l'Honneur (1914) ; Pour l'Idéal (1917)*, lettre-préface de M. Louis Havet, membre de l'Institut, « Maison Rapide ». — Germaine Emmanuel-Delbousquet : *La Flûte de Buis*, avec un portrait de l'auteur, A. Messein. — Marie Le Franc : *Les Voix du Cœur et de l'Ame*, « la Compagnie d'Imprimerie Perrault ». — Mathilde Delaporte : *La Poésie de Vivre*, Jouve. — Magdeleine de Lamartic : *Pour nous Deux*, Sansot. — Marguerite Burnat-Provins : *Heures d'Hiver*, Emile-Paul. — Marguerite Burnat-Provins : *Poèmes troubles*, Sansot. — Marguerite Burnat-Provins : *Le Livre du Pays d'Ar Mor*, Ollendorff

Dans nos jardins, parmi les buissons des fleurs odorantes, au bord des sources, dans les vergers et parmi les carrés potagers, erre, saute, danse et rit une petite faunesse, nerveuse, ardente, qui s'offre aux voluptés d'amour comme aux caresses naïves des zéphyrs et aux spasmes parfois douloureux de l'embrassement solaire. La nuit, elle aime la nuit pour les prestiges qu'allume la lune dans le feuillage, pour ses mille reflets qui jouent dans l'eau du lac ou parmi les vagues de la mer. Elle muse et s'enfièvre, elle s'émerveille et elle chante parmi **les Forces Eternelles** ; dans le regret des morts et dans l'offrande aux vivants, elle mène sous l'ombre des jours enchantés la ronde de ses éblouissements, et son cœur palpite et se tend, son cœur mystérieux, sauvage, innombrable comme sont innombrables les objets de sa ferveur et de ses désirs.

Mais parfois elle s'arrête, la jeune et effrénée faunesse, de se donner à tout ce qui est jeune, éclatant et beau, de se dédier soi-même à l'amour, au souvenir de tout ce qui, dans la Nature, de tout ce qui, parmi les hommes, est jeune, éclatant et beau, elle s'assied sur la margelle d'un puits, et, la moue aux lèvres, une gravité attristée dans le regard, elle songe, elle réfléchit à sa propre destinée. Alors il lui apparaît qu'elle n'est point heureuse, et qu'elle ne le peut être. Comment étreindre, en effet, des choses et des hommes, avant qu'ils meurent et disparaissent, ce qu'en a souhaité étreindre l'élan de ses forces et de son abandon ? Comment en être étreinte aussi, comment se foudre dans tant d'amour ? La volupté, certes, le plaisir de courir pieds nus parmi les herbes, au bord des eaux limpides, de respirer l'arome des plantes familières et de mordre à pleines dents la chair résistante et juteuse des fruits, la recherche de jouissances d'un autre ordre dans l'émerveillement du voyage aux pays embrumés comme aux contrées resplendissantes, rien n'arrive à la satisfaire totalement. Elle sait trop bien qu'elle est la petite faunesse ; elle

se plaît à le redire, elle insiste, elle se présente, se définit, et, à force d'insister sur ce qui est la vérité même, flagrante et nue, elle aboutit à éveiller la suspicion. Si ce n'était pas réel qu'elle fût, en effet, la faunesse qu'elle nous paraît être et qui nous enchante? Si elle n'était pourtant qu'une dame mondaine, de nos jours, qui s'applique à bien jouer un rôle, et qui enrage parce que, à son gré, on ne s'en aperçoit pas assez ?

Analogue — en dépit de tant de différences — au spontané et si simple Francis Jammes qu'on adore et qu'on ne saurait oublier, mais qui parfois, par affectation de *jammisme*, néglige d'être Francis Jammes par désir de se montrer *jammiste*, Mme de Noailles s'étourdit, s'enivre, on dirait de soi-même et de ce qu'elle a apporté d'inattendu, de mouvant et d'ardemment sensible au trésor passionnel du lyrisme français, par scrupule de mesurer son apport, de s'expliquer à soi-même et aux autres. Dans ces moments-là son charme irrésistible se fait languissant, et les travers de son expression souvent incertaine, confuse, de son rythme forcé jusqu'à perdre l'éclat naturel de sa grâce, se rendent évidents. Si, à l'imitation du divin Eschyle, elle s'imagine : « J'ai voulu dire tout à qui m'entend... », il y a de nombreuses choses qu'il ne lui a pas été accordé la puissance de dire, ou de dire dûment. Elle s'y efforce, et c'est ou (mais je ne le crois pas) d'une outrecuidance dérisoire, ou d'une candeur peut être, même chez une faunesse, excessive. N'importe qui ne peut manier le lourd bagage des pensées ni des mots abstraits, il y faut une préparation sévère, désintéressée. Peut-on s'étonner si, au fond de ses forêts rugueuses, une jeune faunesse n'y a pas été entraînée?

L'orage formidable qui, durant ces pénibles années, a fauché à travers le monde entier la fleur radieuse des races humaines, a mutilé, épuisé, anéanti tant de vies humaines, a saccagé et détruit tant de merveilles naturelles ou créées par l'industrie des hommes, a plongé dans le malheur, dans la souffrance tant de pourpres et de fières destinées, ne pouvait se déchaîner sans éveiller dans les cœurs les meilleurs, et dans celui de la poétesse, certes ! la commisération la plus anxieuse, la plus ressentie, la plus vibrante. Que de cris de reconnaissance elle élève vers les hommes splendides qui se sacrifient à la cause du bonheur universel, au salut de tous les hommes fraternels et augustes ! Quels sursauts l'emportent contre le crime, la honte des destructions et ce désastre

qui momentanément fait obstacle à l'essor de l'amour, de la culture et de la bonté!

Elle-même, impatiente, stupéfaite, elle assiste à l'horreur de ces faits prodigieux, déments et abominables qui se déroulent, elle en conçoit la grandeur dans l'âme de tous ceux-là qui se livrent et ne craignent pas de tomber dans l'illusion que de cet holocauste volontaire le cerveau et les sentiments des survivants surgiront purifiés, magnifiés et à jamais généreux. Peut-elle ne pas s'apercevoir qu'elle n'est plus grand'chose dans la tourmente, et que ce fut bien puéril, dans l'effroi de ces heures les plus tragiques du monde, de s'être offerte ingénument aux délices exaltées de l'existence, et que rien désormais n'existe qui ne soit de la guerre, par la guerre, pour la guerre, la destruction et la mort ?

Et elle pleure sur soi-même, la faunesse délaissée et futile, elle pleure sur soi non moins que sur les autres, et elle est consciente du mal qui enveloppe et ravage l'Univers, et que tout n'est pas à l'amour, et que tout n'est pas à l'espoir et à la vie. Elle-même ne mourra-t-elle pas ? Elle-même ne sera-t-elle pas oubliée ? Oh non, que ceci du moins lui reste : elle a aimé, elle a tout aimé. N'y a-t-il donc plus de place sur terre pour la beauté et pour la joie ? Le bonheur n'est qu'un vain mot, et, d'ailleurs, s'y livrer est dangereux ; il importe d'en fuir le délice qui n'aboutit qu'à rendre plus rude l'inéluctable désillusion.

Heureusement pour ses lecteurs, Mme de Noailles a beau s'y efforcer. Elle n'échappe pas à l'emprise lumineuse des paysages, et quand elle flétrit les abominations de la guerre, quand elle lamente Verdun, Reims dévastés, quand elle évoque l'âpre et longue lutte sur les rives de la Marne, *l'âme des paysages* chante en ses chants d'effroi et de douleur, et un peu de cette éternelle espérance tendue, sereine, vers l'avenir.

Reverrons-nous un jour une heureuse saison
Avec son déploiement de minces hirondelles
Et son ciel bleu versé sur le toit des maisons ?

Printemps, été, automne, la nudité même de l'hiver, voilà ce qui l'intéresse et qui la touche, et qu'elle chante d'une voix toujours fraîche et vibrante : sa reconnaissance aussi et sa tendresse envers les hommes épris des divines et des futures bontés (ces

trois poèmes sur *la mort de Jaurès*), sa reconnaissance et sa tendresse envers les grands romantiques : Rousseau, Chateaubriand, lord Byron, Lamartine, qui ont enflammé et illuminé son esprit, et envers les poètes soit anciens, Sophocle ou Théocrite, soit modernes, Chénier, Jean Moréas, qui appartinrent ou appartiennent à la race divine dont elle est issue, à la race suprême, gloire de l'immortelle Hellas.

Son esprit, néanmoins, ne se délivre pas de l'angoisse, et plonge dans l'abîme des vieux problèmes insolubles. Dirai-je qu'elle n'apporte en ces méditations la lumière d'aucune solution nouvelle ou profonde ? La petite faunesse s'égare, de bonne foi, candide et hagarde, dans la confusion inextricable de ces choses où ont grand mal à se débrouiller les cerveaux virils et savants de voyants et de prophètes. Ce sont des pages à arracher de ce trop gros livre qu'elle nous apporte cette fois-ci. Mais qui l'en avertira, la prémunira contre le danger d'anéantir son souple et vigoureux génie dans des marécages de cette nature, où elle n'a que faire et d'où elle ne saurait finalement se dégager ?

Mais un talent de femme ne va presque jamais sans la préoccupation de le montrer, et qu'on s'aperçoive et qu'on l'admire : il lui faut plaire et séduire par le talent, ou, ce qui, inversement, revient au même, quoique moins souhaitable, parce que plus facile, brusquer et déplaire. Le souci d'art désintéressé existe-t-il jamais sans souillure chez la femme ? L'exemple est rare, bien que je sache où il se trouve ; au surplus, il le faut avouer, que d'hommes sont femmes sur ce point ! Mme de Noailles très aisément et vite a pénétré au cœur, elle a été admirée, elle a séduit ; on est séduit, on l'admire et on l'aime. Qui donc se trouvera le courage de la mettre en garde contre ses défauts, de la reprendre, si elle s'estime, ni meilleure, certes, ni pire, mais simplement autre qu'elle ne doit être ? Ce serait un tel mal si elle cessait de sourire, si elle cessait de charmer !

En des vers pleins, sonores, suffisamment imagés, Mme Lucienne Gaulard-Eon évoque la nuit d'angoisse, de doute, de résolution où « le Chef », est-il écrit dans ce poème consacré à la mémoire du général Gallieni, consulte le cœur et les monuments de la cité auguste, de ce **Paris** qu'il a accepté la mission de défendre jusqu'au bout. Successivement prennent forme, prennent voix et vie les pierres de Notre-Dame, du Louvre, de l'Arc de

Triomphe de l'Etoile ; déjà il n'hésite plus, il prépare l'intervention des « réserves lointaines », quand, dans l'aube naissante, le vieux Mont latin élève une forme droite et tranquille, une Sainte s'y dresse et parle et exalte la résolution du Chef : Geneviève se souvient, s'enthousiasme, bénit l'effort de la Cité et prédit la gloire de l'Avenir.

Quelques pages préfixées par M. Paul Géraldy au livre, **le Jardin Matinal**, signé Nelly Zananiri, nous enseignent diverses choses précieuses : que M. Paul Géraldy, « signe d'âge », commence à prendre un ton bêtement doctrinal, quand il parle à de très jeunes gens ; que Mlle Zananiri n'est plus Mlle Zananiri, ayant épousé un jeune homme qui n'a rien d'oriental, et que, en conséquence, elle qui était Égyptienne n'est plus du tout Égyptienne. Cependant elle est encore Égyptienne, bien qu'elle ne le soit plus, par son allure extérieure, par sa démarche et par sa taille et même par « l'harmonie safranée » qui caractérise le ton de ses robes. Ce qui est plus intéressant, c'est que les vers dont se compose ce frais et joli recueil sont d'une frappe sûre et souple, que d'alertes et sensibles pensées s'y blottissent, et qu'ils promettent, une fois dégagés d'influences inévitables mais non absorbantes, un charmant et vrai poète. Ils ont été écrits à Alexandrie par une jeune fille qui n'avait pas vingt ans.

Les petits vers, les alexandrins aussi, frileux, craintifs, naïfs et éperdus des **Poèmes de la Vie**, où Claude Halbrand, selon son préfacier, M. Fernand Gregh, voile son lignage et dissimule ce qu'il peut devoir à ses aïeux des Flandres, surprennent par leur mièvrerie qui va parfois jusqu'au plus niais néant de sensation ou de pensée, lorsqu'ils se cambrent à vouloir adopter les allures rythmiques ou sensitives d'un Théophile Gautier, ou, plus humblement, d'un Sully Prudhomme. On croirait d'une femme qui se voudrait affinée et experte, et qui perd à ce jeu la grâce de ses natives séductions. Il y a un peu de tout dans ce recueil, romances, souvenirs de voyages, vues et visions de la Flandre, de l'Italie, de Paris, des poèmes d'histoire et de légende, de l'épique, de l'héroïque, de l'ironique même, confusément. Il y manque ce qu'on ne serait pas fâché d'y rencontrer, un peu de fermeté, d'ampleur, de pénétration émue, un peu de ce qui serait meilleur que ce qu'il nous offre.

Dans le livre d'amour et de regrets où Mme Marcelle de Joannis

présente, dit-elle, **Mon Cœur sous la Pluie**, il y a de tendres passages, des cadences dansantes, frêles, ailées, de jolis vers sonores et fleuris, mais il y a aussi une inconscience à se montrer soi-même, jusque dans sa « forme molle » et dans ses pleurs sans cause, dans ses aspirations amoureuses et dans la mêlée un peu hâtive le plus souvent de poèmes nés au hasard et emportant à mesure qu'ils se déroulent un fatras de banalités vagues avec quelques rares expressions plus choisies.

Une « scène en vers », **la Dernière Etape, et quelques Poèmes** composent de Mme Marthe de Libermont le second et charmant recueil. On y découvre les accents d'une voix rêveusement, douloureusement sentimentale, trempée par le recueillement et par la solitude. Une sorte très spéciale de noblesse candide, confiante, apparaît dans de tels vers nostalgiques et doux. Peut-être, impatience de malade qui s'ignore ou dédain de conventions humaines, éloignement des vaines préoccupations de charme et de séduction, pourrait-on regretter qu'un souci d'art plus minutieux, plus ouvragé, plus musical ne rehausse pas ces poèmes qui sont tout simples, tout unis, exempts d'affectation, mais, selon moi, un peu trop faciles et analogues souvent à des confidences épistolaires en très bonne mais familière prose. Tout ce qui peut se dire ou s'écrire autrement qu'en vers ne doit être dit ni écrit en vers : précepte sans doute bien rigoureux, mais, que je lise ou que j'écrive, j'aime qu'on s'y conforme autant que l'on peut.

Si les vers de Mme Suzanne Martinon, **le Salut de l'Aurore**, bien pleins et enchaînés avec une habileté suffisante du métier, demeurent assez banals et indifférents, ceux de Mme Etiennette Beuque, **Pour l'Honneur (1914), Pour l'Idéal (1917)**, encore qu'ils connaissent la bonne fortune de satisfaire M. Louis Havet, membre de l'Institut, qui y perçoit fixées ses pensées « dans des instants où elles étaient très nobles et par conséquent très justes », ne sont que des vers patriotiques quelconques et dépourvus du moindre intérêt d'art de sentiment ou de pensée : tout cela est creux et inutile.

Pour agréables que soient les petits chants idylliques de la **Flûte de Buis**, exercices subtils où elle excelle, Mlle Germaine Emmanuel-Debousquet peut se risquer sans crainte à de plus

hauts desseins. Je n'en requiers d'autre preuve que l'épilogue si doucement crépusculaire et d'une éternelle mélancolie :

La tristesse du soir pleure au seuil de la porte...
Et le front dans mes mains, j'écoute votre voix
Me redire ces vers que j'aimais autrefois...
. . . .
La douleur est en nous avec la volupté...

L'accent est là, plus personnel, tout en restant discret (mieux qu'aux pièces qui précèdent, où l'auteur rêve trop nettement à « celui qui viendra », et qui lui parlera, dans l'ombre, à ses genoux...), et ainsi, peut-être, réalisera-t-elle, à la mémoire vénérée de son père, poète mort avant l'âge, que je n'ai pas connu, encore qu'une singulière et réciproque estime nous fit à plusieurs reprises correspondre, l'œuvre qu'il eût souhaitée.

Mlle Marie Lefranc nous enseigne par toutes **Les Voix du Cœur et de l'Ame** que son« esprit a des pieds dansants », et aussi, comme elle le rythme,

Quand je remue un vers léger comme un grelot
Qui tinte sous mes doigts dans sa prison d'ivoire,
Il arrive parfois qu'en heurtant l'écritoire
Mon hochet enfantin fasse un bruit de sanglot...

Son vers est souvent léger comme un grelot qui tinte, mais il tinte souvent d'un joli son argentin, et on y entend parfois un sanglot en effet. L'auteur ne recule point devant la joliesse de telle image inédite ni devant la nouveauté d'une expression juste et amusée. Par là elle pourrait aboutir à choisir parmi ces notations rapides, impromptues, introduire dans ces compositions plus de choix, un goût mieux éprouvé.

Mme Mathilde Laporte dédie à son cher mari **La Poésie de Vivre** : ce sont poèmes sans grande nouveauté, corrects, dépourvus de trop passionnés élans ou de trop profonde mélancolie : bon travail, belle application, comment s'attacher à cette forme d'art, si c'est là de l'art ?

Pour Nous Deux, déclare Mme Magdeleine de Lanartic. A chacun de nous, à quiconque ? ou à celui-là seul auquel elle pense avec ferveur, avec tant d'abandon ? Je pencherais vers cette probabilité. Alors à quoi bon communiquer au public, que des sentiments prédisposent mal à les entendre, ces confidences du cœur, ces émois ardents ou voluptueux ? Il n'y a là, malgré

ces vers selon les meilleures formules bien frappés, rien qui soit de nature assez prodigieusement originale pour rénover la forme ou la substance des poèmes d'amour.

Art malaisé à conduire entre tous, ne glissant à la plus rigoureuse précision du vers libre le plus indéfini, et ne se relâchant à l'abandon d'une prose véritable et même rythmée, intermédiaire, avec des qualités ambiguës, en loyautés et qui fixent, le poème en prose ne peut être valablement manié que par un esprit restant aventureux dans la recherche de formes définitives et précises. Du songe ou de la passion, un souci musical, le soin de soutenir l'arabesque mélodique et de susciter l'image sentimentale non moins que l'ambiance, ligne, couleur, parfum, d'un paysage de terre, d'eau, ou d'âme. Qu'est cela, sinon le secret des meilleurs écrivains ? On le trouve à des passages de La Bruyère ou de Pascal, non moins que, plus volontairement, chez Jean-Jacques Rousseau, Chateaubriand, Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam, et chez Renan, comme, au demeurant, oui là, même et souvent, chez Zola. Quelques-uns s'y sont limités par un plus étroit et étudié vouloir : les maîtres entre tous, Louis Bertrand de Dijon et Baudelaire, et Mallarmé... J'omets les vivants. Mme Burnat-Provins n'est point indigne de ces initiateurs sacrés, soit qu'elle ressente frileusement et songeusement dolente les **Heures d'Hiver**, soit qu'elle se sente l'âme et le cœur tourmentés par l'élan de ces **Poèmes Toubles**, apparentés, avec plus d'expérience et d'équilibre, à ce fameux succès de librairie, *le Livre pour Toi*, soit enfin que, dans **le Livre du Pays d'Ar Mor** elle se livre aux confidences profondes, comme auprès d'une aïeule sage, dolente, un peu rude et si bonne au fond, avec ses croyances superstitieuses et ses vieux usages persistants, et se livre toute dans la bonne, vieille étreinte de la terre âpre et primordiale, qu'elle admire, qu'elle aime, et où elle se retrouve, avec ses fièvres, ses tourments, ses ambitions songeuses, ses secrètes et ferventes nostalgies d'air, d'espace et d'amour.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Théâtre de Grenelle. — *La Mendiante de Saint-Sulpice*, drame en cinq actes de MM. Xavier de Montépin et J. Dornay (Reprise). — Incidents. — Memento.

En quinze jours, vingt pièces que leurs auteurs prétendent

nouvelles. Vingt fois il a fallu subir les « Comment trouvez-vous cela ? » du premier entr'acte, et vingt fois, endossant son pardessus, essayer de revenir à soi, de trouver encore du goût à la vie. Eh bien ! ces vingt stations du calvaire censorial ne m'ont point suffi ; je suis allé au théâtre une vingt et unième fois, pour mon plaisir, un dimanche soir.

C'était au théâtre de Grenelle. On jouait **la Mendiante de Saint-Sulpice**, qui est en cinq actes et huit tableaux. L'action commence le 18 janvier 1871 et se termine dix sept ans plus tard. On assiste aux bombardements du siège, on visite un hôpital de fous, on voit revenir des forçats évadés, on regarde tomber la neige sur Saint-Sulpice, on pénètre chez l'aumônier de la Roquette et l'on va dans le monde, rue de Vaugirard, chez un financier que les gens de police arrachent à son coffre-fort pour le conduire à l'échafaud. Tout cela pour un franc cinquante. Et l'on a le temps de prendre le dernier métro.

On va croire que je suis allé au théâtre de Grenelle pour m'en moquer. Quelle erreur ! Seul, l'amour du théâtre m'a conduit à ce spectacle. Et la preuve c'est que j'ai payé ma place pour entendre *la Mendiante de Saint-Sulpice*, alors que je pouvais assister gratuitement à une représentation de la Comédie-Française, qui jouait *Maman Colibri*.

Les pièces que le théâtre de Grenelle inscrit à son répertoire offrent, sur les ouvrages à la mode, l'avantage d'être franchement ce qu'elles sont : de braves intrigues nouées et dénouées par les grosses pattes de dramaturges qui ne croient point bouleverser le monde en se mêlant d'amuser leurs contemporains. Il en est de même pour les acteurs et, j'ose le dire, pour les bons esprits qui préfèrent à tout autre le théâtre de quartier. A vrai dire, le texte qui se débite entre les frises et le trou du souffleur rue Croix-Nivert n'est pas inférieur à celui qu'aux soirées du Gymnase, de la Renaissance, du Vaudeville, on verse dans les bouches bées d'un public enivré de littérature. Et qui donc, plaçant une tirade de M. Bernstein au-dessus d'une tirade de M. Xavier de Montépin, pourrait donner quelques raisons valables de cette préférence ? Je m'offre à démontrer que, pour le style, cela se peut confondre. Mais quant au drame en lui-même, quant à l'action, quant à la peinture des milieux et des caractères, quant à la vie enfin et à la vérité humaine, combien l'auteur de *la Mendiante*

de Saint-Sulpice surpasse l'auteur de la *Rafale !* Je choisis à dessein l'une des meilleures pièces du boulevard pour l'opposer à l'un des plus médiocres drames populaires. Mais s'il était question de comparer le moins inepte ouvrage de M. Pierre Wolf, par exemple, aux *Deux Orphelines*, combien ce que j'avance frapperait les esprits ! Sans compter que l'on distingue fort bien, avec un peu d'habitude, une pièce de d'Ennery d'une pièce d'Anicet Bourgeois, tandis qu'il est tout à fait impossible de reconnaître une pièce inédite de M. Pierre Wolff d'une autre pièce quelconque déroulée par un autre vendeur, sur les mêmes comptoirs.

Un jour, le peintre Maurice Vlaminck me disait : « Il faudrait peindre avec la couleur des peintres en voitures. » Les auteurs de mélodrames vont beaucoup plus loin ; ils écrivent avec des porte-plumes de gendarmes, des crayons de charpentiers et des poinçons de galériens. Il y a dans *la Mendiante de Saint-Sulpice* des scènes aussi belles que les portraits de famille du douanier Rousseau. Et les caractères ! Il n'est pour les reconnaître besoin d'aucun signe diacritique. Chaque personnage n'a rien que de respectif et de pertinent. Au théâtre de Grenelle, on discerne aussi aisément le brave homme de l'individu suspect que l'on fait dans la rue la distinction d'un cuirassier et d'un croque-mort.

Chacun porte une sorte d'uniforme moral : il y a le Capteur d'héritages, le Voleur d'enfants, le Clubman à faux-nez, le Curé humanitaire, l'Epouse persécutée, la Vierge flétrie, l'Obèse rigolo, le Docteur barbu et le Chef de la Sûreté, reconnaissable à sa barbiche et son lorgnon. Chacun de ces êtres a l'âme (si je puis ainsi parler) badigeonnée d'un seul ton, bien net, bien franc, bien voyant. Et quand la pièce est partie, quand tout cela se met à vivre, on a l'esprit occupé par un bariolage naïf et remuant qui fait penser à un bal de militaires.

Il y a autre chose de fort plaisant en ce théâtre, c'est la clarté des situations. Il est bien rare qu'un personnage agisse sans expliquer son acte, et cela de manière à dissiper toute équivoque. Pour plus de commodité, l'auteur se sert du monologue. Ainsi, l'acteur en scène, qui va tuer son adversaire endormi, se tourne vers la salle et dit : « Ceci est mon adversaire ; il dort, je vais lui faire passer le goût du pain. » Ce procédé est sur le public d'un effet si puissant que, presque toujours, un spectateur alarmé ne peut se retenir de lancer un avertissement à la victime...

Tous ces mérites, qui sont grands et d'essence littéraire, ne m'eussent peut-être point décidé à traverser Paris, pour m'en régaler. N'était le plaisir de voir les acteurs, j'eusse passé cette soirée dans mon fauteuil. Mais les acteurs du théâtre de Grenelle sont admirables. Ils ont d'illustres devanciers, qui leur ont légué les traditions; et les « acteurs de mélo » (comme les appellent dédaigneusement des pâles échappés de la classe Silvain), les acteurs de mélo sont peut-être en ce monde les derniers artistes désintéressés. Il y a, dans leur cas, quelque chose de passionnel. Ils jouent véritablement pour la joie d'émouvoir. Dans les boîtes à bachots dramatiques ils n'ont pas appris l'art « d'entrer dans un rôle » comme dans un veston. Ils prennent leurs personnages à bras le corps, et ils tâchent d'en faire de la réalité quotidienne. Ce qu'ils réussissent le moins bien, ce sont les héros mondains, faute sans doute d'en trouver de bons modèles dans leur champ d'observation. Mais quant à la représentation du peuple des faubourgs, ils ne craignent personne. De leurs grands prédécesseurs Frédérick-Lemaître, Laferrière, Paulin Menier, ils ont appris l'art de se grimer; et aussi cet art auquel beaucoup d'autres n'atteignent qu'après avoir oublié les sornettes de leurs maîtres, cet art de jouer avec son corps comme un cheval trotte avec ses jambes, avec son corps à soi, tout simplement, et de vivre d'abord l'illusion que l'on prétend donner.

Qu'est-ce après tout que les grands acteurs, si ce n'est cela? Mais il y a les prédestinés et ceux qui vont au salut par des voies plus subtiles. Au bout du compte, il s'agit de parler exactement, comme les spectateurs parlent sans le faire exprès durant les entr'actes; et il faut parvenir, si l'on joue le rôle d'un gardien de la paix, à se tenir devant la rampe comme l'agent se tient sous un réverbère. Sur les planches du comédien, comme devant le chevalet du peintre, comme à la table de l'écrivain, le but est le même : être soi et tout le monde. Les acteurs de Grenelle, de Montparnasse et des Gobelins y parviennent avec une merveilleuse facilité. Ce sont, ces théâtres, les seuls d'où j'emporte le souvenir d'un ensemble d'êtres vivants, l'image de gens que je pourrais rencontrer et reconnaître dans la vie. Il y a, dans *la Mendiante de Saint-Sulpice*, un personnage nommé Servais Duplat, et le comédien qui le jouait s'appelle M. Henriot. Son rôle est celui d'un homme prêt à toutes les besognes, d'un fourbe,

d'un imposteur, d'un individu pétri de scélératesse ; eh bien ! M. Henriot s'était fait d'instinct le visage d'un journaliste qui montre dans la vie parisienne toutes les vertus de Servais Duplat, et si mes confrères m'avaient accompagné, l'autre dimanche, au théâtre de Grenelle, ils l'eussent à l'instant, comme moi, reconnu.

« L'étoile » des théâtres de quartier est M. Beuve. A son égard du moins, le dédain des comédiens du boulevard n'ose point trop s'afficher. On le tient généralement pour un professionnel de grand talent. Il est vrai, M. Beuve joue avec force et simplicité, il joue avec ses muscles. J'ai dit plus haut que je tiens cela pour le but même de l'art. Je me refuse à dire de M. Beuve qu'il a du naturel ; on a galvaudé ce mot qui sert maintenant à définir on ne sait quelle expression de la vulgarité ; il est sans doute préférable de dire que cet acteur surprend par le don qu'il possède, à un degré éminent, de vivre hors de lui-même. On ne ferait croire à personne qu'en revêtant la soutane de l'abbé Daraynes, M. Beuve ne se croit pas instantanément changé en ecclésiastique. On n'en trouverait, dans aucune paroisse, un seul de plus sacerdotal ; le prêtre de M. Beuve fait penser à ceux que l'on voit, debout auprès de la guillotine, dans les dioramas forains. Il touche par instant au génie et je pense que M. Lucien Guitry dut éprouver des variations de sa personnalité toutes semblables à celles de M. Beuve, à l'époque où il représentait Pasteur dans une chaire de Faculté dressée sur le proscénium du Vaudeville. Je veux aussi dire du bien de Mme Chambly, qui incarne avec une égale véracité *la Mendiante de Saint-Sulpice* ; ses malheurs m'ont à ce point touché que, pour un peu, j'eusse demandé au contrôle du théâtre l'adresse de cette pauvre femme. Elle retrouve heureusement, à la fin de la pièce, ses enfants, sa maison et sa fortune. Cela permit aux gens de Grenelle de se coucher sans inquiétude. Quant à moi, je suis rentré dans Paris, par les quartiers déserts. La pluie et les reflets des becs de gaz transformaient les avenues en larges rubans de moire tremblante ; et je pensais, en regardant les maisons hautes, closes et sourdes que, derrière chaque fenêtre, il se passait de ces choses que l'on représente au théâtre de Grenelle.

§

Incidents. — M. Silvain, de la Comédie-Française, poursuit

M. Doumic devant les juges à cause que celui-ci a discuté, sur le ton sérieux qui lui est ordinaire, une tragédie que M. Silvain enfanta, l'an dernier, avec la complicité d'un autre chatouilleur de cachalots. Le tort de M. Doumic ne fut point de dénigrer ces *Perses* (qui méritaient, en effet, jusqu'au blâme des académiciens), ce fut de refuser à M. Silvain l'exercice de son droit de réponse. La loi est là, implacable et absurde. Elle ne sert en vérité que les cacographes et les grimauds ; mais elle est la loi.

— Le journal *Comœdia* organisait en février un « concours de comiques ». Ce fut un spectacle affligeant pour ne pas dire pis. L'intention était fort bonne. Mais il ne faut point confondre la compétence ministérielle et la faculté de distraire les hommes. Celle-ci ne s'improvise point. Molière l'a dit. Le défilé de quarante pauvres bougres sur la scène des Variétés a rempli d'effroi une assistance qui se promettait de s'amuser. On a particulièrement souffert de l'exhibition des chanteurs de music-hall. Ceux-ci présentèrent de laborieuses caricatures, qui, toutes, portaient la trace des répétitions devant la glace des chambres meublées, et en les regardant se trémousser, on pensait moins à l'Eldorado qu'à l'hôpital.

— M. Copeau a mécontenté les critiques en fermant les portes de son théâtre sitôt après le lever du rideau. Depuis, il a reçu le ruban de la Légion d'honneur. On ne doit voir entre ces deux événements aucune relation de cause à effet.

— L'*Illustration* a publié la *Dernière Nuit de don Juan*, pièce en vers de feu Edmond Rostand. M. Maurice Bourgeois a fait imprimer à la *Sirène* son excellente traduction du *Baladin du Monde Occidental*, la pièce irlandaise de J. M. Synge, qui sera reprise, dit-on, très prochainement, au théâtre du Vieux-Colombier. On a joué, à Bruxelles, une pièce de M. Le Bargy : *Une danseuse est morte*. Un danseur est mort tout de bon, c'est Nijinski ; il battait l'entrechat six, et, comme Vestris, ne reprenait contact avec le plancher après ses bonds prodigieux que parce qu'il « s'ennuyait en l'air, faute de conversation ». M. Henri Bataille a publié, quelque part, un dithyrambe du comédien Brûlé, lequel, paraît-il, à défaut de talent, possède « le Don » ; un jeune critique, M. Marcel Achard, a répondu : « Nous n'avons que faire du don ; ce qu'il nous fallait c'était un don Juan. » M. Rameil, député, a rédigé le rapport annuel sur le budget des

Beaux-Arts ; dans la mesure où les travaux de cette sorte peuvent intéresser les artistes, l'ouvrage de M. Rameil mérite d'être signalé.

MEMENTO. — COMÉDIE MONTAIGNE : *La Mégère apprivoisée*, comédie en 3 actes et un prologue de W. Shakespeare, adaptation de G. de la Fouchardière (31 janvier). — *L'Ennemie de l'Homme ; Une farce improvisée* (1er février). — THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Les Porte-Glaives*, pièce en 4 actes de M. Christian-Frogé (1er février). — THÉATRE DE LA RENAISSANCE : *Le Caducée*, pièce en 3 actes de M. A. Pascal (Henri de Rothschild) (2 février). — THÉATRE FEMINA : le « Théâtre de la Chauve-Souris » de Moscou (j'aurai l'occasion de louer ce très beau « spectacle d'art russe » présenté trop tard pour qu'il en soit convenablement parlé dans la présente chronique). — THÉATRE MICHEL : *Une femme de luxe*, comédie en 3 actes de M. Alfred Savoir (3 février). — THÉATRE DU GRAND GUIGNOL : *Le Marquis de Sade*, drame en 2 actes de M. Charles Méré ; *Vive Boulbasse*, comédie en un acte de M. Regis Gignoux ; *Dernier Jour*, comédie en 1 acte de M. René Wisner ; *Le beau rôle*, comédie en un acte de M. Henri Duvernois (4 février). — ELDORADO : *Le Crime du Bouif*, pièce en 2 actes de MM. G. de la Fouchardière et un autre monsieur, que la pudeur m'empêche de nommer (4 février). — THÉATRE DE MONTPARNASSE : *Les Rapaces*, pièce en 3 actes de M. A. Péryе (5 février). — THÉATRE DES ARTS : *Le Temps est un songe*, poème en 6 tableaux de M. Lenormand (reprise) ; *Lapointe et Ropiteau*, un acte de G. Duhamel ; *Quand vous voudrez*, un acte de G. Duhamel. (Tout me porte à croire que j'eusse pris beaucoup de plaisir à ce spectacle, mais le directeur du Théâtre des Arts ne l'a point voulu). — NOUVEAU THÉATRE : *Prologue* de M. A. Willette ; *Pierrot ministre*, un acte de M. de Lachaze ; *L'Ombre rouge*, mimodrame en 2 actes de M. Alfred Mortier, musique (hum !) de M. Jean Nouguès ; *L'Arbre*, un acte (de désespoir) de M. René Fauchois ; *Sophie Arnould*, un acte (inconsidéré) de M. G. Nigond (10 février). — ALHAMBRA : *Asile de Nuit*, pièce en un acte de M. Max Maurey (reprise).

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Boll : *Précis de Physique* (Introduction à une deuxième étude de la Mécanique et de la Physique) Dunod. — Marcel Boll : *Cours de Chimie* (Lois générales ; Métalloïdes), à l'usage des candidats aux grandes Ecoles, 2e édition refondue, Dunod. — J. Duclaux : *Les Colloïdes*, Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. — Georges Bohn et Anna Drzewina : *La Chimie et la Vie*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion.

M. Darzens, professeur à l'Ecole polytechnique, dans la préface

qu'il a écrite pour le *Cours de Chimie* de M. Marcel Boll, constate, avec regret qu'en France l'évolution scientifique de la chimie est très en avance sur son enseignement.

En effet, les théories générales, les liens intimes qui réunissent la chimie à la physique et lui font faire des progrès si décisifs, sont négligés dans bien des manuels, qui s'appesantissent sur la description des propriétés individuelles des corps, vite oubliées, parce qu'elles surchargent la mémoire sans intéresser l'intelligence et ne sont apprises que dans le but de satisfaire aux exigences d'un examen.

M. Marcel Boll, qui a été un des élèves les plus brillants du physicien Langevin et du chimiste Urbain, et dont les lecteurs du *Mercure* connaissent l'esprit philosophique (il a consacré ici deux articles à Boutroux et à Bergson, 1919-20), a rompu avec les vieux errements. Dans des livres d'enseignement clairs et concis, il a introduit quelques-unes des notions essentielles de la chimie-physique et les grandes théories physiques, telles que la théorie électro-magnétique de la lumière, la théorie de la relativité, la théorie cinétique des gaz et des solutions, les ions, l'électron, les quanta.

Le **Précis de Physique** et le **Cours de Chimie** de M. Marcel Boll répondent aux exigences de l'heure actuelle et pourront être utiles même aux biologistes et aux médecins qui s'intéressent aux applications de la physique et de la chimie à la science de la vie.

§

M. J. Duclaux, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, auteur de *la Chimie de la matière vivante*, dont j'ai parlé ici, vient d'écrire un nouveau livre, sur **les Colloïdes**.

On a publié, depuis 20 ans, des travaux innombrables sur cette question ; dans les revues de physiologie ou de médecine, le mot *colloide* revient presque à chaque page ; il n'est pas beaucoup moins fréquent dans la littérature relative à la teinture, à la tannerie ; il intervient dans maintes autres industries et en agriculture ; à l'étranger, un recueil scientifique spécial est consacré aux colloïdes.

Une mise au point était nécessaire; elle a été faite par M. Duclaux d'une façon technique et très claire à la fois. L'auteur expose la préparation et les propriétés générales des solutions colloïdales, et envisage ensuite la constitution des particules du colloïde. Celles-ci sont extrêmement petites : elles ont de 1 mil-

lionième à 1 dix millièmes de millimètre de diamètre. Quand la matière est aussi finement divisée, elle offre une surface de contact énorme. On peut réduire l'or en particules de moins de 3 millioniêmes de millimètre de diamètre, et ceci correspond pour 1 centimètre cube à une surface de 1.000 mètres carrés. Si l'on réussissait à désagréger 1 centimètre cube de matière en atomes, on obtiendrait une surface totale de 50.000 mètres carrés.

Avec les colloïdes les *actions de surface* prennent une importance considérable, et M. Duclaux est conduit ainsi à faire une étude tout à fait intéressante du phénomène d'*adsorption*, c'est-à-dire la fixation d'une substance gazeuse ou dissoute sur une autre substance solide, sans qu'il n'y ait ni réaction chimique, ni dissolution proprement dite. Les colloïdes et l'adsorption jouent un rôle important dans les êtres vivants. L'auteur envisage enfin la théorie de l'osmose et le mécanisme de la coagulation.

M. Duclaux est très prudent dans son exposé, et laisse de côté certains points de vue encore discutés.

§

Le livre que, ma femme et moi, nous venons de faire paraître, **la Chimie et la Vie**, à vrai dire n'est pas un ouvrage de chimie biologique. Nous n'y faisons pas l'inventaire des substances dont sont composés les êtres vivants, et nous n'étudions pas leurs propriétés ; il y a à cet égard des livres très savants, des traités classiques, où l'on trouvera ce qui concerne soit l'analyse, soit la synthèse des innombrables corps organiques. Ce que nous cherchions, c'était de montrer l'aspect nouveau et fécond sous lequel se présentent les phénomènes de la vie lorsqu'on les considère comme étant l'expression, la résultante des réactions chimiques dont ils sont le siège. Nous nous bornons à donner, dans les deux premiers chapitres du livre, les notions les plus indispensables de chimie biologique, et nous insistons en particulier sur l'intérêt, pour le biologiste, des recherches récentes sur le rôle des catalyseurs, c'est-à-dire des accélérateurs des réactions chimiques.

La considération de la *vitesse* des réactions, en biologie, comme en chimie, est des plus importantes. Le changement de vitesse d'une réaction chimique avec la température obéit à une loi mathématique formulée par van t'Hoff et Arrhenius. D'une façon générale, une élévation de température de 10 degrés double ou

triple la vitesse de la réaction : on dit que le *coefficient de température* des réactions chimiques est au moins de 2 pour 10°. Or, le même coefficient se retrouve dans les manifestations de la vie les plus variées : lorsque la température s'élève de 10°, la respiration devient 2 à 3 fois plus intense, la croissance 2 à 3 fois plus rapide, le rythme cardiaque 2 à 3 fois plus vif, et de même la métamorphose, la régénération, l'activité nerveuse, la locomotion... Dans le chapitre consacré au coefficient thermique des réactions biologiques nous citons de nombreuses expériences à ce sujet.

Nous abordons ensuite celles relatives à la fécondation chimique. C'est là une des plus belles découvertes de la biologie moderne, et dont l'intérêt est à la fois philosophique et pratique. Philosophique, car c'est la tentative la plus hardie, ou du moins la plus réussie, dans le but d'expliquer un phénomène de la vie par les seules lois de la physique et de la chimie ; pratique, car elle ouvre des horizons nouveaux sur la question encore si obscure des tumeurs, et présente des rapports insoupçonnés avec divers problèmes d'immunité et de sérologie.

L'analyse physico-chimique du déterminisme des caractères sexuels, du déterminisme des formes et de celui des mouvements nous conduit à établir un parallélisme remarquable entre ces divers domaines. Dans une série de chapitres solidement documentés par la lecture d'un grand nombre de mémoires originaux, parus dans diverses langues, et en s'appuyant toujours sur des expériences dont certaines nous sont personnelles, nous cherchons à montrer que la forme et le mouvement sont l'expression du chimisme interne. C'est quelquefois frappant : une solution iodée provoque la transformation d'un têtard en grenouille ; sous l'influence d'un sel de magnésium un puceron acquiert des ailes ; des substances chimiques extraites de la glande génitale règlent les manifestations essentielles, morphologiques et psychiques de la sexualité ; un peu d'acide ajouté à l'eau force certains animaux aquatiques d'aller vers la lumière... D'autres fois, la démonstration est plus difficile, les facteurs en jeu sont bien complexes, les mécanismes d'action bien obscurs.

Un chapitre sur lequel nous attirons particulièrement l'attention du lecteur est celui de la *spécificité chimique* des organismes végétaux et animaux. C'est un chapitre nouveau de la biologie,

mais qui est nécessairement destiné à venir en tête, et dont il ressort que les différences de formes et de réactions, entre les diverses espèces et les divers individus, sont la manifestation extérieure de la diversité de structures des molécules de la matière vivante. Les différences de constitution chimique se traduisent extérieurement par une sorte d'incompatibilité entre substances vivantes d'espèces différentes, incompatibilité d'autant plus grande que les espèces sont plus éloignées. Et voilà que l'étude de la *parenté* des espèces, qui ressortait jusqu'ici uniquement de la morphologie, vient s'enrichir de méthodes nouvelles, d'un usage courant dans les laboratoires de bactériologie, à savoir l'agglutination, la précipitation, l'hémolyse, l'anaphylaxie. Le médecin a recours à elles pour le diagnostic de diverses maladies ; le biologiste peut les utiliser pour le diagnostic des espèces animales et végétales, et ce d'une façon aussi sûre, quelquefois plus sûre, qu'en se servant de données morphologiques.

Les problèmes biologiques demandent à être abordés sans idées préconçues, sans la préoccupation de l'utilité de la réaction observée, soit pour l'individu, soit pour l'espèce, exactement comme s'il s'agissait d'une réaction chimique.

On sera obligé alors de convenir avec nous qu'il y a des organes inutiles, des substances inutiles, des fonctions inutiles, voire nuisibles. S'ils sont trop, l'être succombe, à l'état d'embryon, ou à la naissance. S'ils ne sont pas incompatibles avec la vie, il vit, comme il peut, plutôt mal. A tout instant, des milliers et des milliers d'êtres périssent, faute d'un agencement convenable de leurs organes et de leurs fonctions. A tout instant, et à tout point de l'organisme, un travail se fait, se défait, se refait ; il y a un gaspillage formidable d'énergie. A quoi bon continuer à se cramponner au fameux principe de l'économie de la nature ? Les faits sont là.

Ceux qui sont habitués à l'idée de la finalité, de l'adaptation et de l'harmonie dans la nature seront à tout instant heurtés par les vues que nous développons dans notre livre. Même si nous n'arrivons pas à les convaincre, nous espérons qu'ils trouveront de l'intérêt à notre tentative de dégager le déterminisme physico-chimique des phénomènes de la vie.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, Albin Michel.

Le docteur Cabanès est, indiscutablement, le maître de la psycho-pathologie historique.

Assembler des textes et des pièces d'archives, colligés et contrôlés selon les méthodes de la critique historique, les commenter, les interpréter avec les lumières de la science biologique, rechercher la part du facteur pathologique et plus spécialement de l'élément mental, dans les déterminations des personnages qui conduisent les événements, ou dans les événements eux-mêmes, cela est du domaine de la médecine historique, qui ne doit pas être confondue avec l'histoire médicale.

Reprenant spirituellement l'appellation *médecins des morts* qu'on a appliquée aux médecins historiens, le docteur Cabanès dit : « Ce n'est point (en effet) au lit du malade que nous pratiquons nos examens. Ce n'est plus de la clinique ; c'est de l'anatomie pathologie. Nous ne fouillons pas seulement les viscères, nous disséquons les cerveaux. Nos opérations ont un autre but que de porter un diagnostic rétrospectif, elles visent à éclairer la psychologie par la physiologie et par la pathologie. En reconstituant, à l'aide de documents épars, l'observation de nos malades, j'allais dire de nos clients, nous suivons pas à pas leur évolution morbide et, parallèlement, leur évolution psychique. » C'est en s'inspirant de ces données que le docteur Cabanès poursuit, depuis trente ans, avec une invincible et une passionnée persévérance l'œuvre qui l'a illustré.

Cette œuvre si diverse et si riche est d'une remarquable unité de méthode. Qu'il étudie une dynastie comme les Hohenzollern (1), les Romanov, les Witelsbach (2) ; ou un phénomène de vésanie collective (3) ; ou des personnages isolés (4), il suit les mêmes procédés d'analyse. Souvent, dans ses études, l'histoire de la médecine et la médecine historique fusionnent et se prêtent un mutuel appui. En évoquant les médications de nos pères (5), sur-

(1) *Folie d'Empereur.*

(2) *Fous couronnés.*

(3) *La Névrose révolutionnaire* (en collab. avec le Dr Nass).

(4) *Marat inconnu, Balzac ignoré, Cabinet secret de l'Histoire, Indiscrétions de l'Histoire, Légendes et curiosités de l'Histoire.*

(5) *Remèdes d'autrefois ; Remèdes de bonne femme.*

tout en s'efforçant de reconstituer les annales de l'empoisonnement, il a fait œuvre sociale en même temps que médicale. Il a, par des recherches de toxicologie historique, détruit nombre de légendes d'empoisonnement, créées et propagées autour de certains personnages historiques.

Ayant observé que chaque épidémie d'empoisonnement est en rapport direct avec une épidémie de sorcellerie, il a, avec le Docteur Lucien Nass, cherché à établir les liens qui unissent les poisons aux sortilèges (1).

« En appeler du jugement des contemporains à la critique moderne ; instruire aux fins de révision maints procès dont on avait cru définitive la solution ; chercher, pour tout dire, à voir plus clair dans le passé avec les lumières du présent, telle a été notre pensée constante » (p. 295).

Mais le docteur Cabanès a toujours pris soin de n'user qu'avec prudence des droits que lui conférait la clinique. En homme de science, faisant sa part au déterminisme, il a su faire celle du libre arbitre. Nous racontant les incommodités de Napoléon Ier, les douleurs vésicales de Napoléon III, les fluctuations de santé d'un Louis XI ou d'un Calvin, il s'est bien gardé de nous dire que le sort du monde s'était trouvé lié à ces incidents morbides. Par contre, il nous a expliqué la vie pleine d'incertitudes et de contradictions d'un Charles-Quint, par cet état de dépression mélancolique qui le fit s'enfermer au monastère d'Yuste et finir sa vie en reclus. Cette intelligence et cette sensibilité étaient bien justiciables de la neuropathologie comme celles de Chistine de Suède, cette hystérique couronnée ; de Gilles de Rais, le légendaire Barbe-Bleue, type de perverti sadique ; de la reine Isabeau, l'épouse félonne d'un royal maniaque, elle-même polyphobique ; du marquis de Sade, etc...

Certains rapprochements intéressent vivement le moraliste.

Tels actes qui nous sont devenus coutumiers étaient événements chez nos ancêtres ; telles coutumes ont cessé d'être les nôtres, qui avaient autrefois leur signification ; telles modes se sont transformées qui, au moment où elles ont apparu, étaient le reflet des mœurs ; tels usages nous semblent archaïques qui paraissaient naturels aux contemporains.

Ces rapprochements si suggestifs font l'objet des *Mœurs in-*

(1) *Poisons et sortilèges.*

times du passé, dont l'importante série comprend déjà actuellement six volumes. Ils nous donnent bien souvent une leçon de modestie, nous révèlent le pénélopisme des mœurs et de certaines sciences. Le docteur Cabanès peut faire sienne cette pensée de Renan : « Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est l'aboutissement d'un travail séculaire. »

On a reproché au docteur Cabanès sa réserve prudente qui lui fait éviter les conclusions absolues. « D'aucuns, dit-il, ont mis nos perplexités, nos hésitations, sur le compte d'une science imparfaite, qui tâtonne, et dont les affirmations, quand elle pousse la témérité jusqu'à prononcer *ex professo*, paraissent « plus hardies que les plus audacieuses hypothèses ». Pourquoi ne pas voir là, tout simplement, une attestation de bonne foi, la décision bien arrêtée de ne rien prouver que le certain, du moins ce qui est tenu pour vrai dans l'état actuel des doctrines scientifique ; un scrupule de sincérité pour tout dire. » En réalité, comme l'a déjà dit le Professeur Lacassagne, le docteur Cabanès s'est toujours conduit comme un expert devant la justice : il a rapporté en son honneur et conscience.

Le livre qu'il nous offre aujourd'hui : **l'Histoire éclairée par la clinique**, doit être, nous en sommes convaincu, le plus cher à son cœur. C'est, selon le mot de Fustel de Coulanges, son « heure de synthèse » succédant à des « années d'analyse ». Homme de science avant tout, philosophe aussi, il a accumulé les travaux de patiente analyse avant de s'accorder le droit à la synthèse philosophique. On a cru que c'était impuissance. C'était seulement discipline volontaire. La masse et la valeur de ses monographies donnent aujourd'hui une autorité singulière à sa parole.

Le docteur Cabanès, dans son dernier livre, délimite la place exacte de la médecine dans l'histoire et la sociologie.

Dès son avant-propos, il fait siennes les paroles du grand physiologiste Béclard : « La médecine, par la grandeur de son objet, qui est l'homme, est, de toutes les sciences, la plus mêlée à toutes les autres ; et le médecin, digne de ce nom, un des types les plus élevés de culture intellectuelle et morale. »

« La mission sociale qu'il est appelé à remplir, l'étendue et la va-

riété des connaissances qu'elle exige, le nombre et l'importance des applications qui en découlent lui assignent dans notre société un rang qui ne le cède à aucun autre. »

Par ses recherches physiologiques, la médecine tend à renouveler la philosophie et à restreindre le domaine, qui va de plus en plus se rétrécissant, de la métaphysique. « Quel chemin parcouru, écrit Cabanès, depuis l'époque où la philosophie française, régentée par Victor Cousin, répudiait comme une souillure tout commerce avec ce qu'elle appelait l'iniquité, c'est-à-dire la physiologie représentée alors par Cabanis et Broussais ! » Les psychologues affectaient alors délibérément de méconnaître l'importance de la « guenille » qui sert d'enveloppe à l'âme, et ils niaient que l'exercice de la pensée pût être sous la dépendance d'une lésion susceptible de paralyser la mémoire ou de supprimer la faculté du langage. Le docteur Cabanès rappelle que la médecine et la philosophie ont été très étroitement unies dès l'origine, et que cette alliance s'est perpétuée, à travers les siècles, chez tous les médecins qui ont laissé un nom dans l'histoire des sciences. Les premiers cartésiens furent des médecins qui développaient la pensée suivante de leur maître :

L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici... c'est dans la médecine qu'on doit le chercher.

Le patron de Descartes et du cartésianisme, le père Mersenne, est un de ceux qui ont le plus contribué à répandre la découverte de Pecquet sur les vaisseaux chylifères. Gassendi s'est occupé presque autant d'anatomie que de philosophie. Leibniz n'ignorait rien des sciences médicales de son époque. Un des promoteurs de l'Ecole philosophique écossaise, Thomas Reid, qui, lui aussi, avait étudié la médecine, s'est efforcé de montrer les bénéfices que peut retirer la psychologie des connaissances physiologiques. Le docteur Cabanès met bien en valeur l'importance contemporaine de notre science, non seulement chez les philosophes, mais chez les grands écrivains qui sont venus si souvent et si fidèlement se documenter chez nous. Après avoir montré les relations de l'histoire avec les autres sciences, reconnaissant que l'historien ne saurait acquérir aujourd'hui l'ensemble des connaissances nécessaires et que plusieurs existences ajoutées bout à bout n'arriveraient pas à

acquérir, il formule le souhait que, « *pour des cas déterminés*, l'historien recoure aux spécialistes susceptibles de l'éclairer et sollicite le concours de leurs lumières, si celui-ci est reconnu par lui nécessaire ».

Il est indispensable, en effet, de connaître la médico-psychologie des hommes qui, à un titre quelconque, ont joué un rôle marquant dans l'humanité. Qui, mieux que le médecin, peut étudier la folie démoniaque, le prophétisme, et certaines manifestations contagieuses de mysticisme et d'illusionisme ? La contagion mentale, dit Cabanès, explique la choréomanie des flagellants, les démonolâtres du moyen âge et des temps qui l'ont suivi, et tous ces phénomènes d'hystéro-épilepsie collective que la science moderne est parvenue à identifier. L'histoire de la sorcellerie, qu'est-ce autre chose que l'histoire d'un délire collectif ? Il a fallu la médecine moderne pour reconnaître que les maux attribués aux sortilèges n'étaient autres, pour la plupart, que des atteintes de catalepsie, de syncope, de somnambulisme. Dans les troubles de la rue, les émeutes, les insurrections, le médecin a fait voir, à côté des criminels d'habitude, les dégénérés, les alcooliques, pères ou fils d'aliénés, dociles à toutes les impulsions, et communiquant à leur tour aux sujets sains, qui se sont glissés parmi eux, leur sanglante folie. Par des exemples joliment choisis le docteur Cabanès souligne qu'on ne connaît pas assez les ressources que pourrait puiser dans l'Histoire médicale la grande Histoire qui, de parti pris, semble les négliger. C'est, par exemple, le travail du médecin de Cromwell sur sa maladie ; ce sont les lettres de Gui Patin, le *Journal de la santé du roi* (Louis XIV) par ses trois premiers médecins, etc...

Le docteur Cabanès rend un hommage de gratitude à Michelet, « des plus discutable comme historien physiologiste », mais sur qui les sciences de la nature ont toujours exercé une véritable fascination et qui a écrit :

Il faut que la justice devienne une médecine, s'éclairant des sciences physiologiques, appréciant la part de la fatalité qui se mêle aux actes libres ; enfin, ne voulant pas punir seulement, mais guérir. Il faut que la médecine devienne une justice et une morale, c'est-à-dire que la médecine, juge intelligent de la vie intime, entre dans l'examen des causes morales qui amènent le mal physique.

Parmi les « historiens physiologistes » le docteur Cabanès étudie Taine, Littré et Brachet.

L'Histoire éclairée par la clinique peut être considérée comme capitale parmi les livres de l'inlassable chercheur.

Il expose, avec sa méthode, tous ses espoirs ; ce livre montre la profondeur et la trempe d'un des plus beaux esprits dont puisse s'enorgueillir la médecine contemporaine.

Il nous est extrêmement agréable de voir la méthode qu'il défend si brillamment adoptée par un critique qui nous est cher, Camille Mauclair. Dans son livre récent sur *Watteau* (La Renaissance du Livre) C. Mauclair écrit :

J'ai souvent été surpris de remarquer qu'en étudiant les grands artistes on tenait peu compte de leur physiologie... Je me suis demandé s'il ne serait pas logique d'établir un parallélisme entre l'état physique de Watteau et le sentiment de son œuvre, qui me semblait en dépendre expressément.

Il explique le sens profond de l'art de ce peintre inimitable par la phtisie, et dont il est mort à trente-sept ans. Il observe, dans Watteau, les caractères communs à toute une série d'artistes phtisiques (Bonington et Mozart, Schubert et Chopin, Novalis, Keats, Jules Laforgue et Albert Samain), dont l'art a été « une équivalence cérébrale de l'affection pulmonaire et qui y ont trouvé, en même temps que la mort le secret d'une admirable, douloureuse et insolite poésie.

Je pense, dit encore Mauclair, n'avoir travesti ni l'œuvre, ni l'existence, mais simplement avoir tenté de toucher le fond des choses en corroborant ma critique par la physiologie... Il est permis de penser que sans elle (la maladie) ni Watteau, ni Mozart, ni Chopin, ni tant d'autres malades de cette lignée, n'eussent été tels que nous les admirons. La brûlante précocité de leur jeune épanouissement a valu la sage formation de tempéraments plus sains. Le goût de la mort s'est mêlé à leur beauté sans la corrompre.

Tout ceci nous plaît singulièrement. Nous avons, dès 1908 et par la suite (*Littérature et folie : Le génie littéraire*), soutenu des idées identiques et dit qu'on donnait bien à tort un sens de dépréciation péjorative au mot de « maladie » appliqué à un tempérament de créateur.

Nous acquiesçons complètement à cette formule de C. Mauclair : « Une maladie est un *état*, ce n'est pas nécessairement une *tare*. » La trop grande hélas ! fréquentation que nous avons des tuberculeux cultivés et nerveux nous fait souscrire sans aucune réti-

cence à tout ce que dit Mauclair de la psychologie des tuberculeux de génie. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Dr PAUL VOIVENEL.

AGRICULTURE

L'Evolution du Syndicalisme agraire. — Aujourd'hui le mot syndicalisme a besoin d'être complété ! La chose, au fond, reste cependant la même. C'est toujours une association d'individus d'où il résulte une concentration d'énergies, une coordination d'efforts, une communauté de pensée et d'action. Mais, selon les milieux dans lesquels il s'exerce, selon les éléments qui le composent, le syndicalisme varie en ses aspects, ses tendances et ses initiatives. Ces différences procèdent de conceptions syndicales totalement contraires, voire hostiles.

On pourrait établir comment ces différents concepts s'opposent et s'affrontent au cours de la lutte sociale et des compétitions économiques, comment les uns constituent des forces de révolution et les autres des forces de stabilisation. Etudions seulement le syndicalisme en lui-même, dans sa structure interne et dans ses aspirations collectives. Actuellement les syndicats se classent en deux grandes catégories :

Le syndicalisme ouvrier — généralement démagogique.

Le syndicalisme agraire — généralement démocratique.

Certes, ce classement comporte exceptions. Certains syndicats composés de salariés réprouvent toute attitude brutale. Par ailleurs, certains syndicats de bûcherons, de résiniers, d'ouvriers vignerons s'apparentent aux plus violents. Mais, dans l'ensemble, la classification demeure juste.

Nous saisissons encore deux distinctions fondamentales entre le syndicalisme ouvrier et le syndicalisme agraire :

Le premier sépare l'intérêt du salarié de celui de la profession.

Le second lie l'intérêt individuel du travailleur à l'intérêt professionnel.

Le premier provoque la lutte de classes.

Le second a pour bases l'union de classes.

On peut dire, par définition, que le rôle du syndicalisme est, tout à la fois, de servir l'intérêt professionnel et l'intérêt collectif, parce que la prospérité collective, c'est-à-dire nationale, est faite de la somme de toutes les prospérités professionnelles.

Ceci posé, voyons si le syndicalisme agraire remplit ce rôle.

§

Les sociologues ont toujours longuement étudié le syndicalisme ouvrier. Ils s'intéressent moins à celui dont on parlait peu, dont on parle davantage et dont on parlera beaucoup plus : le syndicalisme agraire.

Le premier, Vincent de Gournay, en 1756, eut l'idée de créer en Bretagne une sorte de Société d'Encouragement à l'Agriculture. Cette initiative fut bientôt imitée et des sociétés analogues naquirent à Toulouse, Orléans, Rouen, Soissons, Paris, Lyon, Montauban, etc. Vint la Révolution. Elle balaya tout. Elle confisqua les biens de ces sociétés. Mais, dès le Directoire, elles se reconstituèrent.

Quant aux syndicats agricoles proprement dits, ils sont d'une origine toute récente. On ne peut guère, en effet, les apparenter aux corporations de l'Ancien Régine qui étaient presque toujours des associations urbaines d'artisans et de commerçants.

Leur point de départ est la loi du 21 mars 1884. A ce propos on ignore généralement que les syndicats agricoles qui groupent actuellement plusieurs millions d'adhérents doivent leur existence à un seul mot. L'article 2 du projet de loi disait : « Les syndicats professionnels ont exclusivement pour objet l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels, commerciaux. » C'est alors qu'un sénateur, M. Oudée, intervint et obtint l'adjonction du mot « agricole ».

Après la loi de 1884, les syndicats sortirent de terre comme une végétation spontanée. Ils affectèrent les formes et les buts les plus divers. Ils furent agricoles, apicoles, vinicoles, horticoles, forestiers, betteraviers, grainiers, laitiers, beurriers. Ils s'occupèrent d'élevage, d'acclimatation, d'assèchement, d'irrigation, de hannetonage, de sélection d'espèces animales ou végétales, de répression de fraudes, de motoculture, etc. Tantôt ils se bornèrent à réaliser des achats en commun d'engrais, de semences, d'anticryptogamiques. Tantôt ils étendirent ces achats aux produits et articles les plus divers d'usage agricole ou domestique. Quelquefois ils mettent encore au service des syndiqués un ou plusieurs appareils ou instruments d'un prix élevé acquis par tous et pour tous : alambics, trieurs à grains, machine à battre, machines à défoncer, tracteurs, etc... A côté des syndicats se sont

constituées des Caisses de Crédit Mutuel Agricole, ayant pour objet de permettre aux cultivateurs d'accéder à la propriété ou de développer leur exploitation en leur procurant des capitaux à taux très réduits,et des Sociétés Mutuelles d'Assurance, soit contre les accidents du travail agricole, soit contre l'incendie ou la mortalité du bétail. Il existe aussi quelques sociétés de retraites paysannes, mais se bornant à appliquer la loi du 5 avril 1910. Enfin notons le développement que prennent les coopératives d'achat et les coopératives de vente. On voit par ce tableau succinct que le champ d'activité du syndicalisme agraire est très étendu. La loi de mars 1920, en reconnaissant aux syndicats agricoles la plénitude de leur personnalité, c'est-à-dire la capacité d'ester en justice, d'acquérir et de contracter, va leur permettre d'atteindre un épanouissement matériel complet.

§

Actuellement une poussée intense de syndicalisme se dessine à travers les campagnes françaises.

En même temps le syndicalisme agraire s'organise en masses puissantes.

Naguère on disait communément : « Le Paysan est individualiste. » De cet individualisme il imprégnait ses organisations. Tous les syndicats étaient comme autant d'États voisins, parfois concurrents, voire ennemis. Ils ne cherchaient point à mettre en commun leurs moyens, leurs forces, leurs expériences. A cet égard l'an 1919 a marqué une considérable évolution. L'esprit syndicaliste s'est orienté vers une conception nouvelle. Il est devenu fédératif. Il a pris conscience du rôle qu'il pouvait et devait jouer en voyant, d'une part, l'Administration restreindre, par des empiétements successifs, la liberté du cultivateur, et, d'autre part, en constatant l'audace grandissante du syndicalisme ouvrier. L'évolution du syndicalisme agraire est donc fonction de l'agitation du syndicalisme prolétarien. Quand les communistes, par la presse, par la parole et par l'affiche affirmèrent leur intention de nationaliser la terre, ils éveillèrent l'énergie conservatrice du monde rural et provoquèrent, par là même, le groupement des forces agricoles.

Combien de fois, voyant grossir la menace révolutionnaire, le rural pensa-t-il : « Pourquoi ne pas nous organiser ?... » Il pensait cela non point dans une intention provocante — l'homme de

la terre est le pacifique par excellence — mais simplement dans l'intention d'assurer la sauvegarde de son indépendance et de sa propriété menacées : deux patrimoines auxquels il est également attaché.

Pour comprendre l'attachement du paysan français au mode actuel de propriété individuelle et au système libéral, il suffit de consulter les statistiques. Elles nous apprennent que les trois quarts de ceux qui cultivent la terre en possèdent et que neuf dixièmes des possesseurs possèdent moins de dix hectares.

Ce morcellement de la propriété foncière permet à tous soit de posséder, soit d'espérer posséder : d'où stabilité politique et sociale. Du fait de l'extrême division de la propriété, chaque co-possédant ne dispose pas, individuellement, de moyens suffisants de défense et d'action : d'où nécessité d'accroître la force de chacun par la force de tous, au moyen du syndicalisme. Enfin, les propriétaires constituant la majorité syndicale, le salarié agricole pouvant se considérer comme un propriétaire éventuel, son intérêt personnel est de lier sa cause à ceux des possédants. On conçoit donc que l'idéal du syndicalisme ouvrier : *la mise en commun des moyens de production et d'échange*, rencontre peu d'adhésions dans ces milieux.

§

Ici se pose une question délicate : quelle sera l'attitude réciproque des syndicalismes en présence? Il semble, *a priori*, que procédant tous d'un même système ils n'aient pas à s'affronter. Mais leurs doctrines pourront s'opposer. Nous connaissons celle de la C. G. T. La C. T. I. semble encore incertaine, quant aux fins propres qu'elle poursuit, bien qu'elle paraisse lier partie avec la C. G. T. Quelles sont les dispositions du syndicalisme agraire?...

Il ne nourrit point, comme son aîné, des rêves d'hégémonie sociale. Il ne se croit pas appelé à régénérer la société tout entière. Il ne prétend point régenter des corporations gravitant dans un orbe autre que le sien, ni imposer ses directives au pays. Ce n'est pas un syndicalisme débordant son cadre professionnel. Il connaît ses limites. Il se renferme en elles.

Il semblait donc assez juste d'écrire que C. G. T. et C. G. A. étaient comme deux lignes parallèles. En effet le syndicalisme agraire n'a pas à s'occuper du syndicalisme ouvrier, aussi long-

temps que le second ne s'immiscera pas dans le domaine du premier.

Pour synthétiser l'effort du syndicalisme agraire, pour connaître l'esprit qui anime la C. G. A., il faut reprendre — en la prolongeant d'un terme — la formule d'Auguste Comte : « Le Progrès pour but, l'Ordre pour base, la Solidarité pour moyen. »

Nous verrons un peu plus loin quels progrès le syndicalisme peut servir.

L'Ordre, c'est la condition même de la vie agricole. L'Ordre c'est la succession rotative des saisons avec les alternances régulières de température, qui font gonfler les germes, monter la sève, mûrir les fruits et les moissons. Le désordre, la violence, la révolution, c'est l'orage qui ravage les champs, la grêle qui écrase les cultures. Le cultivateur a besoin d'harmonie atmosphérique et il reçoit ainsi de la Nature, en laquelle il vit et de laquelle il est constamment enseigné, le goût de la discipline et de l'harmonie sociale.

La Solidarité est le moyen de tout syndicalisme : ceux qui exercent une même profession ont des intérêts communs déterminant leur action commune. La puissance d'une association, et son influence, est donc fonction de la Solidarité qui unit chacun de ses membres.

§

Autrefois le cultivateur se syndiquait pour supprimer les intermédiaires : acheter meilleur marché ou vendre plus cher. Maintenant sa conception du syndicalisme se renouvelle et s'élargit. Maintenant il s'agit de réaliser l'union de la classe agricole, pour sa défense économique, fiscale, légale et sociale. Répondant à une aspiration profonde, cette conception est comprise de l'élite rurale. Par les mots « élite rurale » on entend comprendre ceux qui, dans toutes les conditions, gros, moyens, petits propriétaires, métayers, fermiers, ouvriers agricoles, aiment assez leur profession pour concourir à lui assurer, dans la nation, le rang qu'elle mérite !...

Le savant ne calcule, le penseur ne médite, l'artisan n'œuvre que parce que le cultivateur lui assure le pain quotidien. Une société peut se concevoir, à la rigueur, sans les autres. Aucune ne peut se concevoir sans lui.

Le monde agricole prend progressivement conscience de sa

force, mais il n'en mésuse point. De par sa puissance numérique, de par les services de toute nature qu'il rend à la collectivité, il sait qu'il a droit d'être écouté. Cependant, au cours de ses manifestations publiques, dans ses Congrès et ses grandes assemblées syndicales, il associa toujours l'intérêt professionnel à l'intérêt général. Autant que syndicalisme d'union de classes il est syndicalisme d'union nationale. Il cherche à servir la profession en servant le pays.

De là son autorité morale et l'attention qu'on lui prête. Un ministre disait récemment, à Rodez, au cours d'un congrès agricole : « Les libres associations paysannes constituent de véritables forces de gouvernement. » Gouverner c'est équilibrer. Nous entrons dans une phase où l'on pourrait essayer de consolider l'instable équilibre social au moyen du syndicalisme agraire.

Le double rôle qu'il assume actuellement : union et défense professionnelle, maintien de la paix sociale, suffit-il à son activité ? Non !... Il doit, sortant d'une période transitoire d'hésitations et de tâtonnements, se réaliser complètement.

§

Depuis seulement l'an 1840 — comme les Parlements aboutissent vite ! — on projette d'instituer en France des Chambres d'Agriculture. Quatre régimes se sont succédé sans les mettre à jour. Cette lenteur extraordinaire tient peut-être à ce que les parlementaires veulent accéder aux Chambres d'Agriculture, alors que les agriculteurs demandent énergiquement qu'ils n'y soient pas éligibles. Les parlementaires faisant les lois, il est rare qu'ils les fassent contre eux. Mais qu'attend-on d'une organisation qui n'apparaît jamais ? Le syndicalisme, a-t-on dit, peut se suffire à lui-même. En effet, qu'il mette en œuvre tout le système des lois de 1865, 1881, 1884, 1888, 1894, 1899, 1900, 1901, 1902, 1906, 1910, 1914, 1917, 1918, 1920, et les décrets qui les complètent — lois et décrets insuffisamment connus et utilisés — et il lui sera possible d'assurer par ses moyens propres les fins qu'il doit logiquement poursuivre.

On s'en convainct en se reportant à la proposition de loi de M. Raymond Gavoty, député, sur les Chambres d'Agriculture. Quels services espère-t-il des chambres en projet ? Il faudrait trop de place pour les énumérer tous, mais tous — ou presque — sont

obtenus déjà ou se peuvent obtenir en faisant jouer le mécanisme de notre législation agricole.

Les pépinières, les champs d'expérience, les expositions, les écoles ménagères, les écoles d'agriculture et de motoculture ; les initiatives ayant trait aux reboisements, irrigations, assèchements, remembrements ; l'amélioration des semences, la sélection des races, la vérification des engrais, la répression des fraudes ; les avis à émettre sur la législation et la réglementation agricole, et les autres services qui seraient la raison d'être des Chambres d'Agriculture, le syndicalisme, déjà, les assure ou peut les assurer. Dès lors ne nous immobilisons pas dans l'attente d'une représentation professionnelle qui nous est refusée et donnons toute son ampleur à l'initiative syndicale.

§

Dans l'ordre matériel, comme dans l'ordre moral, pour élever la profession agricole, pour la rendre à la fois plus avantageuse et plus agréable, la tâche est immense. Qu'on se place au point de vue strictement professionnel, ou bien au point de vue économique, ou encore au point de vue social, on entrevoit toute l'importance du confédéralisme agricole et du rôle qu'il peut remplir en maintenant très nette, ainsi qu'il l'a marquée dès l'origine, sa volonté d'indépendance, ou mieux d'autonomie professionnelle.

« Nous, chez nous ! » Ces trois mots résument sa doctrine.

Le syndicalisme agricole s'est donc élevé de stade en stade du syndicat à l'union ou à la fédération de syndicats, de la fédération régionale à la confédération qui marque le couronnement de son organisation nationale. Magnifique essor et qui fait espérer des résultats féconds ! Et le syndicalisme agraire dépasse à présent les frontières, comme un arbre puissant dont la végétation s'étend au-dessus des champs voisins. Une internationale agricole est née. Ainsi l'évolution est complète.

Cette Confédération Internationale Agricole, on la doit à l'initiative française. Elle a son siège à Paris. Son président et son secrétaire général sont Français Actuellement elle groupe les organisations syndicales de Belgique, Espagne, Italie, Hollande, France, Irlande, Pologne, Luxembourg, Tchéco-Slovaquie, Yougo-Slavie, Suisse. Ainsi le mouvement agrarien se développe, se rejoint et se lie à travers les pays, jeunes et vieux, de l'Europe. Quels seront ses raisons d'être et ses résultats ? On peut en envisager beaucoup.

L'étude des questions diplomatiques et douanières intéressant le monde agricole, comme l'examen des questions de travail, de main-d'œuvre, de transports, d'organisations syndicales; l'échange des connaissances agrononiques particulières à chaque pays; les discussions sur les procédés culturaux, les races animales et les espèces végétales; les relations à établir afin de réaliser, sans passer par les intermédiaires, des échanges de plants, de semences, de reproducteurs; aussi bien que l'étude de problèmes supérieurs pourront utilement servir les intérêts de l'agriculture, autant que ceux des peuples. De même que le confédéralisme agricole apparaît comme un agent d'ordre intérieur, une Confédération Internationale Agricole pourrait, le cas échéant, maintenir la Paix entre les Nations !... Le rameau d'olivier n'est-il pas, plus que de tous autres, l'emblème des agriculteurs ?...

ROBERT MORIN

Délégué Général de la Confédération Générale Agricole.

ETHNOGRAPHIE

Edouard Naville : *L'Evolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 8°, 180 pages. — G. Autran : *Phéniciens, Essai de Contribution à l'histoire antique de la Méditerranée*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 4°, 146 pages. — K. Dieterich : *L'Hellénisme en Asie Mineure*, Paris, 1919, Bureau d'informations helléniques, 8°, 50 pages. — Skevos Zervos : *Rhodes, capitale du Dodécanèse*, Paris, 1920, Leroux, 4°, 380 pages. — *Enquête sur des arts lointains ; seront-ils admis au Louvre ?* Bulletin de la Vie artistique, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1920, nombreuses illustrations, Paris, Bernheim Jeune, petit 8°.

Le livre d'Edouard Naville sur l'**Evolution de la Langue égyptienne** est un livre de bon sens, qui s'oppose par là aux élucubrations pseudo-scientifiques de l'école d'Erman, professeur d'égyptologie à l'Université de Berlin. Le savant de Genève se rattache ainsi à la grande tradition française de Champollion, d'Emmanuel de Rougé, de Chabas, de De Rochemonteix, de Gaston Maspéro, et fait justice de cette théorie absurde selon laquelle l'égyptien primitif aurait été une langue sémitique, donc à mots formés de trois consonnes à l'égard desquelles les voyelles ne comptaient pas. Quiconque a eu affaire aux transcriptions uniquement consonnatiques de l'école d'Erman sait à quelles impossibilités phonétiques ce système conduisait. Naville a parfaitement raison de prétendre que l'égyptien ancien possédait tout autant de voyelles pleines que son successeur le copte ; que le copte lui-

même est seulement de l'égyptien dialectal (on a reconnu quatre dialectes) transcrit en alphabet grec arrangé selon les caractères vocaliques locaux ; et que, aussi haut qu'on remonte dans la série des inscriptions, les voyelles existent déjà avec une valeur réelle. Seulement, ces voyelles étant connues des lecteurs, il suffisait de noter hiéroglyphiquement les consonnes, ce qui revient à dire que, pour lire les hiéroglyphes, il fallait savoir la langue. Aux exemples cités par l'auteur j'ajouterai celui-ci : pour lire l'anglais à haute voix, il faut déjà le savoir, tant varie la prononciation dite correcte de chacune des voyelles. Comme j'ai jadis suivi les cours de Maspéro et de Guieysse, et étais parvenu à me débrouiller dans le système hiéroglyphique, j'espère que l'on voudra bien regarder mon appréciation comme fondée sur quelque connaissance des faits.

Par contre, je suis mauvais juge pour la partie du volume où Naville affirme que l'araméen a été une transcription cursive, à l'usage des scribes, des greffiers, commerçants, caissiers, etc., de l'écriture cunéiforme, écriture cursive qui ne répondait à aucune langue soi-disant araméenne. Pour le détail de la discussion, je dois renvoyer au livre même de Naville, tant le discours est serré et sobre. Mais les arguments principaux me semblent irréfutables ; il est exact, par exemple, que les anciens ne faisaient point de différence entre langue et dialecte et ignoraient les distinctions scolastiques inventées par certains philologues modernes. Il m'est difficile aussi de savoir si Naville a raison quand il dit que l'écriture araméenne, tout comme l'écriture copte, a eu seulement pour objet de représenter la langue vulgaire, par opposition aux langues dites sacrées ou littéraires figées par les hiéroglyphes et les cunéiformes : ses arguments me paraissent valables au moins par analogie avec ce qui s'est passé en Europe lors de l'évolution parallèle des langues littéraires et des patois ou dialectes populaires ; on pourrait aussi rappeler les écritures doubles des Russes, des Géorgiens, etc.

Il y a encore une discussion sur la situation de l'hébreu parmi les autres langues et dialectes de l'Asie antérieure, qui est à lire avec soin ; et une bien curieuse étude (p. 167 et suiv.) des quatre monuments (stèle de Mésa, calendrier agricole de Guézer, tessons de Samarie et inscriptions de Siloé) qui sont les plus anciens témoins connus de l'écriture phénicienne. « Il est impossible, dit

Naville, de voir dans aucun des quatre monuments cités la preuve que les livres de l'Ancien Testament auraient été écrits avec l'alphabet auquel on donne sans raison valable le nom de « vieil hébreu ».

Ces indications suffisent pour faire comprendre l'importance du livre d'Edouard Naville, non seulement pour les ethnographes qui s'occupent des formes et de l'évolution des écritures, mais pour tous ceux qui s'intéressent aux divers problèmes de l'antiquité orientale.

§

C'est aussi du bon sens que se réclame M. Autran dans son étude sur les **Phéniciens**. L'opinion courante, depuis longtemps, est que ce sont l'Egypte et la Mésopotamie qui ont été le berceau des civilisations méditerranéennes d'abord, puis, avec modifications, européennes. Or ce sont là des pays semi-tropicaux où les races s'abâtardissent vite ; les sciences modernes ayant démontré que c'est le terroir qui façonne les peuples, il faudrait chercher ailleurs, dans un pays à contrastes climatiques et à population active, le point de départ des civilisations européennes classiques et même de celles de l'Egypte et de la Mésopotamie. Jusque là je suis d'accord avec l'auteur ; l'ethnographie lui fournirait plus d'arguments encore que le bon sens (1). Reste à savoir comment il prouve cette thèse, qui ne provient pas, il faut le signaler, d'une supposition brusque ; elle se fonde sur vingt années

(1) Je ne puis citer toute la Préface, mais voici un passage que je crois typique : « Remarquons, au surplus, que pour des raisons très naturelles, l'histoire ancienne est demeurée jusqu'à nos jours l'œuvre à peu près exclusive d'égyptologues et de sémitisants. Cette constatation explique dans une large mesure la perspective sous laquelle ce passé nous est présenté. Que l'on ne voie point là une critique. Rien n'est, en vérité, plus éloigné de ma pensée. L'on ne saurait, cependant, méconnaître que cette histoire, depuis quelques années, a cessé d'être celle des seuls peuples de l'Orient. Elle est devenue aujourd'hui celle des origines de toutes nos civilisations. Cela suffit pour en transformer le caractère et pour en modifier très sensiblement l'économie générale. De tous côtés elle déborde les cadres étroits de l'Egypte et de la Mésopotamie, qui l'avaient contenue tout d'abord. Mais ces cadres, il faut le reconnaître, n'étaient nullement faits pour elle ; et il n'est pas certain qu'ils n'en aient, dans une mesure appréciable, retardé les progrès. Ces résultats sont aujourd'hui fonction de multiples recherches : de l'anthropologie, de l'ethnographie, de plusieurs archéologies, de tous les orientalismes, de la philologie comparée, de la géologie, même de l'astronomie historique. De chacune de ces sciences elle reçoit des apports. A presque toutes, en revanche, il faut qu'elle fournisse une orientation générale et une base d'investigation. »

de recherches méticuleuses, entreprises non pas contre l'opinion reçue, mais conformément à elle.

L'idée fondamentale est que les Phéniciens, dont le rôle civilisateur ne saurait être méconnu, étaient non pas des Sémites riverains de la Méditerranée, mais un rameau d'une vague d'envahisseurs continentaux venus du Caucase, grands de taille, bien organisés en clans féodaux, sous la conduite de chefs intelligents, donc très différents des Sémites, mais visiblement Indo-Européens, et dont d'autres rameaux sont connus sous le nom de Lélèges, Cariens, Lyciens, Peuples de la Mer, Egyptiens du Delta, Egéens, etc. La Phénicie aurait été peuplée d'abord par des groupements sémitiques, qui auraient été assujettis par la vague des Lélégo-Cariens, dénommés ensuite Phéniciens à cause du pays d'habitation. C'est à ce moment que se seraient élevées les civilisations de Tyr, de Sidon, que se serait établie sur tout le pourtour de la Méditerranée une civilisation à peu de choses près uniforme, par le commerce des choses précieuses (voiles fins, vases ornés, bijoux, etc.). Mais le petit nombre de ces dominateurs les aurait voués à une disparition progressive sous l'afflux d'une nouvelle vague sémitique, qui aurait peu à peu laissé péricliter les arts et industries, l'organisation commerciale et politique, bref la civilisation lélégo-carienne.

Les points de départ de cette vue historique sont, à mon sens, de valeur très inégale. Certains sont les faits suivants : les fouilles ont démontré la superposition en Phénicie syrienne de plusieurs civilisations, dont une au moins se rattache directement à la civilisation égéenne. Les livres du P. Vincent (*Canaan d'après l'exploration récente*) et de René Dussaud (*les Civilisations préhelléniques*) fournissent la démonstration suffisante, où l'étude des poteries peintes joue un grand rôle. Je signalerai donc à M. Autran que mes recherches sur les poteries peintes dites « berbères » ajouteraient toute une série de faits à ceux qu'il a réunis touchant le caractère non pas « sémitique », mais « lélégocarien » de certaines civilisations de l'Afrique du Nord.

Un autre fait certain est que le terme de Phénicie n'a été appliqué que tard à la côte syrienne ; c'était au début la dénomination de la Carie ; cette découverte remonte à une douzaine d'années et est due à Isidore Lévy. Si ce nom a été transporté à une autre région, c'est, pense M. Autran, que la population carienne

s'est transportée. Et à ce sujet il affirme : « L'extension des noms propres ethniques est limitée aux seuls groupes de la même famille parlant soit la même langue, soit des dialectes proches les uns des autres » (p. 57). Cette proposition ne saurait être acceptée par aucun ethnographe ; le problème m'a souvent intrigué, et j'ai montré, dans *Religions, Mœurs et Légendes,* t. III, p. 74-109, comment l'ethnique *Ostiak*, mot turc signifiant « montagnard », a été successivement appliqué par les Russes conquérants à une douzaine de groupes n'ayant en commun ni la langue, ni les mœurs, ni l'habitat ; parti de l'Oural, cet ethnique a fini par échouer non loin de la Chine.

J'arrive ainsi à une objection plus grave : quand les ethnographes voient avec quelle peine, l'observation directe étant possible, on détermine le nom porté par un peuple demi-civilisé moderne, ils s'étonnent que les archéologues discutent sérieusement le sens et la valeur des noms de peuples, de tribus, de rivières, de montagnes, etc., recueillis par une cinquantaine d'écrivains anciens qui ignoraient tout des méthodes d'enquêtes modernes. Avec des documents de cette valeur, notre ethnographie ne serait pas de la science, mais du roman. De tous, le nom de « Sémites » est peut-être l'un des plus fallacieux. Les Phéniciens n'étaient pas des Sémites, dit M. Autran ; veut-il dire qu'ils n'avaient pas le type dit juif, ni le type dit assyroïde ? ou qu'ils ne parlaient pas une langue de famille sémitique ? Mais en quoi le type de langue pouvait-il influer sur leurs caractères physiques et psychiques, sur leur organisation commerciale et politique ? Et si ces Lélégo-Cariens parlaient une langue indo-européenne, pourquoi auraient-ils été supérieurs à leurs voisins parlant une langue sémitique ; ou le contraire ? La psychologie des peuples actuels rend extrêmement prudent dans la reconstitution des conditions antiques.

Ma dernière hésitation porte sur l'emploi, comme moyen de démonstration, des noms propres, tant de personnes, de divinités, que de lieux. Depuis plus de cent ans, ce moyen a été employé à propos des Gaulois et des Germains, ou des tribus slaves, ou pour rapprocher les Ibères du Caucase des Ibères d'Espagne, ou encore pour reconstituer la civilisation des « Aryens primitifs ». L'ingéniosité dépensée ainsi est formidable ; le résultat est nul. Et l'on regrette que M. Autran ait eu recours, lui aussi, à ce

procédé, tout en reconnaissant, il l'avoue, qu'ainsi ne peut s'obtenir aucune certitude scientifique.

Toutes ces objections ne diminuent pas le mérite de l'effort : il est au moins certain que M. Autran a posé en termes nouveaux un problème qu'on tendait à laisser de côté comme insoluble ; sa parfaite connaissance des dialectes grecs d'Asie-Mineure lui a fait découvrir un grand nombre d'analogies insoupçonnées, et dont il faudra bien, un jour, donner l'explication. J'ajoute que, au cours de ce siècle, l'Asie-Mineure entrera sans doute dans une période d'équilibre politique qui permettra d'entreprendre des fouilles et aussi des enquêtes ethnographiques ; les populations actuelles descendent en majeure partie des anciens occupants du sol, quoique islamisées superficiellement. Le livre de M. Autran aura ainsi cet autre mérite de montrer dans quelles voies, autres que les voies traditionnelles, il conviendra de chercher.

§

La persistance de l'**Hellénisme en Asie Mineure**, et non pas seulement le long des côtes, a été très bien mise en lumière par M. Dieterichs, dans un mémoire dont il existe une traduction française. On y voit comment l'organisation byzantine fut conservée par les Turcs conquérants, et comment ceux-ci, en petit nombre, se contentèrent pendant des siècles de faire travailler les sédentaires soumis. C'est bien le phénomène dont M. Autran suppose la possibilité en Phénicie syrienne. Pour ce mécanisme dans les îles, on consultera les derniers chapitres de l'admirable monographie sur **Rhodes**, de M. Skevos Zervos, dont M. Merki a signalé ici le haut intérêt archéologique et iconographique.

Les produits des arts anciens occupent la place d'honneur dans tous nos musées. Pourquoi, a demandé le **Bulletin de la Vie artistique**, ces mêmes musées ne feraient-ils pas une place aussi aux monuments des arts dits « sauvages », dont la valeur esthétique est hautement reconnue maintenant dans les milieux de peintres, de sculpteurs, de décorateurs ? Interrogé, j'ai donné une réponse assez longue dans le numéro du 15 novembre, où M. Salomon Reinach déclare, au contraire, que ces arts sont des balbutiements maladroits et que les documents ethnographiques de tout ordre n'ont d'intérêt que comme moyen d'explication des documents archéologiques. Etrange inversion de termes, surtout

venant d'un si bon savant ! Dans les numéros suivants dominent les réponses d'artistes ou de critiques artistiques : elles concordent pour demander une section « sauvage » au Louvre. Fort intéressantes sont les remarques de Mme Lucie Couturier, de M. Paul Guillaume, de M. Jean Guiffrey, de M. Paul Rupalley, etc. Mais M. Verneau, directeur du Musée du Trocadéro, ne se prononce pas, et M. Léonce Rosenberg émet des théories pour le moins bizarres, quand il discerne dans les arts plastiques nègres des influences égyptiennes, chaldéennes, caucasiennes même, alors que, d'après les dernières découvertes, ce serait plutôt le contraire, des races nègres ayant vécu en Colchide et dans l'Egypte préhistorique. Quel sera l'effet pratique de cette enquête, je l'ignore. Ou plutôt je me crois en droit de supposer que le Musée du Louvre et les autres grands musées, comme celui des Arts décoratifs, manquant de place, la seule solution est celle que je préconisais il y a quelques années déjà dans le *Mercure de France*, et qui consisterait à réorganiser nos musées ethnographiques en deux séries, l'une de pièces de choix et l'autre de pièces d'étude. En tout cas, la pire solution serait de permettre au musée de Saint-Germain d'accaparer les objets ethnographiques sous prétexte de fournir des éléments de comparaison aux pierres et autres objets préhistoriques et de faire de l'ethnographie la servante de la préhistoire.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Essais Poétiques : « A une folle adorée », poème burlesque fort réussi. — *Revue des Deux Mondes :* l'été de 1914 à la cour de Russie ; mémoires de M. Maurice Paléologue. — *Fortanio :* Wells plagiaire ? » — *Revue bleue :* « L'Enseignement du français dans la Chine républicaine ». — *Le Thyrse :* Ch. van Lerberghe d'après ses lettres. — *Le Correspondant :* « Souvenirs de ma vie », par M. Francis Jammes. — Memento.

Nous recevons bien tardivement **Essais poétiques** (15 novembre). Cette jeune revue fait « appel à tous ceux qui ont médité leur cartouche frontal ». Elle ne saurait donc laisser personne indifférent. M. Lilial Trist y chante Mallarmé en un sonnet où nous lisons cet alexandrin curieux :

Et qu'il jaillisse enfin TON TROU D'OR éclaté

accidenté, par l'auteur lui-même, de ces lettres majuscules à portée mirifique,

M. René Limauge a écrit ce poème burlesque, parodie volontaire, croyons-nous, de quelque Lautréamont ou de quelque Rollinat, qu'il est difficile de lire à haute voix sans éclater de rire. Ou nous nous trompons fort, ou nous possédons en M. René Limauge un nouveau Scarron pour le moins :

A UNE FOLLE ADORÉE

Dévoile tes splendeurs ! Toute nue, ô ma folle !
Sur ce socle, debout ! Je te veux pour idole.
Laisse-moi contempler dans ce chaud clair obscur
Le feu blanc sensuel de ton cher être impur.
Ta lèvre est rouge et tes seins ronds ont un bout rouge.
Un éclair rouge dans le fond de tes yeux bouge.
Et ta personne exhale un parfum spécial,
Immonde et capiteux, de musc et de chacal.
Tu présentes et sens la femme sanguinaire,
Telle que je te sais.

Sous ce crépusculaire
Et vertigineux ciel, je déclare et promets,
En jurant sur le diable, être à toi pour jamais.
Je serai ton ministre et tu seras mon culte.
Pour que ta chair frémisse et que ton cœur exulte,
Je te sacrifierai, comme en l'Antiquité
On faisait à Moloch, bien plus d'une santé
Rose d'enfant vivant. Je planterai ma lame
Dans leur col innocent d'où s'échappera l'âme.
Puis je ferai gicler sur ton joli nombril,
Qui frissonnera tout, leur sang chaud puéril.
Je couperai leur sexe, et, dans de l'eau sucrée,
Je le ferai bouillir pour ma folle sacrée.
Quand lasse tu seras de ces plaisirs retors,
Violemment enlacés, nous jetterons nos corps
Dans un abîme obscène. Et, sous la jouissance,
Tu me troueras le crâne, et sa grise substance
Par ta bouche, œillet vif, délicieusement
Sera toute aspirée. Alors, profondément
Extatiques, mes yeux deviendront blancs. Par terre,
Je croulerai : ma tête, en tombant la dernière,
Rendra sur le plancher un son creux effrayant.
Et toi, tu souriras ; ton petit nez dément,
Ainsi que sous l'effet d'un aphrodisiaque,
Ivre, palpitera, belle démoniaque !

§

M. Maurice Paléologue, qui fut notre dernier ambassadeur auprès de Nicolas II, publie ses souvenirs dans la **Revue des Deux Mondes** (15 janvier et 1er février).

Voici un croquis de la tsarine, le 20 juillet 1914, à Péterhof, pendant le dîner offert au Président Poincaré :

Pendant le dîner, j'observe l'impératrice Alexandra-Féodorowna, en face de qui je suis placé. Bien que les longues cérémonies soient pour elle une très pénible épreuve, elle a voulu être là ce soir, afin de faire honneur au Président de la République alliée. La tête constellée de diamants, le torse (*sic*) décolleté dans une robe de brocart blanc, elle est assez belle à voir. Ses quarante-deux ans la laissent encore agréable de visage et de lignes. Dès le premier service, elle se met en frais de conversation avec Poincaré, qui est assis à sa droite. Mais bientôt son sourire se crispe, ses pommettes se marbrent. A chaque instant, elle se mord les lèvres. Et sa respiration haletante fait scintiller le réseau de brillants qui lui couvre la poitrine. Jusqu'à la fin du dîner, qui est long, la pauvre femme lutte visiblement contre l'angoisse hystérique. Ses traits se détendent soudain, lorsque l'Empereur se lève pour prononcer son toast.

A la date du 27 juillet 1914, M. Maurice Paléologue écrivait :

Mes réflexions sont d'un pessimisme radical. Quelque effort que je fasse pour les contredire, elles me ramènent toujours à cette conclusion : la guerre. Le temps des combinaisons et des artifices diplomatiques est passé. Auprès des causes lointaines et profondes qui ont déterminé la crise actuelle, les incidents de ces derniers jours ne sont rien. Il n'y a plus d'initiative individuelle, il n'y a plus de volonté humaine qui puisse résister au mécanisme automatique des forces déchaînées. Nous autres, diplomates, nous avons perdu toute action sur les événements ; nous ne pouvons qu'essayer de les prévoir et insister pour que nos Gouvernements y adaptent leur conduite.

Quel aveu lamentable, cette dernière phrase !

Tel est, d'après notre ambassadeur, l'entretien du comte Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne, avec le ministre Sazonow, le 1er août 1914, à 7 heures du soir :

Très rouge, les yeux gonflés, suffoquant d'émotion, il (Pourtalès) remet solennellement à Sazonow une déclaration de guerre, qui se termine par cette phrase théâtrale et mensongère : *Sa Majesté l'Empereur, mon auguste souverain, au nom de l'Empire, relève le défi et se considère en état de guerre avec la Russie.*

Sazonow lui répond :

— Vous faites là une politique criminelle. La malédiction des peuples retombera sur vous.

Puis, lisant à voix haute la déclaration de guerre, il est stupéfait d'y voir, entre parenthèses, deux variantes qui sont d'ailleurs d'une minime importance. Ainsi, après les mots : *La Russie ayant refusé de faire droit à...* il y a : (*n'ayant pas cru devoir répondre à..*) Et, plus loin, après les mots : *La Russie ayant manifesté par ce refus...* il y a : (*par cette attitude...*) Il est probable que ces variantes avaient été indiquées de Berlin et que, soit inadvertance, soit précipitation du copiste, elles ont été l'une et l'autre insérées dans le texte officiel.

Pourtalès est si atterré qu'il ne réussit pas à expliquer cette bizarrerie de forme, qui entache de ridicule *in æternum* le document historique d'où vont sortir tant de maux. La lecture finie, Sazonow répète :

— Vous faites là un acte criminel !

— Nous défendons notre honneur !

— Votre honneur n'était pas en jeu. Vous pouviez, d'un mot, conjurer la guerre : vous ne l'avez pas voulu. Dans tout ce que j'ai tenté pour sauver la paix, je n'ai pas trouvé le moindre concours. Mais il y a une justice divine !

Pourtalès reprend, d'une voix sourde, avec un regard éperdu :

— C'est vrai... Il y a une justice divine... Une justice divine !

Il marmonne encore quelques mots incompréhensibles, et, tout vacillant, il se dirige vers la fenêtre qui est à droite de la porte d'entrée en face du Palais d'Hiver. Là, il s'appuie au chambranle et, soudain, il éclate en sanglots.

Sazonow essaie de le calmer, lui tape dans le dos. Pourtalès balbutie :

— Voilà donc le résultat de ma mission !

Enfin, brusquement, il se jette vers la porte, qu'il a peine à ouvrir, tant ses mains tremblent, et il sort en murmurant :

— Adieu !... Adieu !...

Le 2 août 1914, M. Paléologue et Sazonow déjeunent en tête à tête. Notre ambassadeur dit du tzar : « Il respirait la volonté, la certitude et la force. » Cela ne suscite qu'un faible écho chez le ministre russe. Il répond :

J'ai eu la même impression et j'en ai tiré un très heureux présage... mais un présage nécessaire, car enfin...

Et il s'arrête brusquement, comme s'il n'osait achever sa pensée.

Je le presse de poursuivre. Alors, me prenant le bras, il me dit sur un ton d'affectueuse confidence :

— N'oubliez pas que le caractère essentiel de l'Empereur est la résignation mystique.

Puis il me raconte cette anecdote suggestive, qu'il tient de son beau-frère Stolypine, l'ancien Président du Conseil, assassiné le 18 septembre 1911.

C'était en 1909, alors que la Russie commençait à oublier le cauchemar de la guerre japonaise et des troubles subséquents.

Un jour, Stolypine propose à l'Empereur une grave mesure de politique intérieure. Après l'avoir écouté d'un air rêveur, Nicolas II fait un geste sceptique, insouciant, un geste qui semble dire : « Cela ou autre chose, qu'importe ! » Il déclare enfin d'une voix triste :

— Je ne réussis rien de ce que j'entreprends, Pierre Arkadiéwitch. Je n'ai pas de chance... D'ailleurs, la volonté humaine est si impuissante !

Courageux et résolu de sa nature, Stolypine proteste avec énergie. Le Tsar lui demande alors :

— Avez-vous lu la *Vie des Saints* ?

— Oui,... en partie du moins ; car, si je ne me trompe, l'ouvrage compte bien une vingtaine de volumes.

— Savez-vous aussi quel est mon jour de naissance ?

— Pourrais-je l'ignorer ? C'est le 6 mai.

— Et quel saint fête-t-on, ce jour-là ?

— Excusez-moi, Sire ; je ne m'en souviens plus.

— C'est le patriarche Job.

— Dieu soit loué ! Le règne de Votre Majesté finira glorieusement ; puisque Job, après avoir enduré avec piété les plus cruelles épreuves, s'est vu comblé de bénédictions et de prospérités.

— Non, croyez-moi, Pierre Arkadiéwitch. J'en ai plus que le pressentiment ; j'en ai l'intime conviction : je suis voué à de terribles épreuves ; mais je ne recevrai pas ma récompense ici-bas... Combien de fois me suis-je appliqué cette phrase de Job :

A peine conçois-je une crainte qu'elle se réalise, et tous les malheurs que je redoute fondent sur moi.

§

MM. Marcel Pagnol et Charles Brun viennent de créer **Fortunio**, revue mensuelle (janvier), à Marseille, 8 et 15, rue Croix-de-Reynier.

Le premier numéro débute par une question que M. Pagnol tend à résoudre : « Wells, plagiaire ? » D'après M. Pagnol, *Le Nouveau Machiavel*, de H.-G. Wells, ressemblerait fort à *La Vie privée de Michel Teissier*, d'Edouard Rod. Le parallélisme des deux ro-

mans est mis en évidence avec une rare adresse par le critique. Il conclura dans un numéro suivant.

§

La **Revue bleue** (15 janvier) publie le texte d'une conference faite par M. Tchang-Ki, ancien président du Sénat de la République Chinoise, à la Ligue de l'Enseignement, sur « l'Enseignement du français dans la Chine républicaine ». On lira avec gratitude cette excellente prose, claire et abondante en idées. Le conférencier se réclame de Diderot, pour désirer la pénétration intellectuelle de son pays par le nôtre ; et il parle de la liberté en homme qui a contribué à l'établir dans le plus grand empire du monde :

C'est la liberté de pensée qui, ici comme partout, est la source la plus féconde de l'intelligence. La France touche la récompense d'avoir élevé cette liberté au-dessus de toutes les autres. C'est de cette hauteur que dérivent toutes ces libertés individuelles qui donnent son prix à la vie et que votre Grande Révolution a codifiées dans sa fameuse proclamation des Droits de l'Homme.

Il est bon que nous entendions cela. Retenons même ce principe énoncé par M. Tchang-Ki : « La véritable éducation républicaine est d'abord une éducation morale. »

Si « depuis sa grande Révolution de 1911, la Chine s'est proposé de se modeler sur la France », notre pays s'est laissé devancer par d'autres, comme facteur d'influence, — notamment par les Etats-Unis.

Ecoutons à ce propos M. Tchang-Ki :

Après ce mouvement des Boxers provoqué par une impératrice mandchoue qui essayait de sauver sa couronne, la Chine s'est trouvée dans la nécessité de payer les frais d'une faute historique dont elle n'était pas responsable. Les Etats-Unis ont refusé de toucher l'indemnité qui leur était attribuée, en réparation de leurs pertes. Et quel honorable usage ont-ils fait de cet argent qui ne représentait que des regrets ? Ils ont décidé qu'il servirait à l'édification et à l'entretien d'une école préparatoire où seraient accueillis et formés les étudiants qui se destinaient à aller achever leur instruction aux Etats-Unis.

Il est naturel, n'est-ce pas, que les facilités qui ont été ainsi procurées à nos jeunes gens aient eu pour effet de multiplier le nombre des étudiants qui profitent de la chance de s'instruire, de la culture d'un peuple voisin. Il est naturel aussi que cette largesse, vraiment fraternelle, ait créé entre les deux peuples un courant de sympathie.

L'école préparatoire américaine jette par-dessus le Pacifique, d'un pays à l'autre, un pont de concorde.

On a eu une preuve éclatante de cette amitié lorsque les Etats-Unis sont entrés dans la guerre mondiale : la jeunesse chinoise, qui était venue achever son instruction dans cet asile vraiment démocratique de liberté, s'est associée de cœur, de pensée et de fait à l'effort américain.

Nos amis américains, comme d'ailleurs nos amis anglais, ont fait plus. Ils ont trouvé dans leurs missionnaires un instrument commode pour développer leur culture chez nous. A Shanghai, à Nankin, à Canton il existe des universités de langue anglaise. Des écoles américaines et anglaises se répandent sur tout notre territoire. Que trouvons-nous en face ? Une seule université de langue française et quelques écoles tenues par les frères Maristes.

Et voici une déclaration dont l'importance ne saurait échapper :

Dans ces conditions, beaucoup de mes compatriotes, désireux de s'instruire, sont allés aux écoles des missionnaires. Là, on leur a prescrit des exercices spirituels. Comme la religion ne préoccupe pas beaucoup l'esprit des Chinois, ils se sont conformés à ces pratiques sans y attacher d'importance. Ils se sont figuré que ces pratiques faisaient nécessairement partie de l'enseignement occidental. Ils l'ont cru jusqu'au jour où la France a élevé dans sa main un flambeau qui a projeté sa lumière jusqu'en Extrême Orient. Je veux parler de la laïcité en matière d'enseignement. Vous avez démontré ce jour-là que l'enseignement peut et doit être indépendant. Je n'insiste pas, Mesdames et Messieurs. Vous devinez pourquoi l'enseignement laïque convient mieux que tout autre à notre esprit indépendant et positif. La laïcité a beaucoup contribué à faciliter la tâche de notre Société.

§

Le Thyrse (15 janvier) publie des lettres de Charles van Lerberghe, qui sont émouvantes au point que l'est son œuvre adorable. Car le temps ne tardera plus guère que *La Chanson d'Eve* sera répandue comme *Sagesse* ou *La Bonne Chanson* de notre Verlaine.

En 1892, van Lerberghe écrivait :

Moi, je voudrais prier Dieu, s'il existe, de me garder jeune d'esprit, capricieux, fantasque, libre et naïf, que ce titre de docteur me fût léger et que je redevinsse aussi bête après cela qu'auparavant. N'est-ce pas vous qui avez rêvé, une nuit, que vous étiez devenu un canard? C'est un beau rêve, et consolant. Je voudrais redevenir ainsi un beau jour

une belle bête du bon Dieu nageant au soleil parmi de grands arbres, ou bien redevenir un petit enfant...

Je crois que c'est notre salut d'avoir des impressions aussi délicates et aussi fugitives que les enfants et les oiseaux.

Je comprends bien votre charmante aventure et vous l'envie. Ces premiers jours de printemps me réveillent justement le cœur... Moi je ne sais plus au juste ce que c'est qu'une femme. Quand il fait ainsi bleu, je deviens très sentimental. Je me dis : il faudrait avoir une femme dans une petite maison, un jardin où l'on pourrait s'asseoir au soleil parmi les fleurs, un piano, un chat, un peu de tranquillité dans la vie. Est-ce un rêve? Ce n'est pas impunément que j'ai vécu ainsi quelques bonnes années dans ma maisonnette de province, entre ma sœur et mon chat et parmi mes livres. Temps heureux! Ménage de boîte à joujoux! Et mes poiriers en fleurs et mes beaux lilas! Comme je pleure mon Paradis perdu! Il est vrai qu'au moment même je m'en souciais assez peu. Mon rêve alors était d'aller habiter Paris, la ville lumière! d'aller vivre dans un garni à Montmartre. Sale idée. Maintenant je ne sais plus ce que je veux...

... Ne me trouvez pas trop ridicule, mon ami, je suis si seul maintenant! Je n'ai jamais été plus seul.

L'éditeur de ces lettres en dit qu'elles dévoilent une âme « ingénue et mélancolique ». Et van Lerberghe confesse pourtant : « C'est peut-être mon indignité, je ne suis, moi, rien moins que mélancolique ». Il parle de son sourire et s'analyse de la sorte :

Ce sourire, c'est tout moi. Je me le répète souvent, en riant, lorsque je m'attrape, au milieu de tant d'inquiétudes que je devrais avoir et d'une solitude qui semblerait intolérable à d'autres, à sourire ainsi à la vie, béatement, de la béatitude d'un enfant ou d'un simple d'esprit. Après tout, mes lettres ne donnent-elles pas généralement une impression de gaîté, ne serais-je pas en compagnie de mes amis un être plutôt folichon? Je le soupçonne. Mes vers aussi me font l'effet d'être les plus naturellement joyeux de toute notre littérature. Mes petits hiboux, quand je les contemple avec les yeux d'un père, me semblent à moi des alouettes chantant dans l'aube d'un beau jour d'été, au-dessus d'un paradis en fleurs. Rassurez-vous donc. Etre mélancolique dans ma condition serait une impiété. Je suis un vagabond, un être sans foyer, sans famille, mais n'est-ce pas là vraiment une destinée de poète? Que pourrais-je rêver de plus beau que la « charmante promenade » à travers les littératures, à travers les plus beaux musées et les plus beaux pays, que je fais en ce moment?

Quel inappréciable service un critique littéraire rendrait à la jeunesse d'aujourd'hui, en rouvrant pour elle *La Chanson d'Eve* de Charles van Lerberghe !

§

M. Francis Jammes publie dans **Le Correspondant** (10 janvier) des fragments des « Souvenirs de ma vie », d'un charme incomparable. On y retrouve le conteur fin d'*Almaïde d'Etremont* et le poète du *Roman du Lièvre*, le familier et lyrique Jammes des meilleures années de sa belle carrière d'écrivain, en un mot le Francis Jammes édifiant sans paraître le savoir.

Que cette page est heureuse, sur le personnel pédagogique :

Je commençai de connaître alors, mais non pas d'apprécier, l'état d'esprit de la plupart des régents. A plus de quarante ans de distance, la même muraille se dresse entre eux et moi, et si quelques professeurs, par leur science aimable et la sympathie dont ils m'honorent, ont conquis mon cœur, ma défiance ne s'est nullement dissipée en général. Cet esprit de brimade, qui est une de leurs manies, ce désir d'humilier de pauvres petits habitués à la douceur familiale, de leur donner envie de sangloter, de passer sur eux la mauvaise humeur qu'ils ont amassée dans quelque discussion, conjugale ou autre, m'a toujours révolté. Cette inintelligence qui ne comprend que la sienne; ce mathématicien qui ricane et vous punit parce que vous préférez la version latine aux cerceaux qu'il pousse avec un bâton de craie sur un tableau noir; ce lettré de cinquante ans qui s'esclaffe parce que vous lui répondez que Virgile est l'auteur des *Métamorphoses;* ce géographe qui s'étonne que vous ne preniez aucun intérêt à considérer de minuscules ronds alignés le long d'une ligne qui serpente; cet historien qui prétend vous passionner pour les clauses du Traité des Pyrénées, — tout cela, et toutes ces gens, ne valent pas un sou au regard d'un merle qui siffle dans la haie...

M. Francis Jammes place vers 1876 le commencement de son initiation poétique. Il la raconte d'une si heureuse manière qu'il ne saurait craindre « la risée des esprits forts », des autres ni de personne :

Et c'est ici que commence l'initiation poétique, dans cette école primaire, sur ce banc, vers la gauche en regardant la porte d'entrée. Un livre est ouvert devant moi. Et soudain, sans qu'on m'en ait prévenu, je vois et j'entends que ses lignes sont vivantes, que deux à deux elles se répondent par la rime comme des oiseaux ou des vendangeurs, et

que ce qu'elles racontent nous enchante à la manière des êtres et des choses qui n'ont pas besoin qu'on les traduise. Il y a dans cette poésie un chien qui s'appelle Mouffetard. Dussé-je être, encore une fois, la risée des esprits forts, j'avoue que je fus tellement pris par ces vers que l'on m'avait donné à apprendre que, le soir, mon père m'ayant demandé de les répéter avec lui, au coin du vieux foyer, un grand sanglot me secoua, je ne pus parvenir au bout de ma leçon. Je venais de recevoir du ciel ce roseau aigu et sourd, bas et sublime, triste et joyeux, plus âpre que le dard d'un sauvage, plus doux que le miel. Je m'y exerçai peu de jours après. Mon père fut étonné de mes essais, me marqua plus de tendresse qu'il ne m'en avait témoigné jusqu'alors. Ses yeux scrutaient les miens. Sans doute y recherchait-il, sensible lui-même aux poètes, cette ombre qui souvent attriste les jours de ceux que Dieu, — qu'il soit béni ! — a marqués du signe.

§

Memento. — *La Connaissance* (1er janvier) : M. Ch. Chassé : « Charles Müller, quand il était étudiant ». — M. Sinin Palay : « Noëls de Béarn et de Gascogne ».

La Revue Critique (25 janvier) : « Les précurseurs de Nietzsche », par M. A. Thibaudet. — « Les amours du banquier des rois », par M. R. Lambelin.

La Nouvelle Revue Française (1er février) « Un baiser », par M. Proust. — « Diane », par M. Gaspard-Michel. — « La Peste », par M. Pierre Mac-Orlan.

La Revue de Paris (1er février) commence la publication d'un roman du grand Blasco Ibañez : « Les Ennemis de la Femme ». — « Au sujet d'Adonis », par M. Paul Valéry.

La Nouvelle Revue (1er février) : « La réforme des études juridiques », par M. P. Dubois-Richard. — M. A. Parent : « L'Angleterre et ses marins ».

L'Amour de l'Art (janvier) : « Lois d'Harmonie et de tradition », par M. E. Monod-Herzen. — « Le salon des Indépendants », par M. Louis Vauxcelles. — « Souvenirs sur Cézanne », par M. Ch. Camoin.

L'Europe Nouvelle (23 janvier) : « L'Italie du Comte Sforza », par M. Benjamin Crémieux. — « L'Influence française en Lettonie », par M. Henri Hauser. — « L'Instruction des prisonniers russes à l'étranger », par M. P. de D.

Le Producteur (janvier) : Ch. Guiyesse : « Le panneau de perles dans la cellule ». — « Les Chambres de métiers », par M. Marius André.

La Revue Universelle (1er février) : « Le Professeur Charcot ou le césarisme de Faculté », par M. Léon Daudet. — « Et la lumière fut ! » roman nouveau de M. Ch. Géniaux.

Les Cahiers d'Aujourd'hui (janvier) : « Racine », par M. Léon

Werth. — M. V. Larbaud : « Questions militaires ». — « Pensionnat de jeunes filles », par Mme Neel Doff. — « Façons d'être jeune. Politique d'abord ! » par M. André Salmon. — « Concert », par M. Ch. Vildrac.

La Revue hebdomadaire (29 janvier) : *** : « L'Effort de nos troupes en Cilicie en 1920 ».

La Revue de la Semaine (28 janvier) : Dom F. Cabrol, abbé de Farnborough : « L'Impératrice Eugénie en Angleterre ».

Pour le Plaisir (15 janvier) : « Bords de l'Oise », poème de M. Fagus. — M. René Gross : « Autour d'Alexandre Dumas père ».

La Grande Revue (janvier) : M. Elie Faure : « Napoléon ». — M. René Lote : « De la médiocrité de la Littérature présente ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

M. Denys Puech à l'Ecole de Rome. — Expositions de Camille Pissarro, galerie Durand-Ruel. — Exposition Jean Peské, galerie Devambez. — Exposition Maurice Chabas, galerie Devambez. — Exposition Val, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Georges Migot, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Léonce de Joncières, galerie Georges Petit.

Ce qu'on fait à la Villa Médicis a toujours eu si peu d'influence sur le développement de l'art français qu'il n'y a pas lieu de s'émouvoir profondément de la nomination de M. Denys Puech à la Direction de ce que pourrait être notre école supérieure des Beaux-Arts. M. Denys Puech, artiste, ne marque point personnellement. L'histoire de l'art, des mouvements d'arts contemporains, ne le citerait qu'en nomenclature. Il n'est pas représentatif. Il se perd dans un groupe, parmi les fournisseurs habituels de monuments publics. Tous les ans, on les voit occuper la rotonde centrale du hall du Salon des artistes français, face au buffet et au grand escalier. Les gens passent sans s'arrêter. Ils savent que c'est l'exhibition des monuments qui enlaidissent les places publiques, gâtent le pittoresque des vieilles villes, encombrent les verdures des squares. Ce n'est rien. Cela rejoint les Grauk, les Schœnewerk, les Gateaux, tous les vieux sculpteurs médiocres qui cernaient les bureaux des Beaux-Arts et obtenaient les monuments pendant que les Abel de Pujol, les Signol obtenaient les plafonds. Ainsi nos palais nationaux, de belle structure, sont-ils inférieurs dans les détails. Il est impossible, d'ailleurs, que le Directeur de l'Ecole de Rome soit un grand artiste ou novateur, de par son mode d'élection. L'Institut n'est point, en ce qui regarde l'art plastique, une sélection.

C'est le couronnement d'une carrière scolaire qui a nécessité le prix de Rome. A quelques rares exceptions près, le prix de Rome n'est point accordé à la valeur artistique. C'est un prix de patience, de correction, une prime à de longues études, à une contenance respectueuse vis-à-vis des professeurs alliée à un dédain obligatoire des vrais maîtres. Eux-mêmes, les gens de l'Ecole des Beaux-Arts passent leur temps à gémir qu'on ne peint plus, qu'on ne dessine plus. C'est donc qu'ils n'ont pas su enseigner à peindre et à dessiner. M. Denys Puech apparaît chargé des meilleures intentions : ce qu'il veut persuader aux élèves, c'est que par delà l'ébauche il y a l'œuvre, et qu'eux ils se doivent, ils nous doivent, ils doivent à la patrie, à l'école, à leur professeur de perpétrer des œuvres. Les Bourgeois de Calais ou le Balzac ? ébauche ! les statuettes de Marque, ébauche ! les grandes figures de Bourdelle ? ébauches ! les bustes de Despiau ? ébauches ! tout l'apport de Dejean d'Aronson, d'Halon, les statues de Desbois ? Tout cela, des ébauches !... Ces artistes, sans être tout à fait négligeables, au point de vue de l'Ecole ou de l'Institut, n'ont pas la manière, le tour de main, le secret, le chic de l'œuvre, réservé aux seuls favoris de la Minerve casquée, qu'on appelle, de ce fait, les pompiers.

Qu'est-ce donc que ce suprême tour de main, cette presque inatteignable habileté, ce prestige qui ne s'achète qu'au quai Malaquais, qui est seul capable d'assurer la gestation et la coction de l'œuvre ?

Le secret en est simple. Il consiste à donner le pas sur la fantaisie, l'imagination et la personnalité à la mémoire. Parcourez les Musées et les reparcourez. Pensez-y toujours en esquissant la maquette et en corrigeant le très important, trop important travail que fournit le praticien. Que rien d'inédit ne choque dans vos trouvailles. Explorez vos souvenir. Rassemblez, tout est là. La garantie qu'une sculpture ou un groupe est une œuvre, vous la trouverez seulement en ceci qu'elle ressemble à une œuvre consacrée ! Cette œuvre, qui a servi de modèle, peut être apocryphe ? Il n'importerait guère ! Elle n'a été classée comme une œuvre que parce qu'elle ressemblait déjà à des œuvres antérieures, qui elles-mêmes reflétaient avec toujours plus de mollesse et d'abandon des œuvres antérieures. Rassemblez, tout est là. Qu'il s'agisse de peinture ou de sculpture, c'est la même chose. L'ombre de Schnetz,

d'Hébert,de Guillaume accueilleront avec bienveillance M.Puech. Tu as toujours ressemblé. Apprends à tes élèves à ressembler.

Il y aurait-il un moyen d'assurer à l'Ecole de Rome (car enfin il y a là des ressources qui se perdent) des directions meilleures ? Peut-être obtiendrait-on un premier résultat en faisant homologuer au ministre (car il ne nomme pas, il homologue une décision de l'Institut) un vote plus largement conçu. Pourquoi le Directeur de l'Ecole de Rome ne serait-il pas élu par les artistes, par ceux de la Société Nationale, des Artistes français, du Salon d'Automne et des Indépendants, pratiquant le suffrage à un ou plusieurs degrés, votant tous ou désignant des délégués? On obtiendrait certainement des noms plus représentatifs, la désignation d'un artiste plus généralement admiré que celui qui sort de la consultation de l'Institut, et ce pourrait être le commencement d'une réforme de l'Ecole de Rome. Si on n'y touche pas, si l'on n'en fait point le terrain de belles et fructueuses leçons, le mieux serait d'en faire l'économie. Telle qu'elle existe, elle est dangereuse. Elle désigne pour le gâchage des parois et les plafonds de monuments publics des artistes trop qualifiés. L'avenir de notre art de grande décoration y est lié. Cela dépasse de beaucoup l'intérêt de la personnalité de M. Denys Puech.

§

Pissarro ou Manet auraient-ils été de bons directeurs de l'Ecole de Rome ? Certainement. Ils auraient ouvert les yeux des élèves à la lumière. Ils leur auraient appris à saisir le bruissement des choses. Ils leur auraient appris qu'un tableau se crée sous le coup d'une émotion figée par des dessins ou des esquisses, gardant la fraîcheur de l'impression première et non d'après les tableaux du Musée.

La galerie Durand-Ruel réunit un certain nombre de tableaux et de gouaches de **Camille Pissarro**. Il n'y a pas tout ; je veux dire que toutes les facettes de l'œuvre ne sont point représentées, mais l'exposition a l'intérêt de juxtaposer des tableaux des diverses périodes de l'artiste, au moins depuis 1870. C'est l'évocation un peu à la diable, sans souci que les œuvres soient complètement représentatives des moments principaux de l'évolution de Pissarro depuis sa première période où Corot le guide, celle des influences turneriennes, jusqu'à l'épanouissement de sa personnalité dans ses visions d'espaces vus sans préoccupations de motif pittoresque, sa

transcription de la splendeur de l'étendue et des jeux de lumière sur les horizons et de son modelage des formes dans le plein air. De cette dernière série qui a donné les admirables cueillettes de pommes et cette notation dans la lumière la plus diaprée de la paysanne la plus exactement comprise, un tableau très remarquable (sinon des plus complets), la *Gelée blanche*, avec la jolie inflexion du corps de la paysanne qui casse les branches et la belle vie du brasier. Les paysages urbains auxquels Pissarro se plut à toute période de sa carrière, mais dont il fit son étude principale aux dernières années de sa vie sont nombreux : spacieux Jardin des Tuileries ou du Louvre, quais de Rouen ou rues de Rouen, singulièrement fines et prestes, notées solidement, égayées de la parure mobile et colorée de l'affiche, autant de magnifiques morceaux.

Les pastels et les gouaches disent avec finesse des coins de marché, des aspects de vie de province, d'une claire intimité.

§

Jean Peské expose chez Devambez une trentaine de toiles sur Paris qu'il encadre de dessins et de tableaux rapportés du midi provençal. C'est un excellent artiste. Il a le mérite d'être très autonome. Les théories nouvelles, excellentes, pour ceux qui les trouvent, c'est-à-dire les formulent à leur usage, en ratification de leurs tempéraments propres, ne le troublent pas. Il peint avec franchise et simplicité, d'un excellent métier, très souple devant la difficulté. Comme tous ceux qui sont issus de l'impressionnisme, il a pour curiosité principale le jeu de la lumière sur, les formes, la traduction individuelle du paysage et de son animation par sa vie propre. Aussi, c'est avec ingéniosité qu'il dilue une foule au fond d'une avenue, dans la lumière faiblissante, qu'il note les rayons clairs de l'été parisien, la fonte des neiges et l'éparpillement des boues sous les roues rapides des véhicules, qu'il énumère les voiles légers, colorés comme des ciels que tendent sur le crépi des maisons les variations lumineuses. Ses enquêtes sur Paris juxtaposent les coins opulents, les vastes avenues de la plaine Monceau, des coins silencieux avec des apparences de jardin de campagne, tel le jardin de l'hôtel Biron et des pages de l'hiver rude notées aux confins de Paris, où les cheminées d'usine se dressent en herse régulière et noirâtre sur le fond brumeux du ciel. Dans des fonds de brouillard léger des tours d'église sem-

blent s'amenuiser sous le caprice volant d'écharpes diaprées et arachnéennes, transcrites d'un art subtil.

En contraste, la nature du Midi s'accuse à ses dessins, avec sa splendeur de décor, la forte unité de ses ensembles. Peské est un bon peintre d'arbres. Il en donne bien toute la structure et le mouvement statique.

§

Maurice Chabas voisine avec Jean Peské, chez Devambez. Dans des décors floraux d'une grâce très étudiée, de sveltes figures de femmes, évoquées d'un trait sûr, méditent ou rêvent. Quelque chose du charme des visions des préraphaëlistes anglais, mais présenté d'un métier plus chaud, avec une saveur plus immédiate, revêt ces évocations de quiétude et de joie calme. Dans des paysages de Bretagne, Chabas a surtout retenu ce qui peut accuser par la solidité de la construction, par l'inflexibilité des lignes, ce qu'ils contiennent de silence. Ces paysages sans figures qui leur donnent une inflexion de pensée, qui signifient leur expression, manifestent, par leurs simples lignes, l'émotion de l'artiste. Ils en prennent une signification mentale, un recueillement. Leur solitude est puissante.

§

Mme **Val** se plaît aux symphonies florales. Elle en tire, outre qu'elle donne la vie vraie de ses fleurs, des harmonies délicates. Un bouquet bien composé lui donne des gradations de ton, des accords, des harmonies très aimables. Ses études de nu sont d'une belle structure. Elle les étaie de fonds complexes, les entoure d'une arabesque élégante et décorative, les encadre aussi de jolis épisodes en belle concordance. Ses portraits sont traités franchement, avec le souci de maquillage moderne et de la minute présente.

§

M. **Georges Migot** anime bien le mouvement des eaux dispose bien les coteaux, traduit avec justesse les harmonies sereines d'un coin d'Ile de France. Musicien, il sait la portée d'un accord et il module en teintes et demi-teintes avec justesse des paysages portés plus loin que l'écorce terrestre, vers la vie intellectuelle, et cet art qui se développera, qui deviendra forcément plus souple et plus expressif, est destiné à créer des visions intéressantes.

§

M. **Léonce de Joncières** n'est point qu'un peintre. C'est un lettré, c'est un auteur dramatique. C'est donc un artiste complexe et diversement armé pour la traduction de ses émotions. On pourrait redouter que sa peinture soit littéraire. Il n'en est rien. C'est d'ailleurs peut-être excessif de sa part de maintenir avec cette sévérité son art pictural dans les régions de la transcription pure et simple. Il y a des notes assez larges parmi ses paysages. Ses intérieurs portent la marque d'un goût sûr, soit qu'il les choisisse bien, soit qu'il les ordonne avec l'intelligence d'un luxe bien moderne, dont l'exagération est bannie, et aussi (sans doute, il y a lieu de le regretter quelque peu) l'audace.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Edmond Picard. — L'Académie des Lettres françaises de Belgique. — « Au Jardin de l'Inutile ».

La vente des collections d'**Edmond Picard** vient de remettre en vedette le nom de ce grand Belge qui fut non seulement un avocat célèbre, mais encore un écrivain et un esthéticien de premier ordre.

Après soixante années d'une vie tumultueuse, Edmond Picard, en dépit d'une âme restée ardente, a quitté Bruxelles où il s'illustra, n'emportant dans sa retraite que les débris d'un grand rêve inexaucé et les tronçons d'une vaste ambition foudroyée.

Car ce lucide esprit, avide de toutes les curiosités et épris de réalisations aussitôt sapées par une curiosité nouvelle, gaspilla ses dons merveilleux en d'innombrables recherches dont il ne perçut souvent que des lueurs, mais qu'il parvint néanmoins à mettre en valeur, grâce à son zèle passionné et à son inlassable enthousiasme.

A peine une idée s'était-elle implantée en lui, qu'il renonçait, comme à plaisir, à l'idée exaltée la veille, si bien que sa vie offrit un spectacle à la fois désordonné et magnifique, harmonieux et cahoté, auquel se méprirent les sots et qui, dans notre pays toujours hostile à l'originalité, devait surprendre autant qu'offenser le bon sens national.

Ce n'est pourtant pas que Picard méconnût les qualités de sa race, puisque, le premier, il rendit hommage « à l'âme belge »,

dont il s'efforça, bien longtemps avant la guerre, de définir le caractère et les aspects.

Fut-il assez raillé pour avoir tenté de l'opposer à l'âme française et à l'âme germanique dont on nous prétendait issus !

Un homme est-il complet quand il n'a pas de conscience nationale? s'écriait-il avec une sorte d'angoisse, au milieu de l'indifférence générale et, prophétiquement, il écrivait, en 1901, dans *Confiteor :*

Les hasards de l'Histoire, ces prétendus hasards qui ne sont apparemment que la réalisation logique des facteurs du plan universel que notre infirmité n'aperçoit pas, en quelques circonstances fameuses n'avaient-ils pas typé et consacré le Destin de ce nœud humain en lequel s'incarnait, à mes yeux enfin ouverts, ma vivace petite patrie ? Au milieu des inondations étrangères qui semblaient devoir en détruire à jamais l'indépendance et ne la laisser qu'à l'état d'alluvion grossissant les territoires des empires voisins, deux fois n'avait-on pu croire que c'en était fini de cette existence propre, étonnamment opiniâtre ?

La France à Courtrai, à la bataille des Eperons d'or, poussée par la forte main de Philippe le Bel, s'avançant armée de toute sa puissance pour traiter la Flandre comme le furent à d'autres époques la Bretagne, l'Aquitaine, la Provence, la Bourgogne, pour l'englober et la transformer en province française, — la France vaincue par miracle, le dessein royal anéanti pour jamais ! L'Allemagne, à Wœringen, essayant un égal coup de force au profit de l'Empire germanique, elle aussi vaincue, et le dessein impérial anéanti pour jamais !

Avant et depuis ces deux événements mémorables, d'une contemporanéité fatidique, à quinze ans de distance l'un de l'autre, que de tentatives de résorption ! Que de fois le Français, l'Anglais, l'Allemand, l'Espagnol, l'Autrichien avaient pu croire que l'on était venu à bout de cette poignée de terre et de cette poignée d'habitants ! Que de fois on avait pu crier : *Finis Belgicæ !* Et pourtant, comme un rocher couvert par la marée montante, et que le reflux laisse découvert, la Belgique chaque fois était reparue plus vivante et plus vibrante. Avec un acharnement magique, sans cesse elle avait poussé de nouveaux jets, pareille à la souche d'un chêne scié à ras du sol et qui ne sait pas mourir. Chaque catastrophe avait été pour elle l'occasion d'une résurrection plus brillante. La place de l'Hôtel de-Ville de Bruxelles, en sa superbe architecture, symbolisait pour moi cette destinée tragique et miraculeuse. Bombardée par Villeroy, elle avait été instantanément rebâtie, plus artistiquement opulente, et la maison du Phénix, dressant son pignon orfèvré, surmonté du mythologique oiseau d'or prenant son envol du

milieu des flammes : *Insignior resurgo*, le clamait à mon désir et à ma foi grandissante.

Par son évolution à travers les âges, d'une logique et d'un entêtement historiques auxquels nul autre phénomène ethnique ne pouvait être comparé, la Belgique s'affirmait donc à mon cœur avide de trouver le secret de sa permanence, en nécessité mystérieuse que rien n'avait pu détruire et qui sans doute, malgré les pronostics sinistres, cent fois prononcés, invariablement déjoués, était douée d'une durée indestructible.

Soûlée de bien-être, la Belgique d'alors se souciait fort peu d'une conscience nationale, et comme l'apôtre de « l'âme belge » se trouvait être Edmond Picard, le paradoxe fait homme et le politicien protéiforme, qui scandalisait l'opinion par son francparler, son mépris des programmes et son insouciance des préjugés, ces plaidoyers patriotiques ne suscitèrent que des gorges chaudes.

Dans le conformisme officiel, Picard avait fait éclater trop de bombes, pour que cette nouvelle fantaisie n'incitât pas à la méfiance.

Au prétoire, il avait bousculé les traditions en historiant de préoccupations littéraires et d'un souci inattendu du pittoresque une profession pratiquée jusqu'alors avec une solennelle lourdeur. Au Sénat, il ruait dans les rangs de tous les partis.

Jurisconsulte, il alliait à son amour du droit celui des plus déconcertants paradoxes.

Romancier, dramaturge, essayiste et critique d'art, il se confessait avec une loyauté tantôt savante, tantôt brutale, assoiffé de découvertes et ravi d'imposer aux multitudes affolées quelque beau monstre en qui il pressentait un Dieu.

Sa maison, transformée en musée, était le rendez-vous de tous les artistes d'avant-garde et sa bibliothèque, l'asile de tous les livres discutés.

En pleine Béotie, il taillait à coups de plume la statue ou le buste d'un Laforgue ou d'un Rimbaud, d'un Verhaeren ou d'un Van Lerberghe, d'un Maeterlinck ou d'un Eekhoud.

Il avait élargi le chemin de la gloire à Rodin, à Meunier, à Redon, à Ensor, à Rops, à Toulouse-Lautrec, à Evenepoel, à van Rysselberghe et à combien d'autres...

Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine et Mallarmé avaient été ses hôtes.

Comment lui pardonner, sinon en le raillant, cette opiniâtreté dans l'insolence ?

Picard se trouva bientôt l'homme le plus impopulaire de Belgique, mais comme il avait la riposte prompte, il devint une sorte d'épouvantail à la fois terrible et ridicule, que l'on criblait de brocards, mais dont on redoutait les sortilèges.

Que lui importait d'ailleurs !

Amant véhément de ses successives découvertes, il oubliait avec une splendide désinvolture celles qui avaient cessé de lui plaire, les accablant de son mépris ou de son ironie, selon les variabilités d'un individualisme croissant avec les années.

Sauf sa conception de l'âme belge qu'il défendit en dépit de tout, sans doute parce qu'elle fut la plus rebelle à s'imposer à ses compatriotes, Edmond Picard, honni, bafoué, injurié, renia ou loua, porta au pinacle ou jeta au ruisseau tantôt un fantôme, tantôt une belle entité vivante, tour à tour liberticide ou républicain, libre penseur ou clérical, disciple de Caton ou d'Alcibiade, mais toujours admirable de fougue romantique et passionnément convaincu.

Pour avoir fait le tour des connaissances humaines et pour avoir soumis à l'épreuve de sa sensibilité, plutôt qu'à celle de son intelligence, les problèmes les plus austères comme les questions les plus futiles, il dut souffrir du cadre étroit où la destinée l'avait enfermé.

N'ayant pas été compris dans un pays qu'il aimait pourtant, il dépassa quelquefois la mesure dans ses haines ou son mépris de l'opinion, comme dans ses amitiés et ses enthousiasmes.

Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de ses contradictions.

Au soir de sa longue vie, après un pathétique adieu à ses livres et à ses tableaux, derniers témoins de ses heures d'allégresse, dans la retraite qu'il s'est choisie, loin des honneurs mérités, il importait de saluer, avec reconnaissance et respect, cet incomparable éveilleur qui fut l'un des plus grands citoyens d'un trop petit pays.

Il y a une vingtaine d'années, inspiré par l'exemple d'Edmond de Goncourt, Edmond Picard avait institué ce qu'il appelait la *Libre Académie de Belgique*, qui devait grouper les esprits indépendants les plus représentatifs et s'opposer ainsi à *l'Académie Royale des lettres*, gardienne des traditions officielles et

qui possédait au moins cette originalité de ne compter aucun écrivain parmi ses membres.

La Libre Académie n'eut qu'un succès relatif, mais elle fut, si on peut dire, l'amorce de l'Académisme dans la littérature belge.

La *Jeune Belgique* et *la Wallonie*, pour ne citer que nos principales revues d'autrefois, avaient toujours combattu l'esprit académique et l'on n'a pas perdu ici le souvenir des luttes fougueuses livrées par les Lemonnier, les Waller, les Giraud, les Eekhoud contre les obscurs et encombrants détenteurs de fauteuils aussi vermoulus que dorés.

Mais le vent tourna peu à peu.

Certains acquiescèrent, timidement d'abord, puis avec plus de franchise. D'autres regimbèrent. La belle Revue *Antée*, où bataillaient les écrivains d'avant-garde, ouvrit une enquête qui mit en minorité les partisans de la nouvelle orientation littéraire.

Puis le temps passa : les *Jeunes Belgiques* grisonnèrent, la guerre survint et, à la paix, l'héroïsme de jadis fit place à une délicieuse nonchalance, propice à toutes les abdications. Un ministre habile — lettré averti et écrivain accompli lui-même — avança opportunément quelques fauteuils où vinrent s'asseoir, sans qu'on dût les en prier beaucoup, les plus célèbres de nos poètes et de nos romanciers. Et **l'Académie des lettres françaises de Belgique** se trouva fondée. Sans compter des correspondants étrangers, elle comportera trente membres, dont dix philologues.

Elle se compose actuellement de MM. Carton de Wiart, Louis Delattre, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Hubert Krains, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Fernand Séverin, Paul Spaak, Emile van Aerenberg, Gustave van Zype et, au titre philologique : MM. Charlier, A. et G. Doutrepont, Feller, Haust et Maurice Wilmotte.

Je n'aurai pas l'outrecuidance de faire connaître Max Elskamp, Georges Eekhoud, Albert Giraud, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel et Maurice Wilmotte aux lecteurs du *Mercure de France*, et si je me permets de m'attacher durant quelques instants aux titres littéraires de nos autres immortels, c'est parce que leur nom, pour des raisons souvent incompréhensibles, ne s'est pas imposé à l'étranger avec autant d'éclat.

J'ai parlé de M. Carton de Wiart dans ma dernière chronique.

Iwan Gilkin est un des vétérans de nos lettres. Fortement impressionné par Baudelaire, comme la plupart des écrivains de sa génération, il a célébré dans ses premiers recueils la somptuosité maladive des décadences et la volupté des curiosités interdites. Plus tard, dans *Prométhée* et dans son théâtre, il s'achemina vers un art plus large et plus humain, qui n'a pas fait oublier cependant la beauté artificielle et prenante de ses poèmes de début.

Fernand Séverin a plus de sérénité : dans des poèmes d'une grande pureté et d'une ardeur contenue, il s'attarde aux spectacles élyséens des âmes innocentes. Personne n'a mieux chanté les émois de l'adolescence effleurée par l'aile de l'amour.

Si Valère Gille a moins d'originalité, il a fait preuve, dans de nombreux recueils, d'une élégante aisance, d'une imagination fleurie et d'un remarquable souci de perfection.

Paul Spaak a signé les délicieux « Voyages vers mon pays », et un grand nombre de pièces de théâtre, dont le succès mérité est dû à une instinctive expérience de la scène, autant qu'à d'incontestables dons de poète tragique.

Emile van Aerenberg fut un des premiers collaborateurs de la *Jeune Belgique*, où il publia des sonnets, dont on annonce la publication prochaine en volume.

Louis Delattre s'est épanché dans des romans et des contes savoureux. Sa verve goguenarde, son amour du pittoresque et sa tendre ironie y ont fixé les paysages et les petites gens d'un coin de Wallonie, qui a trouvé dans ce parfait écrivain un chantre aussi pieux qu'exalté.

Hubert Krains est plus amer : il note d'un trait incisif les mœurs et les coutumes des paysans du Condroz et de la Hesbaye : son art minutieux n'est pas exempt de puissance et son roman, *le Pain noir*, est un authentique chef-d'œuvre.

Quant à Gustave van Zype, il a manifesté, dans différents domaines, sa haute probité intellectuelle : journaliste de talent, romancier consciencieux, critique d'art épris des qualités solides qui caractérisent la peinture flamande, il a réservé ses préférences au théâtre qu'il a illustré de nombreuses œuvres d'une grande noblesse d'idées, mais d'une discipline parfois trop austère. Fortement influencé par l'art de M. de Curel, il a signé entre autres

une pièce en trois actes, *les Etapes*, qui marque un ardent effort vers le parfait.

Ainsi composée, la nouvelle Académie semble un salon de fort noble allure, dont on attendra les manifestations publiques avant que de pouvoir juger de son utilité.

Jusqu'à présent nos lettres s'étaient fort bien passées d'aréopage et n'avaient pas attendu cette consécration pour s'imposer à l'attention du monde intellectuel.

Aujourd'hui un souffle d'utilitarisme, exalté par les difficultés de l'heure, bat en brèche leur fier idéal de naguère. On proclame la littérature en danger sous prétexte du prix croissant du papier et des frais d'impression, et on fait appel à l'Etat pour conjurer la crise.

L'Etat aurait « l'obligation morale de souscrire généreusement aux ouvrages publiés en Belgique. Il devrait trouver le moyen, en achetant des livres belges pour les bibliothèques populaires et les bibliothèques pédagogiques, de couvrir une grande part des frais énormes d'édition ».

Excellente en soi, cette suggestion aboutirait évidemment à une sorte d'étatisme avec tous ses abus et tous ses dangers. Le vieux Gombauld, gourmandant les *Petits Auteurs*, leur décochait l'épigramme suivante .

On vous donne le privilège,
Petits auteurs, on vous protège,
Et souvent on vous fait du bien.
N'en déplaise aux pouvoirs suprêmes,
Les ouvrages ne valent rien
S'ils ne se protègent eux-mêmes.

Le gouvernement, ému de cette situation critique, s'est empressé de constituer une Commission, à laquelle participent des délégués du *Syndicat des éditeurs* et de l'*Association des écrivains belges*.

Le ministre des Sciences et des Arts a approuvé toutes les conclusions du rapport de cette commission et y a donné suite. C'est ainsi qu'il a décidé que l'Etat interviendrait pour un tiers dans les frais d'impression d'un certain nombre d'ouvrages — une douzaine par an — choisis suivant certaines règles. Le second tiers serait assuré par l'Association elle-même, sous forme de souscriptions, et le dernier tiers seulement serait à la charge de

l'éditeur. Dès cette année, les manuscrits jugés les meilleurs pourront être publiés.

Evidemment, ce système peut soulever des critiques, mais il sauvegarde dans une certaine mesure les intérêts vitaux des écrivains.

En ce qui regarde la souscription globale à tous les ouvrages publiés en Belgique, M. Jules Destrée est de l'avis de Gombauld et il s'en est expliqué dans une interview récente :

Nous sommes, nous, en Belgique, dit-il, dans des conditions analogues à celles de la France au point de vue du prix du papier et de l'impression, mais il serait évidemment outrecuidant de notre part d'assimiler le rôle civilisateur de la littérature belge à celui de la littérature française. Néanmoins, nous devons faire tous nos efforts pour conjurer les effets néfastes de la crise actuelle.

Le public seul, le grand public, en s'intéressant davantage à notre littérature, peut lui venir en aide efficacement. Ce que les pouvoirs publics peuvent faire à cet égard sera toujours insuffisant et presque insignifiant. C'est une erreur courante, en effet, que de croire qu'une efflorescence littéraire dépend du gouvernement : il est même assez singulier qu'une pareille théorie puisse être si souvent exprimée en Belgique, alors que l'expérience belge démontre péremptoirement le contraire. Toute notre littérature de ces trente dernières années, si riche et si variée, s'est formée sans le secours de l'Etat et même, pourrait-on dire, en réaction contre l'art officiel. Les littérateurs d'hier avaient un sentiment d'indépendance et de fierté qui semble avoir disparu aujourd'hui. On fait à l'intervention de l'Etat un appel constant, alors qu'il est pourtant manifeste que l'Etat est impuissant à donner du talent à ceux qui n'en ont pas, et des lecteurs aux écrivains désireux du succès.

L'indépendance d'autrefois semble, en effet, fort en péril : la création d'une académie avec son corollaire inévitable, l'esprit académique, les appels incessants à l'intervention gouvernementale, la subvention des provinces, l'institution de prix par les Revues — deux d'entre elles annoncent, chacune, un prix annuel de 5.000 fr. — sont d'inquiétants symptômes dont les débutants, fiers de leur seule liberté, feront bien de se défier.

Fort heureusement, quelques-uns d'entre eux semblent peu se soucier de ces tendances nouvelles, et j'ai plaisir à citer ici l'apparition d'une somptueuse revue d'avant-garde qui porte ce titre charmant : **Au Jardin de l'Inutile**, et où de jeunes écrivains,

aidés d'illustrateurs audacieux, publient leurs essais précieux et désinvoltes. Je signalerai dans ce premier fascicule un admirable sonnet de M. Ch. A. Grouas, un beau dessin de M. Delstanche, un bois naïf et raffiné de M. Tydgat, des ornementations incendiaires de MM. Van der Borght et une page musicale de M. Wilmars sur des vers de Remy de Gourmont.

Memento. — M. Giroux a inauguré ses nouvelles galeries par une exposition *Redon,* qui réunissait quelques merveilleux dessins et des peintures, parmi lesquelles il faut tirer hors de pair d'admirables panneaux décoratifs.

A la salle *Sélection* M. Foujita expose de curieuses et nostalgiques impressions de banlieue parisienne et d'exquises notations — portraits, accessoires et paysages — dont la tenue, volontairement soumise aux traditions occidentales, subit l'inlassable assaut d'un exotisme invaincu.

La Bataille littéraire publie dans son numéro du 25 janvier une émouvante prose d'H. Van Offel, des vers de Max Elskamp et de D. J. d'Orbaix, une intéressante étude d'Alix Pasquier et un beau portrait de Verhaeren par A. Carte.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Bibliotheca Mundi: Leipzig, Insel-Verlag. — *Pandora:* Leipzig, ib. id. — Hanns Heinz Evers : *Der Vampir ;* Munich, Georg Müller — Mort de Karl Hauptmann. — Memento.

Malgré les multiples difficultés dont il se plaignent, les éditeurs allemands ont presque tous repris leur activité d'avant-guerre. Il suffit de lire les annonces et les compte rendus que publient les journaux pour s'apercevoir de la multiplicité des productions dans tous les domaines intellectuels. Certes, les prix de vente ont triplé et quelquefois quadruplés. De plus, une majoration considérable, perçue par l'Etat, entrave les exportations à l'étranger. Mais une main-d'œuvre moins coûteuse que celle des pays de l'Entente et le prix relativement bas des matières premières permettent d'équilibrer la fabrication, de telle sorte que le commerce des livres ne devient pas une entreprise onéreuse. Aussi de nombreuses maisons nouvelles se sont-elles créées depuis la Révolution et les officines déjà florissantes avant la guerre ont-elles pu reprendre la publication de leurs séries et de leurs collections. Seuls, quelques éditeurs de vieille réputation,

effrayés par le coût exorbitant des réimpressions, se sont abstenus de lancer des nouveautés et continuent à vivre paisiblement sur leur stock considérablement majoré.

Pour aujourd'hui signalons deux nouvelles collections, lancées par le *Insel-Verlag*, de Leipzig, et qui ont ceci de particulier qu'elles se proposent de publier dans leur texte original les œuvres des écrivains étrangers. La **Bibliotheca Mundi** donnera, dans un format courant, des romans, des recueils de poèmes ou des systèmes philosophiques, alors que l'on trouvera réunies, sous le titre général de **Pandora**, des nouvelles, des pièces de théâtre, des essais, etc. Un autre cycle de proportions plus vastes, et que nous négligeons ici, s'intitule *Libri librorum* et embrassera des œuvres plus vastes, empruntées à la littérature universelle, comme Homère, le Dante, Arioste, les *Niebelungen*. La *Bibliotheca Mundi*, par les premiers volumes qu'elle a lancés sur le marché, a déjà indiqué nettement ses tendances. C'est d'abord un Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, avec tous les compléments, « édition qui surpasse (bien entendu !) les plus parfaite de celles qui ont été faites en France » ; puis un Musset, *Trois Drames*, *De l'Amour*, de Stendhal (ces trois ouvrages en français) ; un choix de Gœthe, par Hofsmannsthal ; un choix de Byron ; les contes de Kleist ; un Parnasse russe ; une *Antologia Helvetica* qui contient des textes dans les cinq langues usuelles de la Suisse, le français, l'allemand, l'italien, le dialecte suisse alémanique et le ladin ; une *Antologia Hebraica ;* enfin des poèmes de la Renaissance italienne.

La collection *Pandora* se présente déjà avec quarante volumes qui vont du *Testament* de Villon et des *Sonnets* de Shakespeare jusqu'aux nouvelles de Stifter et de Decoster. Ne nous laissons pas égarer par ce cosmopolitisme, tout en suivant de près les collections internationales du *Insel-Verlag*. L'Allemagne n'étant pas parvenue à dominer le monde par les armes, se propose maintenant d'affirmer sa suprématie intellectuelle, en faisant croire que c'est chez elle seule que l'on trouve des esprits universels.

Gœthe, quand il conseillait aux Allemands de se disperser dans le monde, était assez disposé à voir en eux les intermédiaires entre les peuples, des commis-voyageurs intellectuels. Mais, au moment où il formulait cette pensée, le danger de voir ses

compatriotes s'unir dans un empire était assez éloigné. Saluons pourtant comme un heureux symptôme leur tendance à revenir de plus en plus aux idées gœthiennes. Ils ont traduit en allemand le *Gœthe* de M. Benedetto Croce, actuellement ministre de l'Instruction publique du royaume d'Italie, et un rédacteur du *Berliner Tageblatt*, M. Félix Langer, a souhaité que cet ouvrage fût répandu dans le monde, à des centaines de milliers d'exemplaires, « comme exemple et comme symbole de l'importance culturelle de l'Allemagne et gage de réconciliation ». Croce dit dans sa préface que l'étude de Gœthe lui a procuré pendant les heures sombres de la guerre un soulagement et un réconfort tels qu'il n'aurait pu les trouver, dans la même mesure, chez aucun autre poète. L'écrivain italien ne se trompe pas, mais pour apprécier Gœthe, il faut le replacer dans son époque et faire abstraction des ambitions allemandes qui ne se sont révélées complètement qu'après sa mort.

§

M. Hanns Heinz Evers a donné à sa *Mandragore*, dont nous avons lu récemment une excellente traduction française, une suite qu'il a intitulée **Der Vampyr**. On sait que cet écrivain qui se disait cosmopolite a fait aux Etats-Unis, pendant la guerre, une furieuse campagne germanophile, ce qui lui valut d'être interné dans un camp de concentration, au moment où la grande République américaine entrait dans la guerre à nos côtés. En brodant sur ses mésaventures, il en a fait un roman — un roman d'aventures, comme de juste — et c'est sous les traits de Frank Braun qu'il se met en scène. Son héros, après avoir échappé à la fièvre jaune dans les mers du sud, est chargé d'une mission secrète auprès de Francesco Villa, président de la république du Mexique. Mais ces détails sont accessoires. Ce qui importe à l'auteur, c'est d'étudier les perversités nées du bouleversement général qu'a été la guerre et il donne libre cours à son imagination dévergondée. Frank Braun est un don Juan, un don Juan qui aurait lu le marquis de Sade. Il théorise et il prêche à l'instar de son émule et, après avoir pris part à de nombreuses orgies, il rentre dans son pays guéri, sinon de ses vices, du moins de ses chimères cosmopolites et converti au pangermanisme. Le plus curieux, c'est que M. Evers y a également converti son éditeur.

Karl Hauptmann, que nous avons toujours ignoré en France,

mais que l'Allemagne vénérait à l'égal de son frère cadet, Gerhart, est mort le mois dernier et a été enterré solennellement à Schreiberhau, en Silésie. Né à Obersalzbrunn, dans la même province, le 11 mai 1858, il avait débuté en 1892 par un ouvrage de philosophie, *Métaphysique de la physiologie moderne*. Il publia ensuite sans interruption une série de romans et de drames, où il s'efforça en vain de créer des types vivants. Ses admirateurs, quand ils le comparaient à l'auteur des *Tisserands*, s'efforçaient d'expliquer et d'excuser cette incapacité de faire naître l'illusion de la vie, en disant que Gerhart est un plus grand poète, mais que Karl est certainement un profond penseur. Il s'hallucina, pendant toute sa carrière littéraire, sur des images intérieures qu'il ne parvint pas à exprimer.

Memento. — M. Paul Holzhausen, dont on connaît depuis vingt ans l'admiration inconsidérée pour le premier Bonaparte, poursuit à Bonn, sans souci des événements et malgré le déplaisir que lui procure l'occupation anglaise, ses recherches historiques. Le culte même auquel il a voué toute sa vie l'anime d'une belle sympathie pour l'armée française, mais l'ironie du sort veut précisément qu'il ait perpétuellement sous les yeux les représentants de la nation que son idole détestait. Après avoir étudié l'épopée napoléonienne, il n'a pas craint de tourner son regard vers nos héros de la grande guerre, qu'il a suivis, non pas certes avec la même sympathie (ce serait trop lui demander), mais avec la même impartialité d'historien. Dans un article que publie *Hochland* et qu'il nous adresse en tirage à part, il a étudié les principaux journaux et souvenirs du front, publiés par des officiers français dans ces dernières années. « La littérature militaire française de la guerre mondiale » (c'est le titre de l'article) passe en revue une quinzaine d'ouvrages d'inégale valeur, mais qui tous sont analysés avec la plus parfaite équité. M. Holzhausen constate, au début de son étude, que nous vivons plus vite qu'il y a cent ans et que beaucoup de publications relatives à la guerre ont paru, tandis que celle-ci durait encore, alors que le détail des campagnes du premier Empire n'a été connu que beaucoup plus tard.

Le cinquième fascicule de la *Revue Rhénane* (février) est particulièrement abondant et varié, mais nous constatons avec regret que ses directeurs ne sont pas encore parvenus à s'assurer la collaboration d'écrivains allemands de marque. Pour y suppléer, des articles de collaborateurs français ont été imprimés exclusivement en allemand. Signalons, parmi les contributions de langue française, une étude de M. Alain Desportes consacrée à l'ouvrage de M. Ernest Curtius : « Les pionniers

littéraires de la France nouvelle », avec de beaux portraits de Gide, de Claudel et de Péguy. Il y a dans le même fascicule une autre étude sur Péguy, de M. Jacques Rivière, avec un autre portrait. Cela fait beaucoup de Péguy en une seule fois.

Dans la *Revue germanique* (octobre-décembre), M. L. Brun a assumé la tâche assez ingrate de donner une revue annuelle du théâtre allemand et il s'en est tiré avec un rare bonheur. Parmi les nombreuses œuvres qu'il signale, il faut mettre à part celles qui sont nées directement de la guerre et de la défaite et qui ont pour auteur Fritz von Unruh, Anton Wildgans, Hannes Johst, etc.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

La décadence littéraire italienne. — Le retour au christianisme. — Quelques poètes : Mme Sibilla Aleramo, M. Angiolo Silvio Novaro. — Quelques romanciers : M. Mario Borsa, M. Marino Moretti.

Il nous faut avouer avec une entière franchise que la littérature italienne est enlisée dans la plus grave décadence. Décadence qui remonte, on peut dire, aux premières années de notre siècle (alors que Carducci, ayant été ravi à l'Art avant d'être enlevé à la vie, d'Annunzio et Pascoli étaient restés les seuls compétiteurs en lice) et qui s'est terriblement accentuée pendant et après la guerre... D'Annunzio, et Pascoli plus encore, étaient déjà, à différents titres, des décadents eux-mêmes, incapables l'un et l'autre de créer une tradition, ouvrant de nouveaux horizons. La prose italienne dégénérait petit à petit en un honnête métier. Giovanni Verga se renfermait dans le silence, Alfredo Oriani était la victime de son tempérament si riche, mais tourmenté et inégal. Loin de sortir de cette décadence, les manifestations du groupe florentin de *la Voce* ou celles plus bruyantes du Futurisme s'y rattachaient et en devenaient des phénomènes typiques. D'un autre côté, les théories esthétiques de Benedetto Croce faisant l'apologie du fragment littéraire ou lyrique et retranchant tout sens d'humanité de l'œuvre artistique, contribuaient, en s'imposant, à précipiter la décadence de l'art dans la simple littérature. Et la décadence est aujourd'hui à son apogée. La poésie en est réduite à la simple sensation des impressions ; la prose est tombée dans la plus basse corruption.

La guerre n'a pas peu contribué à tout ceci, car elle a transformé l'Italie, pays qui avait un petit nombre de lecteurs, en un

pays où on lit beaucoup, et cette augmentation du nombre des lecteurs a provoqué une décadence du goût. Si l'on s'efforçait auparavant d'imiter les romans venus d'au delà les Alpes, on ne se préoccupe plus maintenant que d'avoir un fort tirage. Le livre s'est industrialisé ; les librairies sont devenues de puissantes sociétés anonymes qui s'arrachent, à coups de billets de banque, non pas les auteurs les plus sérieux, mais ceux qui rencontrent le plus de faveur auprès du gros public. Les hommes de lettres ont mis de côté tout scrupule d'art pour ne produire que ce que lui demande un public dénué de culture. Autrefois, l'on créait, ou l'on s'efforçait de créer l'œuvre d'art ; aujourd'hui on bâcle sans façon un livre, roman ou nouvelles, en se servant parfois même d'ignobles fonds de tiroir, pourvu qu'ils forment les deux cent cinquante ou les trois cents pages nécessaires à la composition d'un volume. Et si les éditeurs, autrefois, se montraient difficiles, ils se contentent aujourd'hui, le plus souvent, d'un titre et d'une couverture alléchants. En d'autres termes la décadence actuelle de la littérature italienne, arrivée à son comble, peut se traduire par le sens le plus méprisable que l'on donne au mot : métier. Un métier auquel manquerait l'honnêteté de sa médiocrité même, ainsi que tout sentiment d'humanité, tout véritable contact avec la vie.

Les réactions ne manquent pas à cette décadence, mais elles pèchent par leur froideur même, car elles émanent d'hommes qui tous, plus ou moins, et parfois même d'une façon négative, ont subi l'influence des théories de M. Benedetto Croce ayant la tendance à séparer l'œuvre d'art de l'humanité de l'artiste et de l'humanité environnante. Ce sont d'ailleurs des réactions purement littéraires plutôt qu'artistiques ou spirituelles. Comme il y a quinze ans, la réaction à la préciosité de M. d'Annunzio se manifesta par une humilité voulue dans le choix des mots, en opposant ainsi une décadence à une autre, voilà qu'aujourd'hui on oppose à l'amoralité et à la négligence de style triomphants une froide moralité et une virtuosité de style purement littéraires. Il s'agit d'une réaction pour ainsi dire mécanique. Nous assistons ainsi à la réaction classique du groupe romain de *la Ronda* qui se rattache à la tradition de Léopardi et de Manzoni par une ostentation de style puriste, par une recherche exagérée dans le choix des mots et par la contrefaçon des chefs-d'œuvre shakespeariens.

Où en veut-on venir par là ? Je ne saurais le dire. On ne peut encore se prononcer. Les écrivains de *la Ronda* sont tout à fait en dehors de la vie, ils s'opposent par parti pris à M. Croce et en suivent, malgré eux, les théories. Ils vivent retranchés de la vie dans leur double personnalité, dont on ne saurait découvrir le côté humain, tandis que le côté littéraire se montre avec ostentation. D'autre part, les partisans de la réaction à l'amoralité triomphante ont tenté un **retour au christianisme**. Il a suffi que M. Giovanni Papini ait fait savoir un jour qu'il écrivait une *Vie du Christ* (qui paraîtra prochainement à la librairie Vallecchi de Florence) pour que tout un chœur chrétien s'élevât dans la Péninsule. Tous se sont mis à écrire Dieu avec un grand D, même ceux qui n'y songeaient pas auparavant. Je n'ai pas le droit de douter de la conversion de M. Papini, mais son inquiétude spirituelle, dont ses œuvres reflètent les aventures successives depuis quinze ans, peut autoriser le doute qu'ici aussi il ne s'agisse que de littérature, ce qui est le cas d'ailleurs pour la plus grande partie des manifestations néo-chrétiennes de ces derniers temps, car la critique, malgré toute sa bonne volonté, n'a eu à enregistrer aucune crise vraie de ce genre. Le christianisme n'est qu'une étiquette, une réaction mécanique et littéraire à l'amoralité, laquelle n'est à son tour qu'un phénomène littéraire. Ce christianisme de manière, vulgaire et bruyant, tout d'extériorité, ne peut pas être pris au sérieux, il manque trop de ce que nos maîtres appelaient l'esprit d'humilité. Ceci nous laisse penser que cette prétendue réaction ne pourrait bien être que le tout dernier modèle de la décadence même.

§

Il nous faut chercher ailleurs la véritable réaction à cette décadence, et nous la trouverons là où nous nous y attendrions le moins, chez quelques écrivains solitaires, vivant loin de tout cénacle littéraire et dont la seule préoccupation est d'exprimer d'une façon artistique et personnelle leur individualité. Ces écrivains, loin de faire abstraction de leur humanité, se penchent sur elle et l'interrogent pour la traduire ensuite en notations lyriques ou narratives, sans se soucier de donner à leur œuvre une étiquette plus ou moins dernier cri. Mme **Sibilla Aleramo**, par exemple, à laquelle nous devons deux des romans les plus puissamment et intimement féminins de la littérature italienne contemporaine,

Una Donna et *Il Passagio* (réédités chez Bemporad, Florence), vient de nous donner avec *Momenti* (Bemporad, Florence) un recueil de poèmes très personnels, remplis d'une profonde et sincère émotion humaine. Elle a recueilli dans ce volume tous ses poèmes, et s'y montre vraiment poète de race. N'ayons pas de préjugés de morale : Mme Aleramo est une sensuelle et sa poésie est le miroir fidèle de cette sensualité, qui ne va pas sans une intime tragédie spirituelle, ce qui en rend plus élevé et plus pur le lyrisme. Celle qui a écrit les poèmes : *La rosa ; Il tuo sorriso ; Nuda nel sole ; Morte, m'hai sentita ; Ancor oggi ; Vuoi chiamarmi gioia*, pour en citer quelques-uns, possède une âme de poète comme depuis longtemps notre littérature n'en comptait plus : personnelle, profondément vraie et sincère, riche d'une spiritualité toute particulière. Elle se lève sur la décadence actuelle, comme une aurore depuis longtemps attendue.

Comme Mme Sibilla Aleramo en exprimant lyriquement sa personnalité, sans se préoccuper de faire de la morale, nous a donné avec *Momenti* une œuvre de véritable poésie en réaction contre la décadence actuelle, un autre poète qui vit en solitaire en Ligurie, M. **Angiolo Silvio Novaro**, fait revivre avec *Il Cuore Nascosto* (Trèves, Milan) une poésie toute d'intimité familiale, émue et sincère, où il célèbre d'une façon exquise la douce compagne de sa vie. Avec une grande sobriété, où se trahit parfois un peu d'artifice, et une trop précieuse minutie, qui se maintient pourtant toujours en étroit contact avec son monde poétique, M. Novaro fait renaître cette douce et intime poésie du foyer et de la famille qui n'avait plus, depuis longtemps, droit de cité dans notre littérature. Il s'empare de notre attention et, en nous émouvant, il nous communique ses impressions de poète d'une façon toujours fraîche et sincère, car nous sentons bien qu'il ne se propose pas de nous prêcher une théorie, mais simplement de chanter ce que la vie de chaque jour lui inspire.

Voici comment, par des voies différentes, Mme Aleramo, en se montrant une sensitive de la vie moderne, M. Novaro un poète de traditions spirituelles et morales, ces deux artistes nous offrent l'exemple de la bonne réaction à la décadence que nous avons déplorée, simplement en se montrant tels qu'ils sont, sans préjugés d'immoralité ou de moralité de manière. Ils nous montrent clairement que ces retours littéraires à la tradition classique, ou

au christianisme, n'ont aucune signification tant qu'ils restent en dehors de la vie et sont privés d'intime spiritualité.

§

Un des princes du journalisme italien, **M. Mario Borsa**, s'est mis sur le même chemin. Il nous montre dans *La Cascina sul Po* (R. Caddeo et Cie, Milan) ses qualités d'honnête et sérieux prosateur. Il nous conte dans ce roman la vie d'un homme de foi et d'action qui est né et qui a grandi dans une ferme de la Basse Lombardie, et s'en est allé ensuite par le monde en se faisant l'apôtre de théories démocratiques et humanitaires. M. Borsa possède un style simple, calme, facile, d'une harmonie toute italienne et d'une noble dignité, mais son roman est inégal : la première partie, où se passe la jeunesse du protagoniste est fraîche, vivante, humaine ; la seconde, qui est un exposé de théories et de programmes, est loin d'être aussi artistique. Le livre est inharmonieux dans l'ensemble par le trop grand contraste entre la première et la seconde partie, mais il est, à tout prendre, d'une lecture saine et honnête et il contient quelques pages vraiment excellentes. Paru dans le moment de crise que traverse actuellement la littérature italienne, il acquiert une signification très particulière de réaction et révèle en même temps un artiste duquel nous sommes en droit d'attendre bientôt un nouvel et meilleur effort, qui atteindra à l'art véritable.

M. **Marino Moretti**, un de nos meilleurs romanciers, et en même temps un des poètes les plus significatifs de cette période dite crépusculaire, fait preuve de la même honnête sincérité. M. Moretti n'a pas seulement écrit avec *La voce di Dio* (Trèves, Milan) son meilleur roman, il nous a donné en même temps l'entière mesure de sa capacité. L'action se passe dans un bourg de la Romagne, et l'héroïne en est une jeune femme qui est la proie du sensualisme propre aux habitants de ce pays Mais ce n'est pas le milieu qui compte ; le roman peint admirablement plusieurs figures de femmes, avec une rare pénétration psychologique. Les personnages de M. Moretti sont des croyants, de bons catholiques et la voix de Dieu se fait entendre d'eux. Le catholicisme n'est pas, ici, agité comme une bannière, il fait partie de l'humanité même des personnages, c'est un de leurs caractères. Le sentiment humain est d'ailleurs très vif dans ce roman, qui serait parfait au point de vue artistique si le style en était toujours

d'une égale valeur et si l'auteur avait omis quelques détails qui nuisent au progrès de l'action.

Quoi qu'il en soit, MM. Mario Borsa et Marino Moretti dans le roman, Mme Sibille Aleramo et M. A. S. Novaro, dans la poésie, nous prouvent que la véritable réaction à la décadence littéraire actuelle ne doit pas se chercher sous un drapeau idéologique ou littéraire, mais qu'elle conserve son efficacité, à la seule condition d'un retour à l'humanité, à la vie réelle qui est la véritable source et la véritable inspiratrice des œuvres d'art.

C'est ce qui me reste à démontrer plus amplement dans les chroniques suivantes.

GEROLAMO LAZZERI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Raymond Poincaré : *Histoire politique, chroniques de quinzaine* (*15 mars-1er septembre 1920*), Plon-Nourrit. — Ambroise Got : *La contre-révolution allemande*, Strasbourg, Imprimerie strasbourgeoise. — Ambroise Got : *L'Allemagne à l'œuvre*, Strasbourg, *ib. id.* — Paul Gentizon : *L'Armée allemande depuis la défaite*, Paris, Payot. — Anonyme : *L'Aveu de la défaite allemande*, Paris, La Renaissance du Livre. — Gabriel Maruel : *Où en est l'Allemagne et où va t-elle ?* Paris, Editions et Librairie. — Charles Vermant : *Comment faire payer l'Allemagne*, Paris, Perrin.

L'Histoire politique de M. Raymond Poincaré, chroniques de quinzaine de la *Revue des Deux Mondes*, embrasse la période qui va du 15 mars au 1er septembre 1920. Cette dernière date marque en effet, avec la délivrance de la Pologne, un stade important dans l'histoire du monde, mais, à vrai dire, on ne s'en aperçoit pas trop en lisant la chronique où il y est fait allusion. C'est que souvent l'importance des événements n'est pas exactement perçue sur le moment même et ne se révèle qu'à distance; ainsi, dans la même Revue, la chronique du 15 septembre 1914 avait bien semblé montrer que son auteur, M. Charles Benoist, je crois, ne s'était guère douté que la victoire de la Marne venait de sauver la France et le monde entier.

La victoire de Varsovie, nous le voyons maintenant, a de même sauvé la Pologne et la civilisation. Le triomphe des Bolcheviks, c'eût été la partie liée entre l'Allemagne et la Russie et la perspective d'une nouvelle guerre à bref délai, que l'action intérieure de nos bolchevistes à nous aurait pu rendre désastreuse. Nous ne serons jamais assez reconnaissants aux Polonais de n'avoir pas désespéré du salut de leur patrie et de s'être repris, un peu

grâce à nous, dans un admirable sursaut, quand l'ennemi n'était qu'à quelques kilomètres de leur capitale, dont tout le monde escomptait la chute. Le nom de Pildsuski fera pendant dans l'histoire à celui de Sobieski.

Pour nous cette période de six mois (mars-septembre) s'est assez morosement traînée dans des négociations confuses au dehors et des élaborations pénibles au dedans. Notre politique intérieure a été troublée en avril-mai par cette tentative insensée de grève générale à laquelle la C. G. T., qui la désapprouvait, eut le tort de ne pas s'opposer. Heureusement le pays et le gouvernement ont résisté avec succès à cet accès de folie révolutionnaire. Ici aussi, par manque de recul, nous ne nous rendons pas compte encore du service que nous avons rendu à la civilisation. Toutes les nations étaient plus ou moins intoxiquées par le virus communiste, et si nous nous étions laissé contaminer à notre tour, c'était le prochain triomphe du bolchevisme universel; or le bolchevisme est plus dangereux encore pour la civilisation que le kaiserisme; celui-ci ne vise que l'asservissement, et l'esclavage n'a pas empêché de fleurir certaines sociétés brillantes, tandis que le bolchevisme vise l'égalité communautaire, ce qui implique arrêt de la production et misère universelle et indéfinie. En le mettant hors d'état de nuire nous avons, encore une fois, sauvé les autres et nous-mêmes.

En politique extérieure, nous avons eu à déployer les mêmes qualités de résistance calme et de sagesse énergique. Nos alliés, dans leur hâte de reprendre leurs petites affaires avec les ex-ennemis, étaient disposés à faire litière de tous les traités de paix et nous avons dû jouer le rôle un peu ingrat du créancier rigoureux. Mais ce rôle nous était imposé par l'égoïsme des uns et la mauvaise foi des autres. Le gros et peut être le seul reproche que l'on peut faire au traité de Versailles est de n'avoir pas prévu cette mauvaise foi de l'Allemagne, à laquelle pourtant on eût dû s'attendre. Il aurait fallu stipuler des occupations progressives de territoires en cas d'inexécution des conventions. Mais n'aurait-on pas dû exiger le morcellement de l'Allemagne et la constitution notamment d'une Rhénanie indépendante (y compris la Westphalie) qui, sûre d'être le prochain champ de bataille en cas de guerre avec la Prusse, aurait été intéressée par force à maintenir la paix? Du moins aurait-on pu poser la

question aux habitants au moment de l'armistice, en vertu de notre principe de la libre consultation des peuples, et rien ne dit que les Rhénans n'eussent pas alors acccepté.

Maintenant, c'est trop tard, et nous n'avons d'autre arme que l'occupation du fleuve et la menace d'occupation de la Ruhr. Or, que vaut cette occupation dont l'Allemagne escompte la fin dans cinq, dix et quinze ans? Justement,à l'heure où j'écris ces lignes, notre Gouvernement vient de faire une déclaration qui biffe cet escompte; l'occupation temporaire, étant subordonnée à la fois à l'exécution du traité et au traité d'alliance anglo-américain, se trouve, du moment que ces conditions ne sont pas remplies, devenir définitive, mais par cela même ne perdons-nous pas une arme contre la mauvaise foi de l'Allemagne? et comment ajusterons-nous notre occupation définitive du fleuve avec le fait que les pays occupés continueront à faire partie de l'Allemagne unitaire? La question est délicate, et M. Poincaré,qui est un homme d'une grande sagesse (il l'a montré entre autres en blâmant discrètement dans sa chronique de septembre la reconnaissance de Wrangel) devrait bien nous dire dans une prochaine chronique comment il concevrait qu'on la règle.

HENRI MAZEL.

§

Nous avons longuement analysé ici même (*Mercure*, 16 février 1920) le premier ouvrage de M. Ambroise Got, auquel la presse française a fait, dans la suite, un accueil si sympathique. L'auteur a complété les observations qu'il avait faites en Allemagne, comme attaché à notre mission militaire à Berlin, et il vient de publier successivement deux nouveaux volumes, au cours desquels il est amené à faire l'historique des événements qui se sont déroulés dans le *Reich* depuis la révolution du 9 novembre 1918. Le premier est consacré à **la Contre-Révolution allemande** et montre comment, après que Noske eut réussi à mater les soulèvements spartakistes, le coup d'état Kapp-Lüttwitz faillit amener, en mars 1920, le triomphe de la réaction. Au cours de son exposé l'auteur trace de curieuses silhouettes des chefs militaires qui représentent en Allemagne l'ancienne armée et qui sont restés les idoles de tous ceux qui rêvent d'une restauration monarchique. Grâce à sa parfaite connaissance de la langue allemande, M. Ambroise Got, malgré sa situation officielle, a pu péné-

trer partout et se documenter beaucoup mieux que n'eût pu le faire le reporter le plus avisé.

Dans *l'Allemagne de la débâcle*, nous l'avons vu forcer les portes des salons bolchévisants, en s'appuyant sur les recommandations du professeur Foerster. Cette fois-ci, avec le concours du rittmeister Arnold Rechberg (1), il parvient à voir le général von Lettow-Vorbeck, le fameux « héros » africain, le général Hoffmann, l'homme de Brest-Litovsk, le général de division von Chelius, ancien aide de camp général de Guillaume II, et plusieurs autres. Ce Rechberg, qui lui sert d'introducteur et de cornac, est un curieux personnage. Il ne se fait du reste pas faute de se moquer de lui en l'étrillant de la plus belle façon. Industriel de profession et sculpteur à ses heures, Rechberg a exposé naguère à Paris. Dujardin-Baumetz le protégea et fit acquérir l'une de ses œuvres, *le Destin*, par le Musée du Luxembourg, d'où elle fut éliminée au début des hostilités. Pendant la guerre il fit de la propagande pacifiste en Suisse et s'est occupé, après l'armistice, d'intriguer auprès des missions militaires alliées.

Quelles sont les attributions actuelles de Rechberg ? se demande M. Got. Elles sont malaisées à définir. Parfois comme un gros dindon, le menton engoncé dans un col énorme, il parade en uniforme de rittmeister, parfois il est en habit, raide comme un pal, tel un grenadier qui aurait avalé le bâton dont on le rosse. C'est le porte-parole, le diplomate et l'informateur de l'hôtel Eden. Je dirai même que c'en est le ministre des Affaires étrangères et qu'il déploie auprès des missions de l'Entente une activité plus grande que tous les hommes d'Etat de la capitale réunis. Il nous accable de ses rapports, il nous comble de ses prévenances et de ses invitations. Il nous choie, il nous dorlote; il nous couve de l'œil, que dis-je ? de ses deux yeux.

Ce passage, où l'activité de Rechberg est dépeinte d'une façon si amusante, est caractéristique de la manière de M. Ambroise Got. On pourrait en citer d'autres tout aussi bien venus, qui achèveraient de montrer à quel point ce livre est vivant. L'auteur ne procède que par vision directe. Quand il expose les vues des politiciens et des militaires qu'il met en scène, on devine aussitôt qu'il a devant les yeux le personnage dont il a retenu les gestes et la conversation. Son information n'a rien de livresque. Placé

(1) C'est ce même Arnold Rechberg qui est l'auteur du fameux Rapport Ludendorff, dont, malgré tous les démentis, la presse quotidienne française tient à rendre responsable l'ancien quartier-maître général lui-même.

au milieu de la fermentation allemande, il a vite deviné comment s'orienteraient les esprits auxquels un traité de paix absurde a laissé tous leurs mouvements. La reconstitution de l'Allemagne se fera parce que les Alliés ont eux-mêmes travaillé à l'unification du pays et qu'ils ont été incapables de lui imposer une politique qui eût fortifié les éléments démocratiques que la révolution avait libérés.

L'esprit militariste prussien, écrit-il, triomphe, il triomphe sur les débris d'un édifice démocratique mal construit, plein de lézardes, et sur les ruines du fédéralisme qui ont apporté la paix à l'Europe. A nouveau, l'aigle noir du pangermanisme plane sur les provinces de l'empire unifié.

Dans son dernier volume **l'Allemagne à l'œuvre**, M. Ambroise Got complète par des précisions les informations sur le relèvement du *Reich* qui, l'an passé encore, ne lui semblait pas devoir s'accomplir avec une si vertigineuse rapidité. « L'œuvre de reconstruction, écrit-il dans sa préface, se limite strictement au domaine social et économique », et l'auteur semble croire qu'une « rénovation morale et spirituelle » est possible en Allemagne. Ces vues sont d'un singulier optimisme et cadrent mal avec la réalité des faits. « La révolution allemande n'est pas terminée ; il faut l'espérer du moins », insinue M. Got. « La révolution à venir, celle que nous attendons, doit être le résultat de la transformation morale du peuple allemand. » Jusqu'à présent on ne peut constater aucun symptôme de cette transformation et c'est plutôt à un phénomène de régression que nous assistons. Les 300 pages que M. Got consacre aux hommes de la nouvelle Allemagne et au rôle qu'ils ont joué depuis la révolution ne laissent aucune place au rêve de conciliation que des gens à courte vue seraient tentés de faire. Nous nous trouvons actuellement devant un dilemme : ou bien laisser aux Allemands la possibilité de réorganiser leur armée, sous des camouflages multiples, gardes d'habitants, police de sûreté, volontaires temporaires, alors le danger militaire reste exactement ce qu'il était avant 1914 ; ou bien interdire aux Allemands de continuer à jouer aux soldats ; alors toute leur activité se tournera vers l'industrie et aucune barrière n'arrêtera l'invasion de ses produits. Il faut bien laisser à un peuple de 60 millions, dont on a voulu l'unité, la possibilité de s'occuper.

Pour ceux qui n'ont pas l'habitude de lire régulièrement des journaux allemands les livres de M. Ambroise Got seront d'utiles instruments d'information, qu'il faudra toujours consulter, quand on voudra être renseigné sur telle ou telle personnalité que les événements du jour mettent en relief. Par leur style vivant et nourri de faits ils se distinguent avantageusement des morceaux d'éloquence creuse, auxquels nous ont habitué les anciens élèves de l'Ecole des Sciences politiques.

Les discussions de ces dernières semaines les ont du reste remis à l'ordre du jour, de même que le petit volume de M. Paul Gentizon, **L'Armée allemande depuis la défaite**, où l'on trouvera les détails les plus précis sur l'organisation de la *Reichwehr* et des autres formations militaires depuis la dissolution de l'ancienne armée impériale. Si l'on veut, en outre, se rendre compte de ce qu'était cette armée, au moment où Ludendorff fut forcé de demander l'armistice, les documents officiels allemands, publiés par ordre de la chancellerie, seront d'une lecture des plus instructives. Sous le titre **L'Aveu de la défaite allemande**, le capitaine Koeltz les a traduits intégralement, en les munissant d'une préface et de notes explicatives. On y verra démontré que les divisions allemandes étaient véritablement à la veille d'un désastre et que leurs chefs eussent accepté une capitulation beaucoup plus dure que celle qui leur fut imposée par la fâcheuse politique du président Wilson. Les Allemands ne cessent de répéter qu'ils n'ont pas été battus et que c'est la menace de la révolution qui les a forcés à accepter l'armistice. La légende du « coup de poignard dans le dos », dont les impérialistes ont fait un article de foi, est victorieusement ruinée par ces documents que le grand public allemand continue à ignorer.

Où en est l'Allemagne et où va-t-elle ? se demande encore M. Gabriel Marnel, qui a noté sur place une série d'observations des plus judicieuses sur l'état d'esprit de nos ennemis. L'auteur a constaté surtout une recrudescence de haine à l'égard de la France, dont on ne saurait assez tenir compte. Il ne croit pas du tout à la possibilité de gagner les Rhénans et démontre, par des documents, que l'occupation française des provinces du Rhin, au temps de la Révolution et de l'Empire, loin d'avoir laissé dans ces régions des souvenirs favorables à la France, y avait,

tout au contraire, semé des germes d'hostilité qui, à l'heure actuelle, se développent au grand jour.

M. Charles Vermant consacre tout un volume au problème qui, à l'heure qu'il est, trouble le repos de nos diplomates : **Comment faire payer l'Allemagne ?** L'auteur a découvert une solution des plus simples. Il demande la révision du Traité de Versailles. Mais si l'on considère que nous n'obtenons même pas ce qui y est inscrit et que nos Alliés ne montrent aucune bonne volonté pour nous y aider, on trouvera cette proposition assez oiseuse. On trouvera encore dans cet ouvrage de sages préceptes comme celui-ci : « Dans le travail considérable nécessité par la restauration et la remise en état primitif des régions envahies et dévastées, il faudra procéder avec ordre et méthode » et des dissertations sur la politique religieuse et la paix sociale qui, pour intéressantes qu'elles soient, s'écartent cependant du sujet que l'auteur se proposait de traiter.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Général Mangin : *Comment finit la guerre*, Plon. — Dr Gaston Top : *Un groupe de 75*, Plon. — Baron de Maricourt : *L'Oise dévastée*, Félix Alcan. — Maurice Wullens : *Pages de mon carnet*, Edit. de la revue « les Humbles », Dinard. — Constantin Photiadès : *La victoire des Alliés en Orient*, Plon. — Florence Finch Kelley : *What America Did*, New-York, Dutton. — Fullerton L. Waldo : *America at the Front*, New-York, Dutton. — Ernest Peixotto : *The American Front*, New York, Scribners. — A. Corporal : *Field Ambulances Sketches*, New-York, Lane. — Anna Chapin Ray : *Letters of a Canadian Stretcher Bearer*, Boston, Little Brown. — Derby Holmes : *A Yankee in the Trenches*, Boston, Little Brown. — Robert Whitney Imbrie : *Behind the Wheel of a War Ambulance*, New-York, Mc Bride. — Sartell Prentice : *Padre*, New-York, Dutton. — Ruth Gaines : *Helping France*, New-York, Dutton. — Evangeline Booth et Grace Livingston Hill : *The War Romance of the Salvation Army*, Philadelphie, Lippincott. — Vernon Kellogg : *Headquarters Nights*, Boston, Atlantic Monthly Press. — Vernon Kellogg : *Germany in the War and After*, New-York, Macmillan. — Claude M. Fuess : *Phillips Academy in the Great War*, New-Haven, Yale University Press. — George J. Hecht : *The War in Cartoons*, New-York, Dutton. — Raoul Allier : *Roger Allier*, New-York, Association Press.

L'ouvrage du général Mangin, **Comment finit la guerre**, a excité une vive et légitime curiosité. Il n'est, cependant, pas tel qu'on pouvait l'espérer. Il est à cela diverses raisons. Paru par tranches dans la *Revue des Deux Mondes*, il devait d'abord, pour y être admis, faire preuve au moins d'une bienveillante neutralité

à l'égard des hommes, des doctrines et même des événements. Une anecdote me revient en mémoire à ce propos. Au temps où F. Brunetière dirigeait la revue, un homme de lettres de mes amis, qui lui avait soumis un manuscrit, reçut de lui cette curieuse recommandation : « Monsieur, lui dit-il, j'ai lu votre travail ; il me plaît beaucoup personnellement ; mais si vous voulez qu'il soit pris chez nous, il faut le modifier au goût de nos lecteurs. Versez-y de l'ennui, oui, de l'ennui ; ne craignez pas d'en forcer la dose. Nos lecteurs ont, en général, beaucoup de patience et de grands loisirs. » Les traditions de la vieille revue n'ont pas dû changer beaucoup. Je ne veux pas dire que le livre du général Mangin soit ennuyeux ; mais il nous apparaît en grisaille. Il ne reflète pas assez, à notre sens, le tempérament du vigoureux et énergique soldat qui l'a signé. D'autre part, le général Mangin, appartenant au Conseil supérieur de la Guerre, devait des ménagements à des collègues aussi haut placés que lui. Il ne pouvait guère les secouer comme des pruniers. Il est même plein de générosité à l'égard de certains. Nulle trace de rancœur. Il a fait litière des tracasseries dont il fut l'objet. De ses disgrâces il n'en dit à peu près mot. Mais si modéré qu'il soit dans la forme, si attentif que soit son auteur à ne blesser personne, ce livre est cependant la base du procès, qui sera fait dans l'avenir aux hommes et aux doctrines des premières années de la guerre. On y trouve posée, en effet, la question si grave : n'était-il pas possible d'avancer l'heure de la victoire finale, puisqu'une lutte de quatre années a pu se terminer par une offensive de trois mois, commencée dans les circonstances les plus critiques ? A cette question, le général Mangin répond nettement par l'affirmative. Et il cite ce propos, attribué à une haute personnalité militaire : « En 1915, nous avons marché comme des enfants, en 1916 comme des vieillards ; il faut enfin marcher comme des hommes. » Ce qu'il faut retenir est que le général Mangin a pris la responsabilité d'une telle réponse ; elle sous-entend de terribles accusations. Pour la justifier, le général n'entre dans un aucun développement. Il ne plaide pas. Il expose simplement sa doctrine, qui se confond d'ailleurs avec celle de Foch, ses procédés de combat, et c'est tout. Les événements se déroulent, chaque fois, comme il l'avait prévu. On doit affirmer, croyons-nous, qu'il est le véritable créateur de la tactique de combat qui a révolutionné les procédés jusque-là

en usage. Animée de l'esprit offensif le plus développé en tenant compte des nécessités de la bataille moderne, dues à la puissance de l'armement et à l'art de tirer parti du terrain avec une ingéniosité sans exemple dans le passé, cette tactique est aussi éloignée des procédés d'offensive folle des débuts de la guerre que des méthodes négatives de la défensive pure. Le général Mangin a imaginé le premier « le barrage roulant ». C'était peut-être relativement peu de chose d'y avoir pensé ; c'est beaucoup d'avoir réussi à faire adopter un tel mode de progression de l'infanterie.

On imagine aisément de telles difficultés quand on connaît ce que peut opposer de force d'inertie l'esprit de bouton. Le barrage roulant fit pour la première fois son apparition à Verdun, en octobre 1916, lorsque le général Mangin fut chargé d'élargir nos lignes au nord de la place et de reprendre Douaumont. Ce procédé de préparation d'artillerie et de soutien de l'infanterie dans sa marche en avant était la solution à la fois élégante et audacieuse du fameux problème de la liaison des armes. On en a fait honneur,à tort, à von Huttier,chef de la XVIII[e] armée allemande, qui en fit usage, sur une grande échelle, dans son attaque du 21 mars 1918 contre l'armée du général Cough.

L'exposé du général Mangin permet de se faire une idée suffisamment claire de ses procédés de combat et de sa conception de la bataille. Tout y est original ; tout y porte l'empreinte d'un tempérament exceptionnel. Mais il est à souhaiter que des études de détail viennent bientôt nous permettre d'avoir une connaissance plus approfondie de ce que furent les batailles du 11 juin, du 18 juillet et du 14 septembre 1918. Le général Mangin devait attaquer le 14 novembre, entre Metz et Thionville, à la tête d'une dizaine de divisions. C'était la retraite coupée aux armées allemandes.

Or, l'armistice était signé le 11. Quel crève-cœur ce dut être pour ce soldat ! Il est intéressant de connaître sa pensée sur les événements qui auraient suivi, si cette attaque s'était produite. Voici ce qu'il nous dit à ce sujet :

Entrant dans les Allemagnes les armes à la main, les Alliés y eussent apporté l'ordre et la liberté. La nécessité de vivre eût amené les armées à traiter avec les gouvernements locaux, à les connaître, à les improviser là où ils n'existaient pas encore. Successivement délivrés du joug prussien, les Etats allemands auraient retrouvé leur existence propre et déterminé, en pleine indépendance, le caractère du lien fédéral qu'ils voulaient pour les réunir. La paix aurait été tout autre.

Oui, nous aurions travaillé à la paix, en contact avec les réalités, et non, en vase clos, dans une atmosphère énervante où les préjugés et les amours-propres nationaux ont tenu une trop grande place dans le débat.

JEAN NOREL.

§

Un intéressant volume d'impressions a été fourni par le Dr Gaston Top, qui fut mobilisé dès le début de la guerre et a raconté sa campagne dans un volume qui constitue une intéressante lecture : **Un groupe de 75**, *Journal d'un médecin-major*. C'est un exposé sans recherches, — plutôt à côté des événements — et où l'auteur, qui ne fait ni stratégie, ni politique, indique simplement les choses vues, les incidents quotidiens, ainsi que ce qui se rapporte en général à son rôle médical et chirurgical. Parfois il note un incident curieux et fait preuve d'une sensibilité à laquelle les opérateurs en général sacrifient rarement, — par exemple lorsqu'il raconte les blessures atroces qu'il doit panser, toutes les horreurs qu'il lui fut donné de voir. Mais le récit, mouvementé, intéresse surtout lorsqu'il se trouve parler de la pénible retraite de Belgique ; de l'offensive qui suivit la bataille de la Marne et du retour à Reims, avec le bombardement qui commença bientôt et devait détruire à peu près toute la ville. On se trouve plus loin à la bataille de Craonne, en Champagne pouilleuse, aux Eparges et au bois d'Ailly (1er août 1914-13 mai 1915). Mais tout le livre est à lire comme une œuvre de bon aloi et un curieux témoignage ; sans compter qu'il donne de temps à autre quelque épisode goguenard, comme le suivant, noté à propos de Reims : « — Dans une épicerie de la rue Lesage est demeuré un vieillard de soixante-douze ans. Pour fêter notre retour dans la ville il s'est saoulé hier, s'est saoulé cette nuit, s'est saoulé ce matin, et la maison est entre les mains d'un groupe de voisines qui vendent les marchandises, — et empochent l'argent. » — De fait, tout service se paye ; mais pour cet épicier d'âge qui ne songeait pas qu'à porter le deuil, l'occasion valait véritablement de se flanquer une série de cuites.

De M. de Maricourt, qui a donné déjà plusieurs récits de l'invasion à Senlis, voici encore un petit volume sur **l'Oise dévastée**, — un aperçu méthodique des faits de la guerre dans la région où vint mourir deux fois la ruée allemande, — en 1914 et

en 1918. Son livre est surtout un pèlerinage, marquant les étapes de l'invasion, indiquant la dévastation des lieux par la sauvagerie des Boches, et qui a très bien rendu l'impression de fourmillement à l'infini, sur toutes les routes, que donna le premier assaut de l'ennemi. — Après avoir raconté le séjour du quartier général à Chantilly, M. de Maricourt revient sur les événements de Senlis, dont la cathédrale, lors de l'approche des Allemands, reçut plus de soixante obus ; il parle de l'occupation de Compiègne, et plus tard du bombardement de la ville, puis de l'état du front sur l'Oise et des ravages de la guerre dans cette région précieuse et qui fut le berceau de la France historique. C'est ainsi la dévastation de l'abbaye d'Ourscamp, de Tracy-le-Mont et de Tracy-le-Val. Le pèlerinage nous conduit ensuite de Ribécourt à Noyon, — où l'ennemi n'a guère laissé que des ruines, ainsi que sur le territoire envahi aux environs. Quant au château du Mont-Renaud, près duquel on s'est battu en mars et en août 1918, il n'en subsiste qu'un entassement de décombres, — de même, à peu près, que de l'église de Lassigny, dont il semble bien difficile de tirer mieux que des pierres. Et dire que l'ennemi maintenant pousse des cris d'indignation, parce qu'on voudrait lui faire payer une partie des dégâts de cette guerre, dont il reste uniquement responsable !

M. Maurice Wullens, instituteur dans le Nord, se trouva mobilisé aux premiers jours de la guerre, et, captif en Allemagne, a publié le récit des choses advenues dans le volume qui a pour titre : **Pages de mon carnet**, *souvenirs de voyages, de campagne et de captivité*. Il y raconte longuement les mois de préparation militaire qu'il dut effectuer, et se trouva enfin dirigé sur le front. Suivent les péripéties de séjours divers, et, après bien des marches et contre-marches, il se trouva enfin dans les tranchées du côté de Vienne-le-Château. Il a longuement raconté les péripéties qui suivirent, le bombardement puis l'avance de l'ennemi, tant qu'il se trouva blessé et fait prisonnier. Mais il ne paraît pas avoir eu, en Allemagne, une existence trop malheureuse. Conduit au « Festung-Lazarett » de Stenay, puis au « Kriegsgefangenlagers-Lazarett » de Darmstadt, il fut convenablement soigné, s'il se plaint quelque peu de la nourriture, et, rapatrié avec les grands blessés, n'a guère que du bien à dire de l'ennemi, — et de même plusieurs camarades dont il cite le

témoignage. Moi, je veux bien. Mais ce qu'ont raconté les autres, — tous les autres ! — de la dureté et même de la méchanceté des Allemands : c'était donc pure invention ?

J'ai encore à présenter un intéressant récit sur **la Victoire des Alliés en Orient** par Constantin Photiadès, qui raconte la dernière période de la guerre, l'offensive franco-serbe et l'effondrement des Bulgares avec la bataille des Balkans. L'auteur a très bien fait d'attirer l'attention sur l'effort réalisé, l'organisation des forces à opposer à la coalition bulgaro-allemande et les mouvements du front balkanique dont on n'a pas assez estimé l'importance. Son récit, très documenté, est illustré de cartes qui permettent de suivre la marche des événements et leurs péripéties diverses.

CHARLES MERKI.

§

Les livres sur la guerre continuent à paraître en masse aux Etats-Unis. Les auteurs de ces ouvrages sont des officiers, des aumôniers, des artistes, des ambulanciers, de simples soldats, des femmes de la Croix Rouge et de l'armée du Salut. Presque tous ces volumes sont intéressants, quelques-uns ont une valeur vraiment historique et tous parlent de la France et des soldats français avec respect, souvent avec affection et enthousiasme.

What America Did, par Florence Finch Kelly, est l'histoire de l'effort américain des deux côtés de l'océan ; il raconte comment fut créée l'armée américaine aux Etats-Unis, comment on la transporta à travers la mer, ce qui n'était pas la partie du problème la moins difficile, ni la moins bien réussie, et ce qu'ont fait les forces américaines une fois arrivées en Europe.

Si ce volume aide à prouver, dit l'auteur avec fierté, que la meilleure et la plus haute espèce d'efficacité est celle qui vient de la coopération spontanée d'un peuple libre, je n'aurai pas écrit mon livre en vain.

America at the Front est l'œuvre de M. Fullerton Waldo, correspondant militaire du *Ledger* de Philadelphie, un des meilleurs quotidiens des Etats-Unis. C'est une série de tableaux pleins de vie de l'existence journalière des soldats américains en France. J'y trouve ces lignes à propos du fameux journal de l'armée américaine : « L'historien de cette guerre ne peut écrire un

récit véridique, s'il n'a pas sous la main la collection du *Stars and Stripes*. »

Le beau livre du Capitaine Ernest Peixotto porte presque le même titre — **The American Front** — que celui dont je viens de parler ; il décrit presque les mêmes endroits et couvre la même période de temps, c'est-à-dire l'été de l'année de 1918. Mais il est embelli d'admirables dessins de cet artiste distingué, un des huit artistes officiels attachés à l'armée américaine en Europe, et dont la plume n'est pas inférieure au crayon. On trouve ici plus d'une trentaine de dessins de scènes en Tardenois, à Saint-Nazaire, en Lorraine, à Verdun, en Belleau-Bois, à Château-Thierry, à Saint-Mihiel et en Argonne. Dans sa préface, M. Peixotto écrit ces lignes qui nous donnent de nouveau une petite idée de l'effort américain en France :

Dans ce livre je touche à peine à l'admirable travail des aviateurs américains, je ne dis mot des merveilles du S. O. S., des grands dépôts à Is-sur-Tille et à Gièvres, des champs d'aviation à Issoudun et Romorantin, de l'usine pour locomotives à Montoir et Nevers, des grands hôpitaux militaires, du dépôt pour camouflage à Dijon et de toutes les autres vastes entreprises américaines en France.

M. Waldo parle d'un de ces hôpitaux, celui du lycée Pasteur à Neuilly, mais c'est dans trois ou quatre autres volumes que j'ai sous la main, écrits par des ambulanciers, que ce côté de la guerre est traité d'une manière plus complète.

Par exemple, **Field Ambulance Sketches** est une petite collection de courtes esquisses pleines de vivacité et très originales en pensée et en expression. J'ai reçu d'Angleterre une lettre de l'auteur de ce livre, — cette lettre aussi bien que le volume est anonyme et tous les deux sont signés tout simplement *A Corporal*, — dans laquelle il dit :

Ce livre est le résultat d'un effort pour décrire ce qui se passe dans le cerveau d'une personne ordinaire sans penchants militaires quand elle se trouve exposée aux tirs de barrages et aux autres événements du front. C'est son premier livre et il espère qu'il sera son dernier sur ce sujet.

Letters of a Canadian Streche-Bearer est plus prétentieux que ce dernier livre et nous donne une idée plus complète de la vie des hôpitaux militaires, des postes de secours, des

ambulances et des trains sanitaires. Dans ce volume c'est un jeune Canadien qui parle.

Dans **A Yankee in the Trenches**, c'est un ambulancier américain, un *corporal* de Boston, qui tient la plume, M. Derby Holmes, et qui peint les mêmes scènes que le Canadien. Mais son expérience a été plus étendue. Il se battit avec les Anglais jusqu'au moment où il fut deux fois blessé, puis réformé et enfin renvoyé aux Etats-Unis, où, avant l'armistice, il faisait des conférences publiques pour réveiller les esprits en faveur de la guerre, et où il a écrit cet admirable livre.

M. Robert Imbrie, que la guerre a trouvé vice-consul américain à Pétrograd, raconte, dans **Behind the Wheel of a War Ambulance**, ses expériences dans l'Aisne et la Somme, et à Verdun, pendant la période de décembre 1915 à mai 1917, alors qu'il était membre de cet excellent American Field Service dont le quartier général se trouvait rue Raynouard, à Passy. M. Imbrie dédie son livre « aux poilus français », et toujours en français, il crie : « A vous, mes vieux, je lève mon verre ! »

Après les ambulanciers viennent les *welfare workers*, — ceux qui pourvoyaient au bien-être matériel et spirituel des soldats, domaine où les Américains étaient magnifiquement bien organisés. **Padre**, par exemple, raconte le séjour en France d'un aumônier protestant, le Rév. Sartell Prentice, de la Croix Rouge américaine, qui travaillait dans les hôpitaux militaires français, et qui nous montre ce qu'ont pu faire les non-combattants pour les poilus français et américains.

Helping France, par Ruth Gaines, nous dit ce qu'a fait la Croix Rouge américaine dans les régions dévastées de la France. Les illustrations, de source française, de ce livre sont exceptionnellement bonnes et présentent des œuvres de Georges Wybo, Armand Guéritte, Paul Mansard, Jean Perrier et Lucy Garnot ; et les dessins d'une artiste américaine, Miss Upjohn, ne sont pas inférieurs à ceux de ses confrères français. Miss Gaines a déjà écrit avec talent sur la France dans son volume, *A Village in Picardy*.

De toutes les organisations religieuses qui sont venues en France pendant la guerre, l'Armée du Salut, dont parle Miss Kelley dans son livre cité plus haut, a réuni les plus grands éloges de la part du soldat américain. Il est bon donc que le chef de

cette mission, Miss Evangeline Booth, ait écrit, avec la collaboration de Miss Grace Hill, l'histoire de cette œuvre en France. **The War Romance of the Salvation Army** nous présente *real people* (d'honnêtes gens), le sobriquet donné par les Sammies aux femmes et hommes dévoués qui ont tant fait au front pour le bien-être de tout le monde.

Les deux petits livres du Professeur Vernon Kellogg, **Head-Quarters Nights** et **Gemny in thc War and After**, sont spécialement dignes d'attention pour deux raisons, à cause du sujet qui y est traité et aussi à cause de la personnalité de l'auteur, un des hommes de science les plus connus aux Etats-Unis. Pendant la guerre, M. Vernon Kellogg était président de la commission pour la distribution alimentaire en Belgique et au nord de la France, et plus tard il fut l'associé de M. Hoover dans le même travail aux Etats-Unis.

Le premier de ces livres est d'une grande importance au point de vue historique, étant le compte rendu d'un séjour de plusieurs mois au quartier général allemand en Belgique et en France. Dans la préface, écrite en août 1917, M. Roosevelt dit :

L'homme qui lit ces notes et ne voit pas pourquoi nous sommes dans la guerre et pourquoi nous ne devons pas accepter une autre paix que celle d'une victoire absolue n'est ni un bon Américain, ni un ami de l'humanité.

Le second volume continue les révélations qui se trouvent dans le premier et nous montre, comme dit l'auteur, « ce qui se passait dans l'intérieur de ce pays extraordinaire et parmi ce peuple extraordinaire », et il va sans dire que ces révélations elles-mêmes sont extraordinaires. Ce qui ajoute de la valeur morale à ce livre, c'est le fait qu'avant d'avoir vu les Allemands de près et à l'œuvre, le Professeur Kellogg, il le dit lui-même, « était un pacifiste » !

Phillips Academy in the Great War, par le commandant C. M. Fuess, est un épais volume qui raconte ce qu'ont fait pendant la récente guerre les anciens élèves de Phillips Academy, à Andover, dans le Massachusetts, un de ces grands lycées libres qui sont au premier rang de l'instruction secondaire américaine. La dédicace s'adresse aux *Seventy-seven Heroic Dead*, tués en France.

The War in Cartoons, recueil fait par M. George J. Hecht

du bureau fédéral de propagande pendant la guerre, est une chronique de la lutte en cent croquis au crayon de vingt-sept des plus célèbres *cartoonists* américains. Parmi ces dessins il y en a qui sont particulièrement excellents et tous ont aidé efficacement à pousser l'Amérique vers l'état de guerre et, une fois lancée dans cette voie, à accroître son prodigieux effort. Parmi les auteurs de ces *cartoons* se trouvent des artistes qui ont passé par le Quartier Latin, comme, par exemple, Montgomery Flagg, de sorte que dans ce cas la France a moissonné ce qu'elle a semé. Dans sa préface M. Hecht dit, mais je ne sais pas avec quelle autorité, que « l'ambition du Maréchal Foch à un moment donné a été de devenir un grand caricaturiste ». Il paraît qu'un des meilleurs de ces artistes, M. John T. Macutcheon, a travaillé au front français pendant toute l'année 1915-1916. La manière dont les autorités à Washington ont utilisé ces moyens de propagande est tout à fait américaine et caractérise bien le système poursuivi aux Etats-Unis pendant toute la durée de la guerre. A partir de juin 1918 le Comité de Renseignement public a imprimé une fois par semaine un *Bulletin for Cartoonists*, qu'on a envoyé régulièrement à chaque artiste, où se trouvaient des suggestions pour sujets de dessins. Tous les ministères ont collaboré à ce Bulletin. Il y avait même une note gaie dans tout cela : le chef de ce bureau était une femme qui portait un nom tout à fait allemand, — Miss Gretchen Leich.

Je termine cette longue liste en signalant la publication à New-York, en anglais, avec une Préface de M. Roosevelt, de la biographie de ce jeune héros de la guerre, le sergent **Roger Allier**, fils du professeur Raoul Allier, du séminaire protestant de Paris, tué par les Allemands quand il était blessé.

THÉODORE STANTON.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

La Belgique et la conférence de Paris. — Depuis son retour de la Conférence, notre ministre des Affaires étrangères entend partout chanter ses louanges au lieu qu'auparavant on le vouait aux gémonies. Je ne suis pas surpris du tout de ce revirement. Il a toujours excellé à sentir d'où soufflait le vent, là

réside surtout le secret de ses réussites ! Qu'un ministre dise oui un jour et non le lendemain, ce n'est que d'importance secondaire. Le résultat est-il bon ou mauvais pour le pays ? Voici ce qui importe seul ; Spinoza, je crois, a écrit, en substance, que les vertus qui font l'homme public sont précisément le contraire de celles qui distinguent l'homme privé ; il faut reconnaître que M. Jaspar connaît le dosage qui concilie la politique intérieure et l'extérieure. Après avoir obtenu de l'appui flamingant son portefeuille, il a lâché ce vil étai ; il trouvera, s'il persévère dans sa nouvelle voie, une meilleure majorité, autrement forte, intelligente et sincère, dans les amitiés françaises en Belgique. Et c'est là plus grand bien pour la Belgique de posséder maintenant un chef diplomatique qui fasse la politique de notre Alliance, et non plus celle de M. Poullet ou de M. Camille Huysmans, ce Julien Sorel à la manque... Deux jours avant la Conférence, je disais à des amis que je pourrais attester : « Il ne me surprendrait pas du tout de voir M. Henri Jaspar devenir chez nous le plus francophile des francophiles, après avoir été le plus francophobe des francophobes. »

Ai-je à tirer vanité de mon pronostic? Aucunement. Il suffisait de lire nos journaux de toutes opinions ; ils indiquaient un tel mouvement de la conscience publique belge contre M. H. Jaspar qu'il eût été déboulonné s'il avait persévéré dans sa jactance. Le temps est passé où un gros financier comme M. Francqui s'imaginait que la meilleure politique belge devait consister en ficelles, marchandages et trucs, une politique de l'essence et de la tactique qui réussissent dans le brassage des grosses affaires, la partie de M. Francqui,... il y a tout de même un certain doigté, une certaine élégance qu'on n'enfreint pas impunément.

M. H. Jaspar, averti, pour son plus grand bien, par le concert presque unanime de l'opinion publique belge, a su comprendre au dernier moment la véritable situation et changer illico son fusil d'épaule. Il faut s'en réjouir, sans oublier cependant que le ministre des Finances qui l'accompagne à Paris, M. Theunis — pourquoi le laisse-t-on un peu dans l'ombre ? — a été, en son ancienne qualité de membre de la Commission des réparations, un des ouvriers de la toute première heure de l'alliance franco-belge.

Maintenant n'exagérons rien. Les fanfares ont éclaté à Bruxel-

les quand M. le ministre des Affaires étrangères est revenu avec le grand cordon de la Légion d'honneur. Une telle allégresse est spécifiquement bruxelloise. N'oublions pas, toutefois, que M. Poullet est aussi un des grands dignitaires de la Légion d'honneur. Et cependant M. Poullet, *c'est le jonkheer Poullet*, qu'on le nomme communément chez nous, c'est-à-dire qu'il n'est rien moins que francophile.

Vanité et poussière de vent que ces marques de courtoisie internationale. Nul n'est prophète en son pays, dans notre petit pays moins encore qu'ailleurs, on s'y connaît trop les uns les autres et nous ne nous y trompons pas.

C'est très gentil de la part de la presse parisienne et très habile de la part de M. Briand d'avoir ainsi hissé sur le pavois M. Henri Jaspar. Qu'a-t-il fait, en réalité, notre nouveau ministre des Affaires étrangères? Il n'a pas brouillé les cartes entre la France et l'Angleterre, il a cherché un terrain d'entente. Y a-t-il lieu de tant l'en féliciter ? Qu'eût-on dit d'un représentant de la Belgique qui se serait ingénié dans un sens opposé ?

N'empêche, cela nous a surpris agréablement, sans doute, mais surpris quand même. C'est donc que nous avions lieu de craindre gaffes, foucades ou politique à la Francqui. Réjouissons-nous, mais avec mesure, ne nous imaginons pas d'emblée que nous possédons en la personne de M. Jaspar un Talleyrand schaerbeekois. Une fois leur rançon de politesse payée, les journaux parisiens ont nettement mis les choses au point. *L'Echo de Paris* a indiqué qu'il avait fallu amender les propositions bruxelloises, lesquelles n'étaient pas acceptables par la France sous leur première forme, et chacun sait par *l'Intransigeant*, qui est un des journaux officieux de M. Briand, que la solution définitive n'a été obtenue qu'après un long entretien entre M. Loucheur et M. Lloyd George.

La vérité, c'est que l'immense majorité des Belges, flamands compris, mais flamingants exclus, veut une politique de franchise et de cordialité, sans réticences envers la France, et que ceux qui s'y opposeraient seraient brisés comme simples fétus de paille. Dans l'accord de Paris, ce qu'il y a d'intéressant pour nous, c'est que notre droit à une priorité dans les réparations n'a pas été remis en question.

Mais avant la Conférence, alors que M. le ministre des Affaires

étrangères n'avait pas encore trouvé son chemin de Damas, notre politique extérieure subissait un rude échec en Allemagne. C'était le fruit amer de tergiversations et de maquignonnages. Il s'agissait des sept milliards de marks, dont les Allemands, durant l'occupation, avaient payé leurs achats. Une convention verbale avait été passée quelques mois après l'armistice entre notre fameux Francqui et le non moins fameux Erzberger, suivant laquelle nous serions remboursés au cours d'un franc vingt-cinq le mark. M. Francqui avait promis qu'en échange nous renoncerions à nous associer à la demande de livraison par nos alliés et par nous-mêmes des officiers et des soldats allemands coupables d'atrocités pendant la grande guerre. M. Francqui n'avait pas mandat de faire une telle proposition, elle dépassait considérablement la teneur de ses instructions, mais que voulez-vous? l'habitude, les mœurs du monde de la finance, les affaires ne sont-elles pas les affaires ?... les chefs responsables de notre politique étrangère désavouèrent alors ces tractations et moi-même, à l'époque, modestement, je soulignai dans le *Mercure* ce qu'elles avaient de choquant, voire de vil, de répugnant. Je me refusai même à y croire. Elles ne s'en étaient pas moins produites. Mais, comme notre diplomatie avait eu la propreté de ne pas ratifier les propositions de M. Francqui, celles-ci restèrent lettre morte et le gouvernement du Reich vient de nous aviser qu'étant donné cette circonstance, il ne se considérait pas comme lié par les promesses d'Erzberger... Les coupables se sont envolés, les milliards ne rentrent pas. Voilà les fruits d'une politique qui se prétend réaliste, en assimilant les intérêts matériels et moraux d'un noble pays aux pratiques de direction d'une banque de province et qui n'est qu'inutilement recéleuse. C'est un bonheur pour notre pays qu'une presse libre, comprenant indistinctement les journaux de nos différents partis, se soit levée d'un bond hardi vers des horizons plus larges et plus nobles, mieux harmonisés avec la grandeur de la Belgique pendant la guerre.

Misérables et funestes les ventres dorés qui se croient des cerveaux avisés et hardis, malheureux les pays qui se laissent aveuglément guider par des ploutocrates, habiles dans leurs affaires privées, mais impropres aux généralités élevées et lucides comme aux subtilités et aux complexités de la grande politique.

L'heureux redressement qui s'est produit à la Conférence de Paris met de la joie au cœur de tous les patriotes belges, de tous sans exception ; il signifie, en effet, que l'heure va cesser des influences occultes et que l'opinion publique belge n'acceptera pas d'être filtrée, jusqu'à devenir incolore, inodore, insipide, *neutre et bassement intéressée ;* qu'elle continuera, comme en 1914, à s'imposer à ses prétendus dirigeants. M. Henri Jaspar possède assez de qualités d'assimilation, de facultés laborieuses et d'énergie dans l'action pour devenir son interprète autorisé et applaudi.

Sous les réserves exprimées plus haut, nous ne pouvons qu'applaudir à son succès.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Syrie.

Un intellectuel syrien, admiré et très écouté dans son pays, a été mandé récemment au Quai d'Orsay.

Preuve que les autorités compétentes prennent maintenant le moyen le mieux indiqué pour s'orienter. Aussi les entretiens intervenus porteront-ils, non plus des fleurs, mais de beaux fruits bien réels. Non seulement pour la France, où ils seront les bienvenus par ces temps de vie chère, mais surtout en Syrie où la population, malgré tout son enthousiasme, ne saurait vivre seulement de poésie et de futur.

J'ai saisi mon intellectuel à sa sortie du ministère. Il me tendit un visage où la confiance, le ferme espoir en l'avenir et une intelligente mesure des réalités m'offraient plus que des promesses, une solide satisfaction.

J'eus la chance d'entendre des paroles heureuses.

Excepté une vague région du Nord, domaine de tribus incertaines, la Syrie est maintenant pacifiée. La sécurité y règne, entraînant un commerce plus sûr. Ce que des novices en gouvernement n'ont pu entreprendre, une puissance maîtresse du droit et de l'esprit humain l'a accompli résolument.

L'anarchie, née en Syrie de la répugnance des Syriens à se voir ballottés par des Hedjaziens, inexpérimentés, imposés par la guerre et, après tout, étrangers à la Syrie, a cessé.

Depuis la prise de possession totale par la France de tout l'hinterland syrien, qu'un accord provisoire avec les Britanni-

ques laissait entre les mains des militaires hedjaziens, la Syrie respire dans une grande paix. Elle est avec elle-même, chez elle ; elle va pouvoir s'occuper de ses affaires; et près d'elle c'est l'âme de la France qui va la réchauffer, l'éclairer, la guider. Cette âme avec laquelle toute la nation syrienne, race arabe, race libanaise, était depuis des siècles en communion. Et le travail s'accomplit dans l'ordre, en commun. On appelle cela le mandat.

Quatre gouvernements furent créés. Leur forme n'est pas nécessairement calquée sur le même modèle: en Orient, moins qu'ailleurs, il ne faut pas tabler sur un absolu, père des mécontentements. L'Etat du Grand Liban, créé le 1er septembre 1920, comprend Beyrouth, Tripoli et la vallée de la Bekaa, grenier aux abondantes provisions.

C'est le Haut-Commissaire qui gouverne au nom de la France.

L'Administration est dirigée par des hauts fonctionnaires libanais, avec l'assistance et une certaine surveillance de conseillers français. La surveillance semble agacer, quelque peu étroite; d'aigres protestations percent çà et là. Mais ce sont des choses inévitables; l'indispensable est que le Libanais apprenne avant tout à être un administrateur technique et supporte en attendant les duretés de l'école, inconvénients sans importance au prix desquels il paie encore pas trop cher son apprentissage. Et puis, ne l'a-t-il pas demandé à cor et à cri !

Qu'il écoute plutôt les doléances du contribuable français, écrasé comme il est sous le poids des impôts les plus imprévus, mais vainqueur quand même, et qui, maugréant et regimbant, trouve encore à sa mesure de jeter des millions en Syrie.

A Damas, c'est un gouvernement arabe échafaudé tant mal que bien par les Chérifiens. Le même cousinage de fonctionnaires indigènes et de techniciens français. C'est un Conseil d'Etat indigène qui détient le pouvoir. A Alep, dont la population a tenu d'elle-même à se séparer de Damas, ville à laquelle aucune attache vitale ne la lie, le pouvoir passe des mains du Haut Commissaire français entre celles d'un gouverneur indigène. Egalement commissions d'administrateurs indigènes, d'officiers techniciens et Conseil indigène de gouvernement. Au haut de l'échelle un contrôleur général français, délégué par le Haut-Commissaire.

C'est tout ce que la nature de ces populations actives et intel-

ligentes, mais loin d'être mûres pour la pratique d'une vie démocratique, a permis de faire et d'organiser. Avec une aurore nouvelle, on voyagera sur une route plus sûre et plus unis. Inshallah!

Quant au territoire des Alaouites groupés autour de Lataquiêh, le rude caractère de ces montagnards et leur éducation demeurée primitive ont nécessité un gouvernement direct. Un fonctionnaire français en a la charge, dûment assisté. Une commission d'indigènes n'en a pas moins le droit de se faire entendre par lui sur toutes les affaires administratives.

On a beau chercher avec l'acuité du microscope ou d'un esprit prévenu, on ne trouve pas là traces d'impérialisme. Pourquoi tant de gouvernements séparés? C'est bien simple. Au Liban, à Beyrouth surtout, où il y a une Université, une Faculté de Médecine française, des écoles supérieures, des bibliothèques, une colonie d'Européens et une société où le moins instruit parle une langue étrangère, allez donc accorder les mêmes privilèges, reconnaître les mêmes droits et imposer les mêmes devoirs que chez les Ansariêhs ou les Alaouites qui en sont aux coutumes de l'ancêtre Noé ou presque. Ils n'en voudraient pas eux-mêmes, d'abord. Cela n'empêchera pas que, leur jour de maturité venu, les gens de Damas, d'Alep ou de Lataquiêh jouiront de toute l'émancipation dont ils auront appris la valeur et l'emploi.

A moins d'être tout à fait ignorant des choses et des gens de Syrie, il ne faut donc pas accréditer les critiques qui veulent que ce pays a été morcelé par l'autorité militaire dans des buts mystérieux; quels buts? Ne vont-ils pas jusqu'à prétendre que le décret du 12 décembre a courbé la Syrie sous le joug des bureaux arabes, tels qu'on les a vus en Algérie? Sans doute la charge financière est lourde. La Commission des Affaires étrangères du Sénat l'a sagement reconnu dans son ordre du jour de décembre recommandant la prudence et la modération. Mais la Syrie est riche. Ses ressources bien développées donneront dix pour un des efforts dépensés; elle pourra défrayer le coût de son organisation. Bien entendu, il est d'ores et déjà superflu, sinon maladroit, de payer à un contrôleur, en Syrie, les émoluments d'un ministre de la République.

Aussi le *Temps* écrit-il fort à propos :

Dès que l'on examine ainsi le fond du problème, on croit découvrir que ceux qui ont critiqué les mesures prises ont suivi un mauvais che-

min pour atteindre un but excellent. Ils ont raison de tenir à ce que la France, en Syrie, ne se laisse entraîner ni à une domination militaire, ni à une ingérence administrative contraire à l'esprit du mandat. Où ils paraissent se tromper, c'est quand ils s'en prennent aux décisions, tel ce décret du 12 décembre, qui ont eu précisément pour objet d'instituer en Syrie un régime rationnel.

La France, par essence, éducatrice et enseignante, se fera une gloire de devenir le principe générateur d'une renaissance nationale et intellectuelle en Syrie et dans l'antique royaume des Oumeyades. Toutefois, sans que les affaires tunisiennes, dont les échos néfastes s'insinuent obscurément en Syrie ces derniers temps, continuent à y semer le doute et à troubler une foi que tout Syrien veut inébranlable et immanquablement féconde en réalisations.

Il faut rendre cette justice au général Gouraud : il n'a pas divisé pour régner, quoi qu'en disent des mécontents et des turbulents, qui parlent pour ceux qui n'osent pas. Il a judicieusement classé des catégories d'administrés qu'il a mis à différentes écoles, selon le degré d'apprentissage qui leur fait défaut.

Egalement substantiel et fertile, cet apprentissage leur est dispensé dans sa plénitude, l'apprentissage de la France républicaine.

Un jour viendra où, tous parvenus au même degré de cet art de se gouverner dignement, les fils de Syrie se comprendront et pourront s'unir efficacement. Ne trouvez-vous pas que le général Gouraud travaille pour l'unité de la Syrie ? C'est, du reste, ce qui explique qu'en Syrie il est l'homme sympathique par excellence. Et l'on n'oublie pas qu'il a laissé un bras chez les Turcs.

Néanmoins, m'a confié mon intellectuel, il ne leur en veut pas outre mesure. A ce propos le général pratique l'indulgence la plus évangélique. A l'indulgence il joint une exemplaire modestie, car, dit-on, il ne désire plus se titrer que « Haut-Commissaire en Syrie ». Quant à la Cilicie, s'en charge qui voudra.

Et c'est justement ce brave Mustafa-Kemal qui y trouve son compte. On dirait d'une entente *en catimini*. A Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. Et la Cilicie, sans comprendre Mossoul, ayant une population foncièrement turque, peut retourner aux Turcs. Y a-t-il eu accord pour une protection spéciale des Arméniens ? Et à quoi ferait allusion cette réponse

du secrétaire permanent au Foreign Office, devant la Chambre des Communes : « Les Français, en recevant de nous la Cilicie, se sont engagés à y répondre de l'ordre, de la sécurité, et à protéger les populations chrétiennes. »

Quoi qu'il en soit, Mustafa Kemal tient à réintégrer Alexandrette dans le giron ottoman. Et comme tous les prisonniers français en Turquie, blessés en particulier, chantent les louanges de leurs geôliers pour leur bon traitement et leur vive sollicitude, le cri éloquent de Pierre Loti aidant, le général Gouraud, et avec lui l'opinion publique, ne seraient pas disposés à contrarier un amour si naturel de l'Ottoman pour ses fils égarés. La consolidation du prestige français en Orient est à ce prix. Il est temps que la France sache faire ses affaires aussi.

D'ailleurs, Mustafa Kemal, véritable chef d'Etat ou doublure masquée du Sultan, peu importe, n'est plus considéré aujourd'hui comme le *bandit* que Balfour conspuait à Genève. Comme le Britannique est on ne peut plus soucieux de ses intérêts, il a regardé les événements de près et a réfléchi. Pendant ce temps, la France s'est chargée de lui montrer la route. Solution élégante. Une évolution sous l'influence française a complètement transformé les points de vue à Downing-Street. Et Lloyd George a enregistré un nouveau revirement dans sa souple et si opportune diplomatie. Elle aboutit à la Conférence de Londres. On y verra, sinon Mustafa Kemal en personne, du moins ses délégués officiellement accrédités, discuter des bases d'une paix réelle en Orient auxquelles les fabricants du traité de Sèvres n'auront pas songé

Ils ont néanmoins leur excuse ; car ce lieu historique dont se réclame le traité ne marque-t-il pas ces créations d'une empreinte fragile ?

Tout cela explique pourquoi le titre du Haut-Commissaire s'arrêterait à la Syrie. La Cilicie, encombrante et lâchée, retournera à ses maîtres. Et le projet de mandat français en Syrie, actuellement soumis à la Société des Nations, ne manquera sûrement pas de recevoir l'approbation générale.

NAOUM.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

E. Angot : *Les Etats allemands et l'histoire de leurs princes* ; Emile-Paul. » »
Auguste Cochin : *Les Sociétés de pensée et la démocratie* ; Plon. 7 50
Abbé J. Dedieu : *Le Rôle politique des protestants français* ; Bloud. 10 »
Jane Dieulafoy : *Isabelle la Grande, reine de Castille, 1451-1504*. Avec 38 pl. h. t. ; Hachette. 30 »
Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*. Tome III : *Le Consulat et l'Empire*, par G. Pariset. Avec de nombreuses illust. ; Hachette. » »

Linguistique

A. Meillet : *Linguistique historique et linguistique générale*, Champion. » »

Littérature

René Alexandre : *Harmonie lointaine* ; s. n. édit. » »
Ch. E. Aysaguer : *Anthologie de poèmes du XX[e] siècle*. Préface de M. C. Poinsot ; Maison franç. art et édition. 6 »
Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique* ; Albin Michel. 10 »
Chateaubriand : *Vie de Rancé*. Introduction et notes de Julien Benda. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »
Divers : *L'Amour* (anthologie poétique) ; Maison franç. art. et édition. 2 »
Charles Théophile Féret ; *Comment mourut maître François Villon* ; Imp. Wolf, Rouen » »
Paul Gaultier : *Les Maîtres de la pensée française : Paul Hervieu, Emile Boutroux, Henri Bergson, Maurice Barrès* ; Payot. 7 50
D[r] Charles Ladame : *Enfantines* ; Revue romande, Lausanne. 3 »
Pierre de La Gorce : *A travers la France chrétienne* ; Bloud. 6 »
Robert de la Sizeranne : *Béatrice d'Este et sa cour*. Avec des illust. ; Hachette. 12 50
Marcel Leconte : *Le doux Murger et les grisettes d'autrefois* ; Maison franç. art et édition. » »
Henri Rambaud : *Un Poète lyonnais : Victor de Laprade* ; Revue fédéraliste, Lyon. » »
Charles Régismanset : *Le Livre de mes amis*, contradictions et anecdotes, 4[e] série ; Sansot. 2 »
Israël Zangwill : *Had Gadja* : Traduit de l'anglais par M[me] Marcel Girette ; Crès. 3 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Duc de Doudeauville : *Au Service de la France* ; Emile-Paul. » »
Georges Grappe : *Villes de l'est*. (Villes meurtries de France). Avec des illust. ; Van Oest. 2 50
Henri Malo : *Villes de Picardie*. (Villes meurtries de France). Avec des illust. ; Van Oest. 2 50
Georges Motte : *Les vingt mille de Radinghem* ; Bloud. » »
Jean Rateau de Landeville : *Les Chevaliers du fox trott noir* ; Buguet Comptour, Mâcon. 5 50
Ernest Renauld : *1914-1919, Histoire populaire de la guerre*. Tome I[er]. Avec 2 cartes ; Tolra. 5 50

Philosophie

G. Bonnegent : *La Théorie de la certitude dans Newman*, œuvre posthume publiée par M. l'abbé Boisne. Lettre-préface de M. Emile Boutroux ; Alcan. 10 »

Poésie

Ch. Emile Aysaguer : *Lèvre à lèvre.* Illust. de Silaine et Mory de Sommyevre Maison franç. art et édition. 7 »
Christine de Burget : *Les Grands frissons* ; Jouve. 7 »
Alfred Dubois : *Cristaux* ; Bosse. » »
Mme Tony Hermant ; *Le Rêve et le passé.* Avec des bois gravés par l'auteur ; Groenveldt, Bruxelles. » »
Rudyard Kipling : *Les Cinq Nations.* Traduction en vers de Jules Castier ; Conard. 15 »
H. René Lafon : *L'année terrible et charmante* ; Messein. 4 50
Serge Milliet : *Le Départ sous la pluie* ; Groupe littéraire Jean Violette, Genève. » »
Albert de Neuville : *Epigrammes à la japonaise* ; Bosse. 5 »
Mme X., et Paul Reboux : *Trente-deux poèmes d'amour* ; Flammarion. 6 50

Politique

José Carrasco : *La Bolivie devant la Société des Nations.* Traduit de l'espagnol par A. de Bengoechea ; Berger-Levrault. 7 »
Dmitri Merejkowski : *Joseph Pilsudski* ; Imp. Tancrède, Paris. » »
Claude Palabaud : *Introduction à l'étude du Bolchevisme* ; Imp. du Réveil du Beaujolais, Villefranche. » »
Maurice Pernot : *L'Epreuve de la Pologne* ; Plon, 7 50
Etienne Sicard : *Le Vatican et la deuxième république*; Soc. mutuelle d'édition. 4 »
Stanislas Szpotanski : *La Pologne nouvelle et son premier chef d'Etat. Joseph Pilsudski.* Bois gravé par Achille Ouvré ; Fischbacher. » »

Questions militaires

Gilbert Pignet : *Le Diagnostic clinique de la syphilis* ; Maison franç. art et édition. 10 »

Questions religieuses

Paul Thureau-Dangin : *Pages religieuses* ; Bloud. 6 »

Roman

Paul Bourget : *L'Ecuyère;* Plon. 7 50
Lucie Delarue-Mardrus : *L'Apparition ;* Ferenczi. 3 50
Pierre Frelet : *Les Bergers du troupeau* ; Soc. mutuelle d'édition. 4 50
François Guillaume de Maigret : *Le Club du bonheur* ; Grasset. 6 75
Henri Mirabel : *Jacques Marceau* ; Edit. du Fauconnier. 5 »
Eugène Montfort : *La Chanson de Naples* ; Flammarion. 7 50
Pan : *Rupture* ; Grasset. 6 75
Martial Perrier : *Le Don Juan de Pays sans gare* ; Renaissance du livre. 6 »
J.-H. Rosny aîné : *Les Purés et les impures* ; Flammarion, 2 vol. 15 »
André Salmon : *C'est une belle fille* ; Albin Michel. 6 75
Pierre Veber : *Une aventure de la Pompadour* ; Férenczi. 6 75

Sociologie

Vincent Berge : *L'Abime entr'ouvert*; Maison art et édition. 5 »
Henri Lambert : *Le Nouveau contrat social ou l'organisation de la démocratie individualiste* ; Alcan. 7 50
Henri Lambert : *Pax Economica* ; Alcan. 7 50
Bertrand Nogaro : *Traité élémentaire d'économie politique* ; Giard. 30 »
René Worms : *Philosophie et science sociales.* III : *Conclusions des sciences sociales* ; Giard. » »

Théâtre

Victor Elie Bouzou : *Vannina d'Ornano*, drame historique en un acte en vers ; Maison franç. art et édition. » »
Jean Conti et Jules de Nancourt : *Son Excellence Trougnol,* vaudeville en un acte ; Philippo. 1 »
Jules Denanecourt : *Repeuplez*, drame en un acte ; l'Edition théâtrale. 1 »

Henri Ghéon : *Le Pauvre sous l'escalier*, trois épisodes d'après la vie de saint Alexis ; Nouv. Revue française. 3 50

Gabriel Maurière et Jules Denancourt : *L'Etat c'est moi*, comédie en un acte ; Chanson parisienne. » »

André Mouézy-Eon et Alfred Machard : *Les Potaches*, pièce en 4 actes ; Albin Michel. 3 75

Shakespeare : *La Nuit des rois*, comédie, traduction de Th. Lascaris ; Nouv. Revue française. 3 50

Emile Zola : *Poèmes Lyriques* ; Fasquelle. 6 75

Varia

Philippe Girardet : *Pour gagner au poker* ; Chez l'auteur, Bordeaux. » »

Voyages

Etienne Bartet : *La Tramontane*, notes sur l'Italie ; Ollendorff. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les obsèques de Laurent Tailhade. — Le centenaire de la naissance de Baudelaire. — Le centenaire de Joseph de Maistre. — Appel pour un monument à Samain. — Prix littéraires. — Une lettre de M. Marcel Boulenger. — La question des Iles d'Aland. — Le centenaire de l'Ecole des Chartes. — A propos d'anglicismes. — A propos des lettres de Flaubert. — Sur l'enseignement de l'espéranto dans les écoles commerciales. — Ad usum populi. — 752 ou 749 ? — Nouvelles de Russie. — Romantisme scolaire. — Un mot de M. Jean Richepin. — Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Les Obsèques de Laurent Tailhade. — Dès 2 heures on arrive et des groupes se forment de chaque côté de l'entrée principale du cimetière Montparnasse, boulevard Edgar-Quinet. Le soleil brille dans le ciel clair, l'air frais est léger, le sol est sec. On songe à cet après-midi de novembre 1919, gris et maussade, qui rassembla dans la petite maison de Combs-la-Ville, non loin de la voie ferrée, quelques amis anciens et quelques nouveaux camarades de celui qui venait de mourir. On revit l'attente prolongée de la levée du corps, on refait par la campagne morne le long trajet de la maison au cimetière, où, les pieds dans la terre humide et la tête découverte sous le ciel triste, on écouta les discours prononcés devant un caveau provisoire. Etait-on beaucoup plus d'une douzaine ? Mais aujourd'hui il y aura foule. On vient de tous les côtés. Les vieux amis sont tous là, ceux du temps du *Jardin des Rêves*, ceux du temps de *Vitraux* et du *Pays du Mufle*, ceux du temps de « Dom Junipérien », redouté de certains contemporains. Et voici même les visages de camarades de lettres qu'on n'avait pas revus depuis des années...

Un fourgon automobile s'arrête. Le cortège se forme, Mme et Mlle Tailhade conduisant le deuil, et par les grandes avenues on gagne la partie Est de la nécropole, séparée de l'autre par la rue Emile-Richard. Déjà dorment là Leconte de Lisle, Barbey d'Aurevilly, Maupassant, Mendès, Mérat. Une tribune drapée a été dressée sur le trottoir d'une avenue, le cercueil est placé tout près et la tenture noire disparaît sous les fleurs : *Funerei Flores*.

Soir des morts ! Glas chargé de pleurs et d'anathèmes :
Le Souvenir s'éveille et reprend, aujourd'hui,
En sourdine, les vieux, les adorables thèmes
Des renouveaux lointains et du bonheur enfui.

C'est le moment des adieux. M. Ernest Raynaud parle au nom des amis du *Mercure de France;* M. Alfred Mortier représente *Comoedia;* M. Pierre Dufay apporte le souvenir des proches et des amis intimes ; des discours encore de M. Jean Royère, au nom de *La Phalange;* de M. René-Louis Doyon, au nom de *La Connaissance;* de M. Georges Pioch, au nom des compagnons de lutte ; de M. André Salmon, au nom de la revue *Action;* de M. Florent Fels, au nom du Syndicat des Ecrivains ; de M. Victor Bonnans, au nom du *Journal du Peuple;* enfin M. de Gonzague Frick vient offrir l'hommage des poètes. Toute la vie de Laurent Tailhade se trouve ainsi évoquée devant la très nombreuse assistance, qui écoute recueillie.

On emporte le cercueil, sur lequel chacun va, dans un instant, déposer une fleur. On serre les mains de Mme Tailhade et de sa fille. C'est fini. — A. V.

§

Le centenaire de la naissance de Baudelaire. — La Société des Poètes et les Amis de Paul Verlaine déposeront le samedi 9 avril, jour du centième anniversaire de la naissance de Baudelaire, une palme sur la tombe, au cimetière Montparnasse.

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*.

§

Le centenaire de Joseph de Maistre. — « Revenu du Caucase aux Alpes pour se reposer et mourir », le comte Joseph de Maistre s'éteignit le 26 février 1821 dans la vallée de Servolex

Au pied du Nivolay d'étoiles couronné,

dans cette « petite vallée de Savoie qui, disait Lamartine, a donné au dix-huitième et au dix-neuvième siècles les deux plus magnifiques écrivains de paradoxes du monde moderne : Jean-Jacques Rousseau et le comte de Maistre ».

Si ce coin de Savoie qui l'a vu naître est souvent considéré comme le berceau de sa famille — son père et ses ancêtres les plus proches y ayant vécu la vie de modestes gentilshommes campagnards qui était aussi celle de leurs voisins les Lamartine, — il ne peut être qualifié réellement de « berceau » des de Maistre. Ceux-ci sont en effet originaires de Paris. Il a existé en France plusieurs familles de ce nom, dont quelques-unes semblent n'avoir entre elles aucune parenté. Toutes, cependant, ont la même origine étymologique « maistre-maître ». Celle

à laquelle appartenait l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* est issue très certainement, en raison de l'identité des armes, d'une maison « Le Maistre ou Le Maître », dont le *Mercure de France* d'août 1773 disait (page 211) : « Ancienne noblesse de robe qu'on a vue, dans tous les temps, puiser, dans son attachement à la couronne, la source de la fidélité la plus constante au milieu des plus grandes révolutions. »

Elle faisait remonter sa filiation à un Prévôt de Paris qui vivait avant l'an 1300 et s'enorgueillissait d'avoir produit cinq abbesses, deux chanoinesses, dix-neuf conseillers au Parlement, trois avocats généraux, trois présidents à mortier.

C'est en faveur de l'un de ses membres, Jean Le Maistre, qu'Henri IV appelait son « bon président », et qui avait fait rendre le célèbre arrêt maintenant la loi salique lors de la reddition de Paris, qu'avait été créé le septième siège de président à mortier.

Cette maison se divisa en plusieurs branches, dont l'une s'établit en Languedoc. C'est de cette dernière que sortit au commencement du xviie siècle la branche qui vint se fixer en Piémont et d'où sont issus les deux écrivains.

S'il faut en croire La Chenaye-Desbois, à cette famille appartenait Antoine Le Maistre, né à Paris le 2 mai 1608, que son érudition et sa piété ont rendu célèbre, lequel était fils d'Isaac Le Maistre (frère de Le Maistre de Sacy) et de Catherine Arnault, sœur du célèbre Arnault d'Andilly.

Toujours est-il que les Le Maistre portaient comme Xavier et Joseph de Maistre *d'azur à trois soucis d'or feuillés du même posés 2 et 1* et comme eux ils avaient pour devise *Fors l'honneur nul souci*. Leurs alliances, enfin, étaient extrêmement distinguées. Il suffit, pour en juger, de citer trois des plus illustres maisons auxquelles ils étaient unis : les Ségur, les Le Fèvre d'Ormesson et enfin les Montmorency. Cette dernière alliance, ils la doivent au mariage de l'une des filles de Joseph, qui épousa un duc de Montmorency.

Voisins des Lamartine les de Maistre eurent avec eux plus que des rapports de bon voisinage, ils furent unis par les liens de la plus étroite amitié. C'est ainsi que, lors du mariage du poète des *Méditations*, — mariage auquel, soit dit en passant, les parents des deux conjoints n'assistèrent pas, ce qui ne peut manquer de surprendre un peu et qui pourrait laisser supposer quelque mystère, — Joseph de Maistre fut choisi pour remplacer et représenter le père de Lamartine.

Le contrat fut signé chez la marquise de la Pierre. Le comte d'Andezeanne, gouverneur de la Savoie, servait de père à la fiancée. On lut le contrat et on appela les témoins à la signature. Le gouverneur de la Savoie fut appelé le premier par sa qualité de père de la fiancée et par son rang de représentant du souverain dans la province. Il signa et

chercha à passer la plume à Joseph de Maistre. Celui-ci, qui, quelques minutes avant, était là en habit et chargé de ses décorations, avait disparu.

Quand on le retrouva et qu'on lui demanda la raison de sa disparition, il avoua :

« En qualité d'ambassadeur du roi et de ministre d'Etat je ne voulais pas inscrire mon nom au-dessous du nom d'un gouverneur de Savoie. Demain j'irai signer seul et à la place qui convient à ma dignité. »

Et il alla, en effet, le lendemain, signer le registre...

Lamartine a tracé du comte Joseph de Maistre une admirable silhouette dans son *Cours de Littérature :*

Il portait gravement, mais légèrement, son âge : de soixante-dix ans. Sa stature, sans être élevée, paraissait grandiose par la dignité un peu exagérée avec laquelle il portait la tête en arrière. Un certain air de représentation caractérisait son attitude : après avoir représenté devant les Cours, il représentait encore dans sa famille. Sa taille était forte, sans embonpoint... Son costume, très soigné depuis le matin, tenait de l'homme de cour : cravate blanche, décorations au cou, grande croix pendante sur la poitrine, plaque sur le cœur, habit de cérémonie, chapeau à la main... Ses cheveux, d'un blanc de neige et d'une finesse de soie, étaient accommodés sur sa tête comme ceux de nos pères, en deux ailes retroussées sur les tempes, enduites de pommade et saupoudrées de poudre, puis divisés sur le derrière de la tête en une troisième natte, ils allaient se resserrer en une queue flottante sur l'habit... la tête, quoique naturellement forte, paraissait ainsi plus grosse encore que de nature, son front large et haut sortait plus ample de ce nuage de frisure et de poudre. De grands beaux yeux bleus pleins de lumière, encadrés dans des sourcils encore noirs, un nez carré, des joues fermes, une bouche large et façonnée à plaisir par la nature pour l'éloquence, un menton solide, relevé, presque provocant, une expression hardie, un demi-sourire moitié bienveillance, moitié de sarcasmes, complétaient cette figure. L'ensemble était d'un homme qui sent sa valeur, et qui, sans l'imposer par trop d'orgueil, veut la faire sentir aux autres par quelque emphase dans l'attitude. La politesse, quoique parfaite, retenait à distance, plus qu'elle ne familiarisait avec lui. Il aimait à se laisser contempler plutôt qu'à se laisser approcher.

§

Appel pour un monument à Samain. — M. Léon Bocquet, qui est l'auteur d'une biographie d'Albert Samain, à laquelle il faut toujours se reporter lorsqu'on veut étudier la vie et l'œuvre du poète, adresse à ses compatriotes du Nord un éloquent appel tendant à provoquer la constitution, à Lille, d'un comité afin d'élever un monument à l'auteur de *Polyphème, le Chariot d'Or, Aux Flancs du Vase* et *Au Jardin de l'Infante.*

Quoi ! Samain n'a donc pas sa statue dans sa ville natale ? Les Lillois n'ont donc pas encore songé à mettre en vedette, au livre d'or de la

Cité, ce nom qui, selon la belle expression de M. Léon Bocquet, enferme un monde d'images et de musique ?

On attend... On attend quoi ? interroge dans sa lettre au *Grand Echo du Nord et du Pas-de-Calais* M. Léon Bocquet.

On se dit peut-être : « Paris, Panthéon des poètes et des artistes, recueillera celui-ci et dressera sur la stèle aux lauriers l'effigie idéale d'Albert Samain. » Et tôt ou tard il en sera certes ainsi. Hommage collectif de la France entière auquel Lille pourra coopérer avec la capitale et d'autres villes qui ambitionneront de participer au culte unanime de la Patrie reconnaissante.

La petite patrie se laissera-t-elle devancer par la grande, dans l'amour et l'apothéose de qui lui appartient ? Si Samain n'a point produit sur le sol ancestral son œuvre magnifique, c'est que la malignité du destin et des jours l'ont poussé ailleurs. Pourtant, son inspiration reste empreinte des robustes traits de la race et toute baignée dans l'atmosphère septentrionale.

Pourquoi, dans le décor sobre et gracieux du jardin Vauban, où la rêverie du poète savait se complaire quand l'homme revenait aux lieux de son enfance, un monument simple et discret comme sa vie, original et délicat comme son talent, ne dessinerait-il pas bientôt, par le vouloir spontané de ses compatriotes, la noble physionomie d'Albert Samain ?

Un appel à tous, et dans la métropole industrielle qui est aussi la métropole universitaire des lettres, des arts et des sciences, ne manqueront ni les éléments ni les ressources indispensables à un résultat efficace et rapide ! Ensuite qu'un concours entre les statuaires stimule l'ingéniosité et l'émulation pour que le mémorial choisi soit digne du poète qu'il magnifie et ajoute une beauté neuve au fronton de la ville renaissante.

Tous les dévots d'Albert Samain applaudiront à ce geste attendu et en auront un nouveau motif de gratitude à M. Léon Bocquet.

§

Prix littéraires. — Reprenant à son compte une fondation de l'éditeur Figuière, *Comœdia* vient de décerner pour la première fois la *Coupe sacrée du Poète* (soit un prix annuel de 1.000 francs).

Le Comité qui s'était constitué pour l'attribution de « la Coupe » s'est réuni dans les salons de *Comœdia*, le 10 février. Etaient présents : MM. Hugues Lapaire, représentant M. Edmond Haraucourt, Président de la Société des Gens de Lettres ; Sébastien-Charles Leconte, Président de la Société des Poètes Français ; J.-H. Rosny aîné, Paul Fort, Fernand Gregh, Binet-Valmer, Louis Payen, Xavier Privas, J. Valmy-Baisse. S'étaient excusés : MM. Romain Coolus, Emile Blémont.

Parmi les noms proposés par les membres du Comité, deux ont réuni le plus grand nombre de suffrages.

En conséquence la *Coupe sacrée*, pour laquelle avait été réuni le Comité, étant celle de 1920, les membres présents ont spontanément décidé de constituer une « coupe » pour 1921 : le montant en a été couvert par le Comité même.

Et, à la suite d'un vote définitif, la *Coupe sacrée* fut attribuée, pour 1920, à M. Guy-Charles Cros, et pour 1921, à M. Henry-Jacques.

M. Guy-Charles Cros a publié deux livres de poèmes : *Le Soir et le Silence* et *les Fêtes Quotidiennes.* Il est, de l'aveu même du poète, l'un des plus lyriques en France actuellement. M. Henry-Jacques est l'auteur de ce livre poignant : *Nous... de la guerre.*

Les premières *Coupes sacrées* ne pouvaient avoir de meilleurs lauréats.

§

Une lettre de M. Marcel Boulenger. — A la suite de l'article de M. Paul Rival sur Gabriel d'Annunzio, paru dans notre numéro du 1er février, nous avons reçu, comme il fallait s'y attendre, un certain nombre de lettres de protestation. Nous ne publions que celle-ci de M Marcel Boulenger, en y supprimant d'ailleurs des passages qui mettent en cause des tiers.

10 février 1921.

Monsieur le Directeur,

Les amis de Gabriele d'Annunzio — et à Paris, ils sont heureusement en grand nombre — n'ont pas lu sans tristesse l'article un peu surprenant consacré par M. Paul Rival au lieutenant-colonel d'Annunzio, mutilé de guerre, décoré de toutes les croix militaires italiennes et françaises, croix gagnées au feu, après trois ans et demi de présence perpétuelle et active au front, malgré la cinquantaine d'années qui pouvaient permettre à cet officier l'attente et le repos.

Se souvenant du rôle éclatant joué en mai 1915 par Gabriele d'Annunzio, lors de l'entrée en guerre de l'Italie à côté de la France, nos compatriotes peuvent s'étonner de voir publier en France un article tel que celui qui me pousse à vous écrire, au nom de l'amitié profonde et du grand respect dont je m'honore d'être saisi lorsqu'il s'agit du tribun de Quarto et du Capitole, du soldat de 1915-18.

. . . .

... Je voudrais vous exprimer un étonnement, et vous signaler un abus, plus que choquant.

Mon étonnement, c'est que dans le passage où M. Paul Rival juge de si haut la blessure légère reçue par d'Annunzio dans le palais de Fiume (« L'Italie doit en être instruite », etc.), il n'ait pas un souvenir pour plusieurs autres blessures reçues également par le même homme, tandis qu'il était sur la ligne de combat avant l'armistice de 1918. M. Rival se rappelle-t-il que d'Annunzio est borgne aujourd'hui, ayant perdu un œil en service commandé, lors d'un atterrissage d'avion ? Pendant de longs mois, Gabriele d'Annunzio est demeuré plongé dans l'obscurité, souffrant cruellement, et ne sachant s'il n'allait rester aveugle toute sa vie. Un tel passé change-t-il quoi que ce soit à la scène du cabinet de travail bombardé ? Non, certes. Mais... ce passé méritait du moins quelque allusion, et commandait le respect...

... Et maintenant, l'abus. A la dernière page du travail qu'il vous a confié,

M. Paul Rival écrit en note : « Il a été démontré, quelques jours plus tard, que le vol du trésor et des papiers n'était qu'un roman intéressé de l'Imaginifique. »

Que l'on ait « démontré » que c'était un roman, je n'en sais rien, et M. Rival non plus probablement.

Mais un « roman *intéressé* » ? Voilà qui est beaucoup plus grave. Le mot « intéressé » a quelque chose de suspect et d'extrêmement blessant. M. Rival cherche-t-il à faire ainsi planer l'idée d'un « vol » sur Gabriele d'Annunzio ? Ce serait plus, cette fois, qu'une indélicatesse : car M. Rival ne sait rien de précis ni de certain — pas plus lui que personne, d'ailleurs — sur ce qui s'est passé en ces jours de tumulte. Quand on ne sait rien avec certitude, on s'abstient d'accuser...

... Gabriele d'Annunzio est en Italie, loin d'ici. Je ne suis que son ami, et n'ai pas qualité pour demander une rectification quelconque au *Mercure de France*. Cette lettre ne vous porte que l'expression de mon affectueux chagrin, auquel se joint celui de très nombreux amis du poète — ou plutôt, non, laissons le poète : du soldat... de l'homme qui, à cinquante ans passés (on l'oublie vraiment trop), prodigua son énergie, son talent, sa santé, son sang, pour la cause commune et contre l'ennemi commun, pendant toute la guerre.

Et je vous prie de vouloir bien trouver ici l'assurance de mes sentiments empressés et confraternels.

MARCEL BOULENGER.

§

La question des Iles d'Aland.— Nous avons rendu compte dans notre rubrique de bibliographie politique de deux brochures qui défendent le point de vue finlandais relativement à la question des îles d'Aland. M. Erik Sjœstedt, qui a écrit sur ce problème baltique une brochure en faveur de la cause alandaise, soutenue par la Suède, nous prie de donner place aux quelques observations suivantes :

Le mouvement d'indépendance des Alandais ne peut d'aucune manière être suspecté dans sa sincérité et dans sa spontanéité. Ceci a été pleinement reconnu par les rapporteurs de la Société, qui, vers la fin de l'année dernière, se sont rendus sur place pour enquêter sur les sentiments de la population. Le rapporteur américain, M. Elkus, a déclaré, dès son retour des îles d'Aland, dans les journaux suédois : « Il ne peut exister aucun doute sur la sincérité du désir de cette population de retourner à la Suède. »

En effet, c'est une population purement suédoise, de culture scandinave et occidentale, opposée par tous ses goûts, ses principes et ses aspirations à la mentalité de la race finnoise, c'est-à-dire mongole d'origine, qui domine en Finlande avec la volonté la plus dure de finnoiser les éléments d'autre civilisation. Parmi tous les problèmes plus ou moins épineux que soulèvent de nos jours les revendications des nationalités la question d'Aland est la plus claire, par la pureté d'origine de sang et de langue de la population.

Reste le problème stratégique. Les îles d'Aland avaient toujours fait partie de la Suède depuis les temps les plus reculés ; elles furent cédées à la Russie, en 1809, en même temps que la Finlande, au grand mécontentement du gou-

vernement français. C'est qu'en effet Aland pouvait être considéré comme le bastion avancé de Stockholm, la défense naturelle de la capitale suédoise. Mais Aland n'a absolument rien à faire avec la sécurité de la capitale finlandaise, Helsingfors. On dit que Aland commande aussi l'entrée du golfe de Bothnie. Mais c'est précisément pour cela que Aland doit appartenir à la Suède, qui possède toute la côte ouest du golfe, incomparablement plus importante par ses villes florissantes et son trafic maritime que la côte finlandaise en face.

ERIK SJŒSTEDT.

§

Le Centenaire de l'Ecole des Chartes. — Des cérémonies officielles viennent de commémorer le Centenaire de l'Ecole des Chartes. *Le Mercure,* qui a inséré ici-même (1er septembre 1920) la protestation de M. Emile Ripert en réponse à un écho qui rappelait (*Mercure,* 1er juillet 1920) une faute d'orthographe de Raynouard, se doit de rendre hommage aujourd'hui au même académicien ; c'est en effet François Raynouard qui, le premier, soumit à Louis XVIII le plan d'une école des Chartes. Dans la pensée de l'auteur des *Templiers* il ne s'agissait de rien moins que de renouveler en quelque sorte laïquement la congrégation de Saint-Maur, en faisant élever aux frais de l'Etat un certain nombre de jeunes gens destinés à devenir des *bénédictins civils ;* ainsi les nommait François Raynouard.

Il convient d'autant plus de célébrer cette initiative de Raynouard que si celui-ci eut l'idée, la mise à exécution du projet fut confiée, on ne sait trop pourquoi, à l'un de ses collègues de l'Institut, le baron de Gérando.

Raynouard eut un autre sujet d'amertume. Un refrain de Béranger contre l'Ecole des Chartes :

— Chartiers, rendez-moi l'honneur,
Je suis bâtard d'un grand seigneur —

rendit pendant longtemps la fondation ridicule aux yeux du public. Et pourtant, était-ce la faute de l'honnête M. Raynouard si, comme l'indique le *Paris pittoresque,* la plupart des élèves présentés et reçus à cette époque, dans les formes indiquées par l'ordonnance du roi, « étaient cousins, neveux ou arrière-petits-neveux des membres de l'Académie, et presque tous aussi incapables que leurs parents et protecteurs, lesquels les avaient jetés là en désespoir de cause ?... »

§

A propos d'anglicismes.

Paris, 17-2-1921.

Mon cher Directeur,

Deux amendements à mes précédentes chroniques, les seuls, jusqu'à présent, utiles à la science.

M. René Mulot me signale le mot écossais *swank*, Majestueux. Il redevient probable que le mot *swank*, usité dans le sabir franco-anglais par les troupes du Royaume-Uni, était bien le britannisme attesté par M. H. Lauwick. Ce terme serait donc sans relation avec le mot rare *chouank*, Chic, que ramena d'Allemagne une voyageuse.

D'autre part, à côté de *schwank*, Flexible, Vague, Lâche, et de *schwank*, Facétie, l'allemand a *schlank*, Mince, Elégant.

Touchant le mot *bébé* (dont l'anglaiserie est fort douteux, et qu'il faut distinguer de *baby*, plus récent et notoirement importé), M. Mulot me suggère qu'en appelant son amant son « bébé » S. Arnould a pu jouer sur la première syllabe du nom de ce monsieur, *Bellanger*. Elle aurait pu aussi l'appeler son « gégé ». Le cas serait analogue à celui du nain Ferry, dit *Bébé* : il y aurait eu un calembour, ce qui justement suppose l'existence du mot *bébé* ; c'est possible ; de sorte que le texte n'est pas décisif.

Bien à vous. GASTON ESNAULT.

§

A propos des lettres de Flaubert.

Rouen (près Croisset), 16-2-1921.

Mon cher Directeur,

Je lis, dans le *Mercure de France* du 15 courant, la lettre de réclamation de Mme Caroline Franklin-Grout.

Habetis confitentem reum ! Mais permettez-moi de plaider, en ces quelques lignes, les circonstances largement atténuantes de ma « culpabilité ».

C'est avec entière bonne foi que j'avais cru pouvoir, sans autorisations préalables, donner par l'impression pérennité au texte manuscrit et délébile de ces lettres, les considérant comme *tombées dans le domaine public*, puisque exposées au « Musée Flaubert » et ainsi vues et lues par des milliers de visiteurs qui, bon ou mal an, pèlerinent à Croisset.

Par ailleurs, envisageant la célébration prochaine du centenaire de Flaubert et de Bouilhet, j'ose espérer amnistie pleine et entière pour celui qui, malgré maintes difficultés, s'évertue à reconstituer la documentation du sanctuaire littéraire de Croisset, à la compléter et à la présenter en beauté !

Votre très dévoué. G. A. LE ROY

Conservateur du Musée Flaubert.

§

Sur l'enseignement de l'esperanto dans les écoles commerciales. — « La Chambre de Commerce de Paris a décidé d'introduire l'enseignement de l'esperanto dans les écoles commerciales. »

Telle est la singulière nouvelle que nous avons vu publier récemment et qui nous a fait relire, par esprit de salutaire réaction, certain *Epilogue* (juin 1901) dans lequel Remy de Gourmont définit cette langue artificielle : de l'espagnol déformé... un idiome lunaire...

Mais, qui nous dira pourquoi l'espéranto a été choisi de préférence au volapuck, à l'ido ou à l'un des innombrables langages factices inventés par l'ingénuité des Barabours en mal d'harmonie universelle ? Pourquoi n'avoir pas choisi, par exemple, la *pasagraphie*, cet art d'écrire et d'imprimer de manière à être entendu en toute autre langue, sans traduction, et que lança, en 1796, le citoyen R. A. Sicard ?

Si nous en croyons certaine annonce publiée le 5 Fructidor de l'an Quatre dans le *Journal Littéraire* (J.-M.-B.Clément, de Dijon, éditeur), la *pasigraphie* était « impatiemment attendue de toute l'Europe savante, littéraire et commerçante ». L'exécution de l'ouvrage qui devait rassembler les premiers éléments de la nouvelle langue avait en effet été retardée. De plus, l'auteur, qui voyait grand, voulait établir des écoles pasigraphiques dans les principales villes ; l'excès de travail lui avait causé une maladie grave dont il était à peine convalescent, etc., etc.

On trouve encore dans l'annonce du *Journal Littéraire* ces précisions touchantes sur la *pasigraphie* :

Rien n'égale la simplicité des moyens du nouvel art aussi utile qu'étonnant : ils consistent en douze caractères et en douze règles générales sans exception. Les caractères sont de la plus grande beauté.

Voilà qui est infiniment séduisant. Encore un coup, pourquoi la Chambre de Commerce de Paris a-t-elle choisi *l'esperanto* alors qu'elle pouvait adopter la pasigraphie du citoyen R. A. Sicard ?

§

Ad usum populi. — Un éditeur de Plzén (Pilsen), en Tchéco-Slovaquie, vient d'avoir une idée d'un rare burlesque... bolchévik : c'est celle d'offrir aux lecteurs, pressés et pauvres, — lisez aux ouvriers, — non pas une collection « des plus belles pages », mais des chefs-d'œuvre de toutes les littératures *en résumé*. Ainsi *Madame Bovary*, qui, dans la traduction tchèque de Topic, contient près de 400 pages, n'en a plus que 32, ce qui signifie qu'en moyenne il manque dix mots sur onze ! Les journaux tchèques, *Narodni Listy* en tête, font des gorges chaudes, et donnent des exemples stupéfiants du résultat obtenu. Plus trace du premier rendez-vous d'Emma avec Léon à Rouen. Plus trace de l'épisode du fiacre aux stores baissés. Plus trace de telles conversations, avec le curé, avec Homais, avec le docteur, etc. Plus une description, plus une analyse... Les trois autres volumes sont le *Labyrinthe du Monde et le Paradis du coeur* de Komensky (Comenius) dont on ne voit vraiment pas ce qui peut paraître à prendre ou à laisser ; la *Sonate*

à Kreuzer, de Tolstoï, et un roman anglais. Si Flaubert vivait, certainement il ne s'indignerait pas trop. J'imagine même qu'il recueillerait avec une certaine satisfaction le précieux document. Peut-être aussi qu'un certain Hloupy Honza, héros national tchèque, l'intéresserait vivement, car on pourrait vraiment placer sous son invocation une Encyclopédie de la bêtise humaine. Hloupy Honza a cependant ceci de plus sympathique que l'éditeur de Plzén, c'est d'abord qu'il soit paysan, puis qu'il fasse la bête encore plus souvent qu'il ne l'est et, enfin, moralité suprême, que toutes ses bêtises lui réussissent. Gageons que celle de l'éditeur de Plzén ne réussira pas. Et Flaubert sera vengé. J. C.

§

752 ou 749 ? — Un savant américain vient de prétendre que nous sommes plus vieux de trois ans que nous ne le pensons.

L'Argus Soissonnais conte et commente ainsi cette plaisante nouvelle :

Le professeur David Lyons affirme, en effet que nous sommes entrés en l'année 1924 au 1er janvier dernier et non point en 1921.

Le roi Hérode, dit en effet le professeur Lyons, mourut non pas en l'an 753 de Rome, comme l'enseignent les histoires, mais en l'an 750 .Puisque Jésus est né un an avant la mort d'Hérode, faire commencer l'ère chrétienne de l'année 752 est une erreur ; Jésus-Christ est né en 749.

Et le professeur de donner à l'appui de sa thèse des arguments impressionnants.

— Voilà donc le vieux monde encore plus vieux, et nous aussi,ajoute l'*Argus Soissonnais*.

§

Nouvelles de Russie. — 7 février 1921 : la mort du prince Pierre Kropotkine, annoncée puis démentie, est annoncée de nouveau. Un télégramme de Moscou donne même ce détail : « le prince a succombé à 3 h. 10 du matin ».

A noter que la nouvelle de la mort du célèbre agitateur a été lancée pour la première fois en France le 8 mars 1879.

On prétendit alors que Kropotkine avait été tué d'un coup de revolver, à Saint-Pétersbourg ; et ses amis s'étonnèrent, car ils savaient que, le mois précédent, le prince-compagnon s'était installé à Genève pour y fonder un journal anarchiste (*Le Révolté*, 22 février 1879) ; tout s'expliqua lorsqu'on apprit qu'il s'agissait non du prince Pierre, mais bien du prince Dmitri Kropotkine, aide de camp du tsar et gouverneur de la province de Karkoff.

§

Romantisme scolaire. — Les journaux de Paris ont annoncé, le 7 février dernier,le suicide d'une fillette de quatorze ans qui avait échoué

à son examen semestriel. Il est à remarquer que pareil fait se produit assez fréquemment. Remy de Gourmont l'a constaté dans un de ses articles de *La France*, le 6 juin 1912 :

Pauvres petites femmes ! Vraiment elles ne sont pas de force. Elles prennent tout au sérieux, même un examen. Que veut-on qu'elles fassent dans la vie qu'elles songent à quitter à la première déception ? Il fallait attendre au moins le premier chagrin d'amour...

§

Un mot de M. Jean Richepin. — Confortablement installé dans une limousine, l'auteur de *La Glu* se faisait récemment conduire à la Sorbonne, afin d'y recevoir le chef de l'Etat polonais

Légèrement penché en avant, il offrait à la vue des badauds sa chevelure opulente et rebelle. Un de ses amis, craignant quelque oubli de la part du poète, lui dit au moment où la voiture s'arrêtait devant la Sorbonne :

— Cher maître, n'auriez-vous point, par hasard, oublié votre bicorne ?

— Non point, lui répondit M. Richepin, tout en tirant du fond de la voiture l'académique couvre-chef. Mais je ne le mets pas : la foule me prendrait pour un général péruvien.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — Nous rachetons, au prix de 3 francs l'un, les numéros suivants : année 1915, nº 416 ; année 1916, nº 422 ; année 1920, nº 517.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.